REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

IMPRIMERIE E. J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME SOIXANTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1867

11.543

054
R3274
1867 v.3

M. DE CAMORS

SECONDE PARTIE (1).

IV.

Le domaine de Reuilly se composait de deux fermes perdues au milieu des champs, et d'une maison de quelque apparence qui avait été habitée autrefois par la famille maternelle de M. de Camors. Il n'avait, quant à lui, jamais vu cette propriété. Il y arriva à la fin d'une belle journée d'été, vers huit heures. Une longue et sombre avenue de vieux ormes qui entre-croisaient leurs cimes épaisses conduisait à la maison d'habitation, qui ne répondait pas à cette préface imposante. C'était une maigre construction du siècle dernier, simplement ornée d'une attique et d'un œil-de-bœuf, mais flanquée toutefois du colombier seigneurial. Elle empruntait d'ailleurs un certain air de dignité aux deux petites terrasses superposées qui la précédaient, et dont les doubles escaliers s'appuyaient sur des balustrades de granit. Deux animaux en pierre, qui avaient peut-être ressemblé autrefois à des lions, se faisaient pendans de chaque côté de la balustrade, à l'entrée de la terrasse supérieure, et se dévoraient de l'œil depuis cent cinquante ans.

Derrière la maison était le jardin, au milieu duquel on remarquait sur un socle en maçonnerie un cadran solaire mélancolique, entre quelques plates-bandes figurant des as de cœur et aussi des as de trèfle; plus loin, des buis taillés en forme de confessionnaux et d'autres en forme de pions d'échecs; dans le fond, faisant face à la maison, un mur en hémicycle propre aux espaliers; à droite,

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

une haie de charmilles pareillement sculptées dans le goût de l'époque : des niches, des tonnelles et un labyrinthe de charmilles s'enfonçant par mille détours dans un vallon mystérieux où l'on entendait perpétuellement un petit bruit triste. C'était une nymphe en terre cuite dont l'urne, par un procédé hydraulique inconnu, répandait nuit et jour un mince filet d'eau dans le bassin d'un petit étang bordé de vieux sapins à l'ombre desquels il paraissait aussi noir que l'Achéron.

La première impression de M. de Camors à la vue de cet ensemble fut souverainement pénible, et la seconde le fut encore davantage. En d'autres temps sans doute, il eût trouvé quelque intérêt à rechercher au milieu de ces souvenirs du passé les traces d'une enfant qui était née là, qui avait grandi là, qui avait été sa mère, et qui peut-être avait aimé tendrement toutes ces vieilles choses; mais son système n'admettait point les enfantillages : il repoussa donc ces idées, si elles lui vinrent, et après un rapide coup d'œil il demanda son dîner.

Le garde et sa femme, qui depuis une trentaine d'années étaient les seuls habitans de Reuilly, avaient été prévenus la veille par un exprès. Ils avaient passé la journée à nettoyer la maison et à l'aérer, opération qui avait eu pour effet d'aviver tous les inconvéniens qu'elle voulait prévenir et d'irriter les vieux pénates du logis dérangés dans leur sommeil, dans leur poussière et dans leurs toiles d'araignée. Un vague parfum de cave, de sépulcre et de vieux fiacre saisit Camors à la gorge quand il pénétra dans le salon principal où son couvert était dressé. Il y avait deux chandelles sur la table, ce qui étonna beaucoup le jeune comte, qui n'en avait jamais vu. Ces deux chandelles scintillaient faiblement dans les ténèbres comme deux étoiles de quinzième grandeur. M. de Camors en prit une avec précaution par son flambeau de fer, et la considéra d'abord quelque temps avec curiosité; puis il s'en servit pour examiner de près quelques-uns de ses ancêtres qui décoraient la muraille et qui paraissaient le regarder eux-mêmes avec une extrême surprise. Leur peinture fanée et craquelée laissait voir la toile en plus d'une place. Les uns avaient perdu le nez, les autres n'avaient plus qu'un œil, quelques-uns avaient des mains sans bras et d'autres des bras sans mains, mais tous néanmoins souriaient avec la plus grande bienveillance. Un chevalier de Saint-Louis avait reçu pendant la révolution un coup de baïonnette dans sa croix, et le trou était resté béant; mais lui-même souriait comme les autres et respirait une fleur.

M. de Camors, cette inspection terminée, se dit qu'il n'y avait pas un seul de ces portraits qui valût quinze francs, et s'assit en soupirant devant les deux chandelles. La femme du garde avait em-

ployé une partie de la nuit précédente à égorger la moitié de sa basse-cour, et les divers produits de ce massacre comparurent successivement sur la table noyés dans des flots de beurre. Heureusement le général avait eu l'attention paternelle d'envoyer la veille à Reuilly un panier de provisions pour parer aux premières difficultés d'une installation imprévue. Quelques tranches de pâté et quelques verres de vin de Château-Yquem aidèrent le jeune comte à combattre la mortelle tristesse que le dépaysement, la solitude, la nuit, la fumée des chandelles et la compagnie funéraire de ses aïeux commençaient à lui inspirer. Il reprit son moral, qui véritablement lui avait échappé un instant, et fit jaser le vieux garde qui le servait. Il essaya d'en tirer quelques éclaircissemens sur l'intéressante personnalité de M. Des Rameures; mais le vieux garde, comme tous les paysans normands, était convaincu qu'un homme qui répond clairement à une question est un homme déshonoré. Avec toute la déférence possible, il laissa entendre à Camors qu'il n'était point dupe de l'ignorance qu'il affectait, que M. le comte savait beaucoup mieux que lui ce qu'était M. Des Rameures, ce qu'il faisait et où il demeurait, que M. le comte était son maître, et qu'à ce titre il avait droit à tout son respect, mais qu'en même temps M. le comte était Parisien, et que, comme le disait précisément M. Des Rameures, tous les Parisiens étaient des farceurs.

M. de Camors, qui s'était juré de ne se fâcher jamais, ne se fâcha point. Il demanda un peu de patience à la vieille eau-de-vie du général, alluma un cigare et sortit. Il demeura quelque temps accoudé sur la petite balustrade de la terrasse qui s'étendait devant la maison, regardant devant lui. La nuit, quoique belle et pure, enveloppait d'un voile épais les vastes campagnes. Un imposant silence, étrange pour des oreilles parisiennes, régnait au loin dans les plaines et sur les collines comme dans les vides espaces du ciel. Par intervalles seulement, un aboiement lointain s'élevait tout à coup, puis s'éteignait, et tout retombait dans la paix.

M. de Camors, dont les yeux s'étaient peu à peu habitués à l'obscurité, descendit l'escalier de la terrasse, et s'engagea dans la vieille avenue, qui était aussi sombre et aussi solennelle qu'une cathédrale à minuit. La barrière franchie, il se trouva dans un chemin vicinal qu'il suivit à l'aventure.

A proprement parler, Camors, jusqu'à cette époque de sa vie, n'avait jamais quitté Paris. Toutes les fois qu'il en était sorti, il en avait emporté avec lui le bruit, le mouvement, le train mondain et l'existence artificielle : les courses, les chasses, les séjours au bord de la mer ou dans les villes d'eaux, ne lui avaient jamais fait connaître en réalité ni la province ni la campagne. Il en eut alors la vraie sensation pour la première fois, et cette sensation lui fut

odieuse. A mesure qu'il s'avançait sur cette route silencieuse, sans lumières, sans maisons, il lui semblait qu'il voyageait dans les sites désolés et morts d'un paysage lunaire. Cette région de la Normandie rappelle les parties les plus cultivées de la vieille Bretagne. Elle en a le caractère agreste et un peu sauvage, les pommiers et les bruyères, les couverts épais, les vertes vallées, les chemins creux, les haies touffues. Il y a des rêveurs qui aiment cette nature douce et sévère, même dans son repos nocturne. Ils aiment tout ce qui frappait alors les sens indifférens de M. de Camors, — ce silence même et cette paix des campagnes endormies, l'odeur des prairies fauchées le matin, les petites lueurs vivantes qui brillent çà et là dans l'herbe des fossés, le ruisseau invisible qui murmure dans le pré voisin, le vague mugissement d'une vache qui rêve, — et au-dessus de tout cela le calme profond des cieux.

M. de Camors marchait toujours devant lui avec une sorte de désespoir, se flattant sans doute de rencontrer à la fin le boulevard de la Madeleine. Il ne trouva que quelques chaumières de paysans éparses au bord du chemin, et dont les toitures basses et moussues semblaient sortir de cette terre féconde comme une énorme végétation. Deux ou trois des habitans de ces taudis respiraient l'air du soir sur le seuil de leurs portes, et Camors put distinguer dans l'ombre leurs formes lourdes et leurs membres déjetés par le rude travail des champs. Ils étaient là muets, immobiles, et ruminant dans les ténèbres, pareils à des animaux fatigués. M. de Camors, comme tous ceux que possède une idée maîtresse, avait coutume, depuis qu'il avait adopté pour règle de sa vie la religion de son père, d'y rapporter toutes ses impressions et toutes ses pensées. Il se dit en ce moment qu'il y avait sans aucun doute entre ces paysans et un civilisé comme lui une distance plus grande qu'entre ces paysans et les brutes des forêts, et cette réflexion le confirma dans le sentiment d'aristocratie farouche qui était un des termes logiques de sa doctrine.

Il venait de gravir une côte assez raide, du haut de laquelle il entrevoyait d'un œil découragé un nouvel horizon de pommiers, de meules de foin et de confuse verdure, et il s'apprêtait à retourner sur ses pas, quand un incident inattendu l'arrêta sur place : un bruit étrange avait soudain empli ses oreilles. C'était un agréable concert de voix et d'instrumens, qui, dans cette solitude perdue, tenait du rêve et du miracle. La musique était bonne et même excellente; il reconnut le prélude de Bach arrangé par Gounod. Robinson, lorsqu'il aperçut la trace d'un pied humain sur le sable de son île, ne fut pas plus étonné que M. de Camors en découvrant au milieu de ce désert un si vif symptôme de civilisation. S'orientant sur les sons mélodieux qu'il entendait, il descendit la colline

avec précaution et curiosité, comme un fils de roi à la recherche d'un palais enchanté. Le palais lui apparut à mi-côte, sous la forme d'une haute muraille, qui était la partie postérieure d'une habitation adossée à la route. Une des fenêtres du premier étage était ouverte sur une des faces latérales de la maison, et c'était de là, à n'en point douter, que sortaient les flots d'harmonie, mêlés à des flots de lumière. — Sur le fond d'un accompagnement où quelques instrumens à cordes se mariaient aux accords du piano, une voix de femme pure et grave s'élevait, et disait la phrase mystique du jeune maître avec une expression et un goût qui lui auraient fait plaisir à lui-même. Camors était musicien et fort capable d'apprécier la savante exécution de ce morceau. Il en fut tellement frappé qu'il éprouva le désir irrésistible de voir les exécutans, et particulièrement la chanteuse. Dans cette innocente intention, il escalada le revers du fossé qui bordait la route, et se dressa sur le haut du talus; se trouvant encore d'un bon nombre de mètres au-dessous de la fenêtre éclairée, il n'hésita pas à user de ses talens gymnastiques pour se hisser dans les branches supérieures d'un des vieux chênes qui croissaient sur la haie. Pendant qu'il opérait cette ascension, il ne se dissimulait pas tout ce qu'un pareil trait avait de léger pour un futur député de l'arrondissement, et il ne pouvait s'empêcher de sourire à la pensée d'être surpris dans cette position équivoque par le terrible Des Rameures ou par sa nièce.

Il parvint à s'établir assez commodément sur une maîtresse branche, dans le plus épais du feuillage, à peu près en face de la fenêtre intéressante, et quoiqu'il en fût à une distance respectable, son regard put pénétrer dans l'intérieur du salon où le concert avait lieu. Une dizaine de personnes y étaient réunies, autant qu'il le put voir. Quelques femmes, d'âge divers, travaillaient autour d'une table. Près d'elles, un jeune homme paraissait dessiner. Deux ou trois assistans étaient plongés çà et là dans des meubles comfortables avec un air de recueillement. Autour du piano se présentait un groupe qui attira principalement l'attention du jeune comte. Une jolie fillette d'une douzaine d'années tenait gravement le piano; derrière elle, un vieillard remarquable par sa haute taille, son front chauve, sa couronne de cheveux blancs et ses épais sourcils noirs, jouait du violon avec une dignité sacerdotale; un homme d'une cinquantaine d'années, en costume ecclésiastique, et portant une énorme paire de lunettes à branches d'argent, était assis près de lui, et maniait avec une mine de profonde contention l'archet d'un violoncelle. Entre eux était la chanteuse. C'était une personne brune, pâle, mince, élégante, qui ne paraissait pas avoir dépassé vingt-cinq ans; l'ovale un peu sévère de son visage était animé par

deux grands yeux noirs, qui semblaient grandir encore quand elle chantait. Elle tenait une de ses mains posée sur l'épaule de l'enfant qui était assise au piano, et de cette main elle semblait battre doucement la mesure, pressant et modérant tour à tour le zèle de l'enfant, et cette main était charmante. — Un hymne de Palestrina avait succédé au prélude de Bach, c'était un quatuor auquel deux exécutans nouveaux prêtaient leur concours. Le vieux prêtre, en cette circonstance, avait quitté son violoncelle; il s'était mis debout, avait ôté ses lunettes, et sa voix de basse profonde complétait un ensemble des plus satisfaisans.

Après le quatuor, il y eut un moment de conversation générale, pendant laquelle la chanteuse embrassa la petite pianiste, qui sortit aussitôt du salon. On forma alors une sorte de cercle autour du prêtre, qui toussa, se moucha, remit ses lunettes à branches d'argent, et tira de sa soutane ce qui paraissait être un manuscrit. — La chanteuse cependant s'était approchée de la fenêtre comme pour prendre l'air; elle roulait tranquillement un éventail dans ses doigts, et sa silhouette se dessinait dans la baie lumineuse. Elle regardait au dehors comme au hasard, tantôt vers le ciel, tantôt vers la campagne sombre. M. de Camors croyait entendre son souffle pur et léger à travers les légères palpitations de l'éventail. Il se pencha un peu pour mieux voir, et ce mouvement agita le feuillage autour de lui; la jeune femme, à ce léger bruit, resta tout à coup immobile, et la pose raide et directe de sa tête indiqua clairement qu'elle avait les yeux attachés sur le chêne où M. de Camors était blotti. Il sentit que sa situation devenait grave, et, ne pouvant juger en aucune façon jusqu'à quel point il était ou n'était pas invisible, il passa sous la menace de ce regard obstinément fixe une des plus cruelles minutes de sa vie. La jeune femme se retourna enfin vers l'intérieur du salon, et dit d'une voix calme quelques mots qui attirèrent aussitôt près de la fenêtre deux ou trois des assistans, parmi lesquels M. de Camors reconnut le vieux monsieur au violon. En ce moment de crise, il ne trouva rien de plus convenable que de garder dans sa niche de verdure le silence et l'immobilité des tombeaux. L'attitude des gens de la fenêtre ne laissa pas cependant de le rassurer; ils promenaient leurs yeux dans l'espace avec une incertitude évidente, et il en conclut qu'il était plutôt soupçonné que découvert. Ils échangeaient entre eux des observations animées auxquelles le jeune comte prêtait sans succès une oreille attentive. Enfin une voix forte, qu'il crut être celle du vieux monsieur au violon, fit entendre nettement ces trois mots : — lâcher les chiens! Ce renseignement parut suffisant à M. de Camors : il n'était pas poltron, il n'eût pas reculé d'un pas devant une meute de tigres; mais il eût fait cent lieues à pied pour échapper à l'ombre

du ridicule. Il profita d'une heureuse éclaircie où la surveillance dont il était l'objet parut moins active, se laissa glisser en bas de son arbre, sauta dans le champ de l'autre côté de la haie, et rentra dans le chemin un peu plus loin en escaladant une barrière. Il reprit alors la démarche paisible d'un promeneur qui se sent dans son droit. Ce fut à peine s'il hâta le pas lorsqu'un instant plus tard il entendit au loin quelques aboiemens tumultueux, qui lui prouvaient d'ailleurs que sa retraite avait été vraiment opportune.

Il retrouva posté sur le seuil de sa chaumière un des paysans qu'il avait vus à son premier passage, et, s'arrêtant devant lui : — Mon ami, lui dit-il, à qui est donc cette grande maison qui tourne le dos à la route, là-bas, et où on fait de la musique?

— Vous le savez peut-être bien? dit l'homme.

— Si je le savais, mon ami, reprit Camors, je ne vous le demanderais pas.

Le paysan ne répondit rien. — Il avait sa femme près de lui. M. de Camors, ayant remarqué que les femmes avaient généralement, dans toutes les classes de la société, plus d'esprit et de bonté que leurs maris, essaya de s'adresser à elle : — Ma bonne dame, je suis étranger, comme vous voyez... A qui donc est cette maison?... Est-ce à M. Des Rameures, par hasard?

— Non, non, dit la femme, vraiment non,... M. Des Rameures, c'est plus loin...

— Ah! et qui donc demeure là?

— Là, c'est M. de Tècle,... le comte de Tècle,... bien sûr.

— Ah!... et dites-moi, il n'est pas seul,... il y a une dame chez lui,... celle qui chante!... sa sœur,... sa femme,... quoi?

— Sa belle-fille, Mme de Tècle donc!... Mme Élise, quoi!

— Ah! je vous remercie, ma chère femme... Avez-vous des enfans?... Voilà pour leur acheter des sabots!

Il laissa tomber une petite pièce d'or sur la jupe de l'obligeante paysanne et s'éloigna.

La route, au retour, lui parut moins longue qu'en venant et moins triste aussi. Il chantonnait chemin faisant le prélude de Bach. La lune s'était levée, et le paysage y avait gagné. Bref, quand M. de Camors aperçut au bout de l'avenue, toujours sombre, son petit château s'élevant au-dessus de ses deux terrasses et baigné dans une lumière blanche, il lui trouva un aspect aimable et réjouissant. — Toutefois, lorsqu'il vint à s'enfoncer dans la vieille alcôve de ses parens maternels et à respirer l'âcre odeur de papier moisi et de boiseries vermoulues qui en formait l'atmosphère, il eut grand besoin de se souvenir qu'il existait dans les environs une jeune dame qui avait un joli visage, une jolie voix et un joli nom.

Le lendemain matin, le comte de Camors, après s'être plongé

tout vif dans une cuve d'eau froide, au profond étonnement du vieux garde et de sa femme, se fit conduire à ses deux fermes. Il en trouva les bâtimens fort semblables à des habitations de castors, quoique moins comfortables ; mais il fut surpris d'entendre ses fermiers raisonner dans leur patois sur tous les procédés de culture et d'élevage comme des gens qui n'étaient étrangers à aucun des perfectionnemens modernes de leur industrie. Le nom de M. Des Rameures intervenait fréquemment dans leurs discours à l'appui de leurs théories et de leur expérience personnelles. Telle charrue était employée de préférence par M. Des Rameures, telle machine à vanner était de son invention, telle race d'animaux avait été introduite dans le pays par ses soins. M. Des Rameures faisait ceci, M. Des Rameures faisait cela ; ils faisaient comme lui et s'en trouvaient bien. M. de Camors comprit que le général n'avait pas exagéré l'importance locale de ce personnage, et que décidément il fallait compter avec lui. Il résolut d'aller lui faire visite dans la journée.

En attendant, il alla déjeuner. Ce devoir accompli envers lui-même, le jeune comte s'accouda comme la veille sur la balustrade de sa ferme en face de son avenue, et se mit à fumer. — Il était alors midi, et c'était à peine si le silence et la solitude lui semblaient moins complets, moins sinistres que la veille en pleine nuit. Quelques caquetages de poules, quelques bourdonnemens d'abeilles, le faible tintement d'une cloche dans le lointain, et c'était tout. M. de Camors songeait à la terrasse de son cercle, au bruit de la foule, au roulement des omnibus, aux affiches de spectacles, aux petits kiosques où l'on vend des journaux, à l'odeur de l'asphalte échauffé, et le moindre de ces enchantemens prenait dans sa pensée une douceur infinie. Les habitans de Paris ont un avantage dont ils ne se rendent pas compte, si ce n'est, bien entendu, quand il leur manque : c'est qu'une bonne moitié de leur existence se trouve remplie sans qu'ils s'en mêlent. La puissante vitalité qui les enveloppe sans cesse les dispense, à un degré dont ils ne se doutent pas, du soin de subvenir personnellement à leur entretien intellectuel. Le simple bruit matériel qui forme autour d'eux une sorte de basse continue comble au besoin les lacunes de leur pensée, et n'y laisse jamais le sentiment désagréable du vide. Il n'est pas un Parisien qui n'ait la bonté de croire qu'il fait tout le bruit qu'il entend, qu'il a écrit tous les livres qu'il lit, rédigé tous les journaux dont il déjeune, composé toutes les pièces dont il soupe, et inventé tous les bons mots qu'il répète. Cette flatteuse illusion s'évanouit aussitôt qu'un hasard le transporte à quelques kilomètres de la rue Vivienne. Il lui arrive en cette épreuve une chose qui le confond : il s'ennuie effroyablement. Peut-être

soupçonne-t-il alors dans le secret de son âme détendue et affaissée qu'il est une faible créature mortelle; mais non, il rentre à Paris, il se frotte de nouveau à l'électricité collective, il se retrouve, il a du ressort, il est actif, affairé, spirituel, et il reconnaît à sa pleine satisfaction qu'il n'a pas cessé d'être une créature d'élite, — momentanément dégradée, il est vrai, par le contact des êtres inférieurs qui peuplent les départemens.

M. de Camors avait en lui-même, autant que personne au monde, de quoi vaincre l'ennui; mais en ces premières heures de vie provinciale, privé de ses relations, de ses chevaux, de ses livres, éloigné de toutes ses habitudes et de tous ses goûts, il devait sentir et il sentait le poids du temps avec une intensité inconnue. Ce fut donc pour lui une délicieuse émotion que d'entendre tout à coup retentir sur le sol certains piétinemens relevés, qui annonçaient clairement à son oreille exercée l'approche de quelques chevaux de prix. L'instant d'après, il aperçut sous l'arcade sombre de son avenue deux dames à cheval qui s'avançaient directement vers son humble château, et qui étaient suivies à une distance convenable par un domestique avec une cocarde noire. A ce charmant spectacle, M. de Camors, quoique fort surpris, rassembla ses plus belles façons de gentilhomme, et s'apprêta même à descendre l'escalier de sa terrasse; mais les deux dames, à sa vue, parurent éprouver une surprise au moins égale à la sienne : elles firent un brusque temps d'arrêt, et semblèrent conférer entre elles; puis, prenant leur parti, elles continuèrent leur route, traversèrent la cour qui était au bas des terrasses, et disparurent dans la direction du petit étang qui ressemblait à l'Achéron. Comme elles passaient au pied de la balustrade, M. de Camors les salua, et elles lui rendirent son salut par un léger signe de tête. Malgré le voile qui flottait à leur chapeau, le comte se crut assuré de reconnaître la chanteuse aux yeux noirs et la petite pianiste.

Après quelques minutes, il appela le vieux garde : — Monsieur Léonard, lui dit-il, est-ce que c'est public, ma cour?

— La cour de monsieur le comte n'est pas publique, bien certainement, dit M. Léonard.

— Eh bien! mais alors que signifient ces deux dames qui viennent de passer là?

— Mon Dieu! monsieur le comte, il y a si longtemps que les maîtres n'étaient venus à Reuilly!... Ces dames ne croyaient pas faire de mal en se promenant dans les bois de monsieur le comte... Elles s'arrêtaient même quelquefois au château,... et ma femme leur donnait du lait... Mais je leur dirai que cela gêne monsieur le comte...

— Mais pas le moins du monde,... monsieur Léonard... Pourquoi

voulez-vous que cela me gêne?... Je m'informe simplement... Et qui sont ces dames?

— Oh! des dames très bien, monsieur le comte... Mme de Tècle, et sa fille, Mlle Marie...

— Et le mari de cette dame, M. de Tècle,... il ne se promène donc pas, lui?

— Ah! vrai Dieu! non! il ne se promène pas, dit le vieux garde avec un fin sourire... Il y a longtemps qu'il est chez les morts, le pauvre homme!... comme monsieur le comte le sait bien!

— Admettons que je le sache, monsieur Léonard; mais qu'il soit bien entendu que je ne veux pas déranger les habitudes de ces dames, n'est-ce pas?

M. Léonard parut satisfait d'être soulagé d'une mission désagréable, et M. de Camors, ayant réfléchi tout à coup que son séjour à Reuilly se prolongerait quelque temps suivant toute vraisemblance, rentra dans le château, en examina les différentes pièces, et s'occupa, de concert avec le garde, à arrêter le plan des réparations les plus urgentes. La petite ville de L... n'était qu'à deux lieues; elle offrait des ressources suffisantes, et M. Léonard dut s'y rendre le jour même et y prendre langue avec un architecte.

En même temps M. de Camors se dirigeait de sa personne vers l'habitation de M. Des Rameures, sur laquelle il avait fini par obtenir des indications assez exactes. Il suivit le même chemin que la veille, passa devant le bâtiment d'aspect monastique où respirait Mme de Tècle, donna un coup d'œil au vieux chêne qui lui avait servi d'observatoire à lui-même, et découvrit, environ un kilomètre plus loin, le petit édifice à tourelles qu'il cherchait. — On pouvait le comparer à ces résidences idéales qui ont fait rêver tous nos lecteurs dans leur heureuse enfance, quand ils lisaient au-dessous d'une gravure en taille-douce cette phrase attrayante : *Le château de M. de Valmont était agréablement situé sur le sommet d'une riante colline*... C'était une aimable perspective de prairies en pente, vertes comme l'émeraude, et même davantage, et semées çà et là de gros bouquets d'arbres, puis des parterres ornés de grands vases, des petits ponts blancs jetés sur des ruisseaux, des vaches et des moutons retirés à l'ombre, et qui auraient pu figurer dans un opéra-comique, tant le poil des vaches était lustré, et tant la laine des moutons était blanche et mousseuse.

M. de Camors franchit une grille, prit le premier chemin qui se présenta, et gagna le haut du coteau entre deux massifs d'arbustes et de fleurs. Un vieux domestique dormait sur un banc devant la porte, et souriait en rêve à toutes ces jolies choses. M. de Camors l'éveilla et demanda le maître du logis. On l'introduisit aussitôt à travers un vestibule garni de bois de cerf dans un salon fort

propre, où une jeune dame en jupe courte et en petit chapeau rond était occupée à piquer des rameaux de verdure dans des vases de Chine. — Elle se retourna au bruit de la porte. C'était encore Mme de Tècle.

Pendant que M. de Camors la saluait avec un air d'étonnement et d'incertitude, elle le regardait fixement et très tranquillement avec ses grands yeux. — Pardon, madame, dit-il en hésitant; j'avais demandé M. Des Rameures...

— Il est à la ferme, monsieur; mais il ne tardera pas à rentrer. Si vous voulez prendre la peine de l'attendre?...

Elle lui montra un siége, et s'assit elle-même en repoussant de son très petit pied les branchages qui jonchaient le parquet. — Mais, madame, reprit M. de Camors, ne pourrais-je, en l'absence de M. Des Rameures, avoir l'honneur de parler à madame sa nièce?

Une ombre de sourire passa sur le visage brun, sévère et charmant de Mme de Tècle. — Sa nièce? mais c'est moi, dit-elle.

— Ah! madame, pardon!... mais on m'avait dit,... je croyais,... je m'attendais à trouver une personne âgée et... il allait dire respectable; mais il s'arrêta et ajouta simplement : et... je vois que j'étais dans l'erreur.

Mme de Tècle parut être complétement insensible à cette politesse : — Puis-je savoir, monsieur, dit-elle, qui j'ai l'honneur de recevoir?

— M. de Camors.

— Ah! mon Dieu!... mais alors, monsieur, j'ai des excuses à vous présenter... C'est vous probablement que nous avons vu ce matin... Nous avons été bien indiscrètes, ma fille et moi,... mais nous ignorions votre arrivée,... et Reuilly était abandonné depuis si longtemps...

— Vous voudrez bien, j'espère, madame, vous et mademoiselle votre fille, ne rien changer à vos habitudes de promenade.

Mme de Tècle fit un petit geste de la main comme pour dire que certainement elle était reconnaissante de cette invitation, mais que certainement aussi elle n'en abuserait pas; puis il y eut un silence qui se prolongea au point d'embarrasser M. de Camors. Ses yeux errans vinrent à rencontrer le piano, et il eut sur les lèvres cette phrase originale : — Vous êtes musicienne, madame? — mais il se rappela son arbre, craignit de se trahir par cette allusion, et se tut.

— Vous venez de Paris, monsieur? reprit Mme de Tècle.

— Non, madame,... je viens de passer quelques semaines chez le général de Campvallon, qui a l'honneur d'être de vos amis, je crois, et qui m'a encouragé à me présenter chez vous.

— Nous serons très heureux, monsieur!... Quel excellent homme, n'est-ce pas?

— Excellent, oui, madame.

Il y eut un nouveau silence. — Mon Dieu! monsieur, dit Mme de Tècle, si une promenade au soleil ne vous faisait pas peur, nous irions au-devant de mon oncle,... nous le rencontrerons certainement.

M. de Camors s'inclina.

Mme de Tècle s'était levée et avait sonné : — Mlle Marie est là? dit-elle au domestique. Priez-la de mettre son chapeau et de venir.

Mlle Marie arriva l'instant d'après : elle jeta sur l'étranger le franc regard d'un enfant curieux, le salua légèrement, et tous trois sortirent du salon par une porte qui ouvrait de plain-pied sur le parc. De ce côté du château, comme devant la façade, c'était une succession de coteaux et de vallons gazonnés, de bosquets et de clairières, de petits ponts blancs, de vaches luisantes et de moutons frisés, s'étendant à perte de vue. Mme de Tècle, tout en répondant poliment aux exclamations courtoises de M. de Camors, s'acheminait d'un pas rapide et léger, et ses petites bottes de fée laissaient leurs deux empreintes délicates comme esquissées sur le sable fin des sentiers. Elle marchait avec une grâce inconcevable, sans le vouloir et sans le savoir. Elle avait une allure relevée, souple, élastique, et d'une élégance ondoyante qui eût semblé coquette, si on ne l'eût sentie parfaitement naturelle.

Arrivés devant le mur qui fermait la partie droite du parc, elle ouvrit une porte, et l'on se trouva à l'entrée d'un chemin très étroit qui traversait un immense champ plein de blé mûr. Mme de Tècle continua sa marche, suivie par Mlle Marie, que suivait M. de Camors. Mlle Marie s'était montrée jusque-là fort sage; mais en voyant tous ces beaux épis d'or entremêlés de marguerites blanches, de coquelicots rouges et de bluets, et en entendant le concert délicieux que des myriades de mouches bleues, vertes, jaunes et mordorées, faisaient au milieu de ces merveilles, Mlle Marie s'exalta, et perdit quelque chose de son excellente tenue. Elle s'arrêtait de minute en minute pour cueillir une marguerite ou un coquelicot : à chaque station, il est vrai, elle se retournait vers Camors et lui disait : — Pardon, monsieur! — Mais n'importe, sa mère en souffrait. — Voyons, Marie, disait-elle, voyons donc! — Enfin, comme on passait tout près d'un des pommiers qui étaient clair-semés au milieu du blé, l'enfant aperçut une branche verte surmontée d'une pomme encore plus verte et grosse comme le bout de son doigt. Cette tentation fut irrésistible. — Pardon, monsieur, dit-elle, et elle s'enfonça dans le blé pour atteindre le pommier et, si Dieu le permettait, la petite pomme; mais ce fut Mme de Tècle qui ne le permit pas.

— Marie! dit-elle vivement, dans les blés, mon enfant, êtes-vous folle?

— Marie rentra à la hâte dans le sentier; mais elle ne put renoncer à sa terrible envie, et, regardant M. de Camors d'un œil suppliant : Monsieur, lui dit-elle en lui montrant la branche, je vous prie!... Cela ferait si bien dans mon bouquet, cette pomme!

M. de Camors n'eut qu'à se pencher un peu et à allonger le bras pour détacher de l'arbre la branche et la pomme.

— Merci bien! dit tranquillement l'enfant; puis elle joignit la tige du pommier à son bouquet, planta le tout dans le ruban de son chapeau, et se remit fièrement en marche après un gros soupir de satisfaction.

Comme ils approchaient d'une barrière qui s'ouvrait à l'extrémité du champ, Mme de Tècle se retourna tout à coup : Mon oncle, monsieur! dit-elle. — M. de Camors leva la tête, et aperçut un vieillard de haute taille, qui s'était arrêté de l'autre côté de la barrière, et qui les regardait, la main posée au-dessus de ses yeux en forme d'abat-jour. Ses jambes robustes étaient sanglées dans des guêtres de cuir fauve à boucles d'acier. Il portait un large vêtement de velours marron et un chapeau de feutre mou. A ses cheveux blancs et à ses gros sourcils noirs, Camors reconnut aussitôt le vieux monsieur joueur de violon.

— Mon oncle, dit Mme de Tècle en montrant le jeune comte du geste, — M. de Camors!

— M. de Camors! répéta le vieillard d'une voix remarquablement forte et pleine; monsieur, soyez le bienvenu.

Il ouvrit la barrière, et tendant au jeune homme sa main brune et velue : — Monsieur, poursuivit-il, j'ai beaucoup connu madame votre mère, et je suis ravi de voir son fils chez moi! C'était une aimable personne que votre mère, monsieur, et qui certainement méritait... Le vieillard hésita, et termina sa phrase par un hem sonore, qui retentit dans sa large poitrine comme sous une voûte d'église.

Il prit la lettre de M. de Campvallon que Camors lui présentait, et, la tenant développée à longue distance de ses yeux, il se mit à la lire sous l'ombre de la haie voisine. Le général avait prévenu le jeune comte qu'il ne croyait pas politique de révéler dès l'abord à M. Des Rameures les projets concertés entre eux. M. Des Rameures ne trouva donc dans la lettre qu'une chaude recommandation en faveur de M. de Camors, et plus bas, en *post-scriptum*, la nouvelle du mariage du général.

— Comment diable! s'écria M. Des Rameures. Savez-vous cela, ma nièce? Campvallon se marie!

Les histoires de mariage ont le privilége d'éveiller l'intérêt particulier des dames. Mme de Tècle se rapprocha avec curiosité, et Mlle Marie elle-même prêta l'oreille.

— Comment, mon oncle, le général! Êtes-vous sûr?

— Pardieu! sans doute, j'en suis sûr, puisqu'il me le dit. Connaissez-vous sa fiancée, monsieur de Camors?

— Mlle de Luc-d'Estrelles est ma cousine, monsieur.

— Ah! fort bien, monsieur. Et c'est une personne... d'un certain âge, je suppose?

— Elle a vingt-cinq ans, monsieur.

M. Des Rameures fit entendre de nouveau un de ces hem puissans qui lui étaient familiers. — Et peut-on vous demander, monsieur, sans indiscrétion, reprit-il, si elle est douée de quelques agrémens physiques?

— Elle est d'une rare beauté.

— Hem! Fort bien, monsieur!... Je trouverais le général un peu âgé pour elle;.. mais quoi! chacun se connaît, monsieur, chacun se connaît! Hem!... ma chère Élise, quand vous voudrez,... nous vous suivons... Pardon! monsieur le comte, si je vous reçois dans cet appareil rustique;... mais je suis un laboureur... *agricola!* et un pasteur... un simple gardien de troupeaux, — *custos gregis!...* comme dit le poète... Marchez donc devant moi, monsieur, je vous en prie... Marie, respectez mes blés, mon enfant!... Et pouvons-nous espérer, monsieur de Camors, que vous avez l'heureuse pensée de quitter la grande Babylone et de vous installer dans votre propriété rurale?... Ce serait d'un bon exemple, monsieur, d'un excellent exemple,... car aujourd'hui plus que jamais malheureusement on peut dire avec le poète :

> Non ullus aratro
> Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
> Et... et...

et, ma foi, j'oublie le reste!... Pauvre mémoire!....Ah! monsieur, ne vieillissez pas!

— *Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem!* dit M. de Camors achevant la citation interrompue.

— Quoi! monsieur, vous citez Virgile! vous lisez les anciens! j'en suis charmé, sincèrement charmé! Ce n'est point le défaut de la génération nouvelle! Les ignorans font courir le bruit qu'il est de mauvais goût de citer les classiques... Ce n'est pas mon avis, monsieur,... pas le moins du monde... Nos pères citaient volontiers, parce qu'ils savaient. Quant à Virgile, monsieur, c'est mon poète... non pas que j'approuve tous ses procédés de culture... Avec tout le respect que je lui dois, il y a beaucoup à dire à son œuvre de ce

côté-là,... et ses méthodes d'élevage en particulier sont tout à fait insuffisantes; mais d'ailleurs il est divin... Eh bien! monsieur de Camors, vous voyez mon petit domaine... *mea paupera regna!*... la retraite du sage! C'est là que je vis, et que je vis heureux comme un patriarche, comme un vieux berger de l'âge d'or, aimé de mes voisins, ce qui n'est pas facile,... et vénérant les dieux, ce qui l'est davantage... Oui, monsieur, et, puisque vous aimez Virgile, vous m'excuserez encore une fois,... c'est pour moi qu'il a dit :

Fortunate senex, hic inter flumina nota,
Et fontes sacros frigus captabis opacum!

Et aussi, monsieur de Camors :

Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem!...

— *Nymphasque sorores!* dit Camors en souriant, et en désignant d'un léger signe de tête Mme de Tècle et sa fille, qui le précédaient.

— Fort bien! fort à propos! c'est la vérité pure! dit gaîment M. Des Rameures. Avez-vous entendu, ma nièce?

— Oui, mon oncle.

— Et avez-vous compris, ma nièce?

— Non, mon oncle.

Le vieillard se mit à rire de tout son cœur : — Je ne vous crois pas, ma chère, je ne vous crois pas!... N'en croyez rien, monsieur de Camors! Les femmes ont le don de comprendre les complimens dans toutes les langues!

Cet entretien les avait conduits jusqu'au château. On s'assit sur un banc, devant la porte du salon, pour jouir du point de vue. M. de Camors loua avec goût le dessin et la bonne tenue du parc. Il accepta une invitation à dîner pour la semaine suivante, et se retira discrètement, se flattant d'avoir fait, dès son début, quelques progrès dans l'estime de M. Des Rameures, mais en regrettant de n'en avoir fait aucun, suivant toute apparence, dans la sympathie de sa nièce aux pieds légers.

C'était tout le contraire. — Ce jeune homme, dit M. Des Rameures dès qu'il se trouva seul avec Mme de Tècle, ce jeune homme a quelque teinture des anciens, et c'est quelque chose; mais il ressemble terriblement à son père, qui était vicieux comme le péché. Il a bien dans le sourire et dans les yeux quelques traits de son adorable mère;... mais en définitive, ma chère Élise, c'est tout le portrait de son détestable père, dont il a d'ailleurs, dit-on, les principes et les mœurs.

— Qui dit cela, mon oncle?

— Mais le bruit public, ma nièce!

— Le bruit public, mon oncle, se trompe quelquefois, et il exagère toujours. Moi, je le trouve bien, ce jeune homme. Il est très poli et très distingué.

— Voilà! voilà! parce qu'il vous a comparée aux nymphes de la fable, ma nièce!

— S'il m'a comparée aux nymphes de la fable, il a eu tort; mais il ne m'a pas adressé en français une seule parole qui ne fût du meilleur ton. Attendons, avant de le condamner, que nous ayons pu le juger nous-mêmes, mon oncle, voulez-vous? C'est une habitude que vous m'avez toujours recommandée, vous savez.

— Vous ne pouvez pas disconvenir, ma nièce, reprit le vieillard avec un peu d'humeur, que ce jeune homme n'exhale un parfum parisien des plus marqués et des plus désagréables! Trop poli, trop contenu! pas l'ombre d'enthousiasme! pas de jeunesse enfin! il ne rit pas! J'aime que chacun soit de son âge... J'aime qu'un jeune homme rie à faire craquer son gilet!

— Comment voulez-vous qu'il rie à faire craquer son gilet, mon oncle, quand son père est mort si récemment d'une manière tragique, et quand lui-même est à demi ruiné, dit-on?

— Eh bien! eh bien! soit !... la vérité est que vous avez raison, et j'abjure mes préventions contre ce jeune homme. S'il est à demi ruiné, je lui offrirai mes conseils et... et... ma bourse au besoin en souvenir de sa mère, qui vous ressemblait, Élise, par parenthèse, et c'est ainsi que finissent toujours nos querelles, méchante enfant... Je crie, je me passionne, je m'emporte comme un Tartare;... vous faites parler votre douceur et votre bon sens, ma chère petite, et le tigre est un agneau... Et tous les malheureux qui vous approchent subissent de même votre charme perfide... Et c'est pourquoi mon vieux La Fontaine a dit de vous :

Sur différentes fleurs l'abeille se repose,
Et fait du miel de toute chose!

V.

Élise de Tècle avait alors près de trente ans; mais elle paraissait plus jeune qu'elle n'était. Elle avait épousé à seize ans son cousin Roland de Tècle dans des circonstances singulières. — Mlle de Tècle, orpheline de bonne heure, avait été élevée par le frère de sa mère, M. Des Rameures. Roland vivait à deux pas d'elle chez son père. Tout les rapprochait, les vœux de leur famille, les convenances de fortune, les relations de voisinage et l'harmonie sympathique de leurs personnes. Ils étaient tous deux charmans. Ils avaient été destinés l'un à l'autre dès leur enfance. L'époque fixée pour le ma-

riage approchait avec la seizième année d'Élise, et le comte de Tècle, en prévision de cet événement, faisait restaurer et presque entièrement reconstruire une aile de son château, réservée au jeune ménage. Roland surveillait et pressait lui-même ces travaux avec le zèle d'un amoureux. — Un matin, un bruit confus et sinistre s'éleva dans la cour de l'habitation. Le comte de Tècle accourut et vit son fils évanoui et sanglant entre les bras des ouvriers. Il était tombé du haut d'un échafaudage sur le pavé. Le malheureux enfant demeura deux mois entre la vie et la mort. Au milieu des transports de sa fièvre, il ne cessait d'appeler sa cousine et sa fiancée, et on fut forcé d'admettre la jeune fille à son chevet. Il se rétablit peu à peu; mais il resta défiguré et horriblement boiteux.

La première fois qu'on lui permit de se voir dans une glace, il eut une syncope que l'on put croire mortelle. C'était d'ailleurs un garçon de cœur et de foi. En revenant à lui, il versa des flots de larmes, — qui ne purent effacer les cruelles cicatrices de son visage, — pria longtemps et s'enferma avec son père. Tous deux se mirent ensuite à écrire, l'un à M. Des Rameures, l'autre à Mlle de Tècle. M. Des Rameures et sa nièce étaient alors en Allemagne. Les émotions et les fatigues avaient épuisé la santé d'Élise, et son oncle, sur les conseils des médecins, l'avait conduite aux eaux d'Ems. Ce fut là qu'elle reçut les lettres qui la dégageaient franchement de sa parole et lui rendaient son absolue liberté. Roland et son père la suppliaient seulement de ne pas hâter son retour, leur intention à tous deux étant de quitter le pays dans quelques semaines et d'aller s'établir à Paris. Ils ajoutaient qu'ils ne voulaient point de réponse, et que leur résolution, impérieusement commandée par la plus simple délicatesse, était irrévocable.

Ils furent obéis. Aucune réponse ne vint. — Roland, son sacrifice accompli, avait paru calme et résigné; mais il tomba dans une sorte de langueur, qui fit en peu de temps d'effrayans progrès, et qui laissa bientôt pressentir un dénoûment fatal et prochain, qu'il semblait au reste désirer.

On l'avait transporté un soir à l'extrémité du jardin de son père, sur une terrasse plantée de quelques tilleuls. Il regardait d'un œil fixe la pourpre du couchant à travers les éclaircies des bois, et son père se promenait à grands pas sur la terrasse, lui souriant quand il passait devant lui et essuyant une larme un peu plus loin. Ce fut alors qu'Élise de Tècle arriva comme un ange des cieux. Elle s'agenouilla devant le jeune homme infirme, lui baisa les mains et lui dit, en l'enveloppant du rayonnement de ses beaux yeux, qu'elle ne l'avait jamais tant aimé. Il sentit qu'elle disait vrai et accepta son dévouement. Leur union fut consacrée peu de temps après.

Mme de Tècle fut heureuse; mais elle le fut seule. Son mari, mal-

gré la tendresse dont elle l'entourait, malgré le bonheur vrai qu'il pouvait lire dans son regard tranquille, malgré la naissance de sa fille, parut ne se consoler jamais. Il était même avec elle d'une contrainte et d'une froideur étranges. Une douleur inconnue le consumait. On en eut le secret le jour où il mourut. — « Ma chérie, dit-il à sa jeune femme, soyez bénie pour tout le bien que vous m'avez fait... Pardonnez-moi, si je ne vous ai jamais dit combien je vous aimais... Avec un visage comme le mien, il ne faut pas parler d'amour!... Et cependant mon pauvre cœur en était plein... J'ai souffert de cela beaucoup, et surtout en me rappelant ce que j'étais auparavant, et comme j'aurais été plus digne de vous... Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas, ma chérie?... Et alors je serai beau comme vous, et je pourrai vous dire que je vous adore... Adieu!... Je t'en prie, Élise, ne pleure pas,... je t'assure que je suis heureux... Pour la première fois je t'ai ouvert mon cœur, parce qu'un mourant ne craint pas le ridicule... Adieu! je t'aime!... »

Et cette douce parole fut la dernière.

Mme de Tècle, après la mort de son mari, avait continué d'habiter chez son beau-père; mais elle passait une partie de ses journées chez son oncle, et, tout en s'occupant de l'éducation de sa fille avec une sollicitude infinie, elle tenait le ménage des deux vieillards, dont elle était également idolâtrée.

M. de Camors recueillit une partie de ces détails de la bouche du curé de Reuilly, qu'il alla visiter le lendemain, et qu'il trouva étudiant son violoncelle avec des lunettes d'argent. Malgré son système résolu de mépris universel, le jeune comte ne put s'empêcher de concevoir pour Mme de Tècle un vague respect, qui ne nuisit d'ailleurs en rien aux sentimens moins purs qu'il était disposé à lui consacrer. Très décidé, sinon à la séduire, du moins à lui plaire et à s'en faire une alliée, il comprit que l'entreprise n'était pas ordinaire; mais il était brave et ne craignait pas les difficultés, surtout quand elles se présentaient sous cette forme.

Ses méditations sur ce texte l'occupèrent agréablement le reste de la semaine, pendant qu'il surveillait ses ouvriers et qu'il conférait avec l'architecte. En même temps ses chevaux, ses livres, ses journaux, ses domestiques, lui arrivaient successivement et achevaient d'écarter l'ennui.

Il avait donc fort bonne mine quand il sauta à bas de son *dog-cart* le lundi suivant devant la porte de M. Des Rameures et sous les propres yeux de Mme de Tècle, qui daigna frapper doucement de sa blanche main l'épaule noire et fumante de Fitz-Aymon (par Black-Prince et Anna-Bell). Camors vit alors pour la première fois le comte de Tècle, qui était un vieillard doux, triste et taciturne. Le curé, le sous-préfet de l'arrondissement et sa femme, le médecin

de la famille, le percepteur et l'instituteur complétaient, comme on dit, la liste des convives.

Pendant le dîner, M. de Camors, secrètement excité par le voisinage immédiat de Mme de Tècle, s'appliqua à triompher de cette hostilité sourde que la présence d'un étranger ne manque jamais de susciter dans les intimités qu'il dérange. Sa supériorité calme s'établit tout doucement, et se fit même pardonner à force de grâce. Sans montrer une gaîté messéante à un deuil, il eut, à propos de ses premiers embarras de ménage à Reuilly, des pointes de vivacité et des lueurs plaisantes qui déridèrent la gravité de sa voisine. Il interrogea avec bienveillance chacun des convives, parut s'intéresser prodigieusement à leurs affaires, et eut la bonté de les mettre à leur aise. Il eut l'art de fournir à M. Des Rameures l'occasion de quelques citations heureuses. Il lui parla sans affectation des prairies artificielles et des prairies naturelles, des vaches amouillantes et des vaches non amouillantes, des moutons Dishley, et de mille choses enfin qu'il avait apprises le matin dans la *Maison rustique du dix-neuvième siècle*. Directement il parla peu à Mme de Tècle; mais il ne dit pas un seul mot dans tout le cours du repas qui ne lui fût dédié, et de plus il avait une manière caressante et chevaleresque de laisser entendre aux femmes, même en leur versant à boire, qu'il était prêt à mourir pour elles.

On le trouva simple et bon enfant, quoiqu'il ne fût ni l'un ni l'autre. Au sortir de table, comme on prenait le frais devant les fenêtres du salon, à la clarté des étoiles : — Mon cher monsieur, lui dit M. Des Rameures, dont la cordialité naturelle était un peu rehaussée par les fumées de son excellente cave, mon cher monsieur, vous mangez bien, vous parlez mieux, vous buvez sec; je vous proteste, monsieur, que je suis prêt et disposé à vous regarder comme un parfait compagnon et comme un voisin accompli, si vous joignez à tous vos mérites celui d'aimer la musique! Voyons, aimez-vous la musique?

— Passionnément, monsieur.

— Passionnément! bravo! C'est ainsi qu'il faut aimer tout ce qu'on aime, monsieur! Eh bien! j'en suis ravi, car nous formons ici une troupe de mélomanes fanatiques, comme vous vous en apercevrez tout à l'heure... Moi-même, monsieur, je m'escrime volontiers sur le violon... en simple amateur de campagne, monsieur... *Orpheus in silvis!*... N'allez pas imaginer toutefois, monsieur de Camors, que notre culte pour ce bel art absorbe toutes nos facultés et tous nos instans. Non, monsieur, assurément! Ainsi que vous le verrez encore, si vous voulez bien prendre part quelquefois, comme je l'espère, à nos petites réunions, nous ne dédaignons aucun des objets qui méritent d'occuper des êtres pensans. Nous passons de

la musique à la littérature, à la science, à la philosophie même au besoin;... mais tout cela, monsieur, je vous prie de le croire, sans pédanterie, sans sortir du ton d'une conversation enjouée et familière... Nous lisons quelquefois des vers, mais nous n'en faisons pas... Nous aimons les temps passés, mais nous rendons justice au nôtre... Nous aimons les anciens, et nous ne craignons pas les modernes; nous ne craignons que ce qui rapetisse l'esprit et ce qui abaisse le cœur, et nous nous exaltons à perte de vue sur tout ce qui nous paraît beau, utile et vrai!... Voilà ce que nous sommes, monsieur. Nous nous appelons nous-mêmes la colonie des enthousiastes, et les malveillans du pays nous appellent l'hôtel de Rambouillet. L'envie, comme vous le savez, monsieur, est une plante qui ne fleurit pas en province; mais ici, par exception, nous avons quelques jaloux; c'est un malheur pour eux, et voilà tout!...—Chacun apporte donc ici, mon cher monsieur, le tribut de ses lectures ou de ses réflexions, — son vieux livre de chevet ou son journal du matin; — on cause là-dessus, on commente, on discute, et l'on ne se fâche jamais! La politique même, cette mère de la discorde, n'a pu l'engendrer parmi nous. La chose est étrange, monsieur, car les opinions les plus contraires sont représentées dans notre petit cénacle. Moi, je suis légitimiste; voici Durocher, mon médecin et ami, qui est un franc républicain; Hédouin, le percepteur, est parlementaire; M. le sous-préfet est dévoué au gouvernement, comme c'est son devoir; le curé est un peu romain, et moi je suis gallican, *et sic de cæteris!* Eh bien! monsieur, nous nous entendons à merveille, et je vais vous dire pourquoi; c'est que nous sommes tous de bonne foi, ce qui est fort rare, monsieur; c'est que toutes les opinions contiennent au fond une portion de vérité, et qu'avec quelques concessions mutuelles tous les honnêtes gens sont bien près d'avoir une seule et même opinion... Enfin, monsieur, que vous dirai-je? c'est l'âge d'or qui règne dans mon salon, ou plutôt dans le salon de ma nièce; car si vous voulez connaître la divinité qui nous fait ces loisirs, il faut regarder ma nièce! C'est pour lui plaire, monsieur, c'est pour satisfaire à son bon goût, à son bon sens et à sa mesure parfaite en toutes choses que chacun de nous abjure l'excès et la passion qui gâtent les meilleures causes. En un mot, monsieur, c'est l'amour, à proprement parler, qui est notre lien commun et notre commune vertu, car nous sommes tous amoureux de ma nièce,... moi d'abord!.. Durocher ensuite depuis trente ans,.. puis M. le sous-préfet, puis tous ces messieurs,... et vous aussi, curé!... Allons! allons! vous aussi vous êtes amoureux d'Élise, en tout bien tout honneur, bien entendu, — comme je le suis moi-même, comme nous le sommes tous, et comme M. de Camors le sera bientôt, si ce n'est déjà fait, n'est-ce pas, monsieur de Camors?

M. de Camors déclara avec un sourire de jeune tigre qu'il se sentait beaucoup de propension à justifier la prophétie de M. Des Rameures, après quoi on rentra dans le salon. La société s'y était augmentée de quelques habitués des deux sexes, qui étaient venus les uns en voiture, les autres à pied de la petite ville voisine ou des campagnes environnantes. M. Des Rameures ne tarda pas à saisir son violon; pendant qu'il l'accordait, Mlle Marie, qui était une musicienne consommée, s'assit devant le piano, et sa mère se posta derrière elle prête à battre la mesure sur son épaule. — Ceci, monsieur de Camors, dit M. Des Rameures, ne va pas être nouveau pour vous : c'est simplement la sérénade de Schubert, tout bonnement, monsieur; mais nous l'avons un peu arrangée, ou dérangée, à notre façon; vous en jugerez. Ma nièce chante, et nous lui répondons alternativement le curé et moi!... *Arcades ambo!*... lui sur sa basse et moi sur mon stradivarius. Voyons, mon cher curé, commencez... *Incipe, Mopse, prior!*.

Malgré l'exécution magistrale du vieux gentilhomme et malgré l'application savante du curé, ce fut Mme de Tècle qui parut à M. de Camors la plus remarquable des trois virtuoses. Le calme de ses beaux traits et la dignité de son attitude formaient avec l'accent passionné de sa voix un contraste qu'il trouva fort piquant. Le tour de l'entretien l'amena bientôt lui-même au piano, et il se tira d'un accompagnement difficile avec un talent réel. Il avait même une voix de ténor assez jolie, et il s'en servait bien. Tout cela mis dehors à propos et sans apprêt fit le meilleur effet du monde.

Il se tint ensuite à l'écart pendant le reste de la soirée, se contentant d'observer et de s'étonner. Le ton de ce petit cercle était à la vérité surprenant. Il était aussi éloigné du commérage vulgaire que de l'affectation précieuse. Rien qui ressemblât à une loge de concierge, comme quelques salons de province; rien qui ressemblât à un foyer de petit théâtre grivois, comme bien des salons de Paris; rien non plus, comme Camors l'appréhendait fortement, d'une séance académique en chambre. Il faut avouer pourtant que la conversation, tout en s'animant souvent jusqu'à la franche gaîté gauloise, ne descendait jamais aux sujets bas, et qu'elle se portait même de préférence sur les questions élevées, sur les lettres, les arts ou la politique; mais ces honnêtes gens savaient toucher légèrement aux choses sérieuses, et simplement aux choses les plus hautes. Il y avait là cinq ou six femmes, quelques-unes jolies, toutes distinguées, qui avaient pris l'habitude de penser, sans perdre le goût de rire, ni celui de plaire. Toutes les intelligences paraissaient dans ce groupe étrange au même niveau et d'une même élite, parce qu'elles vivaient toutes dans la même région, et que cette région était supérieure. Il faut ajouter qu'elles étaient

aussi sous le même charme, et que ce charme était souverain. Mme de Tècle, indifférente en apparence, ensevelie dans son fauteuil, et piquant sa tapisserie, animait tout d'un regard, et modérait tout d'un mot. Le regard était ravissant, et le mot toujours juste : ces esprits purs n'ont pas de nuages, et il n'y avait pas de goût plus sûr que le sien. On attendait en toutes choses son arrêt comme celui d'un juge qu'on redoute et d'une femme qu'on aime.

On ne lut pas de vers ce soir-là, et M. de Camors n'en fut pas fâché. On parla successivement à travers la musique d'une comédie nouvelle d'Augier, d'un roman de Mme Sand, d'un poème récent de Tennyson et des affaires d'Amérique... Puis, M. Des Rameures s'adressant au curé : — Mon cher Mopsus, lui dit-il, vous alliez nous lire votre sermon sur la superstition jeudi dernier, quand nous avons été interrompus par ce farceur qui était monté dans un arbre pour mieux vous entendre... Voici l'heure de nous dédommager. Mettez-vous là, mon cher pasteur, et nous vous écoutons.

Le digne curé prit séance, déroula son manuscrit, et se mit à lire son sermon que nous ne rapporterons pas ici, malgré l'exemple de notre ami Sterne, pour ne pas trop mêler le sacré au profane. Il nous suffira de dire qu'il avait pour objet d'enseigner aux habitans de la paroisse de Reuilly à distinguer les actes de foi qui élèvent l'âme et qui plaisent à Dieu des actes de superstition qui dégradent la créature et offensent le Créateur. Le sermon, quoique rédigé avec goût, paraissait destiné à faire valoir la morale évangélique plutôt que le talent de l'orateur. Il fut généralement approuvé. Quelques personnes cependant, et M. Des Rameures entre autres, blâmèrent certains passages comme dépassant la mesure des intelligences simples auxquelles on s'adressait; mais Mme de Tècle, appuyée par le républicain Durocher, soutint qu'on se défiait trop de l'intelligence populaire, que souvent on l'abaissait sous prétexte de se mettre à son niveau, et les passages incriminés furent maintenus.

Comment on passa du sermon sur la superstition au mariage du général de Campvallon, je l'ignore; mais on y vint, et on devait y venir, car c'était le bruit du pays à vingt lieues à la ronde. Ce texte d'entretien réveilla l'attention chancelante de M. de Camors, et son intérêt fut même piqué au vif quand le sous-préfet insinua, sous toutes réserves, que le général, occupé d'autres soins, pourrait bien abdiquer son mandat de député. — Mais cela serait fort embarrassant! s'écria M. Des Rameures : qui diable le remplacerait? Je vous préviens formellement, mon cher sous-préfet, que si vous prétendez nous infliger ici quelque farceur parisien avec une fleur à la boutonnière, je le renvoie à son cercle, lui, sa fleur et sa boutonnière! Voilà une chose que vous pouvez considérer comme positive, monsieur!

— Mon oncle! dit à demi-voix Mme de Tècle en désignant de l'œil M. de Camors.

— Je vous entends, ma nièce, reprit en riant M. Des Rameures; mais je supplierai M. de Camors, qui ne peut me supposer en aucun cas l'intention de l'offenser, je le supplierai de tolérer la manie d'un vieillard, et de me laisser toute la liberté de mon langage sur le seul sujet qui me fasse perdre mon sang-froid.

— Et quel est ce sujet, monsieur, dit Camors avec sa grâce souriante.

— Ce sujet, monsieur, c'est l'insolente suprématie de Paris à l'égard du reste de la France! Je n'ai pas mis les pieds à Paris depuis 1825, monsieur, afin de lui témoigner l'horreur qu'il m'inspire!.. Vous êtes un jeune homme instruit et sensé, monsieur, et, je l'espère, un bon Français... Eh bien! vous paraît-il juste et convenable, je vous le demande, que Paris nous envoie chaque matin nos idées toutes faites, nos bons mots tout faits, nos députés tout faits, nos révolutions toutes faites,... et que toute la France ne soit plus que l'humble et servile faubourg de sa capitale?... Faites-moi la grâce de me répondre à cela, monsieur, je vous prie!

— Mon Dieu! monsieur, il y a peut-être quelque excès dans cette extrême centralisation de la France; mais enfin tout pays civilisé a sa capitale, et il faut une tête aux nations comme aux individus.

— Je m'empare à l'instant même de votre image, monsieur, et je la retourne contre vous... Oui, sans doute, il faut une tête aux nations comme aux individus; cependant, si la tête est difforme et monstrueuse, le signe de l'intelligence devient le signe de l'idiotisme, et au lieu d'un homme de génie vous avez un hydrocéphale! — Faites bien attention, monsieur, à ce que va me répondre M. le sous-préfet tout à l'heure!... Mon cher sous-préfet, soyez franc. — Si demain la députation de cet arrondissement devenait vacante, trouveriez-vous dans cet arrondissement, ou même dans le département tout entier, un homme apte à remplir les fonctions de député tant bien que mal?

— Ma foi, dit le sous-préfet, je ne vois personne dans le pays,... et si vous persistiez, pour votre compte, à refuser la députation...

— J'y persisterai toute ma vie, monsieur! Je n'irai certes pas, à mon âge, m'exposer aux gouailleries de vos farceurs parisiens!

— Eh bien! dans ce cas-là, vous seriez bien forcé de prendre un étranger et probablement même un farceur parisien.

— Vous avez entendu, monsieur de Camors! reprit M. Des Rameures avec éclat. Ce département, monsieur, compte six cent mille âmes, et sur ces six cent mille âmes il n'y a pas l'étoffe d'un député!... Je mets en fait, monsieur, qu'aucun pays civilisé au monde ne vous donnerait, à l'heure qu'il est, un second exemple

d'un scandale pareil! Cette honte nous est réservée, et c'est votre Paris qui en est la cause! C'est lui qui absorbe tout le sang, toute la vie, toute la pensée, toute l'action du pays, et qui ne laisse plus qu'un squelette géographique à la place d'une nation!... Voilà, monsieur, les bienfaits de votre centralisation, — puisque vous avez prononcé ce mot aussi barbare que la chose!

— Pardon, mon oncle, dit Mme de Tècle en poussant tranquillement son aiguille, je ne connais rien à cela, moi,... mais il me semble vous avoir entendu dire que cette centralisation qui vous déplaît tant était l'œuvre de la révolution et du premier consul... Pourquoi donc vous en prendre à monsieur de Camors?... Je trouve cela injuste.

— Et moi aussi, madame, dit Camors en saluant Mme de Tècle.

— Et moi également, monsieur, dit en riant M. Des Rameures.

— Cependant, madame, reprit le jeune comte, je mérite un peu que monsieur votre oncle me prenne à partie à ce sujet, car, si je n'ai pas fait la centralisation, comme vous l'avez suggéré très justement, j'avoue que j'approuve fort ceux qui l'ont faite.

— Bravo! tant mieux, monsieur! dit le vieillard, j'aime qu'on ait une opinion à soi et qu'on la défende!

— Monsieur, dit Camors, c'est une exception que je fais en votre honneur, car, lorsque je dîne en ville et surtout lorsque j'ai bien dîné, je suis toujours de l'avis de mon hôte; mais je vous respecte trop pour ne pas oser vous contredire. Eh bien! je pense donc que les assemblées révolutionnaires, et le premier consul après elles, ont été bien inspirés en imposant à la France une vigoureuse centralisation administrative et politique; je pense que cette centralisation était indispensable pour fondre et pétrir notre corps social sous sa forme nouvelle, pour l'assujettir dans son cadre et le fixer dans ses lois, pour fonder enfin et pour maintenir cette puissante unité française, qui est notre originalité nationale, notre génie et notre force.

— Monsieur dit vrai! s'écria le docteur Durocher.

— Parbleu! sans doute, monsieur dit vrai! reprit vivement M. Des Rameures. — Oui, monsieur, cela est vrai, l'excessive centralisation dont je me plains a eu son heure d'utilité, de nécessité même, je le veux bien; mais dans quelle institution humaine prétendez-vous mettre l'absolu et l'éternel? Eh! mon Dieu, monsieur, la féodalité aussi a été à son heure un bienfait et un progrès;... mais ce qui était bienfait hier ne sera-t-il pas demain un mal et un danger? Ce qui est progrès aujourd'hui ne sera-t-il pas dans cent ans une routine et une entrave? N'est-ce pas là l'histoire même du monde?... Et si vous voulez savoir, monsieur, à quel signe on reconnaît qu'un système social ou politique a fait son temps, je vais

vous le dire : c'est quand il ne se révèle plus que par ses inconvéniens et ses abus! Alors la machine a fini son œuvre, et il faut la changer. Eh bien! je dis que la centralisation française en est arrivée à ce terme critique, à ce point fatal... qu'après avoir protégé, elle opprime; qu'après avoir vivifié, elle paralyse; qu'après avoir sauvé la France, elle la tue!

— Mon oncle, vous vous emportez, dit Mme de Tècle.

— Oui, ma nièce, je m'emporte; mais j'ai raison! Tout me donne raison, — le passé et le présent, j'en suis sûr,... l'avenir, j'en ai peur! Le passé, disais-je... Tenez, monsieur de Camors, je ne suis pas, croyez-le bien, un admirateur étroit du passé : je suis légitimiste par mes affections, mais franchement libéral par mes principes. Tu le sais, toi, Durocher?... Mais enfin autrefois il y avait entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées un grand pays qui vivait, qui pensait, qui agissait, non-seulement par sa capitale, mais par lui-même... Il avait une tête sans doute, mais il avait aussi un cœur, des muscles, des nerfs, des veines, — et du sang dans ces veines, et la tête n'y perdait rien! Il y avait une France, monsieur! La province avait une existence, subordonnée sans doute, mais réelle, active, indépendante. Chaque gouvernement, chaque intendance, chaque centre parlementaire était un vif foyer intellectuel... Les grandes institutions provinciales, les libertés locales exerçaient partout les esprits, trempaient les caractères et formaient des hommes... Et écoute bien cela, Durocher! Si la France d'autrefois eût été centralisée comme celle d'aujourd'hui, jamais ta chère révolution ne se serait faite, entends-tu, jamais! car il n'y aurait pas eu d'hommes pour la faire... D'où sortait, je te le demande, cette prodigieuse élite d'intelligences tout armées et de cœurs héroïques que le grand mouvement social de 89 mit tout à coup en lumière? Rappelle à ta pensée les noms les plus illustres de ce temps-là, jurisconsultes, orateurs, soldats. Combien de Paris? Ils sortaient tous de la province,... du sein fécond de la France!... Aujourd'hui nous avons besoin d'un simple député pour des temps paisibles, et sur six cent mille âmes nous ne le trouvons pas!... Pourquoi, messieurs? Parce que sur le sol de la France non centralisée il poussait des hommes, et que sur le sol de la France centralisée il ne pousse que des fonctionnaires!

— Dieu vous bénisse, monsieur! dit le sous-préfet.

— Pardon, mon cher sous-préfet; mais vous comprenez bien que je plaide votre cause comme la mienne quand je revendique pour la province et pour toutes les fonctions de la vie provinciale plus d'indépendance, de dignité et de grandeur. Au point où ces fonctions sont réduites aujourd'hui, dans l'ordre administratif et judiciaire, également dépourvues de puissance, de prestige et d'ap-

pointemens... Vous souriez, monsieur le sous-préfet!... Elles ne sont plus comme autrefois des centres de vie, d'émulation, de lumière, des écoles civiques, des gymnases virils;.. elles ne sont plus que des rouages inertes, et ainsi du reste, monsieur de Camors!... Nos institutions municipales sont un jeu, nos assemblées provinciales un mot, nos libertés locales rien!... Aussi pas un homme... Mais pourquoi nous plaindre, monsieur? Est-ce que Paris ne se charge pas de vivre et de penser pour nous? Est-ce qu'il ne daigne pas nous jeter chaque matin, comme jadis le sénat romain à la plèbe suburbaine, notre pâture de la journée, du pain et des vaudevilles, *panem et circenses!*... Oui, monsieur, après le passé, voilà le présent, voilà la France d'aujourd'hui!... Une nation de quarante millions d'habitans qui attend chaque matin le mot d'ordre de Paris pour savoir s'il fait jour ou s'il fait nuit, si elle doit rire ou pleurer! Un grand peuple, jadis le plus noble et le plus spirituel du monde, répétant tout entier le même jour, à la même heure, dans tous les salons et dans tous les carrefours de l'empire, la même gaudriole inepte, éclose la veille dans la fange du boulevard! Eh bien! monsieur, je dis que cela est dégradant, que cela fait hausser les épaules à l'Europe, autrefois jalouse, que cela est mauvais et funeste, même pour votre Paris, que sa prospérité grise, que son trop-plein congestionne, et qui devient, permettez-moi de vous le dire, dans son isolement orgueilleux et dans son fétichisme de lui-même, quelque chose de semblable à l'empire chinois, à l'empire du Milieu,.. un foyer de civilisation échauffée, corrompue et puérile!... Quant à l'avenir, monsieur, Dieu me garde d'en désespérer, puisqu'il s'agit de mon pays. Ce siècle a déjà vu de grandes choses, de grandes merveilles, — car je vous prie de remarquer encore une fois, monsieur, que je ne suis nullement l'ennemi de mon temps... J'admets la révolution, la liberté, l'égalité, la presse, les chemins de fer, le télégraphe... Et, comme je le dis souvent à M. le curé, toute cause qui veut vivre doit s'accommoder des progrès de son époque et apprendre à s'en servir. Toute cause qui hait son temps se suicide... Eh bien! monsieur, j'espère que ce siècle verra une grande chose de plus, ce sera la fin de la dictature parisienne et la renaissance de la vie provinciale; car, je le répète, monsieur, votre centralisation, qui était un excellent remède, est un détestable régime... C'est un horrible instrument de compression et de tyrannie, prêt pour toutes les mains, commode à tous les despotismes, et sous lequel la France étouffe et dépérit. Tu en conviens toi-même, Durocher : dans ce sens, la révolution a dépassé son but et même compromis ses résultats; car toi qui aimes la liberté, et qui la veux non pas seulement pour toi, comme quelques-uns de tes amis, mais pour tout le monde, tu ne peux aimer la centralisation : elle

exclut la liberté aussi clairement que la nuit exclut le jour! — Quant à moi, messieurs, j'aime également deux choses en ce monde, la liberté et la France... Eh bien! aussi vrai que je crois en Dieu, je crois qu'elles périront toutes deux dans quelque convulsion de décadence, si toute la vie de la nation continue de se concentrer au cerveau, si la grande réforme que j'appelle ne se fait pas, si un vaste système de franchises locales, d'institutions provinciales largement indépendantes et conformes à l'esprit moderne ne vient pas rendre un sang nouveau à nos veines épuisées et féconder notre sol appauvri. Oh! certes l'œuvre est difficile et compliquée : elle demanderait une main ferme et résolue; mais la main qui l'accomplira aura accompli l'œuvre la plus patriotique du siècle!... Dites cela au souverain, monsieur le sous-préfet; dites-lui que, s'il fait cela, il y a ici un vieux cœur français qui le bénira... Dites-lui qu'il subira bien des colères, bien des risées, bien des dangers peut-être, mais qu'il aura sa récompense quand il verra la France, délivrée comme Lazare de ses bandelettes et de son suaire, se lever tout entière et le saluer!...

Le vieux gentilhomme avait prononcé ces derniers mots avec un feu, une émotion et une dignité extraordinaires. Le silence de respect avec lequel on l'avait écouté se prolongea quand il eut cessé de parler. Il en parut embarrassé, et, prenant le bras de Camors, il lui dit en riant : — *Semel insanivimus omnes,* mon cher monsieur, chacun a sa folie;... j'espère que la mienne ne vous a pas offensé? Eh bien! prouvez-le-moi, monsieur, en m'accompagnant au piano cette chaconne du XVIe siècle.

Camors s'exécuta avec sa bonne grâce habituelle, et la chaconne du XVIe siècle termina la soirée; mais le jeune comte, avant de se retirer, trouva moyen de plonger Mme de Tècle dans un profond étonnement : il lui demanda à demi-voix avec beaucoup de gravité de vouloir bien lui accorder, à son loisir, un moment d'entretien particulier. Mme de Tècle ouvrit démesurément les yeux, rougit un peu et lui dit qu'elle serait chez elle le lendemain à quatre heures.

VI.

En principe, il était parfaitement indifférent à M. de Camors que la France fût centralisée ou décentralisée; mais en fait il préférait de beaucoup la centralisation par instinct de Parisien et d'ambitieux. Malgré cette préférence, il ne se fût fait aucun scrupule de se ranger sur cette question à l'avis de M. Des Rameures, s'il n'eût pressenti tout d'abord, avec la supériorité de son tact, que le fier vieillard n'était pas de ces hommes que l'on gagne par la souplesse.

Il se réservait au surplus de lui donner l'honneur d'une conversion graduelle, si les circonstances l'exigeaient.

Quoi qu'il en soit, ce n'était ni de la centralisation ni de la décentralisation que le jeune comte se proposait d'entretenir Mme de Tècle quand il se présenta chez elle le lendemain à l'heure qu'elle avait fixée. Il la trouva dans son jardin, qui était, comme la maison, d'un style vieilli, sévère et claustral. Une terrasse plantée de tilleuls s'étendait sur un des côtés de ce jardin et le dominait de la hauteur de quelques marches. C'était là que Mme de Tècle était assise, sous un groupe de tilleuls formant une sorte de berceau. Cette place lui était chère; elle lui rappelait cette soirée où son apparition imprévue avait inondé soudain d'une joie céleste le visage pâle et meurtri de son pauvre fiancé.

Elle avait devant elle une petite table rustique chargée de laines et de soies; elle était plongée dans un fauteuil bas, les pieds un peu élevés sur un tabouret de canne, et elle faisait de la tapisserie avec une grande apparence de tranquillité. M. de Camors, déjà fort versé à cette époque dans la connaissance et même dans la divination de toutes les finesses et de toutes les ruses exquises de l'esprit féminin, sourit secrètement à cette audience en plein air. Il crut en comprendre la combinaison. Mme de Tècle avait voulu enlever à leur rendez-vous le caractère d'intimité que donne le huis clos. C'était la vérité pure. Cette jeune femme, qui était une des plus nobles créatures de son sexe, n'était nullement naïve. Elle n'avait pas traversé dix ans de jeunesse, de beauté et de veuvage sans recevoir sous une forme plus ou moins directe quelques douzaines de déclarations, qui lui avaient laissé des impressions justes et généralement peu flatteuses sur la délicatesse et la discrétion du sexe adverse. Comme toutes les femmes de son âge, elle connaissait le danger, et, comme un très petit nombre, elle ne l'aimait pas. Elle avait invariablement fait rentrer dans le grand chemin de l'amitié tous ceux qu'elle avait surpris rôdant autour d'elle dans les sentiers défendus; mais cette tâche l'ennuyait. Depuis la veille, elle était sérieusement préoccupée de l'entretien particulier que M. de Camors lui avait fait la surprise de lui demander. Quel pouvait être l'objet de cet entretien mystérieux? Elle eut beau se creuser l'esprit; elle ne put l'imaginer. Il était sans doute invraisemblable au plus haut point que M. de Camors, dès le début d'une connaissance à peine ébauchée, se crût autorisé à lui déclarer ses feux; toutefois la renommée galante du jeune comte lui revint en mémoire, elle se dit qu'un séducteur de cette taille pouvait avoir des façons extraordinaires, et qu'il pouvait se croire en outre dispensé de beaucoup de cérémonie en face d'une humble provinciale. Bref, ces réflexions faites, elle résolut de le recevoir dans son jardin, ayant remarqué

dans sa petite expérience que le plein air et les grands espaces vides n'étaient pas favorables aux téméraires.

M. de Camors salua Mme de Tècle comme les Anglais saluent leur reine; puis, s'étant assis, il approcha sa chaise, avec un peu de secrète malice peut-être, et baissant la voix sur le ton de la confidence : — Madame, dit-il, voulez-vous me permettre de vous confier un secret, et de vous demander un conseil?

Mme de Tècle souleva un peu sa tête fine, attacha sur les yeux du comte la lumière veloutée de son regard, sourit vaguement, et termina cette mimique interrogative par un léger mouvement de la main, qui signifiait : — Vous m'étonnez infiniment, mais enfin je vous écoute.

— Voici d'abord, madame, mon secret : je désire être député de cet arrondissement.

A cette déclaration inattendue, Mme de Tècle le regarda encore, laissa échapper un faible soupir de soulagement, et s'inclina avec gravité.

— Le général de Campvallon, madame, poursuivit le jeune homme, me montre une bonté paternelle. Il a l'intention de se démettre de son mandat en ma faveur; il ne m'a pas caché que l'appui de monsieur votre oncle était indispensable au succès de ma candidature. Je suis donc venu dans ce pays sur l'inspiration du général, avec l'espérance de conquérir cet appui; mais les idées et les sentimens que monsieur votre oncle exprimait hier me paraissent si directement contraires à mes prétentions, que je me sens véritablement découragé. Bref, madame, dans ma perplexité, j'ai eu la pensée, fort indiscrète sans doute, de m'adresser à votre bonté, et de vous demander un conseil que je suis déterminé à suivre, quel qu'il soit.

— Mais, monsieur,... vous m'embarrassez beaucoup, dit la jeune femme, dont le joli visage sombre s'éclaira d'un franc sourire.

— Je n'ai, madame, aucun titre particulier à votre bienveillance,... au contraire peut-être;... mais enfin je suis un être humain et vous êtes charitable... Eh bien! madame, sincèrement, il s'agit de ma fortune, de mon avenir, de ma destinée tout entière. L'occasion qui se présente ici pour moi d'entrer jeune dans la vie publique est unique; je serais au désespoir de la perdre... Voulez-vous être assez bonne, madame, pour m'obliger?

— Mais comment? dit Mme de Tècle. Je ne me mêle pas de politique, moi, monsieur... Qu'est-ce que vous me demandez au juste?

— D'abord, madame, je vous demande, je vous supplie de ne pas me desservir.

— Pourquoi vous desservirais-je?

— Mon Dieu! madame, vous avez plus que personne le droit d'être sévère... Ma jeunesse a été un peu dissipée; ma réputation, à quelques égards, n'est pas très bonne, je le sais; je ne doute pas qu'elle ne soit arrivée jusqu'à vous, et je pourrais craindre qu'elle ne vous eût inspiré quelques préventions.

— Monsieur, nous vivons ici fort retirés,... nous ne savons guère ce qui se passe à Paris... Au surplus, cela ne m'empêcherait pas de vous obliger, si j'en connaissais les moyens, car je pense que des travaux sérieux et élevés ne pourraient que modifier heureusement vos occupations ordinaires.

— (C'est véritablement une chose délicieuse, se dit à part lui le jeune comte, que de se jouer avec une personne si spirituelle.) — Madame, reprit-il avec sa grâce tranquille, je m'associe à vos espérances;... mais, puisque vous daignez encourager mon ambition, croyez-vous que je parvienne un jour à triompher des dispositions de monsieur votre oncle?... Vous le connaissez bien,... que pourrais-je faire pour me le concilier? Quelle marche dois-je suivre? car je ne puis certainement me passer de son concours, et si j'y dois renoncer, il faut que je renonce à mes projets.

— Mon Dieu! dit Mme de Tècle en prenant un air réfléchi, c'est bien difficile!

— N'est-ce pas, madame?

Il y avait dans la voix de M. de Camors tant de soumission, de confiance et de candeur, que Mme de Tècle en fut touchée, et que le diable en fut charmé au fond des enfers.

— Laissez-moi y penser un peu, dit-elle. — Elle posa son coude sur la table, et sa tête sur sa main. Ses doigts un peu écartés en éventail cachaient à demi un de ses yeux, tandis que les feux de ses bagues jouaient au soleil, et que ses ongles nacrés tourmentaient doucement la surface brune et lisse de son front. — M. de Camors la regardait toujours avec le même air de soumission et de candeur.

— Eh bien! monsieur, dit-elle tout à coup en riant, moi je crois que vous n'avez rien de mieux à faire que de continuer.

— Pardon, madame... continuer... quoi?

— Mais... le système que vous avez suivi jusqu'ici avec mon oncle : ne rien lui dire quant à présent, prier le général de se taire de son côté, et attendre tranquillement que le voisinage, les relations, le temps — et vos qualités, monsieur, aient préparé suffisamment mon oncle à votre candidature. Quant à moi, mon rôle est bien simple; je ne pourrais en ce moment vous aider sans vous trahir;... par conséquent, mon assistance doit se borner, jusqu'à nouvel ordre, à faire valoir vos mérites aux yeux de mon oncle... C'est à vous de les montrer.

— Vous me comblez, madame, dit M. de Camors. En vous prenant pour confidente de mes projets ambitieux, j'ai commis un trait de désespoir et de mauvais goût,... qu'une nuance d'ironie punit bien légèrement; mais pour parler très sérieusement, madame, je vous remercie de grand cœur. Je craignais de trouver en vous une puissance ennemie, et je trouve une puissance neutre,... presque alliée...

— Oh! tout à fait alliée, quoique secrètement, dit en riant Mme de Tècle. D'abord je suis bien aise de vous être agréable, et puis j'aime beaucoup M. de Campvallon, et je suis heureuse d'entrer dans ses vues... *Come here, Mary!*

Ces derniers mots, qui signifient — venez ici, — s'adressaient à Mlle Marie, qui venait d'apparaître sur un des escaliers de la terrasse, les joues écarlates, les cheveux en broussaille, et tenant une corde à la main. — Elle s'approcha aussitôt de sa mère en faisant à M. de Camors un de ces gauches saluts particuliers aux jeunes filles qui grandissent.

— Vous permettez, monsieur de Camors? reprit Mme de Tècle, et elle donna en anglais à sa fille quelques ordres que nous traduisons : — Vous avez trop chaud, Mary, ne courez plus... Dites à Rosa de préparer mon corsage à petits bouillons... Pendant que je m'habillerai, vous me direz votre page de catéchisme...

— Oui, mère.

— Vous avez fait votre thème?

— Oui, mère... Comment dit-on en anglais joli... pour un homme?

— Pourquoi?

— C'est dans mon thème... pour un homme beau, joli, distingué?

— *Handsome, nice, charming*, dit la mère.

— Eh bien! mère, ce *gentleman* notre voisin est tout à fait *handsome, nice and charming!*

— *Mad... foolish creature!* s'écria Mme de Tècle pendant que l'enfant se sauvait en courant et descendait l'escalier comme une cascade.

M. de Camors, qui avait écouté ce dialogue avec un calme impassible, se leva : — Merci encore, madame, dit-il, et pardon... Ainsi vous me permettrez de vous confier de temps en temps mes peines ou mes espérances politiques?

— Certainement, monsieur.

Il la salua et se retira. — Comme il traversait la cour de la maison, il se trouva en face de Mlle Marie, et lui adressant une inclination respectueuse : — *Another time, miss Mary*, lui dit-il, *take care... I understand english perfectly well.* — (Une autre fois, miss Mary, prenez garde : j'entends l'anglais parfaitement bien.)

Miss Mary demeura tout à coup droite sur ses hanches, rougit

jusqu'aux cheveux, et jeta à M. de Camors un regard farouche, mêlé de honte et de fureur.

— *You are not satisfied, miss Mary?* reprit Camors. (Vous n'êtes pas contente, miss Mary?)

— *Not at all* (pas du tout), dit vivement l'enfant de sa grosse voix un peu enrouée.

M. de Camors se mit à rire, s'inclina de nouveau, et partit, laissant au milieu de la cour miss Mary immobile et indignée.

Peu de minutes après, Mlle Marie se jetait tout en larmes dans les bras de sa mère, et lui contait à travers ses sanglots sa cruelle mésaventure. Mme de Tècle, tout en saisissant l'occasion de donner à sa fille une leçon de réserve et de convenance, se garda de prendre les choses au tragique, et parut même en rire de si bon cœur, quoiqu'elle n'en eût pas trop envie, que l'enfant finit par en rire avec elle.

M. de Camors cependant regagnait ses foyers en se félicitant cordialement de sa campagne, qui lui semblait être, non sans raison, un chef-d'œuvre de stratégie. Par un mélange savant de franchise et d'astuce, il avait engagé tout doucement Mme de Tècle dans ses intérêts, et dès ce moment la réalisation de ses rêves ambitieux lui paraissait assurée, car il n'ignorait pas la valeur incomparable de la complicité des femmes, et il connaissait toute la puissance de ce travail latent et continu, de ces petits efforts accumulés, de ces poussées souterraines qui assimilent les forces féminines aux forces patientes et irrésistibles de la nature. D'autre part, il avait mis un secret entre cette jolie femme et lui, il s'était établi auprès d'elle sur un pied confidentiel; il avait acquis le droit des regards mystérieux, des demi-mots clandestins, des entretiens dérobés, et une telle situation, habilement gouvernée, pouvait l'aider à passer agréablement le temps de son stage politique.

A peine rentré chez lui, M. de Camors écrivit au général pour lui rendre compte du début de ses opérations et pour lui demander un peu de patience; puis, à dater de ce jour, il mit tous ses soins à poursuivre le succès des deux candidatures qu'il avait posées à la fois, et qui lui tenaient déjà presque également au cœur. Sa politique à l'égard de M. Des Rameures fut aussi simple qu'adroite; elle était d'ailleurs si clairement indiquée que le détail en offrirait peu d'intérêt. Profitant sans empressement affecté, mais avec une familiarité croissante, des relations de voisinage, il se mit pour ainsi dire à l'école dans la ferme-modèle du vieux gentilhomme pasteur; il lui abandonna en outre la direction théorique de son propre domaine. Par cette facile complaisance, ornée de sa courtoisie captivante, il s'avança sensiblement dans les bonnes grâces du vieillard. Toutefois, à mesure qu'il le connaissait mieux et qu'il

éprouvait de plus près la fermeté granitique de ce caractère, il commençait à craindre que sur certains points essentiels il ne fût radicalement inflexible. Après quelques semaines de relations presque quotidiennes, M. Des Rameures vantait volontiers son jeune voisin comme un gentil garçon, un excellent musicien, un aimable convive; mais de là à la pensée d'en faire un député il y avait une nuance qui pouvait être un abîme. Mme de Tècle elle-même l'appréhendait beaucoup, et ne le cachait pas à M. de Camors.

Le jeune comte cependant ne se préoccupait pas autant qu'on pourrait le croire des déceptions qui semblaient le menacer de ce côté, car il était arrivé sur ces entrefaites que son ambition secondaire avait dominé peu à peu son ambition principale, en d'autres termes que son goût pour Mme de Tècle était devenu plus vif et plus pressant que son amour pour la députation. Nous devons avouer, non à sa gloire, qu'il s'était d'abord proposé la séduction de sa voisine comme un simple passe-temps, comme une entreprise intéressante, et surtout comme une œuvre d'art extrêmement difficile, qui lui ferait, à ses propres yeux, le plus grand honneur. Quoiqu'il eût rencontré peu de femmes de ce mérite, il la jugeait assez bien : Mme de Tècle, il le comprenait, n'était pas simplement une honnête femme, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas seulement l'habitude du devoir, elle en avait la passion; elle n'était pas prude, elle était chaste; elle n'était pas dévote, elle était pieuse. Il entrevoyait chez elle un esprit à la fois très droit et très délié, des sentimens très hauts et très dignes, des principes réfléchis et enracinés, une vertu sans raideur, pure et souple comme une flamme. Toutefois M. de Camors ne désespéra pas. Il avait pour principe qu'il n'y a de vertus infaillibles que celles à qui l'occasion suffisante a manqué, et il se flatta d'être pour Mme de Tècle cette occasion efficace. Il sentit parfaitement d'ailleurs qu'avec elle les formes ordinaires de la galanterie seraient hors de saison. Par un raffinement suprême, il mit bas les armes devant celle dont il voulait faire la conquête : tout son art fut de l'entourer d'un respect absolu, laissant le soin du reste au temps, à l'intimité de chaque jour et au charme redoutable qu'il savait en lui.

Il y eut quelque chose de touchant pour Mme de Tècle dans l'attitude réservée et presque timide de ce mauvais sujet en sa présence. C'était l'hommage d'un esprit déchu, et comme honteux de l'être, en face d'un esprit de lumière. Jamais, ni en public, ni dans le tête-à-tête, un geste, un mot, un regard, dont la vertu la plus ombrageuse pût s'alarmer. Il y avait plus : ce hautain jeune homme, volontiers ironique avec tout le monde, était toujours sérieux avec elle. Dès qu'il se tournait vers elle, son visage, son accent, sa parole, devenaient graves tout à coup comme s'il fût entré dans une

église. Il avait beaucoup d'esprit; il en usait et abusait à outrance dans les conversations qui se tenaient devant Mme de Tècle, comme s'il eût tiré des feux d'artifice en son honneur; puis, revenant à elle, il s'éteignait soudain, et n'avait plus que de la soumission et du respect.

Toute femme qui reçoit d'un homme supérieur des flatteries de si haut goût ne l'aime pas nécessairement, mais nécessairement elle le trouve aimable. A l'ombre de la pleine sécurité que M. de Camors lui laissait, Mme de Tècle ne pouvait donc que se plaire dans la compagnie d'un homme qui était sans doute le plus distingué qu'elle eût jamais rencontré, et qui avait comme elle le goût des arts, de la vie sociale et des choses de l'esprit. Enfin ces douces et innocentes relations avec un jeune homme d'une réputation un peu scandaleuse ne pouvaient manquer d'éveiller dans le cœur de Mme de Tècle un sentiment ou plutôt une illusion dont les plus excellentes se défendent mal. Les libertins offrent aux femmes vulgaires un genre d'attrait qu'on ne sait trop comment qualifier, mais qui doit être celui d'une curiosité peu louable. Aux femmes d'élite, ils en offrent un autre, infiniment plus noble, mais à peine moins dangereux : c'est l'attrait de la conversion. Il est rare que les femmes vertueuses ne tombent pas dans cette erreur capitale de croire qu'on aime la vertu parce qu'on les aime. — Telles étaient en résumé les secrètes sympathies dont les rameaux légers s'entre-croisaient, germaient et fleurissaient peu à peu dans cette âme aussi tendre qu'elle était pure.

M. de Camors avait prévu confusément tout cela. — Ce qu'il n'avait point prévu, c'est qu'il se prendrait lui-même à ses piéges, et qu'il serait bientôt sincère dans le rôle qu'il avait si judicieusement adopté. Dès l'abord, Mme de Tècle lui avait extrêmement plu. Ce qu'il y avait en elle d'un peu puritain, s'unissant à sa grâce naturelle et à son élégance mondaine, composait une sorte de charme original, qui piquait au vif l'imagination blasée de ce jeune homme. Si c'est une tentation puissante pour les anges que de sauver les réprouvés, les réprouvés ne caressent pas avec moins de délices la pensée de perdre les anges. Ils rêvent, comme les farouches épicuriens bibliques, de mêler dans des ivresses inconnues la terre avec le ciel. A ces instincts de sombre dépravation se joignit bientôt, dans les dispositions de M. de Camors à l'égard de Mme de Tècle, un sentiment plus digne d'elle. En la voyant presque chaque jour dans cette intimité périlleuse que favorise la vie de campagne, en assistant à toutes les gracieuses évolutions de cette personne accomplie, toujours égale, toujours prête à tout, au devoir comme au plaisir, animée comme la passion et sereine comme la vertu, il se prit pour elle d'un culte véritable. Ce n'était point

du respect : pour respecter, il faut croire à l'effort, au mérite, et il n'y voulait pas croire. Il croyait que Mme de Tècle était née comme cela; mais il l'admirait comme une plante rare, comme un objet charmant, comme une œuvre exquise en laquelle la nature avait combiné les grâces physiques et morales avec une proportion et une harmonie parfaites. — Bref, il l'aimait, et sa contenance d'esclave auprès d'elle ne fut pas longtemps un jeu.

Nos lectrices auront sans doute remarqué un fait bizarre : c'est que, lorsque les sentimens réciproques de deux faibles créatures mortelles en sont venus à un certain point de maturité, le hasard ne manque jamais de fournir une circonstance fatale qui fait jaillir le secret de ces deux cœurs, et qui dégage soudain la foudre des nuages lentement amoncelés. C'est la crise de tous les amours. Cette circonstance se présenta pour Mme de Tècle et pour M. de Camors sous la forme d'un incident des moins poétiques.

On était arrivé à la fin d'octobre. Camors était sorti à cheval après son dîner pour faire une promenade dans les environs. La nuit, déjà tombée, était froide, obscure et peu engageante; mais le comte ne devait pas voir Mme de Tècle ce soir-là : il commençait à ne pas savoir se passer d'elle, et, affecté du désœuvrement propre aux amoureux, il tuait le temps comme il pouvait. Il espérait en outre qu'un exercice violent rendrait un peu de calme à son esprit, qui n'avait jamais été peut-être plus profondément agité. Encore jeune et neuf dans son système impitoyable, il se troublait à la pensée d'une victime aussi pure que Mme de Tècle. Passer sur la vie, sur le repos, sur le cœur d'une telle femme, comme son cheval passait sur l'herbe du chemin, sans plus de souci ni de pitié, c'était dur pour un début. Si étrange que cela puisse paraître, l'idée lui vint de l'épouser; puis il se dit que cette faiblesse serait en contradiction directe avec ses principes, qu'elle lui ferait perdre à jamais toute maîtrise de lui-même, et le rejetterait dans le néant de sa vie passée. — Il fallait donc la séduire, car il l'aimait, il la désirait, il la voulait. Il ne doutait pas qu'elle ne succombât un jour ou l'autre : avec le flair terrible des grands corrupteurs, il pressentait dans cette âme ébranlée des défaillances prochaines. Il voyait l'heure où il toucherait la main de Mme de Tècle avec des lèvres d'amant, et une langueur mortelle se répandait dans ses veines. — Comme il s'abandonnait à ces images passionnées, le souvenir de la jeune Mme Lescande se présenta tout à coup à sa pensée, et il pâlit dans la nuit.

A ce moment même, il passait sur la lisière d'un petit bois qui appartenait au comte de Tècle, et dont une partie avait été récemment défrichée. Ce n'était pas le hasard seul qui avait dirigé de ce côté la promenade de Camors. Mme de Tècle aimait beaucoup ce

lieu, et l'y avait conduit plusieurs fois, et encore la veille, en compagnie de sa fille et de son beau-père. Le site était singulier. Quoique peu éloigné des habitations, ce bois était sauvage et perdu comme à mille lieues du monde. On eût dit un coin de forêt vierge entamé par la hache des pionniers. D'énormes souches déracinées, des troncs d'arbres gigantesques, couvraient pêle-mêle les pentes du coteau, et barraient çà et là d'une manière pittoresque le cours d'un ruisseau qui coulait dans le vallon. Un peu plus haut, la futaie haute et touffue continuait de répandre un demi-jour religieux sur les mousses, les roches, les broussailles, la terre grasse et les flaques d'eau limoneuses, qui sont le charme et l'horreur des vieux bois négligés.

Dans cette solitude, et sur la limite du défrichement, s'élevait une sorte de hutte grossière que s'était construite lui-même un pauvre diable, sabotier de son état, à qui le comte de Tècle avait permis de s'établir là pour y exploiter les hêtres sur place au profit de son humble industrie. Cette espèce de bohême intéressait Mme de Tècle, peut-être parce qu'il avait, comme M. de Camors, une assez mauvaise réputation. Il vivait dans sa cabane avec une femme encore agréable sous ses haillons et deux petits garçons à cheveux dorés et frisés. Il était étranger au pays, et passait pour n'être pas le mari de sa femme. C'était un homme taciturne, dont les traits semblaient beaux, énergiques et durs sous son épaisse barbe noire. Mme de Tècle s'amusait à le voir travailler à ses sabots; elle aimait les enfans, qui étaient jolis comme des anges barbouillés, et plaignait la femme. Au fond, elle méditait de la marier à son mari, au cas que la chose fût à faire, comme cela paraissait trop vraisemblable.

M. de Camors suivait au pas de son cheval un sentier rocailleux qui serpentait sur le flanc du coteau boisé. C'était l'instant où l'ombre de Mme Lescande s'était comme levée devant lui, et où il croyait presque en entendre la plainte. Tout à coup l'illusion fit place à une étrange réalité. Une voix de femme l'appela clairement par son nom avec un accent de détresse : — Monsieur de Camors! — Il arrêta son cheval sur place d'une main involontaire, et se sentit traversé par un frisson glacial. — La même voix s'éleva de nouveau et l'appela encore. Il reconnut la voix de Mme de Tècle. — Promenant autour de lui dans les ténèbres un regard rapide, il vit briller une lueur à travers le feuillage dans la direction de la chaumière du sabotier, et, se guidant sur cet indice, il jeta son cheval à travers le défrichement, gravit le coteau et se trouva bientôt en face de Mme de Tècle. Elle était debout devant le seuil de la hutte, la tête nue et ses beaux cheveux en désordre sous une longue dentelle noire; elle donnait à un domestique des instructions précipitées.

Dès qu'elle vit approcher Camors, elle vint à lui : — Pardon, monsieur, dit-elle; mais j'ai cru vous reconnaître, et je vous ai appelé... Je suis si malheureuse!

— Si malheureuse?

— Les deux enfans de cet homme vont mourir!... Que faire, monsieur? Entrez,... entrez, je vous en prie.

Il sauta à terre, mit les rênes de son cheval entre les mains du domestique, et suivit Mme de Tècle dans l'intérieur de la cabane.

Les deux enfans aux cheveux d'or étaient couchés côte à côte sur le même grabat, immobiles, rigides, les yeux ouverts, les pupilles étrangement dilatées, la face ardente et agitée par de légères convulsions. Ils semblaient être à l'agonie. — Le vieux docteur Durocher était penché sur eux, les regardant d'un œil fixe, anxieux et comme désespéré. La mère, à genoux, comprimait sa tête dans ses deux mains et sanglotait. — Au pied du lit, le père à la mine sauvage se tenait debout, les bras croisés, les yeux secs; il grelottait par intervalle, et murmurait sourdement d'une voix stupide : — Tous deux! tous deux! — Puis il retombait dans sa morne attitude.

M. Durocher s'approcha vivement de Camors. — Monsieur, lui dit-il, qu'est-ce que c'est donc que cela?... Je croirais à un empoisonnement, mais je ne vois aucun symptôme décisif; d'ailleurs les parens le sauraient, et ils ne savent rien... Une insolation peut-être!... Mais comment tous deux frappés en même temps?... et puis en cette saison! — Ah! notre métier est bien rude quelquefois, monsieur!

Camors s'informa à la hâte. — On était venu une heure auparavant chercher M. Durocher, qui dînait chez Mme de Tècle. Il était accouru, et il avait trouvé les enfans déjà sans parole et dans un état d'effrayante congestion. Il paraissait qu'ils y étaient tombés brusquement après quelques instans de malaise et de délire subit.

Camors eut une inspiration. Il demanda à voir les vêtemens que les enfans avaient portés dans la journée. La mère les lui donna. Il les examina avec soin, et fit remarquer au vieux médecin des taches rougeâtres dont ces pauvres loques étaient imprégnées. M. Durocher se frappa le front, retourna d'une main fiévreuse les petits sarraux de toile et les vestes grossières, fouilla dans les poches, et en retira une douzaine de fruits pareils à des cerises et à demi écrasés. — La belladone! s'écria-t-il. L'idée m'en est venue dix fois; mais comment m'y arrêter? On n'en trouverait pas une plante à vingt lieues à la ronde... Il n'y a que dans ce bois maudit... et je l'ignorais! — Croyez-vous qu'il soit encore temps? lui demanda le jeune comte à demi-voix. Ces enfans me paraissent bien mal!

— Perdus, j'en ai peur;... mais tout dépend encore du temps qui

s'est écoulé,... de la quantité qu'ils ont prise,... des remèdes que je pourrai me procurer.

Le vieillard se consulta rapidement avec Mme de Tècle, qui se trouva n'avoir dans sa pharmacie de campagne ni tartre stibié, ni esprit de Mindérérus, ni aucun des excitans violens que l'urgence du cas réclamait. Il fallait donc se contenter d'essence de café, que le domestique fut chargé d'aller préparer en toute hâte, et, pour le reste, envoyer à la ville. — A la ville! dit Mme de Tècle, mais, mon Dieu! quatre lieues! la nuit! en voilà pour trois heures, pour quatre heures peut-être!

M. de Camors l'entendit. — Écrivez-moi votre ordonnance, docteur, dit-il : Trilby est à la porte, et avec lui je puis faire quatre lieues en une heure. Dans une heure, je vous promets d'être ici.

— Oh! merci, monsieur! dit Mme de Tècle.

Il prit l'ordonnance que M. Durocher avait vivement tracée sur une page de son portefeuille, monta à cheval et partit. Le grand chemin était heureusement à peu de distance. Quand il l'eut gagné, il se mit à courir vers la ville du train d'un fantôme de ballade.

Il était neuf heures quand Mme de Tècle l'avait vu s'éloigner; peu de minutes après dix heures, elle entendit le piétinement de son cheval au bas du coteau, et elle accourut sur le seuil de la hutte. L'état des deux enfans semblait s'être encore aggravé dans l'intervalle; mais le vieux docteur espérait beaucoup des médicamens énergiques que M. de Camors était allé chercher. Elle l'attendait avec une impatience ardente, et elle l'accueillit comme on accueille un dernier espoir. Elle se contenta pourtant de lui serrer la main, lorsque tout haletant il descendit de cheval; mais cette adorable créature, se jetant sur Trilby, qui était couvert d'écume et qui fumait comme une étuve : — Pauvre Trilby! dit-elle en l'enveloppant de ses deux bras, bon Trilby! cher Trilby! tu es mort, n'est-ce pas? Mais je t'aime bien, va!.. Allez, monsieur de Camors, allez vite, je me charge de Trilby! — Et pendant que le jeune homme entrait dans la cabane, elle confiait Trilby à la garde de son domestique, avec mission de le mener à son écurie, et mille indications minutieuses sur les soins, les précautions, les égards, dont il convenait de l'entourer après sa noble conduite.

M. Durocher dut recourir à l'aide de Camors pour faire passer les médicamens nouveaux à travers les dents serrées des malheureux enfans. Tandis qu'ils s'occupaient tous deux de ce travail, Mme de Tècle était assise sur un escabeau, la tête appuyée contre le mur de la hutte. M. Durocher levant les yeux sur elle tout à coup : — Mais, ma chère dame, lui dit-il, vous vous trouvez mal,... vous avez eu trop d'émotions, et puis l'odeur est affreuse ici... Il faut vous en aller, voyons!

— Je ne me sens vraiment pas très bien, murmura-t-elle.

— Il faut vous en aller vite. On vous enverra des nouvelles. Un de vos gens va vous reconduire.

Elle se leva un peu chancelante; mais un regard suppliant de la jeune femme du sabotier l'arrêta. Pour cette femme, la Providence s'en allait avec Mme de Tècle. — Eh bien! non, je ne m'en irai pas, lui dit-elle avec sa douceur divine. Je vais seulement prendre l'air. Je resterai là dehors jusqu'à ce qu'ils soient sauvés, je vous le promets, — et elle sortit en lui souriant.

Après quelques minutes, M. Durocher dit à Camors : — Mon cher monsieur, je vous remercie. Je n'ai réellement plus besoin de vous; vous aussi, allez vous reposer... Sérieusement il en est temps, vous verdissez.

Camors, épuisé par sa course et suffoqué par l'atmosphère de la hutte, céda aux instances du vieillard, tout en l'avertissant qu'il ne s'éloignerait pas. Comme il mettait le pied hors de la chaumière, Mme de Tècle, qui était assise devant la porte, se leva brusquement, et lui jeta sur les épaules un des manteaux qu'on avait apportés pour elle; puis elle se rassit sans parler.

— Mais vous ne pouvez rester là toute la nuit, lui dit-il.

— Je serais trop inquiète chez moi.

— C'est que la nuit est très froide... Voulez-vous que je vous fasse du feu?

— Si vous voulez, dit-elle.

— Voyons... où pourrions-nous faire ce petit feu?.. Au milieu de ces copeaux, c'est impossible; nous aurions un incendie pour nous achever de peindre... Pouvez-vous marcher?... voulez-vous prendre mon bras?.. et nous allons chercher un bon endroit pour notre campement.

Elle s'appuya légèrement sur son bras, et fit quelques pas avec lui en remontant vers la futaie.

— Croyez-vous qu'on les sauve? dit-elle.

— Je l'espère... Le visage de M. Durocher est meilleur.

— Que je serais contente!

Ils se heurtèrent tous deux contre une racine, et se mirent à rire comme deux enfans. Après quelques pas encore : — Mais nous voilà dans le bois tout à l'heure, reprit Mme de Tècle; je vous avoue que je n'en puis plus... Bon ou mauvais, je choisis cet endroit-ci.

Ils étaient encore tout près de la chaumière; mais déjà les premières branches des vieux arbres respectés par la hache étendaient un dôme sombre au-dessus de leurs têtes. Il y avait là, près d'une grosse roche qui affleurait le sol, un entassement de troncs abattus sur lesquels Mme de Tècle s'assit.

— Rien de mieux, dit gaîment Camors. Je vais faire mes provisions.

L'instant d'après, il reparut portant une brassée de copeaux blancs et de branches menues et en outre une couverture de voyage qu'un des domestiques lui avait remise. Il s'installa sur ses deux genoux au pied de la roche, devant Mme de Tècle, prépara son attisée, et y mit le feu à l'aide de quelques feuilles sèches et de ses ustensiles de fumeur. Quand la flamme s'élança en pétillant du sein de ce foyer sauvage, Mme de Tècle tressaillit joyeusement, et allongeant ses deux mains vers le brasier : — Dieu! que cela est bon! dit-elle, et puis c'est amusant; on dirait que nous avons fait naufrage. Maintenant, monsieur, voulez-vous être parfait? Allez demander des nouvelles à Durocher.

Il y courut. Quand il revint, il ne put s'empêcher de s'arrêter à mi-chemin pour admirer la silhouette élégante et souple de la jeune femme se dessinant sur le clair-obscur du bois, et son fin visage arabe pleinement éclairé par la lueur du foyer.

Dès qu'elle l'aperçut : — Eh bien? cria-t-elle.

— Beaucoup d'espoir.

— Ah! quel bonheur, monsieur! — Elle lui serra la main. — Asseyez-vous là. — Il s'assit sur le rocher tapissé d'une mousse blanchâtre, et, répondant à ses questions pressées, il lui répéta tous les détails qu'il tenait du médecin, et lui fit la théorie complète de l'empoisonnement par la belladone. Elle l'écouta d'abord avec intérêt; puis peu à peu, assujettissant son voile sur ses cheveux et appuyant sa tête sur les arbres entre-croisés derrière elle, elle parut résister péniblement à la fatigue.

— Vous êtes capable de vous endormir là, lui dit-il en riant.

— Tout à fait capable, murmura-t-elle.

Elle sourit, et s'endormit.

Son sommeil ressemblait à la mort, tant il était pur, tant les battemens de son cœur étaient calmes, tant le souffle de sa poitrine était léger. Camors s'était agenouillé de nouveau près du foyer pour l'entretenir sans bruit, et il la regardait. De temps à autre, il paraissait se recueillir et écouter, quoique le silence de la nuit et de la solitude ne fût troublé que par le crépitement des copeaux embrasés; ses yeux suivaient les reflets tremblans de la flamme tantôt sur la surface blanche de la roche, tantôt sous les arches profondes de la futaie, comme s'il eût voulu fixer dans son souvenir tous les détails de cette douce scène. Puis son regard s'attachait de nouveau sur la jeune femme ensevelie dans sa grâce décente et dans son repos confiant.

Quelles pensées du ciel descendirent en ce moment dans cette

âme sombre? Quelles hésitations, quels doutes l'assaillirent? Quelles images de paix, de vérité, de vertu, de bonheur, passèrent dans ce cerveau plein d'orages et y firent reculer peut-être les fantômes des noirs sophismes? Lui seul le sut et ne le dit jamais.

Un craquement brusque du foyer la réveilla. Elle ouvrit des yeux étonnés, et aussitôt s'adressant au jeune homme agenouillé devant elle : — Comment vont-ils, monsieur?

Il ne savait comment lui dire que depuis une heure il n'avait eu de pensée que pour elle. M. Durocher, apparaissant tout à coup dans le cercle lumineux du petit bûcher, le tira de peine. — Ils sont sauvés, ma chère dame, dit brusquement le vieillard. Venez vite les embrasser et retournez chez vous, ou ce sera vous qu'il faudra sauver demain. Vous êtes réellement folle de vous endormir la nuit dans l'humidité d'un bois, et monsieur est absurde de vous laisser faire.

Elle prit en riant le bras du vieux docteur, et entra bientôt avec lui dans la hutte. Les deux enfans, qui étaient alors éveillés de leur torpeur sinistre, mais qui semblaient encore tout effarés de la mort entrevue, essayèrent de soulever leurs petites têtes rondes; elle leur fit signe de la main de se tenir tranquilles, se pencha sur l'oreiller, leur sourit dans les yeux, et posa deux baisers dans leurs boucles d'or. — A demain, mes anges, dit-elle.

Cependant la mère, agitée, fiévreuse, riant et pleurant, suivait Mme de Tècle pas à pas, lui parlait, s'attachait à elle et baisait ses vêtemens. — Laissez-la donc en paix, voyons! s'écria le vieux Durocher avec fureur... Madame, allez-vous-en! Monsieur de Camors, reconduisez-la!

Elle allait sortir quand le sabotier, qui n'avait rien dit jusque-là et qui était assis comme écrasé dans un coin de sa hutte, se leva tout à coup et saisit le bras de Mme de Tècle, qui se retourna un peu effrayée, car le geste de cet homme était d'une violence presque menaçante. Ses yeux creux et secs étaient ardemment fixés sur elle, et il continuait de lui serrer le bras dans sa main crispée. — Mon ami, dit-elle, tout incertaine.

— Oui, votre ami, balbutia cet homme d'une voix sourde; oui, madame;... oui, votre ami;... oui, madame... Il ne put continuer, sa bouche s'agita comme dans une convulsion; un sanglot effrayant déchira sa rude poitrine : il s'abattit sur ses genoux aux pieds de la jeune femme, et on vit une pluie de larmes tomber à travers ses deux mains jointes sur son visage.

Mme de Tècle pleurait. — Emmenez-la donc, monsieur! cria le vieux médecin. — Camors la poussa doucement hors de la hutte et la suivit.

Elle lui prit le bras, et ils descendirent dans le creux du vallon

pour joindre le sentier qui conduisait à l'habitation du comte de Tècle. Elle était séparée du bois par vingt minutes de route. Ils avaient fait environ la moitié de ce chemin sans qu'une seule parole eût été échangée entre eux. Une ou deux fois, quand quelques rayons de lune perçaient les nuages, Camors crut la voir essuyer une larme du bout de son gant. Il la guidait avec précaution dans les ténèbres, quoique la démarche légère de la jeune femme fût à peine ralentie par l'obscurité. Son pas souple et relevé foulait sans bruit les feuilles tombées, évitant sans secousses les ornières et les mares, comme si elle eût été douée d'une clairvoyance magique. Quand deux sentiers se croisaient et que M. de Camors semblait indécis, elle lui indiquait la route par une faible pression du bras.

Tous deux sans doute étaient embarrassés de leur silence. Ce fut Mme de Tècle qui le rompit : — Vous avez été bien bon, ce soir, monsieur, dit-elle d'une voix basse et un peu tremblante.

— Je vous aime tant! dit le jeune homme.

Il avait prononcé ces simples paroles d'un accent si profond et si passionné que Mme de Tècle tressaillit et s'arrêta sur place : — Monsieur de Camors!

— Quoi, madame? demanda-t-il d'un ton étrange.

— Mon Dieu... au fait... rien! reprit-elle, car ceci est une déclaration d'amitié, je suppose, — et votre amitié me fait plaisir.

Il quitta son bras tout à coup, et d'une voix rauque et violente : — Je ne suis pas votre ami, dit-il.

— Qu'êtes-vous donc, monsieur?

Sa voix était calme; mais elle recula lentement de quelques pas, et s'adossa, un peu repliée, contre un des arbres qui bordaient le chemin.

L'explosion si longtemps contenue éclata, et un flot de paroles sortit des lèvres du jeune homme avec une fougue inexprimable : — Ce que je suis?... Je ne sais pas,... je ne sais plus! Je ne sais plus si je suis moi,... si je suis bon ou mauvais,... si je rêve ou si je veille,... si je suis mort ou vivant!... Ah! madame, ce que je sais,... c'est que je voudrais que le jour ne se levât plus,... que cette nuit ne finît jamais! C'est que je voudrais sentir toujours,... toujours,... dans ma tête, dans mon cœur, dans mon être tout entier... ce que je sens près de vous, grâce à vous, pour vous!... Je voudrais être frappé d'un mal soudain et sans espoir, pour être veillé par vous comme ces enfans, pleuré par vos yeux, enseveli sous vos larmes!..... Et vous voir là, courbée dans l'épouvante devant moi! Mais c'est horrible! Mais au nom de votre Dieu,... que vous me feriez chérir!... rassurez-vous donc! Je vous jure que vous m'êtes sacrée! Je vous jure que l'enfant dans les bras de sa mère n'est pas plus en sûreté que vous ne l'êtes près de moi!

— Je n'ai pas peur, murmura-t-elle.

— Oh! non,... n'ayez pas peur, reprit-il avec des inflexions de voix d'une douceur et d'une tendresse infinies. — C'est moi qui ai peur, c'est moi qui tremble,... vous le voyez, car puisque j'ai parlé, tout est fini! Je n'attends plus rien,... je n'espère rien... Cette nuit n'a pas de lendemain possible, je le sais... Votre mari... je n'oserais pas! Votre amant, je ne le voudrais pas! Je ne vous demande rien, entendez-vous?... Je veux brûler mon cœur à vos pieds, comme sur un autel,... voilà tout! Me croyez-vous, dites? Êtes-vous tranquille? Êtes-vous confiante? Voulez-vous m'entendre? Me permettez-vous de vous dire quelle image j'emporte de vous dans le secret éternel de mon souvenir... chère créature que vous êtes? Ah! vous ignorez ce que vous valez... et je crains de vous le dire,... tant j'ai peur de vous ôter une de vos grâces,... une de vos vertus... Si vous étiez fière de vous-même, comme vous avez droit de l'être, vous seriez déjà moins parfaite... et je vous aimerais moins; mais je veux vous dire pourtant combien vous êtes aimable,... combien vous êtes charmante! Quand vous marchez, quand vous parlez, quand vous souriez, vous êtes charmante! Vous seule ne le savez pas... Vous seule ne voyez pas la douce flamme de vos grands yeux, le reflet de votre âme héroïque sur votre jeune front sévère!... Votre charme,... il est dans tout ce que vous faites,... vos moindres gestes en sont empreints... Dans les devoirs les plus vulgaires de chaque jour, vous apportez une grâce sacrée,... comme une jeune prêtresse qui accomplit les rites délicats de son culte! Vos mains, votre contact, votre souffle, purifient tout,... les choses les plus humbles... et les êtres les plus indignes,... et moi le premier,... moi, qui suis étonné des paroles que je prononce... et des sentimens qui m'inondent,... moi, à qui vous faites comprendre ce que je n'avais jamais compris... Oui, toutes les saintes folies des poètes, des amans, des martyrs, je les comprends devant vous! C'est la vérité même! Je comprends ceux qui sont morts pour leur foi dans les tortures, parce que j'aimerais à souffrir et à mourir pour vous!... parce que je crois en vous,... parce que je vous respecte... je vous chéris... je vous adore!

Il se tut tout frémissant; puis, à demi prosterné devant elle, il prit le bas de son voile et le baisa. — Maintenant, reprit-il avec une sorte de tristesse grave, allez, madame... J'ai trop oublié que vous aviez besoin de repos,... pardon! Allez,... je vous suivrai de loin jusque chez vous, pour vous protéger; mais ne craignez rien de moi.

Mme de Tècle avait écouté sans les interrompre, même par un souffle, les paroles enflammées du jeune homme. Peut-être entendait-elle pour la première fois de sa vie un de ces chants d'amour, un de ces hymnes brûlans de la passion que toutes les femmes dé-

sirent secrètement entendre avant de mourir, dussent-elles mourir pour l'avoir entendu.

Elle demeura un instant encore sans parler; puis, comme sortant d'un songe, elle laissa échapper ce mot, doux et faible comme un soupir : Mon Dieu!

Après une pause encore, elle s'avança sur le chemin. — Donnez-moi votre bras jusque chez moi, monsieur, dit-elle.

Il lui obéit et ils reprirent leur marche vers l'habitation, dont ils aperçurent bientôt les feux. Ils ne se dirent pas une parole. Seulement, près de franchir la grille, Mme de Tècle se retourna et lui fit de la tête un léger signe d'adieu.

M. de Camors la salua et s'éloigna.

Il avait été sincère. La passion vraie a de ces surprises qui rompent tous les desseins, brisent toute logique, écrasent tout calcul. C'est sa grandeur et aussi son danger. Elle vous saisit soudain comme le dieu antique envahissait les prophétesses sur leur trépied, et elle parle par votre bouche. Elle prononce des mots que vous comprenez à peine; elle dément vos pensées, elle confond votre raison; elle livre vos secrets. Cette folle sublime vous possède, vous enlève, vous transfigure; elle fait tout à coup d'un être vulgaire un poète, d'un lâche un héros, d'un égoïste un martyr, et de don Juan lui-même un ange de pureté.

Chez les femmes, et c'est leur honneur, ces élans et ces métamorphoses de la passion peuvent être durables; — chez les hommes, rarement. — Une fois transportées sur ces nuées orageuses, les femmes y établissent naïvement leur vie, et le voisinage de la foudre les inquiète peu. La passion est leur élément; elles sont chez elles. Il y a peu de femmes dignes de ce nom qui ne soient sincèrement prêtes à réduire en actes toutes les paroles que la passion fait jaillir de leurs lèvres. Si elles parlent de fuir, elles sont prêtes pour l'exil; si elles parlent de mourir, elles sont prêtes pour la mort. — Les hommes ont moins de suite dans les idées.

Ce ne fut toutefois que le lendemain que M. de Camors regretta son accès de sincérité, car pendant le reste de la nuit, encore plein de son ivresse, agité et épuisé par le passage du dieu, obsédé d'une rêverie confuse et fiévreuse, il repoussa toute réflexion; mais à son réveil, quand il envisagea de sang-froid et sous la lumière positive du jour les événemens de la soirée précédente, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'il avait été cruellement dupe de son système nerveux. Aimer Mme de Tècle, rien de plus légitime, et il l'aimait toujours, car elle était parfaitement aimable et désirable; mais ériger cet amour ou tout autre en maître de sa vie au lieu d'en faire son jouet, c'était une ces faiblesses que ses principes lui interdisaient entre toutes. En réalité, il avait parlé, il s'était conduit

comme un lycéen en vacances : il avait fait des phrases, des sermens, pris des engagemens qu'on ne lui demandait même pas. Rien de plus ridicule.

Heureusement rien n'était perdu, et il était encore temps de rendre à son amour la place subalterne que ces sortes de fantaisies doivent occuper dans la vie d'un homme. Il avait été imprudent; mais son imprudence même, en définitive, pouvait le servir. Ce qui restait de tout cela, c'était une déclaration bien faite, improvisée, naturelle, qui avait mis Mme de Tècle sous le double charme de l'idolâtrie mystique, qui plaît à son sexe, et de la violence virile, qui ne lui déplaît pas. Il n'y avait donc au fond rien à regretter, bien qu'il eût assurément mieux valu, au point de vue des principes, procéder avec moins d'enfantillage.

Cependant quelle conduite tenir? Elle était simple. Aller chez Mme de Tècle, implorer son pardon, lui jurer de nouveau un éternel respect et l'achever. — En conséquence, M. de Camors, vers dix heures, rédigea le billet suivant :

« Madame,

« Je ne voudrais point partir sans vous dire adieu et sans vous demander encore pardon. Me le permettez-vous?

« CAMORS. »

Cette lettre écrite, il allait l'envoyer quand on lui en remit une qui contenait ces mots :

« Je serais heureuse, monsieur, de vous voir aujourd'hui vers quatre heures.

« ÉLISE DE TÈCLE. »

Sur quoi M. de Camors jeta au feu sa propre missive, désormais superflue.

De quelque façon qu'il interprétât ce billet, il était le témoignage évident d'un amour triomphant et d'une vertu défaite, car après ce qui s'était passé la veille entre Mme de Tècle et lui il n'y avait pour une vertu ferme qu'un parti à prendre, c'était de ne point le revoir : le revoir, c'était lui pardonner, et lui pardonner, c'était se donner avec plus ou moins de circonlocutions. M. de Camors ne laissa pas de déplorer que son aventure tournât si promptement au banal. Il eut un monologue sur la fragilité des femmes. Il sut mauvais gré à Mme de Tècle de ne s'être pas maintenue plus longtemps à la hauteur idéale où il avait eu l'innocence de la placer. Anticipant en quelque sorte sur les désenchantemens de la possession, il

la voyait déjà dépouillée de tout prestige et couchée avec un numéro au front dans l'ossuaire de ses souvenirs galans.

Cependant, quand il approcha de sa demeure, quand il pressentit le charme de sa présence prochaine, il se troubla : quelques doutes, quelques anxiétés lui vinrent. Lorsqu'il aperçut, à travers les arbres, les fenêtres de l'appartement qu'elle habitait, son cœur eut de si violens sursauts, que le jeune homme s'arrêta et s'assit un moment sur le revers du fossé. — Je l'aime comme un fou! murmura-t-il. — Puis, se relevant brusquement : Bah! dit-il, c'est une femme, et voilà tout! Allons!

Pour la première fois, Mme de Tècle le reçut dans sa chambre. Elle était fort lasse et un peu souffrante, lui dit le domestique. — Cette chambre, que Camors n'avait jamais vue, était très grande et très haute; elle était drapée et enclose de tentures sombres, au milieu desquelles les cadres dorés, les bronzes, les coupes, les vieilles orfévreries de famille étagées sur les meubles, prenaient l'aspect d'ornemens d'église. Dans cet intérieur sévère et presque religieux, quoique très opulent, régnait cette vague senteur de fleurs, de boîtes à dentelles, de tiroirs odorans et de lingerie parfumée qui forme l'atmosphère générale des femmes élégantes, mais où chacune apporte on ne sait quoi de personnel qui forme son atmosphère propre, et qui enivre les amans. — Mme de Tècle, se trouvant sans doute un peu perdue dans cette vaste pièce, s'y était ménagé près de la cheminée, par la disposition de quelques meubles préférés, une petite résidence intime que sa fille appelait — la chapelle de ma mère.

Ce fut là que M. de Camors l'aperçut, à la lueur d'une lampe, assise sur une causeuse, et n'ayant, contre sa coutume, aucun ouvrage dans les mains. — Elle paraissait calme; mais deux cercles bleuâtres, pareils à des meurtrissures, étaient creusés sous ses yeux. Elle avait dû beaucoup souffrir et beaucoup pleurer. En voyant ce cher visage sillonné et macéré par la douleur, M. de Camors oublia quelques phrases qu'il avait préparées pour son entrée : il oublia tout, si ce n'est qu'il l'adorait. Il s'avança avec une sorte de hâte, saisit dans ses deux mains la main de la jeune femme, et, sans parler, il interrogea ses yeux avec une tendresse et une pitié profondes.

— Ce n'est rien, dit-elle en retirant sa main et en secouant doucement sa tête pâle; je vais mieux... Je puis même être heureuse, très heureuse, si vous le voulez.

Il y avait dans le sourire, dans le regard, dans l'accent de Mme de Tècle quelque chose d'indéfinissable qui glaça le sang de Camors : il sentit confusément qu'elle l'aimait, et que cependant elle était perdue pour lui; qu'il avait là devant lui une espèce

d'être qu'il ne connaissait pas, et que cette femme vaincue, brisée, éperdue d'amour, aimait pourtant quelque chose au monde plus que son amour.

Elle lui fit un léger signe auquel il obéit comme un enfant, et il s'assit devant elle. — Monsieur, lui dit-elle alors d'une voix très émue, mais qui s'affermit peu à peu, je vous ai écouté hier avec un peu trop de patience peut-être... Je vous demande à votre tour la même bonté... Vous m'avez dit que vous m'aimiez, monsieur, et je vous avoue franchement que j'éprouve moi-même pour vous une vive affection. Dans ces termes-là, nous ne pouvons que nous séparer à jamais, ou nous unir par quelque lien digne de nous deux... Nous séparer, cela me coûterait beaucoup, et je pense aussi que ce serait une douleur pour vous... Nous unir... Monsieur, quant à moi, je serais prête à vous donner ma vie;... mais je ne le puis pas, je ne pourrais vous épouser sans une folie évidente... Vous êtes plus jeune que moi,... et si bon, si généreux que je vous suppose, la simple raison me dit que je me préparerais d'amers repentirs... Mais il y a plus, je ne m'appartiens pas, je me dois à ma fille, à ma famille, à mes souvenirs : en quittant mon nom pour le vôtre, je blesserais, j'affligerais cruellement tous les êtres qui vivent autour de moi, et, je le crois, ceux même qui ne vivent plus. Eh bien! monsieur,... — elle eut alors un sourire d'une résignation et d'une grâce célestes, — j'ai trouvé cependant un moyen de ne pas rompre des relations qui nous sont chères à tous deux,... de les rendre même plus douces et plus étroites... Vous allez être d'abord un peu surpris,... mais ayez la bonté d'y penser et de ne pas me dire non tout de suite...

Elle le regarda et fut effrayée de sa pâleur; elle lui prit doucement la main : — Voyons, monsieur, dit-elle, voyons!

— Parlez, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Monsieur, reprit-elle avec son sourire de charité angélique, Dieu merci, vous êtes encore très jeune... Dans votre situation et dans notre monde, les hommes ne se marient pas de bonne heure, et je crois qu'ils ont raison... Eh bien! voici ce que je veux faire, si vous le permettez... Je veux confondre désormais en une seule affection les deux plus vifs sentimens de mon cœur... Je veux mettre tous mes soins, toute ma tendresse, toute ma joie à former une femme digne de vous, une jeune âme qui vous donnera le bonheur, une intelligence élevée et délicate dont vous serez fier... Je vous promets, monsieur, je vous jure de consacrer à cette tâche chère et sacrée tout ce que j'ai de meilleur en moi... Je m'y donnerai chaque jour, à chaque instant de ma vie, comme une sainte à l'œuvre de son salut,... et je vous jure que je serai bien heureuse... Dites-moi seulement que vous le voulez bien?

Il laissa entendre une vague exclamation d'ironie et de colère. — Vous me pardonnerez, madame, dit-il, si une telle transformation de mes sentimens ne peut être aussi prompte que votre pensée.

Elle rougit faiblement. — Mon Dieu! reprit-elle en souriant encore, je comprends que je puisse vous sembler en ce moment une belle-mère un peu étrange;... mais dans quelques années, dans très peu d'années même, je serai une vieille femme, et cela vous paraîtra tout simple.

Pour achever son douloureux sacrifice, la pauvre femme n'hésitait pas à se couvrir, devant celui qu'elle aimait, du cilice de la vieillesse. Camors, qui était une âme pervertie, mais non une âme basse, sentit subitement ce qu'il y avait de touchant dans ce simple héroïsme, et il lui rendit ce qui de sa part était le plus grand des hommages : ses yeux devinrent humides. Elle s'en aperçut, car elle épiait d'un œil avide ses moindres impressions, et elle reprit alors presque gaîment : — Et voyez, monsieur, comme cela arrange tout... De cette façon nous pouvons continuer à nous voir sans danger, puisque votre petite fiancée sera toujours entre nous... Nos sentimens seront bientôt en harmonie avec nos pensées nouvelles;... même vos projets d'avenir, qui maintenant seront les miens, rencontreront moins d'obstacles,... car je les servirai beaucoup plus bravement... Sans révéler à mon oncle ce qui doit rester un secret entre vous et moi, je pourrais lui laisser entrevoir mes espérances,... et cela le déterminerait sans doute en votre faveur... Et puis avant tout, je vous le répète, vous me rendrez bien heureuse... Eh bien! dites... voulez-vous de mon affection maternelle?

M. de Camors, par un terrible effort de volonté, avait repris possession de son calme. — Pardon, madame, dit-il en souriant à son tour, mais je voudrais au moins sauver l'honneur... Que me demandez-vous? Le savez-vous bien? Y avez-vous bien réfléchi? Pouvons-nous l'un et l'autre, sans grave imprudence, contracter à si long terme un engagement d'une nature aussi délicate?

— Je ne vous demande aucun engagement, reprit-elle; je sens que cela serait déraisonnable. Je m'engage seule, autant que je le puis faire sans compromettre la destinée de ma fille. Je l'élèverai pour vous, je vous la destinerai dans le secret de mon cœur; c'est avec ce sentiment que je penserai à vous dans l'avenir. Permettez-le-moi, acceptez-le en honnête homme, et restez libre... C'est une folie peut-être; mais je n'y hasarde que mon repos, et j'en subirai volontiers toutes les chances, parce que j'en aurai toutes les joies... J'ai d'ailleurs là-dessus mille pensées que je ne puis trop vous dire,... que j'ai dites à Dieu cette nuit... Je crois, je suis convaincue que ma fille, quand j'en aurai fait tout ce que je sais que j'en puis faire, sera une excellente femme pour vous, qu'elle vous fera beau-

coup de bien... et beaucoup d'honneur,... et elle-même, je l'espère, me remerciera un jour de tout son cœur,... car je prévois déjà ce qu'elle vaudra... et ce qu'elle aimera... Vous ne pouvez la connaître,... vous ne pouvez pas même la soupçonner encore,... mais, moi, je la connais bien;... il y a déjà une femme dans cette enfant... et une femme charmante... plus charmante que sa mère, monsieur, je vous assure... — Mme de Tècle s'interrompit tout à coup.

Une porte venait de s'ouvrir, et Mlle Marie était entrée brusquement dans la chambre, tenant sur chacun de ses bras une poupée gigantesque. M. de Camors se leva et la salua gravement, en se mordant les lèvres pour réprimer un sourire, qui n'échappa pas toutefois à Mme de Tècle.

— Marie! s'écria-t-elle; vraiment, je t'assure que tu es désolante avec tes poupées!

— Mes poupées? Je les adore! dit Mlle Marie.

— Tu es ridicule, va-t'en, dit la mère.

— Pas sans vous embrasser, toujours! dit la jeune fille. — Elle déposa ses deux poupées sur le tapis, se précipita sur sa mère, et l'embrassa fortement sur chaque joue, après quoi elle ramassa ses deux poupées, en leur disant : — Venez, mes chères! — Et elle disparut aussitôt.

— Mon Dieu! monsieur, reprit en riant Mme de Tècle, voilà un incident désastreux;... mais je persiste... et je vous supplie de me croire sur parole : elle aura beaucoup de raison, de bonté et de courage. Maintenant, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, prenez le temps d'y penser et venez m'apporter votre décision, si elle est bonne... Si elle ne l'est pas, il faut nous dire adieu.

— Madame, dit Camors debout devant elle, je m'engage à ne jamais vous adresser une parole qu'un fils ne puisse adresser à sa mère... Est-ce bien là ce que vous désirez?

Mme de Tècle attacha ses beaux yeux sur lui pendant un moment avec une expression de joie et de reconnaissance profondes; puis, voilant soudain son visage de ses deux mains : — Merci, murmura-t-elle, je suis bien contente!

Elle lui tendit une de ses mains toute mouillée de ses pleurs; il y posa ses lèvres, s'inclina profondément et sortit.

S'il y eut un moment dans sa fatale carrière où il fut permis d'admirer ce jeune homme, ce fut ce moment-là. Son amour pour Mme de Tècle, si mêlé qu'il fût, était grand. C'était la seule passion vraie qu'il eût ressentie. A l'instant où il vit cet amour, dont il croyait le triomphe assuré, lui échapper pour jamais, il ne fut pas seulement foudroyé dans son orgueil, il fut brisé et déchiré jusqu'au fond du cœur; mais il reçut ce coup en gentilhomme. Son agonie fut belle. A peine une parole d'amertume, aussitôt répri-

mée, trahit-elle sa première angoisse. Il fut impitoyable pour sa douleur, comme il voulait l'être pour celle des autres. Il n'eut aucune des injustices vulgaires des amans congédiés. Il sut reconnaître ce qu'il y avait de vrai, de décisif, d'éternel dans la résolution de Mme de Tècle, et ne fut pas tenté une minute d'y voir une de ces transactions équivoques et ambiguës, que les femmes proposent quelquefois, et dont les hommes disposent toujours. Il comprit que le saint refuge où elle s'était jetée était inviolable. Il ne discuta ni ne protesta : il s'inclina, et baisa noblement la noble main qui le frappait.

Quant au miracle de courage, de chasteté et de foi par lequel Mme de Tècle avait transformé et purifié son amour, il évita d'y arrêter trop longtemps sa pensée. Ce trait, qui laissait voir, pour ainsi dire, une âme divine à nu, gênait ses théories. Un mot qui lui échappa pendant qu'il regagnait son logis peut faire connaître au reste le jugement qu'il en portait à son point de vue : — C'est un enfantillage, murmura-t-il, mais sublime.

En rentrant chez lui, Camors y trouva une lettre du général : M. de Campvallon l'informait que son mariage avec Mlle d'Estrelles aurait lieu quelques jours plus tard à Paris, et il l'invitait à y assister. Les choses devaient d'ailleurs se passer dans la stricte intimité de la famille. Camors ne fut pas fâché de cette circonstance qui lui fournissait l'occasion naturelle d'une diversion dont il sentait le besoin : il fut même violemment tenté de partir le jour même pour étourdir ses souffrances; mais il surmonta cette faiblesse. Il alla le lendemain passer la soirée chez M. Des Rameures, et, quoiqu'il eût le cœur saignant, il se piqua de montrer à Mme de Tècle un front calme et un sourire impassible. Il annonça la courte absence qu'il projetait, et en dit le motif. — Vous présenterez mes vœux au général, monsieur, lui dit M. Des Rameures : j'espère qu'il sera heureux, mais j'avoue que j'en doute diablement.

— Je lui ferai part, monsieur, de vos bonnes paroles.

— Diantre!... *Exceptis excipiendis!* reprit le vieillard en riant.

Quant à Mme de Tècle, tout ce qu'elle dépensa pendant cette soirée d'attentions invisibles, de grâces secrètes, de délicatesses exquises et de tendre génie féminin pour panser la blessure qu'elle avait faite et se glisser tout doucement dans son rôle maternel, — il faudrait pour le bien exprimer une plume taillée par ses mains.

Deux jours après, M. de Camors partit pour Paris. Le lendemain de son arrivée, il se rendit de bonne heure chez le général, qui occupait un magnifique hôtel de la rue Vanneau. Le contrat devait être signé dans la soirée, et le mariage civil et religieux aurait lieu dans la matinée du jour suivant. — Le général était extraordinairement agité : Camors le trouva se promenant dans les trois salons

de plain-pied qui formaient le rez-de-chaussée de son hôtel. — Dès qu'il aperçut le jeune homme : — Ah! ah! vous voilà, vous! lui cria-t-il en dardant sur lui un regard farouche; ce n'est, ma foi! pas malheureux!

— Mais, général...

— Eh bien! quoi? mais, général!... Vous ne m'embrassez pas?

— Si, général.

— Eh bien! c'est pour demain, vous savez?

— Oui, général.

— Oui, général... Sacrebleu! vous êtes bien tranquille, vous!... L'avez-vous vue?

— Pas encore, général, j'arrive.

— Il faut aller la voir ce matin. Vous lui devez cette marque d'intérêt,... et puis si vous découvrez quelque chose, vous me le direz?

— Mais que pourrais-je découvrir, général?

— Dame! je ne sais pas, moi!... Vous connaissez mieux les femmes que moi!... M'aime-t-elle, ne m'aime-t-elle pas?... Vous pensez bien que je n'ai pas la prétention de lui faire perdre la tête,... mais encore ne voudrais-je pas être l'objet d'un sentiment de répulsion!... Ce n'est pas que rien m'ait donné lieu de le supposer... Mais la jeune personne est si réservée,... si impénétrable!

— Mlle d'Estrelles est d'un naturel froid, dit Camors.

— Oui, reprit le général, oui, sans doute,... et à quelques égards je... mais enfin, si vous découvrez quelque chose, je compte sur vous pour m'en avertir... et tenez, quand vous l'aurez vue, faites-moi le plaisir de revenir ici deux minutes, n'est-ce pas? Vous m'obligerez.

— Très bien, général.

— Moi, je l'aime comme une bête!

— Excellent, cela, général.

— Hom! goguenard!... Et Des Rameures, à propos?

— Je crois que nous le tenons, général.

— Bravo! nous reparlerons de cela... Voyons, allez, mon cher enfant.

Camors se transporta rue Saint-Dominique, chez Mme de La Roche-Jugan. — Ma tante y est-elle, Joseph? dit-il au domestique, qu'il trouva dans l'antichambre fort occupé des préparatifs exigés par la circonstance.

— Oui, monsieur le comte,... Mme la comtesse est chez elle,... elle est visible.

— C'est bien, dit Camors, et, prenant un couloir qui régnait dans toute la longueur de l'appartement, il se dirigea vers la chambre de Mme de La Roche-Jugan.

Mais cette chambre n'était plus celle de Mme de La Roche-Jugan. Cette digne femme avait absolument voulu la céder à Mlle Charlotte, à laquelle elle témoignait, depuis qu'elle était la fiancée des sept cent mille francs de rente du général, la plus plate déférence. Mlle d'Estrelles avait accepté cette combinaison avec une indifférence dédaigneuse. Camors, qui l'ignorait, frappa donc innocemment à la porte de Mlle d'Estrelles.

N'obtenant point de réponse, il entra avec hésitation, souleva la portière et s'arrêta soudain devant un spectacle étrange. A l'autre extrémité de la pièce et en face de lui était une grande glace de toilette devant laquelle se tenait debout Mlle d'Estrelles, qui se trouvait ainsi lui tourner le dos : elle était vêtue ou plutôt drapée d'une sorte de peignoir en cachemire blanc sans manches, qui laissait à nu ses épaules et ses bras; ses cheveux, d'une nuance cendrée, étaient dénoués, flottans, et tombaient comme une nappe soyeuse jusque sur le tapis. Elle était légèrement appuyée d'une main sur la table de toilette, retenant de l'autre sur sa poitrine les plis de son peignoir; elle se regardait dans la glace et pleurait. Ses larmes tombaient goutte à goutte de ses yeux profonds sur son sein blanc et pur, et y glissaient comme les gouttes de rosée qu'on voit ruisseler le matin dans les jardins sur les épaules des nymphes de marbre. — M. de Camors laissa doucement retomber la portière, et se retira aussitôt, emportant toutefois de cette visite fugitive un souvenir éternel.

Il s'informa, et put enfin recevoir les embrassemens de sa tante, qui s'était réfugiée dans la chambre de son fils, lequel avait été relégué dans la chambrette occupée en d'autres temps par Mlle d'Estrelles. — Mme de La Roche-Jugan, après les premiers épanchemens, introduisit son neveu dans le salon, où étaient étalées toutes les pompes de la corbeille. Les cachemires, les dentelles, les velours, les soieries précieuses couvraient les meubles; sur la cheminée, sur les tables, sur les consoles, étincelaient les écrins ouverts.

Pendant que Mme de La Roche-Jugan démontrait ces magnificences à Camors en ayant soin d'évaluer le prix de chacune, Mlle Charlotte, qu'on avait avertie de la présence du jeune comte, entra dans le salon. Elle avait le front non-seulement serein, mais rayonnant. — Bonjour, mon cousin, dit-elle gaîment en tendant sa main à Camors. Comme c'est gentil à vous d'être venu!... Eh bien! vous voyez comme le général me gâte!

— C'est une corbeille de princesse, mademoiselle.

— Et si vous saviez, Louis, dit Mme de La Roche-Jugan, comme tout cela lui sied, chère enfant... On dirait qu'elle est née sur un trône véritablement... Au reste, vous savez qu'elle descend des rois d'Aragon!

— Bonne tante! dit Mlle Charlotte en baisant Mme de La Roche-Jugan sur le front.

— Vous savez, Louis, que je veux qu'elle m'appelle sa tante maintenant, reprit la comtesse en affectant ce ton plaintif qui lui paraissait être la plus haute expression de la tendresse humaine.

— Ah! dit Camors.

— Voyons, chère petite, essayez seulement votre couronne devant votre cousin, je vous en prie.

— Vous me ferez plaisir, ma cousine.

— Mon cousin, dit Mlle Charlotte, dont la voix harmonieuse et grave se nuança d'une teinte ironique, vos moindres désirs sont des ordres.

Il y avait parmi les parures qui encombraient le salon une pleine couronne de marquise, enchâssée de pierreries et fleuronnée de perles. La jeune fille l'ajusta sur sa tête devant la glace, et, allant se planter debout à deux pas de Camors avec sa majesté tranquille : — Voilà, dit-elle. Et comme il la regardait avec une sorte d'éblouissement, car elle était merveilleusement belle et fière sous cette couronne, elle plongea tout à coup ses yeux dans ceux du jeune homme, et baissant la voix avec un accent d'une amertume indicible : — Au moins je me vends très cher, n'est-ce pas? — Puis elle lui tourna le dos, se mit à rire et ôta sa couronne.

Après quelques paroles indifférentes, Camors sortit en se disant que cette admirable personne prenait bien la tournure de devenir une personne terrible, mais ne se disant pas qu'il pouvait bien y être pour quelque chose.

Il retourna aussitôt, suivant sa promesse, chez le général, qui continuait à se promener dans ses trois salons, et qui lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : — Eh bien?

— Eh bien! général,... parfait!... tout va bien!

— Bah!... vous l'avez vue?

— Oui, certainement.

— Et elle vous a dit?...

— Pas grand'chose; mais elle paraît être enchantée.

— Sérieusement, vous n'avez rien remarqué?

— J'ai remarqué qu'elle était fort jolie.

— Parbleu!... et vous croyez qu'elle m'aime un peu?

— Assurément... à sa manière.... autant qu'elle peut aimer, car c'est un naturel froid.

— Oh! quant à cela, je m'en console, vous savez... Tout ce que je demande, c'est de ne pas lui être désagréable... Non, n'est-ce pas?... Eh bien! bravo! vous me faites un plaisir immense... Maintenant disposez de vous, mon cher enfant, et à ce soir.

— A ce soir, mon général.

La cérémonie du contrat n'offrit aucun incident saisissant. Seulement, quand le notaire lut d'une voix modeste la clause par laquelle le général instituait Mlle d'Estrelles héritière de tous ses biens, Camors se plut à remarquer la superbe impassibilité de Mlle Charlotte, l'exaspération souriante de Mmes Bacquière et Van Cuyp, et le regard amoureux dont Mme de La Roche-Jugan embrassa en même temps son fils Sigismond, Mlle d'Estrelles et le notaire. — Puis l'œil de la comtesse se porta sur le général avec un air de vif intérêt, et elle parut constater avec plaisir qu'il avait fort mauvaise mine.

Le lendemain, en sortant de l'église de Saint-Thomas d'Aquin, la jeune marquise ne fit que changer sa toilette de mariée contre un costume de voyage, et elle partit aussitôt avec son mari pour Campvallon, baignée des larmes de Mme de La Roche-Jugan, qui avait les glandes lacrymales excessivement tendres et dociles.

Huit jours plus tard, M. de Camors retourna lui-même à Reuilly. Paris l'avait retrempé, ses nerfs s'étaient raffermis. Il jugeait désormais plus sainement, en homme pratique, son aventure avec Mme de Tècle, et il commençait à se féliciter du dénoûment qu'elle avait eu. Si elle eût pris un tour différent, sa destinée tout entière eût pu s'y trouver engagée et compromise. Son avenir politique en particulier eût été vraisemblablement perdu ou indéfiniment ajourné, car sa liaison avec Mme de Tècle n'eût pas manqué d'éclater un jour ou l'autre et de lui aliéner à jamais les dispositions de M. Des Rameures. Sur ce point, il ne s'abusait pas. Mme de Tècle en effet, dans le premier entretien qu'il eut avec elle, lui confia que son oncle avait paru soulagé d'un pesant souci quand elle lui avait laissé entrevoir en riant l'idée de marier un jour sa fille à M. de Camors. Camors saisit cette occasion pour rappeler à Mme de Tècle que, tout en respectant les projets d'avenir qu'elle lui faisait l'honneur de former, il ne s'engageait nullement à les réaliser, et que la raison et la loyauté lui commandaient de garder à cet égard une indépendance absolue. Elle en convint de nouveau avec sa douceur habituelle, et dès ce moment, sans cesser de lui marquer la même prédilection affectueuse, elle ne se permit jamais l'ombre d'une allusion au rêve chéri qu'elle caressait. Seulement sa tendresse pour sa fille parut augmenter encore, et elle se donna aux soins de son éducation avec un redoublement de ferveur qui eût touché le cœur de M. de Camors, si le cœur de M. de Camors n'eût semblé perdre dans son dernier effort de vertu tout ce qui lui restait d'humain.

Son honneur mis à l'abri par ses franches explications avec Mme de Tècle, il n'hésita plus à profiter pleinement des bénéfices

de la situation. Il se laissa donc servir par Mme de Tècle tant qu'elle le voulut, et elle le voulut passionnément. Elle sut persuader peu à peu à son oncle Des Rameures que M. de Camors était destiné par son caractère et ses talens à un grand avenir, qu'il serait un jour un excellent parti pour Mlle Marie, qu'il prenait de plus en plus le goût de la province et de l'agriculture, qu'il tournait même à la décentralisation, bref qu'il fallait l'attacher par des liens solides à un pays dont il serait l'honneur. Le général de Campvallon vint sur ces entrefaites présenter la jeune marquise à Mme de Tècle : dans un entretien confidentiel avec M. Des Rameures, il démasqua enfin ses batteries. Il allait partir pour l'Italie, où il comptait faire un long séjour; mais auparavant il désirait donner sa démission de membre du conseil-général et du corps législatif, et recommander Camors à ses braves et fidèles électeurs. M. Des Rameures, gagné à l'avance, promit son concours, et ce concours équivalait au succès. M. de Camors dut cependant faire de sa personne quelques démarches auprès des électeurs les plus influens; mais sa personne était aussi séduisante qu'elle était redoutable, et il était de ceux qui enlèvent un cœur ou un vote par un sourire. Enfin, pour se mettre tout à fait en règle, il alla s'installer pendant quelques semaines à ***, chef-lieu du département. Il fit sa cour à la femme du préfet, assez pour flatter le fonctionnaire, pas assez pour inquiéter le mari. Le préfet prévint le ministre que la candidature du comte de Camors s'imposait dans le pays avec une autorité irrésistible, que la nuance politique du jeune comte paraissait indécise et même un peu suspecte, mais que l'administration, n'espérant pas le combattre avec succès, jugeait spirituel de le soutenir. Le ministre, qui n'avait pas moins d'esprit que le préfet, fut de son avis. En vertu de toutes ces circonstances, M. de Camors, vers la fin de sa vingt-huitième année, fut nommé à peu de jours de distance membre du conseil-général et député au corps législatif.

— Vous l'avez voulu, ma nièce, dit M. Des Rameures en apprenant ce double résultat, vous l'avez voulu! et j'ai soutenu ce jeune Parisien de tout mon crédit; mais j'ai beau faire, il n'a pas ma confiance!... Puissions-nous, ma chère Élise, ne jamais regretter notre triomphe!... Puissions-nous ne jamais dire avec le poète : *Vota Diis exaudita malignis!...* Des dieux malfaisans ont exaucé nos vœux!

OCTAVE FEUILLET.

(La troisième partie au prochain n°.)

LA VOIX

L'OREILLE ET LA MUSIQUE

D'APRÈS LES TRAVAUX DE M. HELMHOLTZ

Die Lehre von den Tonempfindungen als Physiologische Grundlage für die Theorie der Musik.

Les plaisirs de la science sont sévères, mais ils ont quelque chose de parfait, de durable, d'achevé, qui manque à tous les autres. Il faut plaindre ceux qui sont incapables d'éprouver une jouissance en voyant se dévoiler à leurs yeux une vérité nouvelle, une loi de l'immortelle nature, ou, par d'ingénieuses et continuelles métamorphoses, un même principe engendrer une série ordonnée de conséquences imprévues. Jamais je n'ai, pour ma part, mieux ressenti ces émotions aiguës et subtiles de l'esprit qu'en étudiant l'ouvrage récent de M. Helmholtz sur l'acoustique. Après tant de travaux, de recherches et de découvertes sur le système nerveux, sur l'optique physiologique, sur la grande question de la transformation des forces, l'infatigable professeur de Heidelberg a abordé l'acoustique, et l'a, on peut le dire, renouvelée. Le livre dont je voudrais rendre compte suffirait à lui seul pour établir une haute réputation scientifique. Newton, Euler, Laplace, Poisson, avaient posé les fondemens de la théorie des vibrations sonores; mais leur haute analyse ne s'était point abaissée jusqu'au monde concret de l'instrumentation. A côté de leurs formules restées sans application, l'acoustique enregistrait des expériences plus ou moins ingénieuses; après ses

grands théoriciens, elle avait ses humbles ouvriers, mais elle devait peu de chose à leurs efforts : Cagniard de la Tour, Savart lui-même, n'étaient en quelque sorte que d'habiles mécaniciens.

Le plus étrange, c'est qu'aucun trait d'union n'avait été jeté entre l'acoustique et la musique : la science restait stérile, l'art n'obéissait qu'aux impulsions d'une esthétique instinctive. Quelques grands esprits, Pythagore, Kepler, Euler, Rameau, d'Alembert, avaient sans doute deviné entre ces choses une secrète parenté; mais ces vagues intuitions n'avaient jamais abouti à des lois. Les plus savans traités d'harmonie ne sont que la collection de règles empiriques consacrées par l'expérience des siècles.

Aujourd'hui tous les phénomènes jusque-là décousus viennent prendre place dans une admirable synthèse. Le physicien de Heidelberg n'est point un de ces expérimentateurs qui, errant à tâtons dans le domaine des faits, viennent par hasard trébucher sur une vérité inconnue : armé du flambeau de la haute analyse mathématique, il marche d'un pas assuré; il n'attend pas, il évoque les phénomènes; d'un autre côté, pénétré des principes féconds du dynamisme moderne, il ne voit dans le monde que force et mouvement, et les lois de la mécanique rationnelle le guident dans l'étude de toutes les manifestations de la matière.

Considérant le son comme un mode particulier des mouvemens moléculaires, il a su tirer de l'étude de ces mouvemens toutes les conséquences que les mathématiques y avaient laissées pour ainsi dire à l'état embryonnaire, et il a imaginé des instrumens, des appareils où ces conséquences, visibles pour l'esprit, le deviennent pour les sens. Plus d'à peu près, plus d'approximations, plus d'inductions éparses; tout se tient, tout s'enchaîne en ce vaste système, et nous sommes conduits des phénomènes les plus élémentaires de la vibration des corps sonores aux lois hier encore profondément mystérieuses de l'harmonie et de la combinaison des sons. Nous découvrons le secret naguère impénétrable du timbre, cette étrange propriété du son; nous comprenons en quoi diffèrent les mêmes notes sur des instrumens divers. Rameau avait dès longtemps deviné que les sons musicaux sont formés de plusieurs sons simples, comme la lumière est composée de rayons divers; mais M. Helmholtz a trouvé le moyen de décomposer le son le plus complexe, et de discerner ainsi, dans le concert le plus bruyant, les notes simples les plus fugaces : découverte aussi étrange que féconde, puisque dans la nature il n'y a point de notes simples et que ses bruits sont tous des fusions, des concerts, des accords. En expliquant le timbre, M. Helmholtz a montré du même coup ce qui distingue et caractérise les voyelles. Poussant sa découverte à bout, il en a fait sortir

une à une toutes les lois de l'harmonie musicale; le physiologiste, succédant au physicien, a expliqué comment l'oreille humaine analyse les perceptions sonores et de quelle façon des impressions multiples y déterminent l'unité de la sensation; enfin le musicien a fait sortir une à une de l'analyse même des sons les lois complexes et jusqu'ici tout empiriques de l'harmonie.

Ainsi agrandie, l'acoustique n'est plus cette science aride et banale dont les rudimens se trouvent encore exposés sans art dans tous les traités de physique; elle devient une branche de la dynamique universelle en même temps que de l'esthétique. Ce n'est plus seulement un chapitre de l'élasticité des corps, c'est une sorte de grammaire musicale : pas plus sans doute que la grammaire ordinaire ne fournit au littérateur des idées, elle ne peut prêter au musicien des mélodies; mais elle lui apprend à écrire correctement en musique, elle lui donne non le génie, mais le style.

I.

S'il était besoin de preuves pour faire comprendre que la matière n'est point continue, mais qu'elle est composée de parties, il suffirait de citer le phénomène du son. Dans un corps sonore, qu'il soit solide, liquide ou gazeux, toutes les molécules se déplacent et entrent en vibration. Si ces mouvemens sont confus, de durée et d'intensité inégales, on n'entend qu'un *bruit;* s'ils sont rhythmiques et pendant quelque temps semblables à eux-mêmes, on entend un *son*. La molécule qui exécute sa danse invisible peut avoir été entraînée plus ou moins loin de sa place originelle; de là un son plus ou moins intense. L'amplitude du mouvement règle l'intensité du son, la vitesse de la vibration périodique en détermine la hauteur ou la place sur l'échelle musicale. Les notes graves résultent d'une vibration lente, les notes aiguës d'un frémissement plus rapide, plus précipité. La molécule, libre et complaisante, se prête à une infinité de vitesses; mais l'oreille humaine ne perçoit facilement et avec plaisir que les vibrations enfermées entre certaines limites (1). L'oreille peut saisir un son qui réponde à 38,000 vibrations; mais alors la sensation devient douloureuse, et à ces vitesses les notes ne se distinguent plus nettement les unes des autres.

L'échelle des vibrations du piano de 7 octaves va de 33 à 3960, et la différence de ces chiffres témoigne déjà de l'élasticité sensi-

(1) La note la plus basse d'un orchestre est le *mi* inférieur de la contre-basse, qui correspond à 41 vibrations par seconde; la note la plus haute est le *ré* supérieur de la petite flûte, qui nécessite 4752 vibrations par seconde.

tive de notre appareil auditif et du nombre infini des combinaisons qu'une gamme aussi riche offre à l'harmonie (1).

L'étude des mouvemens vibratoires faite par Galilée, Newton, Euler et Daniel Bernouilli a dès longtemps fourni tous les élémens pour la connaissance des sons au point de vue de l'intensité et de la tonalité; mais il y a dans le son une autre qualité, le *timbre*, qui, lorsque M. Helmholtz en aborda l'examen, défiait encore tous les efforts des physiciens. Le *timbre* n'a pas besoin d'être défini; nous savons tous distinguer une note de piano de la même note jouée sur un violon; nous reconnaissons de même l'*a*, l'*o*, l'*i* chantés par le même chanteur et sur la même note; les voyelles ne sont, pour ainsi dire, que les timbres particuliers et changeans de la voix humaine. Qu'est-ce donc cependant que cette qualité particulière du son qui ne dépend ni de la hauteur, ni de l'intensité?

Les physiciens géomètres avaient une réponse à cette question : dans le corps sonore, disaient-ils, chaque molécule est en mouvement et décrit une orbite invisible. La vitesse de la révolution détermine la tonalité, mais la forme même de l'orbite ne saurait être sans influence; voilà l'élément qui doit déterminer le timbre (2). C'est là, on doit l'avouer, une de ces explications qui n'expliquent rien : elle ne donne à l'esprit qu'une satisfaction mensongère. On peut bien admettre d'une façon vague que les inflexions plus ou moins rapides, les hérissemens plus ou moins aigus, les courbures plus ou moins amollies de l'onde sonore aient de l'influence sur la *qualité* du son; mais où est le rapport direct entre cette géométrie et les impressions que produisent sur nous des timbres différens? Je veux savoir pourquoi les soupirs du hautbois diffèrent des frémissemens du violon, des éclats de la trompette, des sons étouffés du cor, des doux nasillemens du basson; je voudrais comprendre en quoi diffèrent les divers jeux de l'orgue, pourquoi ses harmonies peuvent flotter depuis le rugissement jusqu'à des bruits si suaves qu'ils semblent des battemens d'ailes séraphiques, pourquoi son souffle tantôt m'ébranle, me traverse, et tantôt me caresse comme feraient d'invisibles baisers. Si, pour contenter ma curiosité, on lui offre seulement quelques dessins où soient figurées des

(1) Sur quelques orgues, on a construit récemment des tuyaux qui n'ont que 16 vibrations par seconde; mais des notes si basses, de même que les plus hautes, ne produisent sur l'oreille que des effets peu satisfaisans; elles ne doivent être employées que rarement et comme des auxiliaires des octaves supérieures.

(2) On sait que, pour représenter aux yeux les mouvemens vibratoires, on les figure par des courbes sinueuses pareilles à celles qu'offrent à la surface de l'eau des ondes successives : la hauteur de l'onde peint au regard l'intensité du son, la longueur de l'onde figure la vitesse de la vibration et par conséquent la tonalité; la forme enfin de l'onde, variable à l'infini, représenterait le timbre.

ondes de toute forme, elle ne saisit point le lien entre une telle cause et de tels effets.

M. Helmholtz a cherché l'explication du timbre dans un phénomène déjà connu depuis longtemps, mais qu'on n'avait pas, avant lui, suffisamment approfondi. Supposez une corde vibrante, une corde de piano, par exemple, accordée à une certaine note; nommons cette note le *son fondamental*. Écoutez bien pourtant, et chacun peut faire aisément cette expérience, le son rendu par la corde pendant qu'elle vibre pleinement : vous entendrez bientôt avec un peu d'attention deux ou trois notes beaucoup plus hautes, beaucoup plus faibles, qui semblent comme des échos lointains de la note fondamentale. Il semble que la vibration de la corde visible fasse vibrer sympathiquement des cordes invisibles; de ces cordes invisibles, la première, comme si elle était plus petite de moitié, vibre deux fois plus vite; la seconde, trois fois plus petite, vibre trois fois plus vite; une autre, quatre fois plus petite, quatre fois plus vite, et ainsi de suite. A la voix principale répondent des voix lointaines, effacées, de plus en plus hautes : en exerçant bien l'oreille, on arrive à entendre toujours au-dessus des notes simples le chœur des notes *harmoniques;* tel est le nom que donnent les physiciens à ces sons qui correspondent à des nombres de vibrations deux, trois, quatre, cinq fois plus grands que celui du son fondamental.

Cependant ces cordes invisibles ne sont, on l'a compris, qu'une pure hypothèse; dans la réalité, c'est la corde matérielle vibrante qui, spontanément, librement, se subdivise en deux, trois, quatre, cinq parties, après avoir produit sous la première impulsion et dans l'universalité de cet ébranlement le son fondamental. Les parties continuant à vibrer comme des cordes distinctes donnent la série des sons harmoniques (1). Toutes ces vibrations se superpo-

(1) La gamme est composée de sept sons principaux : la tonique, la seconde, la tierce, la quarte, la quinte, la sixte, la septième; l'octave, qui fait suite, recommence la même série d'intervalles. Les deux tons majeur et mineur se distinguent en ce que l'intervalle de la tierce est différent dans ces deux gammes; la tierce est alors dite ou majeure ou mineure. Prenons un exemple pour mieux faire comprendre ces termes : je suppose la gamme en *ut* :

ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.

La tierce est la troisième note, *mi*, la quinte est la cinquième note, *sol*. L'intervalle de la tierce majeure est celui d'*ut* à *mi*; l'intervalle de la tierce mineure, un peu moindre, est celui d'*ut* à *mi* bémol ou *mi* diminué. La série des sons harmoniques comprend l'octave aiguë, la quinte de cette octave, les deux notes parasites que des oreilles peu exercées entendent le plus facilement, la double octave, la tierce majeure et la quinte de la double octave. Après ces six notes s'offre une note dissonante qui provient de la division spontanée de la corde en sept parties : quand cette note se fait encore entendre, elle donne au son quelque chose de strident. Sur les trois notes qui

sent sans se contrarier en rien : il n'est pas besoin, pour le faire comprendre, de citer le beau théorème de Fourier sur ce que les géomètres nomment la superposition des petits mouvemens : on n'a qu'à penser à un flotteur, à une bouée suspendue sur l'eau; docilement elle monte, s'abaisse, s'incline, se relève au gré de toutes les vagues, de tous les vents; de même la petite molécule obéit en même temps à plusieurs ondulations, les unes lentes, les autres rapides; le mouvement total qui en résulte peut représenter une somme indéfinie de mouvemens distincts.

Le phénomène que je viens de décrire n'est qu'un cas particulier d'un phénomène général. Tout corps devient, pendant qu'il résonne, le centre de plusieurs systèmes d'ondes sonores indépendantes à chacun desquels correspond une note. Ce serait une grande erreur de croire cependant que les notes supérieures qui s'ajoutent à la note fondamentale forment toujours avec cette dernière un chœur agréable pour l'oreille. La nature n'a aucun souci de notre sensibilité : tous ses bruits en réalité sont des discordances. Les notes parasites qui complètent un son ont été nommées des *harmoniques*, parce qu'on les a observées d'abord dans le cas des cordes vibrantes, et dans ce cas même ce nom est presque impropre : les premières harmoniques, il est vrai, remplissent les places de l'accord parfait (1); mais la septième et la neuvième note supérieure n'appartiennent plus aux consonnances musicales qu'affectionne notre instrument auditif. La plupart des corps sonores font entendre outre le son fondamental des notes parasites absolument discordantes et auxquelles on ne doit pas donner le nom d'harmoniques.

Il n'en est pas moins vrai qu'on doit considérer tout son en général comme accompagné d'un cortége, d'un chœur de notes supérieures plus ou moins affaiblies. L'oreille reçoit une impression totale où domine nécessairement l'effet de la tonique. Elle décompose, il est vrai, la vibration complexe qu'elle perçoit en ses composantes simples, dont chacune correspond à une note particulière; l'impression du son reste une en dépit de cette analyse, car, aussitôt que

suivent, encore plus aiguës, deux seulement rentrent dans l'échelle des consonnances. Il n'est guère nécessaire de suivre plus loin cette série, qui, en théorie seulement, n'a point de limites, car, à mesure que les notes qui s'ajoutent au son fondamental s'éloignent de la tonique, elles perdent rapidement d'ordinaire en intensité.

(1) L'accord parfait est formé de la tonique, de la tierce, de la quinte et de l'octave. Deux notes sont *dissonantes* lorsque, résonnant ensemble, elles se troublent mutuellement de manière à produire des intermittences périodiques de force et de faiblesse, qu'on nomme des *battemens*. Toute sensation intermittente irrite et fatigue les nerfs; c'est ce qui explique le déplaisir causé à l'oreille par les battemens. Deux notes sont *consonnantes* quand les vibrations qui les produisent ne se contrarient point de manière à produire des battemens.

le clavier de l'appareil auditif a recueilli toutes ces vibrations que produit et enchaîne un même mouvement ondulatoire, la synthèse se refait dans le centre nerveux où aboutit le nerf acoustique, et les sensations multiples se confondent en une seule impression.

Il est permis de dire que, malgré sa sensibilité ou plutôt en raison même de cette sensibilité, l'oreille n'est pas l'appareil le mieux approprié à faire systématiquement l'analyse des sons; elle ne peut déceler sûrement, ni classer dans un son complexe toutes les notes composantes. Il est rare que la physique puisse s'en fier à l'observation directe des sens; il faut qu'elle trouve des appareils où les phénomènes se simplifient, de telle sorte qu'on puisse étudier un à un les élémens qui les constituent.

Si le physicien veut opérer à son gré la décomposition de tous les sons, il faut donc qu'il dispose d'un appareil qui remplisse deux conditions essentielles. Son instrument doit laisser entendre une note simple, et il ne doit laisser entendre aucune des notes qui l'enveloppent ou la dominent dans le son composé. C'est ce problème délicat que M. Helmholtz a heureusement résolu, et voici de quelle manière.

Tous les sons, on l'a dit, ne sont pas également riches en notes élémentaires. Si les cordes vibrantes sont extraordinairement fécondes en harmoniques, la plupart des corps rendent des sons beaucoup moins complexes. A ce nombre appartiennent les membranes tendues, les verges métalliques, les diapasons. Leur pauvreté acoustique peut encore être augmentée, si on les met en communication avec une boîte creuse dont la résonnance propre enfle une seule note au détriment des autres.

Tout le monde sait qu'on enfle le son fondamental d'un diapason et qu'on étouffe les notes discordantes en le plaçant sur une caisse sonore de dimensions convenables. Dans ces conditions, le diapason ne fait plus entendre qu'une note élémentaire dégagée de toute note parasite. Une membrane tendue sur un tambour agit de même façon. La résonnance du tambour ayant pour effet d'enfler une note et d'étouffer les autres, un tel appareil peut donc servir à déceler, en y faisant écho, la note maigre et toujours simple qu'il produit par lui-même; il entrera forcément en branle dès que l'air lui apportera le mouvement qui lui convient, car rien de plus contagieux et de plus sympathique que l'ébranlement sonore. Que dans ces circonstances une membrane ou un diapason vibre spontanément, c'est un fait d'expérience presque vulgaire. Donnez un coup d'archet sur une corde, et le flux de l'air tirera bientôt comme un soupir d'une corde voisine accordée à l'unisson. Soulevez les marteaux d'un clavier et chantez une note avec force, le clavier répondra.

Des chanteurs ont, dit-on, brisé des verres en tenant longtemps avec force la note qui répondait à leur vibration naturelle. Deux diapasons montés sur des boîtes de résonnance sont d'accord : je remue l'un, l'autre remuera; mais, si je laisse seulement tomber sur l'un des deux une goutte d'huile ou de cire, l'harmonie moléculaire sera rompue, l'écho ne répondra plus. Une membrane appliquée à une caisse de résonnance trahira donc, au milieu d'une cacophonie extérieure, la note unique qui répond à sa propre vibration; elle sera comme un homme qui, sourd à tous les bruits, n'aurait d'oreille que pour un seul.

M. Helmholtz a profité des propriétés des membranes pour en faire de vrais *analyseurs* des sons. Coupez horizontalement une bouteille vers la moitié de sa hauteur, prenez le haut de cette bouteille coupée, tendez une peau sur sa plus large ouverture, et vous aurez le singulier appareil acoustique que M. Helmholtz nomme un *résonnateur*. L'air pénètre par le goulot dans la bouteille, mais, quelque bruit qui le traverse, la membrane ne frémira que s'il s'y mêle une ondulation qui puisse s'harmoniser avec sa vibration naturelle; une note, toujours la même, la remuera; toutes les autres, quelle qu'en soit l'intensité, la laisseront immobile.

Ce résonnateur grossier n'est pourtant pas celui que M. Helmholtz a employé dans ses expériences : pour membrane, il prend le tympan même de l'oreille, et il y applique des globes creux de verre ou de cuivre qui servent de bouteille sonore ou de résonnateur. Ces globes, de grandeur variable, ont tous une pointe percée, semblable à la queue d'une poire, qui pénètre dans l'oreille; du côté opposé de la poire, un orifice circulaire est ouvert pour l'accès de l'air.

La membrane du tympan ferme la pointe mince du résonnateur quand on l'applique à l'oreille : or chacune de ces grosses poires creuses possède sa note fondamentale, qui est en rapport avec les dimensions de la boule et avec la grandeur de l'ouverture. Lorsqu'on introduit la pointe de l'une de ces poires dans une oreille en ayant soin de boucher l'autre, on se condamne à n'entendre plus qu'une seule note : chaque résonnateur nouveau est comme une oreille nouvelle qui ne serait construite que pour un son. Au milieu du concert le plus bruyant, toutes les autres notes semblent étouffées, tandis que la note du résonnateur éclate avec force chaque fois que l'harmonie la ramène; bien plus, on peut la rechercher, la retrouver dans les bruits les plus vagues, les plus indistincts, dans les sifflemens du vent, dans le vacarme d'une foule, dans les murmures et le retentissement des eaux courantes. Le résonnateur est un véritable réactif qui décèle toujours le son qui lui est propre :

aussi permet-il aux physiciens qui auraient l'oreille la moins assouplie aux nuances musicales de faire une foule d'expériences qui leur étaient autrefois interdites; il met l'acoustique la plus fine à la portée des oreilles les plus dures. Telle est la sensibilité de l'instrument qu'il n'entre pas seulement en vibration quand un corps voisin chante sa note fondamentale : il suffit d'un son plus grave, accompagné d'une harmonique avec laquelle sa note puisse s'accorder. Cet ingénieux appareil se prête donc admirablement à l'étude des notes harmoniques; si faibles qu'elles soient, il les retrouve, les tire pour ainsi dire du milieu sonore où elles se noyaient.

C'est avec une série de résonnateurs diversement accordés que M. Helmholtz est arrivé à analyser facilement tous les sons, de même que par des moyens mécaniques, des prismes de verre par exemple, on décompose la lumière. Il a divisé le son en lui opposant des résonnateurs de forme et de grandeur diverses. Les sons de la plupart des instrumens de musique se composent de notes partielles d'intensité différente; ces notes composantes se mêlent dans la sensation ordinaire, qui en forme spontanément la synthèse, mais on peut les isoler, les trier en quelque sorte en usant de ces oreilles artificielles qui ne sont adaptées qu'à une vibration unique.

Il faut distinguer entre l'*impression* et la *sensation* du son : l'impression résulte de la communication d'un mouvement matériel à une partie du système nerveux, la sensation rapporte ce mouvement à la présence d'un objet externe. L'impression est essentiellement subjective, la sensation cherche au contraire un objet. La première est tout à fait passive, la seconde peut recevoir une éducation plus ou moins complète, s'atrophier ou s'affiner au gré de la volonté. Au milieu d'un concert, qu'avons-nous intérêt à distinguer? Les divers instrumens, violon, flûte, clarinette, basse, etc.; aussi nous apprenons de bonne heure et bien vite à le faire. Dans une conversation bruyante, il nous importe de rapporter les voix aux personnes : l'habitude nous rend ce travail facile; mais s'il nous est absolument nécessaire de reconnaître des sons d'origine diverse, il ne nous sert de rien d'analyser dans un son particulier toutes les notes composantes; cette analyse ne ferait que jeter le trouble dans notre sensibilité. Si nous avions acquis à force d'attention le privilége de décomposer tous les sons, ce morcellement perpétuel nous empêcherait de percevoir aussi aisément que nous le faisons par l'ouïe les phénomènes du monde externe.

Les impressions multiples qu'imprime au système nerveux une note escortée de ses parasites harmonieux se fondent, se marient donc d'ordinaire en une seule sensation. Il faut apporter à l'analyse

de cette sensation une attention très grande, une certaine puissance, une certaine intensité d'abstraction pour y retrouver des impressions diverses : cela peut se faire pourtant, et l'expérience intéresse autant le philosophe que le physicien. Frappez, par exemple, un *ut* sur un piano où les marteaux auront été soulevés pour donner aux cordes toute liberté, vous ne tardez pas à entendre, en prêtant attentivement l'oreille, deux notes supérieures, à peine perceptibles d'abord et bientôt plus distinctes (1). Ces notes, qu'on dirait répercutées par l'écho, répondent à des vibrations trois fois, cinq fois plus rapides que celles de l'*ut* fondamental (2). Pour faire plus facilement l'expérience, il faut se mettre à l'avance dans l'oreille, en la jouant à part, la note harmonique qu'on cherche à entendre (3).

Les instrumens à cordes sont les plus riches en harmoniques; dans la plupart des instrumens à vent et surtout dans la voix humaine, il est beaucoup plus difficile de les entendre. Cependant Rameau les avait déjà très bien décelées dans la voix de l'homme (4). Il avait remarqué que le son fondamental est escorté de deux notes aiguës, la quinte de l'octave et la tierce majeure de la double octave. C'est même à ce grand musicien que l'on doit les expressions de *son fondamental* et de *sons harmoniques*. Il essaya de baser sur le phénomène de la résonnance multiple toute la théorie musicale, et d'en déduire la formation de la gamme et jusqu'aux principales règles de l'harmonie. Son œuvre malheureusement devait rester

(1) Le *sol* de l'octave supérieure et le *mi* de la double octave.

(2) Les vibrations de vitesse double et quadruple (qui répondent à l'octave et à la double octave) sont beaucoup plus difficiles à saisir.

(3) On pourrait croire, puisqu'on entend mieux ce que l'on veut entendre, qu'il y a dans le phénomène une illusion de l'esprit; mais les incrédules sont bien faciles à détromper. Prenons une fine corde métallique : en vibrant, elle se divisera spontanément en deux, trois, quatre, cinq parties, pour donner toutes ses harmoniques; les points de division se nomment les *nœuds* et restent immobiles dans le mouvement relatif. Entre deux nœuds se place ce qu'on nomme un *ventre*, point où l'élan vibratoire entraîne la corde le plus loin possible de sa position primitive. Cela étant bien compris, supposons que la corde vibre pleinement de façon à donner toutes ses harmoniques (et on peut en obtenir jusqu'à seize à la fois), il sera facile de supprimer à volonté certaines d'entre elles en touchant légèrement du doigt ou avec un pinceau les points de la corde où la théorie apprend à l'avance que doivent se trouver les ventres correspondant à ces harmoniques. Si je touche le milieu de la corde, toutes les harmoniques d'ordre impair disparaissent; si l'arrêt porte au tiers de la longueur, les nos 3, 6, 9 font défaut. On peut varier et nuancer cette expérience à l'infini, appuyer plus ou moins légèrement sur le point de la corde qu'on veut étouffer, faire passer le son par des gradations successives, depuis le timbre le plus plein jusqu'au timbre le plus grêle, l'enrichir et l'appauvrir à volonté; l'oreille suit docilement toutes ces métamorphoses. Elle ne perçoit plus les harmoniques dès qu'elles viennent à manquer; celles-ci ont donc une réalité absolue et indépendante des sensations subjectives de l'observateur.

(4) *Élémens de Musique*. Lyon 1762.

imparfaite, car, sans moyens mécaniques d'analyser les sons, il connaissait trop peu d'harmoniques, et était réduit à tâtonner dans la direction où le poussaient, à défaut de la science, son génie profond et la délicatesse rare de ses perceptions. Helmholtz a complété l'œuvre imparfaite du musicien français : ses instrumens fournissent à l'harmonie des guides sûrs; l'analyse des sons devient aussi aisée, aussi précise qu'elle était autrefois vague et difficile.

Depuis longtemps, les constructeurs d'orgues avaient senti la nécessité d'enfler les harmoniques de la note fondamentale. Les tuyaux d'orgue sont par nature relativement pauvres en harmoniques; aussi, quand on tient à donner à une note beaucoup d'éclat et de puissance, on la renforce d'un jeu spécial, composé de trois à sept tuyaux d'étain accordés dans le rapport des consonnances harmoniques, c'est-à-dire à l'octave ou à la quinte les uns des autres (en Italie, on emploie aussi la tierce). Cet ensemble de tuyaux qui résonnent en commun se nomme une *fourniture* et s'emploie pour le *plein jeu*. Il donne à l'oreille la sensation d'une *seule* note, qui est la plus grave de l'assemblage; les harmoniques aiguës n'ont pour effet que d'enrichir, d'assaisonner le son, de le timbrer. La théorie des *fournitures* était restée jusqu'à ce jour une énigme pour les physiciens comme pour les constructeurs d'orgues : elle s'explique très bien depuis que M. Helmholtz a démontré par l'expérience que tout son musical est analogue au chant d'une fourniture.

La connaissance des harmoniques devait, à cela près, rester stérile tant qu'on les prenait pour des échos fugaces, irréguliers, trop faibles pour que l'oreille eût besoin d'en prendre souci. On sait aujourd'hui qu'elles jouent un rôle prépondérant dans le phénomène du son, qu'elles lui donnent la qualité, le timbre, ce qu'on pourrait nommer la couleur. On fait de la *musique grise* avec des instrumens qui ne donnent qu'un son fondamental, des membranes, des diapasons, des cordes gênées en leurs mouvemens, des tuyaux d'orgue larges et fermés; on fait de la *musique colorée* avec des cordes librement vibrantes, des tuyaux d'orgue renforcés de fournitures. Chaque son est alors plein d'harmoniques, et les impressions se pressent en foule sur l'appareil auditif.

On est surpris, dès qu'on se met à étudier les harmoniques, de les trouver quelquefois si sonores; il ne faut point les tenir pour faibles parce qu'on a quelque difficulté à les distinguer, car cette difficulté tient moins à la faiblesse des vibrations qu'à un phénomène à la fois physiologique et psychologique. Nous n'avons aucune peine à rapporter des sons divers à des instrumens différens; mais ce n'est point assez de dire que l'expérience nous a permis de les distinguer sans effort, il faut considérer que mille

circonstances matérielles nous y aident sans cesse. Sur des instrumens divers, la même note a des phases d'intensité diverses; elle éclate et meurt lentement sur un piano, elle s'enfle dans un instrument à vent; sur le violon, surtout quand l'artiste est maladroit, une série de petites interruptions y ajoutent quelque chose de grinçant. Chaque instrument ou chaque voix suit de plus un rhythme particulier : les notes, ici rapides et voltigeantes, là sont lentes, solennelles; les intervalles diffèrent aussi, tantôt les notes sautent, bondissent librement, tantôt elles montent et descendent avec lenteur. Enfin dans chaque instrument la production du son s'accompagne de petits bruits caractéristiques. L'archet du violon frotte, gratte, l'air siffle aux ouvertures des instrumens à vent; le bruit sec des touches se mêle sur le piano aux vibrations des cordes. Notre sensibilité est habituée à toutes ces nuances, et ces circonstances expliquent pourquoi nous distinguons habituellement les sons, même à l'unisson; mais qu'on fasse entendre à l'oreille la plus fine deux notes produites dans des conditions physiques *absolument identiques*, à l'octave par exemple l'une de l'autre, et l'oreille déroutée croira entendre seulement le son le plus grave, la note supérieure sera perdue, fondue dans la note inférieure (1). L'oreille naturelle a peu d'aptitude à séparer des notes harmoniques; aussi arrive-t-il constamment aux meilleurs musiciens de se tromper d'une octave. Le fameux violoniste Tartini (2), qui avait poussé très loin la théorie musicale, a surélevé d'une octave un grand nombre de tons qui naissent de la concurrence de deux sons.

II.

De ce qui précède on peut conclure que le *timbre* musical résulte de la fusion de notes aiguës plus ou moins nombreuses, plus ou moins intenses, avec un son fondamental; cette importante découverte donne le moyen de caractériser le rôle des divers instrumens de musique et d'en établir en quelque sorte la hiérarchie harmonique. Je commence par les instrumens dont la sonorité est non-seulement pauvre, mais encore enfermée dans de perpétuelles dis-

(1) Helmholtz en a fait l'expérience en faisant vibrer l'air dans deux carafes à l'orifice desquelles aboutissaient des tuyaux de caoutchouc où un soufflet faisait passer de l'air. Quand la carafe accordée sur la note la plus grave entrait en vibration, elle faisait entendre une note étouffée dont le timbre rappelait le son de la diphthongue *ou*; quand les deux carafes vibraient ensemble, on entendait toujours le son fondamental, seulement l'addition du deuxième son, qui était l'octave harmonique du premier, donnait au son total le timbre d'o.

(2) *Traité de l'Harmonie*, 1754.

cordances. La cloche, le diapason, les harmonicas, les tambours et tambourins n'offrent aux musiciens que peu de ressources et d'un emploi périlleux. Les sons qu'on en tire s'accompagnent des parasites suraiguës en désaccord avec la note fondamentale. J'ai dit comment on peut corriger ce défaut dans le diapason, en le plaçant devant une boîte de résonnance. Il ne donne alors qu'une vibration, un son simple, toujours le même, et n'a dans l'orchestre qu'un genre d'utilité parfaitement connu.

Il ne serait pas aussi facile d'étouffer les dissonances de la cloche; tout l'art des fondeurs s'applique à trouver empiriquement une forme telle que les notes supérieures ne jurent point avec la note fondamentale. En attendant, une oreille juste ne saurait goûter les carillons dont certaines villes sont si fières. La musique en est fausse, et ces dissonances perpétuelles, dont le retour régulier fait encore mieux ressortir l'aigreur, mettent à la torture une sensibilité quelque peu délicate. La cloche, il est vrai, a été employée dans des opéras pour produire certains effets dramatiques; mais elle remplit alors d'autant mieux son rôle qu'elle jette une sorte de désarroi lamentable dans tout l'orchestre.

Les membranes offrent peu de ressources à l'harmonie. Les compositeurs modernes ont pourtant singulièrement abusé des timbales, et souvent le roulement s'en fait entendre tout à fait hors de propos. Le tambour ordinaire sert à marquer vigoureusement le rhythme d'une marche, le tambour de basque accentue la mesure d'une danse rapide; mais ce sont là, il faut l'avouer, des instrumens de sauvages, et la science musicale peut les mépriser.

Les instrumens les plus dociles de l'harmonie seront toujours les cordes vibrantes : avec quelques violons, Mozart, Beethoven, portent l'âme humaine aux plus hauts sommets de l'émotion musicale; rien n'ébranle l'être intérieur aussi profondément, rien ne lui imprime un élan aussi plein, aussi noble que les riches et puissans accords d'un orchestre d'instrumens à cordes. C'est pourquoi la lyre est encore le symbole de la grande harmonie, de celle qui combine des sons et non des bruits, qui a une âme enfin; c'est pourquoi le violon, la viole, la harpe, sont avec elle les seuls attributs que les peintres donnent à la musique. C'est par la même raison que, dans un tableau célèbre, Dominiquin n'a pas hésité à montrer sainte Cécile jouant de la contre-basse. Les instrumens à cordes se divisent en deux classes : dans la première, on pince les cordes ou on les frappe; dans la seconde, on les frotte avec un archet. A la première classe appartiennent le piano, la harpe, la guitare, la cithare et le violon par les *pizzicati*. Les cordes pincées ou frappées donnent un son très riche en harmoniques; le nombre

et l'intensité de ces dernières dépendent de la façon dont la corde est ébranlée, du point où on l'ébranle, enfin de l'épaisseur, de la raideur et de l'élasticité de la corde. Sur la harpe et la guitare, on pinçe la corde avec le doigt; sur la cithare l'on se sert d'un anneau ou plectrum. Sur le piano, la corde est frappée vivement par un marteau. Plus le choc est grand, plus la force vive imprimée à la corde tend à y multiplier les ondulations harmoniques. Aussi y a-t-il avantage sur le piano à employer des marteaux lourds et très élastiques qui bondissent sur la corde. Les luthiers savent que la composition de ces marteaux a l'influence la plus directe sur le timbre de l'instrument. Avec un bon piano, on entend facilement les six premières harmoniques de chaque note; la septième fait défaut, parce que les luthiers la suppriment en choisissant d'une manière convenable le point où le marteau heurte la corde (1).

Le frottement de l'archet détermine sur les cordes des vibrations dont la théorie n'est pas aussi simple que dans le cas du simple choc. Les notes harmoniques naissent toutefois avec facilité sous la douce torsion de l'archet. La note fondamentale ainsi obtenue est relativement plus puissante que celle d'un clavier ou d'une guitare; les six premières harmoniques demeurent plus faibles, mais en revanche les plus aiguës, depuis la sixième jusqu'à la dixième, sont plus distinctes, ce qui donne au son total un éclat plus perçant. Tout le monde sait que les cordes du violon communiquent leur vibration à une boîte sonore, faite de bois mince et élastique, qui joue le rôle d'un résonnateur. La qualité, le timbre des sons tient non-seulement au coup d'archet, mais encore à l'élasticité plus ou moins parfaite de la caisse sonore, aux nuances les plus délicates de ses

(1) Il suffit, nous l'avons dit, pour supprimer une vibration, de déterminer un nœud à un des points où cette vibration nécessiterait un ventre; touchez, par exemple, le milieu de la corde, et elle ne pourra vibrer dans son entier, ni par tiers, ni par cinquièmes, etc. Sur le piano, les marteaux sont placés de telle façon qu'ils frappent les cordes en des points placés environ entre le septième et le neuvième de leur longueur. L'expérience de deux siècles a conduit les luthiers à adopter cette règle empirique, et la théorie démontre qu'elle a précisément pour effet de supprimer ou du moins d'affaiblir considérablement la septième et la neuvième harmonique, qui sont toutes deux en dissonance avec la tonique. Dans les hautes octaves, les cordes sont très courtes et très raides, et on les frappe encore plus près de l'extrémité pour laisser plus de liberté au développement des harmoniques et pour donner au son du brillant. Sur ces parties élevées de l'instrument, les harmoniques ont peine à naître à cause de l'extrême tension des cordes; mais dans les parties moyennes et basses il arrive que certaines harmoniques sont plus intenses que le son fondamental lui-même. Le toucher a une influence marquée sur ce phénomène; aussi n'y a-t-il pas d'instrument dont le timbre soit aussi variable, aussi souple, aussi personnel que celui du piano. Sous des doigts habiles, il se prête aux effets les plus divers, et semble prendre des voix différentes au gré de l'artiste.

courbures. Un mauvais joueur n'arrachera d'un de ces violons que les artistes vénèrent et se disputent que des sons secs et grinçans : un bon violoniste réussira sans peine à tirer d'un instrument médiocre des sons tendres, nourris et onduleux.

Arrivons à un autre ordre d'instrumens, les instrumens à vent. Dans les uns, le courant d'air souffle contre une arête aiguë; dans d'autres, il fait vibrer une sorte de langue élastique qu'on nomme *anche*. A la première classe appartiennent les flûtes et une nombreuse catégorie de tuyaux d'orgue. Dans la flûte, la bouche de l'artiste lance un courant d'air sur l'arête tranchante d'un orifice ouvert dans un tube cylindrique. Dans les orgues, on voit des tuyaux carrés en bois ouverts par le haut, ou des tuyaux cylindriques fermés en étain; ces grandes colonnes d'air sont mises en vibration par le jet du vent contre un biseau tranchant. L'air reçoit une série de chocs sur ce biseau et produit un bruit qui est le mélange confus d'une multitude de notes. La colonne d'air, faisant office de résonnateur, s'approprie et enfle celles de ces notes dont les vibrations lui conviennent; en se développant, ces notes font bientôt taire le petit murmure de l'orifice, et l'on n'entend plus, de loin surtout, que la puissante harmonie du son dominant. Le timbre du tuyau dépend donc du nombre et de l'intensité des harmoniques qu'il est apte à produire; plus les tuyaux sont étroits, plus facilement la colonne emprisonnée peut se charger de vibrations; plus au contraire on les élargit, plus la colonne d'air a peine à se subdiviser, et plus on donne de prédominance à la note fondamentale seule. C'est pour cela que les registres des cylindres minces et étroits représentent, si l'on me permet le mot, les instrumens à cordes dans le majestueux orchestre de l'orgue; ce sont les registres du *violon principal*, du *violoncelle*, de la *basse*, de la *viole*. Ils fournissent un son riche et coloré, où l'on peut distinguer encore jusqu'à six harmoniques. Dans les tuyaux plus larges, les harmoniques s'évanouissent; dans ce qu'on nomme les *voix principales*, dont le timbre caractérise essentiellement l'orgue, la note fondamentale domine, grave, molle et pourtant puissante, et les notes supérieures sont réduites à un rôle secondaire. Dans les tuyaux en bois, ces registres ne laissent plus entendre que l'octave avec une trace de la quinte aiguë, tout le reste a disparu.

La particularité des instrumens à vent tient à ce que la vitesse du jet de l'air a une action directe sur la note fondamentale; en lançant le vent de plus en plus vite, on obtient, non pas la même note plus ou moins intense, mais une succession d'harmoniques. C'est ce qui fait qu'il ne faut point compter sur le vent pour obtenir les nuances du *piano* et du *forte*; pour enfler ou diminuer le son,

on n'a d'autre moyen que de changer les registres, d'employer tantôt les plus retentissans, les plus timbrés, tantôt les plus doux et les plus voilés. L'organiste rencontre donc des difficultés toutes spéciales dans le jeu expressif; il ne peut modifier l'accent que par saccades discontinues : aussi l'orgue ne convient-il pas comme les instrumens à cordes à certaine musique passionnée, qui berce la sensibilité musicale, la caresse et l'enveloppe d'entrelacemens souples et pour ainsi dire vivans. En revanche quelle majesté ne donne point à son jeu la plénitude de ses notes, qui, tant qu'elles sont tenues, conservent la même puissance! Comme ces voix mâles, résolues, patientes, où l'on ne sent jamais l'émotion de l'homme, conviennent bien à une musique austère, qui ne cherche ses effets que dans les savantes combinaisons de l'harmonie! Le caractère impersonnel de l'orgue en fait l'instrument religieux par excellence; il y a quelque chose de plus implacable dans ses rugissemens et ses tonnerres que dans ceux d'un orchestre ordinaire, et dans les mélodies les plus douces et les plus tendres on sent je ne sais quelle sérénité, quel détachement de la passion humaine; le trouble devient terreur, le plaisir extase. Raphaël voulant peindre la musique sacrée montre sainte Cécile offrant au ciel un petit jeu d'orgue qu'elle tient entre les mains : à ses pieds gisent en désordre et demi-brisés les instrumens de la musique profane, violes sans cordes, tambours de basque, triangles, tambourins.

Dans les instrumens *à anche*, les vibrations sont produites par une petite languette qui frémit sous le courant d'air venant d'une soufflerie ou des poumons. On use de ce moyen dans certains registres d'orgue, dans l'*harmonium*, dans la clarinette, le hautbois, le basson. Les lèvres humaines fonctionnent elles-mêmes comme anches membraneuses sur le cor, le trombone, l'ophicléide et en général sur les instrumens en cuivre. Ce qui caractérise le son dans ces derniers instrumens, c'est l'intensité des harmoniques les plus aiguës; de là vient qu'ils ont un timbre dur, criard et perçant. On pourrait appeler les cuivres les instrumens de la dissonance : aussi ne doit-on les employer que dans un orchestre; ils sont condamnés à un rôle accessoire, et il faut se garder de les y faire prédominer.

En résumé, le musicien veut-il un son mou, sans force, pauvre en harmoniques, il a la flûte. Veut-il des sons musicaux pleins, mais clairs et encore amollis, il a le piano, les tuyaux d'orgue ouverts, certaines notes du cor. Veut-il un son creux, qui résulte de l'isolement des harmoniques impaires, il a les tuyaux d'orgue couverts. Veut-il un son nasal, où il n'y a de même que des harmoniques impaires, mais où dominent les plus aiguës, il a la clarinette. Veut-il des sons expressifs, perçans, riches, il a les instrumens

à cordes, le hautbois, le basson. Veut-il enfin des sons aigus, durs et retentissans, il n'a qu'à choisir parmi les instrumens de cuivre.

III.

Occupons-nous enfin de l'instrument par excellence, de la voix humaine : l'étude en a été singulièrement facilitée par le miroir laryngien ou *laryngoscope*, instrument perfectionné et vulgarisé par un physiologiste, M. Czermak. Ce petit appareil permet de regarder à l'aise dans l'arrière-bouche et d'apercevoir les vibrations qui accompagnent la parole. Les ligamens vocaux agissent à la façon de deux lèvres membraneuses qui, en se fermant et s'entr'ouvrant rapidement, produisent un son, et la chambre résonnante de la bouche ne fait qu'enfler les notes chantées par le larynx. L'anche du larynx, jouissant d'une merveilleuse contractilité, a sur celle des instrumens ordinaires le privilége de pouvoir donner une immense variété de sons. Le mouvement discontinu de l'anche, qui ferme et ouvre alternativement le passage de l'air, se prête d'une façon toute spéciale au développement des harmoniques, et dans le bruit perçant d'une anche libre métallique vibrante l'oreille armée de résonnateurs peut en discerner jusqu'à vingt. Dans une belle voix humaine, il y a une richesse d'harmoniques incroyable. Le son et le timbre d'un instrument à anche sont nécessairement modifiés par la colonne d'air à laquelle se communiquent les mouvemens de la languette. Cette masse d'air agit comme un véritable résonnateur qui enfle certaines notes de l'anche au détriment des autres. Il faut donc considérer l'instrument de la voix humaine comme une anche à note variable, complétée par un résonnateur à résonnance variable. La glotte est l'anche, la bouche le résonnateur. Il est impossible d'imaginer un appareil plus ingénieux, qui montre mieux à quel point les œuvres de la vie dépassent et humilient toujours celles de l'industrie humaine. Tandis que la glotte frémissante chante sur tous les tons de l'échelle musicale, la bouche et la langue docilement se contractent, s'enflent, se creusent, se modèlent, de façon à faire résonner inégalement les harmoniques, et à donner ainsi au son total les timbres les plus différens. A ces timbres, bien autrement distincts que ceux qu'on obtient par des artifices divers du même instrument de musique, on donne le nom de *voyelles*. Tel chœur d'harmoniques est *a*, tel autre *o*, un troisième *i*; les diphthongues qui permettent de passer des unes aux autres par des gradations sans fin ne sont autre chose que des combinaisons intermédiaires.

Cette théorie des voyelles, qui a été proposée pour la première

fois par le physicien anglais Wheatstone et que M. Helmholtz a mise au-dessus de toute contestation, présente à l'esprit je ne sais quoi de singulier qui d'abord choque l'esprit. Cela tient à ce que la voix humaine est, de tous les sons, celui que nous sommes le moins habitués à analyser. Il ne nous vient jamais à l'esprit de considérer une émission de voix autrement que comme une chose *simple;* nous sommes trop habitués à l'écouter avec d'autres préoccupations que les sons ordinaires; pour nous, la voix a une valeur symbolique, représentative, une expression qui en déguise la nature purement matérielle. Aussi, malgré l'extrême complexité harmonique de la voix humaine, elle se dérobe à l'analyse plus que les sons de tout autre instrument, et les résonnateurs artificiels sont ici particulièrement nécessaires. La richesse de la voix dépend, on le comprend aisément, de l'état de la glotte et surtout de la fermeture plus ou moins hermétique de cet orifice. Le moindre rhume irrite les lèvres de l'anche et altère la qualité des sons. A une glotte qui ferme mal correspond une voix terne, sourde, pauvre; quand les ligamens vocaux débordent et battent l'un contre l'autre, le timbre devient dur et rauque. Un infiniment petit fait ces voix enchanteresses dont le charme victorieux nous procure de si vives jouissances.

Au moment où la voix naît sur les lèvres tremblantes de la glotte, elle se compose d'une série de vibrations accordées sur une longue série d'harmoniques. Si rien ne la modifiait, les notes supérieures diminueraient graduellement d'intensité en s'écartant de la note fondamentale, et c'est bien ce qui arrive à peu près lorsqu'on chante la bouche grande ouverte, et que par conséquent le résonnateur buccal agit avec le moins d'efficacité; mais quand on diminue l'orifice de ce résonnateur et qu'on en modifie la forme, soit à l'aide des lèvres, soit à l'aide de la langue, il se produit une véritable sélection parmi les harmoniques; celles dont la vibration peut s'accorder avec les dimensions nouvelles du résonnateur s'accusent fortement, les autres sont étouffées, et c'est ainsi qu'est modifié le timbre de la voix. Le professeur de philosophie de M. Jourdain n'était pas si sot quand il expliquait doctement à son élève étonné de quelle façon il faut remuer la bouche et la langue pour prononcer les diverses voyelles.

Il n'est pas difficile de découvrir quelles sont les vibrations appropriées au résonnateur humain dans les diverses formes qu'il peut prendre, et il importait de le chercher pour savoir quelles sont les notes qui donnent, qu'on me permette le mot, la couleur aux diverses voyelles. Tenez un diapason vibrant devant la bouche, et il résonnera plus fort quand la vibration buccale sera d'accord avec

la sienne. A l'aide d'une série de diapasons accordés, M. Helmholtz a pu chercher ainsi les notes favorites du résonnateur buccal (1). Il résulte de ses délicates expériences que, pour chaque voyelle, pour chaque diphthongue, il y a sur l'échelle musicale des notes privilégiées qui donnent au son sa couleur spécifique et sa pleine valeur. Sans employer l'artifice des diapasons, qui décèlent si bien les notes buccales, écoutez simplement quelqu'un chanter des gammes sur les diverses voyelles, et vous serez surpris de trouver dans la même voix tantôt une si belle sonorité, tantôt tant de maigreur et un caractère si voilé. Pour tirer le meilleur parti possible de l'instrument vocal, on ne devrait chanter sur une voyelle que certaines notes (2).

Si cette théorie est exacte, on comprend qu'on puisse en essayer la reproduction artificielle. Cette tentative avait été faite déjà par un physicien anglais, M. Willis. Prenant un tuyau d'orgue à anche dont il pouvait faire varier la longueur, il en tirait, en allongeant successivement la colonne d'air vibrante, les sons de l'*i*, de l'*e*, de l'*a*, de l'*o*, de l'*u*; mais dans cette expérience on ne faisait point la vraie synthèse des voyelles, on obtenait seulement des effets de résonnance variable sur le son très complexe émis par la languette de l'anche. M. Helmholtz a opéré cette synthèse en mêlant diversement des sons simples, dégagés d'harmoniques. Nous avons déjà dit que les diapasons fournissent le meilleur moyen d'obtenir des notes de cette espèce. Le premier appareil construit par M. Helmholtz portait huit diapasons accordés

(1) Dans ses diverses positions, ce résonnateur s'accorde sur des notes différentes; qu'un chanteur tienne, par exemple, devant la bouche un diapason qui donne fa_1, et qu'il chante une des sous-harmoniques de cette note (c'est-à-dire une note dont fa_2 soit une harmonique supérieure) successivement sur *a, o, i, u, ou,* et on entendra le diapason résonner plus vigoureusement pour *ou* que pour les autres voyelles ou diphthongues. S'il met devant la bouche un diapason accordé au *si* bémol de l'octave supérieure (si bémol$_3$), c'est l'o alors qui agitera plus fortement le diapason; un autre diapason accordé à l'octave du précédent sera plus sensible à l'*a*. Que conclure de là? C'est que lorsque le résonnateur buccal prend la forme qui convient à l'*ou*, il enfle toute note dont fa_2 est une harmonique; quand la bouche s'adapte à l'o, elle enfle tout son qui a si_3 parmi ses harmoniques; quand elle donne l'*a*, la note buccale se hausse encore d'une octave. Pour certaines diphthongues et voyelles, le résonnateur mobile a deux vibrations propres; pour *ai, e, i, u,* l'une des deux notes buccales est extrêmement aiguë.

(2) D'une façon générale, on réserverait les *ou,* les *o* aux voix de basse, les *a,* les *i,* les *u* aux voix de soprano. Qui n'a remarqué d'ailleurs que, lorsqu'une chanteuse descend à ses cordes les plus basses, le son de sa voix tourne toujours forcément à l'*ou?* C'est cet accent sourd qui donne une expression particulière à la voix dite de contralto. Les belles voix de soprano se complaisent aux sons *a, i, o;* c'est pourquoi la langue italienne, si riche en terminaisons de cette espèce, prête à ces voix un charme tout particulier. Tous les chanteurs connaissent par expérience l'affinité de certaines voyelles pour certaines notes, et savent en tirer parti à l'occasion.

suivant la note dite B (1) et les sept premières harmoniques de cette note. Devant chaque diapason est placée une boîte de résonnance cylindrique accordée à la note, et qui peut s'ouvrir ou se fermer rapidement à l'aide d'un couvercle mobile : les sept couvercles sont mis en mouvement, comme les marteaux d'un piano, par le jeu des doigts sur un clavier. Sur ce piano à huit notes de M. Helmholtz, où des diapasons tiennent lieu de cordes, chaque fois qu'on appuie sur une touche, le résonnateur correspondant s'ouvre, et les vibrations du diapason, sourdes et étouffées jusque-là, s'enflent et font entendre une note simple. Les huit diapasons sont tenus constamment en vibration, parce que chacun d'eux est placé entre les deux pôles d'un électro-aimant qui, 120 fois par seconde, s'aimante et se désaimante (2).

Voilà donc les huit diapasons harmoniques en mouvement : la vibration en reste muette, tant qu'on laisse immobiles les touches du clavier; mais sitôt qu'on les presse, les résonnateurs se découvrent, et les notes se font entendre. On comprend qu'on puisse ainsi les combiner de toute façon. En jouant de ce singulier instrument, on s'assure que les mélanges divers d'harmoniques engendrent des voyelles diverses. La différence des timbres est surtout sensible au moment où l'on change les doigts de place, et où l'on passe d'un son composite à un autre. Avec ses huit diapasons, M. Helmholtz a obtenu tous les sons voisins de ce que l'on pourrait nommer les voyelles graves, *ou*, *o*, *eu*. Le premier diapason de la série, chantant seul, donnait un *ou* sourd, beaucoup plus étouffé que la voix humaine ne saurait le produire; en appuyant sur les touches suivantes, on faisait monter le son à l'*o*; pour obtenir quelque chose d'analogue à l'*a*, il fallait rester dans les notes supé-

(1) C'est un *si* bemol très grave qui correspond à 120 vibrations seulement par seconde.

(2) Lorsque le courant passe, la fourche du diapason s'écarte par l'attraction des deux pôles qui font face à ses extrémités, et, quand le courant est interrompu, la fourche revient à sa place primitive. Chaque électro-aimant donne donc 120 secousses par seconde à chaque diapason; le diapason de la note la plus grave, qui répond précisément à 120 vibrations par seconde, se met à vibrer avec beaucoup d'ampleur et de force; la première harmonique qui suit, accordée pour un nombre double de vibrations, reçoit un choc nouveau après deux vibrations; elle peut donc se mettre aussi en branle, bien qu'un peu plus faiblement, et ainsi de suite jusqu'à la dernière harmonique, qui ne reçoit une impulsion nouvelle de l'aimant qu'après avoir exécuté sept allées et venues vibratoires. Mais comment obtenir un courant qui, par seconde, s'interrompe précisément 120 fois, pas une fois de plus ni de moins? C'est à l'aide d'un autre diapason, accordé aussi à 120 vibrations, dont les mouvemens mêmes ouvrent ou interrompent un courant, combinaison bien facile à réaliser, car il suffit qu'un petit style léger, attaché à l'extrémité d'une branche du diapason, sorte à chaque vibration d'une cuvette pleine de mercure, de façon à interrompre un courant dont le bain de mercure fait partie.

rieures du clavier. Dans un second appareil, tout semblable d'ailleurs à celui que nous venons de décrire, M. Helmholtz ajouta quatre harmoniques plus aiguës aux précédentes, et il put s'élever ainsi librement jusqu'à l'*a* et à l'*e*; l'*i* échappait encore, parce que le timbre particulier de cette voyelle est dû à une harmonique suraiguë que le courant ne fait plus vibrer assez fortement. Le problème de la synthèse des voyelles n'en était pas moins résolu en principe. Le détail ne regarde plus que les constructeurs d'appareils de physique; mais aucun des grands établissemens scientifiques de notre pays n'a encore fait construire de piano à voyelles, et l'on conçoit qu'un physicien ne puisse souvent faire lui-même de tels appareils, nécessairement fort coûteux.

IV.

L'analyse qui précède était indispensable pour bien faire comprendre le caractère de l'oreille, car après l'instrument vocal il faut étudier l'instrument auditif. C'est encore à M. Helmholtz qu'on doit d'avoir enfin pénétré le secret de ce petit appareil bizarre, caché aux profondeurs de la tête et d'une anatomie si étrangement compliquée. Ce que nous apercevons de l'oreille au dehors est peu de chose, un simple porte-voix : le secret est au dedans, dans la partie la plus cachée où, de proche en proche et par un véritable dédale, aboutissent les vibrations du dehors. L'oreille ne sent, n'apprécie en aucune façon la forme géométrique des ondes sonores qui viennent mourir contre ses parois; mais elle jouit de cette étonnante propriété de reconnaître dans l'onde totale toutes les ondes particulières qui la composent. Les ondes simples ou répondant à des notes élémentaires sont seules *perçues* à l'extrémité de l'appareil auditif. Là, l'oreille décompose naturellement les sons, comme le prisme décompose les couleurs. Cette faculté extraordinaire donne la clé de la sensation auditive. Pour bien comprendre ce phénomène, examinons un moment ce qui se passe dans un clavier ordinaire, si l'on vient à chanter une note avec force au-dessus des cordes, en leur donnant toute liberté de vibrer. L'onde sonore composite qui part de la bouche rencontre toutes les cordes, mais elle ne remue sympathiquement que celles dont les vibrations s'accordent avec une des harmoniques de la voix; chaque corde choisit l'onde composante qui lui convient, et la retient en laissant passer toutes les autres. Quatre, cinq, six cordes même, entreront en vibration, bien que l'onde issue de la bouche soit géométriquement, matériellement, une onde unique; chantez *a*, et la caisse du piano

répondra sourdement *a*; chantez *o*, l'écho confus dira *o*. Il s'opère donc mécaniquement sur l'échelle des cordes du piano une décomposition de tout son complexe en ses notes élémentaires : une seule onde fait vibrer plusieurs cordes.

Les choses se passent absolument de la même manière dans l'oreille; l'appareil où l'onde sonore vient, après divers voyages, se heurter au système nerveux, est un véritable clavier. Les anatomistes n'ont pendant longtemps été occupés que des parties de l'oreille qui sont les chemins du son, et qui servent à transmettre l'onde sonore au liquide où baignent les terminaisons du nerf auditif. Du pavillon de l'oreille externe, l'onde arrive au tympan, en traverse la caisse, et se transporte par des intermédiaires étrangement compliqués jusqu'au *labyrinthe*; là se trouve enfermé le *limaçon* où elle rencontre enfin le clavier nerveux. La petite caverne osseuse du labyrinthe est baignée par un liquide où flotte enroulée en spirale une membrane d'une extrême délicatesse. Le microscope y a découvert récemment environ trois mille petites fibres qui sont les terminaisons des filamens du nerf acoustique. L'onde qui de fenêtre en fenêtre a passé jusqu'au labyrinthe vient frapper enfin le clavier spiral du limaçon. Les fibres dites *de Corti* (du nom du physiologiste italien qui le premier les a observées) sont comme les cordes du petit piano : celles qui dans l'onde totale pourront saisir la vibration élémentaire qui leur convient se mettront sympathiquement en branle, le son sera décomposé, dissocié comme sur un piano ordinaire; seulement les vibrations élémentaires du clavier nerveux, pénétrant toutes ensemble dans le nerf acoustique, apportent à la sensibilité des impressions simultanées qui se marient dans une sensation unique, à moins que la volonté mise en éveil ne fasse un grand effort pour tenir les impressions bien distinctes.

Le clavier nerveux est bien autrement riche, autrement sensible que les claviers ordinaires; ceux-ci aujourd'hui ont quatre-vingt-quatre notes, l'oreille en a trois mille environ. Entre les limites où les sons demeurent perceptibles, elle peut apprécier les plus subtiles, les plus exquises nuances; elle possède trente-trois touches en moyenne par intervalle d'un demi-ton. Cette délicatesse lui permet d'apprécier le timbre des sons avec une facilité merveilleuse. Elle peut analyser dans le flot mélodieux que lui apporte un orchestre des centaines de notes, chargées non-seulement de leurs harmoniques, mais encore de ces notes accessoires que fait naître la juxtaposition de sons divers. Les accords succèdent aux accords, les modulations s'enchevêtrent, un air fugué reparaît à des hauteurs toujours nouvelles, les crépitations des croches et des

doubles croches enveloppent comme d'une poussière sonore le lent mouvement des masses harmonieuses, la flûte jette un soupir timide au milieu des cris déchirans du cuivre, mille voix humbles, lugubres, rustiques, sourdes, plaintives, moqueuses, accompagnent un chant qui tantôt s'enfle et tantôt s'évanouit; mais rien n'est perdu pour l'oreille. L'œil n'aperçoit pas plus clairement les couleurs et les contours d'un tableau.

L'oreille est si habituée à recueillir des sons et des bruits, qu'un silence absolu lui cause je ne sais quelle peine étrange. On éprouve ce mal sans nom sur les très hautes montagnes, quand par hasard il n'y règne aucun vent et qu'on a dépassé la dernière zone de la végétation. Plus aucun de ces mille petits bruits qui troublent encore la solitude des forêts : une branche qui craque, un insecte qui vole, une feuille qui tombe ou qui remue, l'eau qui partout s'écoule, suinte, descend les petits barrages des mousses, des pierres, des racines. Tout est immobile, glacé, muet. L'oreille est si peu habituée à l'inertie absolue, qu'à défaut de bruits objectifs elle se crée des bruits subjectifs. L'ouïe est de tous les sens celui qui le plus facilement a des hallucinations. La solitude a ses voix comme elle a ses visions.

L'admirable délicatesse de l'organe auditif se révèle à la facilité avec laquelle, sans les voir, nous pouvons, au son de leur voix, reconnaître les personnes. L'oreille fait des distinctions que ne peuvent enseigner les grammaires : celles-ci froidement dissèquent les sons, ne comptent qu'un tout petit nombre de voyelles, mais en chacun de ces sons génériques elle discerne une foule de nuances, d'espèces. A des intonations particulières, nous devinons le sexe et l'âge et la nationalité. Cette sensibilité peut atteindre une intensité presque maladive. Telle page que vous lirez les yeux secs, sans aucune émotion, arrachera des larmes à une personne nerveuse, dans la bouche d'un bon acteur. L'émotion de la voix humaine a sur la plupart de nous une contagion irrésistible; l'éloquence, qui sera toujours le plus sûr moyen d'entraîner les hommes, renferme, il faut l'avouer, une part tout à fait physique, matérielle, un je ne sais quoi qui touche notre fibre la plus humaine et l'ébranle avec une irrésistible puissance.

Notre espèce est assurément privilégiée, puisqu'elle jouit, en même temps que d'un instrument musical admirable, d'une étonnante richesse de perception; que nous soyons actifs ou passifs, notre organisation musicale est également remarquable. Il faut avouer cependant que l'instrument passif est encore plus riche que l'instrument actif. Une bonne voix moyenne est enfermée entre deux octaves ou deux octaves et demie, et le chanteur le plus exercé peut

à peine gagner une octave de plus. Chaque larynx a ses servitudes : la basse-taille, le ténor, le baryton, l'alto, le soprano, ne peuvent échanger leurs rôles. La gamme de l'oreille est infiniment plus étendue que celle de la voix : preuve que l'homme n'est pas seulement fait pour s'écouter lui-même.

En résumé, M. Helmholtz, en démontrant d'une manière expérimentale et à l'aide d'instrumens nouveaux le caractère composite du son, a opéré dans l'acoustique toute une révolution. Sa fine analyse fournit les moyens de retrouver tous les élémens qui constituent des notes quelconques, et qui, sur des instrumens divers, leur communiquent cette qualité particulière que dès longtemps on a qualifiée du nom de timbre. Elle permet de classer au point de vue de la richesse harmonique tous les instrumens de musique, elle donne le secret de leurs vertus comme de leurs défauts, et explique le charme de la voix humaine en même temps que les délicates métamorphoses qui nous permettent de créer à volonté ces timbres distincts que l'on nomme les voyelles.

Non content d'expliquer comment naît le son, comment, suivant les circonstances, il se charge d'harmoniques plus ou moins nombreuses, M. Helmholtz nous fait voir aussi de quelle façon s'opère la sensation musicale. L'oreille est un véritable prisme acoustique; elle décompose toute note en ses vibrations élémentaires; chaque fibrille nerveuse retient dans un concert quelconque un seul mouvement : les sensations sont toujours localisées, et la synthèse de l'impression ne se refait que dans le nerf acoustique, dont les fibres du limaçon sont les derniers rameaux dressés continuellement vers le monde externe. Resterait à montrer que la loi de décomposition du son en notes multiples, que M. Helmholtz a si bien établie, renferme aussi le secret de l'harmonie. Les accords en effet naissent spontanément dans un son fondamental, qui s'accompagne de ses échos naturels. Aussi, après avoir fait l'analyse du son, M. Helmholtz a-t-il complété son œuvre en recherchant dans cette analyse même les lois de la combinaison des notes. Il a réusssi ainsi à jeter une lumière nouvelle sur la création des gammes et sur les développemens de la musique, monophone et déclamatoire chez les Grecs, chorale et encore purement mélodique au moyen âge, de nos jours enfin devenue tout harmonique.

AUGUSTE LAUGEL.

L'ÉGLISE ROMAINE

ET

LE PREMIER EMPIRE

— 1800 — 1814 —

VI.

COMMENCEMENT DES DIFFICULTÉS ENTRE NAPOLÉON ET PIE VII.

I. Mémoires du cardinal Consalvi. — II. Œuvres complètes du cardinal Pacca. — III. Correspondance du cardinal Caprara. — IV. Correspondance de Napoléon Ier. — V. Dépêches et documens inédits, etc.

I.

Ainsi que nous l'avons raconté dans notre précédente étude (1), Pie VII était revenu à Rome (mai 1805) assez triste et passablement découragé. Son voyage à Paris n'avait guère profité à la cause du saint-siége, et sa position personnelle se trouvait, après son retour dans ses états, plutôt diminuée qu'agrandie. Entre les avantages que l'empereur des Français avait tirés de la consécration religieuse donnée à son pouvoir nouveau par le chef de la catholicité et ceux qu'en retour de cet acte de complaisance il avait bien voulu lui concéder, la disproportion était évidente; elle frappait tous les yeux. Plus que personne, Pie VII en avait conscience. Toute réclamation publique était impossible, car rien de précis n'avait été formellement convenu, et le désappointement était, pour le saint-père,

(1) Voir la *Revue* du 1er janvier 1867.

d'autant plus pénible à supporter, que la cause secrète en devait rester profondément cachée à tous les yeux. Tâchons d'en bien expliquer la nature.

Pie VII, on s'en souvient, était parti de Rome troublé jusqu'au plus profond de son âme de la terrible responsabilité qu'allait faire peser sur lui, pendant son séjour à Paris, sa double qualité de souverain temporel et de gardien de la foi catholique. Il s'était bien promis de ne point mériter le reproche d'avoir sacrifié injustement l'un à l'autre aucun des intérêts si considérables, mais d'essence si diverse, qui se trouvaient forcément confondus dans ses mains. Il avait donc mis le soin le plus attentif à bien établir avant son départ de Rome qu'il n'avait, comme prince régnant, voulu mettre aucune condition expresse à sa venue en France. Il n'avait de ce chef rien demandé, rien insinué; il avait même repoussé les conseils du cardinal Fesch, qui, à plusieurs reprises, avait insisté pour qu'il réclamât, avant son départ et comme un préliminaire indispensable, la restitution des Légations. Tout autre avait été la préoccupation du saint-père. Parmi les assurances aussi vagues que nombreuses qui lui furent alors prodiguées, une seule avait paru lui tenir à cœur, à savoir qu'en dehors des communications officielles entre les deux gouvernemens l'empereur s'aboucherait confidemment avec lui et l'écouterait favorablement au sujet des affaires de la religion. Sur ce seul engagement, que verbalement et par écrit il n'avait pas cessé d'exiger avec une persistante inflexibilité, s'étaient fondées, à vrai dire, toutes ses espérances.

Resté toujours modeste, timide même, comme il l'était encore dans ses relations personnelles, Pie VII, depuis qu'il était monté sur le siége de Saint-Pierre, n'en avait pas moins acquis une certaine confiance dans l'autorité de son action pontificale. Le choix que le sacré-collége avait fait de lui, cette élévation si imprévue, si peu souhaitée, qui était venue le surprendre au sein de la plus innocente obscurité, lui étaient clairement apparus comme le signe des mystérieux desseins que la Providence se proposait d'accomplir par son humble entremise. Les respects mérités que ses rares vertus lui avaient attirés de la part de ses sujets italiens et des catholiques du monde entier, les témoignages de déférence qu'il avait reçus des souverains de l'Europe, plus que tout le reste l'empressement que le chef de la France républicaine avait mis à le rechercher et la facilité avec laquelle avait été signé si promptement le concordat, cet heureux fruit de leur utile accord, avaient insensiblement convaincu le pieux pontife qu'une sainte mission lui était réservée, à laquelle les secours d'en haut ne feraient certainement point défaut, mais pour laquelle, à ne tenir compte que des considérations purement humaines, il pouvait se croire merveilleusement bien préparé.

Pendant la durée déjà longue de sa carrière ecclésiastique, jamais il n'avait pris parti contre ces principes de 89 si chers à la révolution française, et qu'elle s'était hâtée de répandre de l'autre côté des Alpes. Il leur avait au contraire, comme évêque d'Imola, par une lettre pastorale de 1797, donné dans une solennelle circonstance la plus éclatante adhésion. Bien différent en cela de son fidèle serviteur et de son ami le secrétaire d'état Consalvi, il avait le bonheur de n'avoir d'attache d'aucune sorte avec les vieilles royautés déchues, et d'être sans liens d'affection particulière avec les partisans de l'ancien régime, demeurés si nombreux parmi les membres du sacré-collége. Par ses antécédens, par ses sympathies bien avérées, par un ensemble de circonstances singulières, il se trouvait réaliser dans sa personne le véritable type du pape des temps modernes. Le gouvernement d'origine démocratique en train de se fonder en France n'avait plus rien qui pût à aucun degré lui déplaire depuis le jour où, remettant toutes choses à leur place, l'homme de génie dont la seule volonté suffisait à accomplir tant de merveilleux changemens avait enfin pris le parti de rendre dans ses états à la religion catholique toute son antique splendeur. Le chef de la nouvelle dynastie française n'était-ce pas ce brillant général dont les exploits avaient naguère si vivement parlé à l'imagination de tous les Italiens, qui, de passage à Rimini, avait signalé comme un modèle de sagesse et de dignité ecclésiastique la conduite tenue alors dans son diocèse par l'ancien évêque d'Imola, par celui-là même que la volonté visible de Dieu avait depuis miraculeusement porté à la tête de l'église, afin de lui ménager en des temps si difficiles le plus favorable traitement?

Tels étaient les sentimens avec lesquels Pie VII était parti de Rome pour aller couronner l'empereur. Il n'éprouvait pas seulement pour lui la banale admiration que peu de gens lui refusaient alors; il arrivait le cœur plein à son égard d'une ancienne et véritable sympathie, et, malgré les vagues inquiétudes qui déjà plus d'une fois avaient traversé son esprit, faisant après tout grand fonds sur sa bonne volonté. Justement parce qu'il se rendait la justice d'avoir cédé à un mouvement tout à fait sincère, qui, à son origine du moins, avait été complétement désintéressé, le saint-père ne doutait point de rencontrer en retour chez ce grand homme, qui pouvait faire tant de bien, des dispositions à peu près semblables. Il y a plus : confiant dans le don qu'il possédait de persuader et de plaire, qui en réalité était chez lui fort grand, Pie VII s'était outre mesure flatté de faire accepter par l'empereur Napoléon sa douce et pénétrante influence. Les affaires de la religion dont il avait si vivement réclamé le droit d'entretenir en particulier le chef du gouvernement français, c'étaient avant tout à ses yeux les intérêts du

catholicisme lui-même; c'était aussi la conservation intégrale de la souveraineté temporelle qu'à son avénement il avait juré de défendre, dont le maintien, à tort ou à raison, a toujours été considéré jusqu'à présent par les évêques de Rome comme la condition indispensable de l'indépendance de leur apostolat. S'il avait assez de confiance dans ce qui lui semblait son bon droit pour n'hésiter pas à le revendiquer sans faiblir, Pie VII était en même temps trop clairvoyant pour n'avoir point d'avance pressenti combien par les temps qui couraient, et avec un tel homme, il lui serait difficile d'ouvrir à ce sujet une négociation en règle. Il s'était donc arrêté à une sorte de compromis. Il avait pensé qu'une fois rendu à Paris, sans avoir mis de condition à cet acte de condescendance, après avoir au contraire donné, comme prince régnant, des preuves si multipliées de sa patience et de sa longanimité, il serait en meilleure position pour traiter cette question avec un fondateur d'empire qui lui-même avait si évidemment recherché de terrestres avantages dans le rétablissement de l'ancien culte. Profitant du laisser-aller d'un entretien tout familier, il pourrait alors, sans confusion fâcheuse et sans manque de dignité, glisser à propos d'utiles paroles sur le dénûment de la cour de Rome et sur les graves dommages depuis longtemps supportés par l'héritier amoindri de tant de pontifes autrefois si riches et si puissans. Le moment, pensait-il, était venu pour le chef d'une église rentrée en possession de ses antiques honneurs, mais toujours privée de la plus fructueuse partie de son légitime patrimoine, d'employer pour la recouvrer les seules armes qui fussent désormais à son usage, celles de la prière insinuante et de la plainte attendrie. Cette occasion, Pie VII s'était bien promis de ne pas la laisser échapper, et, plein d'une imprudente ingénuité, il avait mis tout son espoir dans l'action personnelle qu'il s'était, contre toute vraisemblance, flatté d'exercer sur un souverain parvenu au faîte des grandeurs, enivré de ses récens succès, et, dès les débuts de sa carrière, si parfaitement connu pour avoir toujours été inaccessible aux influences.

Si l'illusion était grande, elle fut de bien courte durée. A peine mis en demeure, Napoléon avait vite fait sentir à son interlocuteur qu'il n'était pas aisé de lui adresser des requêtes auxquelles il ne voulait pas répondre, et que c'était peine perdue de vouloir obtenir par voie détournée ce qu'il avait résolu de ne point accorder. Les Légations étaient le fruit de ses premières conquêtes. Il les avait cédées à une puissance qui lui devait son existence même, dont il était le protecteur déclaré, et qui était devenue l'alliée si intime et si nécessaire de la France, que réclamer une portion de son territoire, c'était vouloir démembrer l'empire. Pie VII avait fait prompte retraite. Insister n'eût servi qu'à compromettre en pure perte une

autre cause plus chère encore à son cœur, celle des intérêts exclusivement religieux. Lorsqu'un peu remis de cette première mésaventure, le pieux pontife s'était efforcé d'appeler l'attention de l'empereur sur les réclamations qu'il se croyait en droit d'élever contre les articles organiques, il avait vu se dresser devant lui une résistance non moins invincible.

Le chef de la nouvelle dynastie s'était si complétement substitué aux souverains ses prédécesseurs, il était de si bonne foi devenu à ses propres yeux leur héritier direct, qu'il n'y avait pas, dans les matières ecclésiastiques comme dans tout le reste, une seule de leurs prérogatives, si contraire qu'elle fût à l'esprit des temps modernes, qu'il n'entendît exercer à son tour dans toute sa plénitude. Louis XIV était devenu son modèle et Bossuet son oracle. Au même titre que ce fils aîné de l'église qui avait eu Le Tellier pour confesseur, et s'était, par ardeur de prosélytisme, fait le persécuteur de ses sujets protestans, Napoléon, tout en affectant de ne professer aucun des dogmes chrétiens, et de vouloir rester par principe et par goût le protecteur indifférent des religions les plus diverses, tenait à garder la haute main sur le choix, sur la direction du clergé catholique, et à en régler par mesures de police le culte extérieur. Sur ce terrain, Pie VII trouva son redoutable adversaire armé encore de toutes pièces. La discussion, en se prolongeant, l'avait même rendu de plus en plus intraitable, car c'était le propre du caractère de Napoléon de s'animer par la contradiction, de profiter alors de tous ses avantages et de chercher à reprendre en détail ce que, en gros et de bonne grâce, il avait d'abord été tenté d'accorder. Ainsi rien de satisfaisant n'était résulté de l'entrevue personnelle entre Pie VII et l'empereur. Hormis d'assez larges libéralités accordées à des établissemens religieux et de très vagues promesses tout de suite oubliées, le malheureux pontife n'avait rien obtenu. Pour unique récompense du grand acte de complaisance qui lui avait tant coûté, auquel l'avait principalement porté l'attente d'une satisfaction territoriale à obtenir pour le saint-siége et d'un grand avantage à procurer à la religion, il avait rapporté à Rome la désolante certitude que l'empereur était résolu à garder les Légations, et ne consentirait jamais à modifier les articles organiques.

De si cruels déboires succédant à de si chères espérances, qui ne se serait attendu à voir le saint-père quitter son hôte des Tuileries dans des dispositions irritées et malveillantes? Il n'en fut rien cependant. S'il avait été péniblement affecté d'avoir aussi mal réussi dans les tentatives où il avait mis toute l'ardeur de son zèle, l'échec qu'il avait essuyé n'avait excité chez Pie VII aucun amer ressentiment. De ces entretiens restés sans effet sur son impassible interlocuteur, il était sorti tristement désappointé, mais nullement

aigri et point encore désespéré. Napoléon l'avait patiemment écouté; c'était sa faute à lui de ne l'avoir pas su mieux persuader. Avec le temps peut-être y parviendrait-il, car si le génie de cet homme était prodigieux, son cœur aussi était excellent; ce cœur, Pie VII s'imaginait en avoir trouvé le chemin, et se tenait pour assuré qu'il ne lui serait jamais entièrement fermé. Chose singulière et qu'à peine nous oserions avancer, si la preuve n'en devait jaillir presque à chaque page de ce récit, le charme que Pie VII s'était flatté d'exercer sur le nouveau chef de la France, c'était lui qui l'avait subi. Il y avait certainement une nuance de terreur dans cette étrange fascination, mais aussi un involontaire attrait alors profondément ressenti et depuis jamais entièrement effacé. Une sorte de tendresse, résignée et souffrante lorsque leurs rapports étaient interrompus, toujours ouverte à l'espoir et prompte à la confiance quand l'occasion s'offrait de les reprendre, se mêla désormais aux sentimens de constante admiration que le souverain pontife ne cessa d'entretenir à l'endroit de ce grand homme non moins séduisant que redoutable, dont la bonne grâce avait en cette occasion si habilement tempéré les inflexibles refus, et qui, sans jamais rien éprouver des sentimens qu'il savait si bien inspirer aux autres, n'hésita point à tirer parti jusqu'au bout de l'affectueux ascendant qu'avec tant d'art il avait su conquérir sur l'inoffensif vieillard.

Sous peine de ne pas rendre suffisamment intelligibles les événemens qui vont maintenant se précipiter, il nous fallait, au risque de revenir un peu sur le passé, pénétrer plus avant que nous ne l'avions fait jusqu'à présent dans le caractère du saint-père, et préciser exactement les dispositions dont il était animé à l'égard de l'empereur des Français au moment même où, bien malgré lui, il allait devenir son adversaire. L'expérience nous l'apprend : quand la discorde vient à se mettre entre d'anciens alliés, tout l'effort de la lutte qui s'engage entre eux est uniquement dirigé vers les points faibles qu'aux jours de l'intimité on s'est mutuellement découverts. C'est là que de dessein prémédité sont portés les coups décisifs, et malheur à qui a donné le plus de prise contre lui!

II.

Peu de temps après son retour à Rome, Pie VII avait convoqué le sacré-collége et rendu officiellement compte aux cardinaux (26 juin 1805) de son voyage en France. L'allocution pontificale rendue publique était empreinte de ce ton d'aimable placidité qui caractérisait les pièces directement émanées du saint-père. Il s'étendait avec une joie complaisante sur les sentimens de sincère

piété et de profonde vénération pour sa personne qu'il avait, non sans une secrète surprise, rencontrés parmi les populations françaises, si souvent représentées comme ayant tout à fait renié l'ancienne foi de leurs pères. Il y avait des éloges bien sentis à l'adresse du clergé gallican et quelques mots touchans sur le repentir méritoire des évêques constitutionnels, qui s'étaient du fond du cœur soumis au jugement du siége apostolique sur les affaires de France. Il y racontait avec une visible émotion sa première rencontre avec Napoléon. « A Fontainebleau, disait-il, nous avons tenu dans nos bras ce prince si puissant et si plein d'amour pour nous (1). » Des résultats politiques et religieux de sa visite, il parlait avec sobriété et mesure, témoignant officiellement, comme il était naturel, un peu plus de satisfaction et de confiance qu'au fond il n'en éprouvait réellement. « Ce ne sont pas seulement des espérances, disait-il aux membres du sacré-collége, que nous avons rapportées de ce voyage. Beaucoup de choses ont déjà été faites et sont comme les arrhes de ce qui doit se faire encore. » Ce langage, qui dans sa généralité n'avait rien de contraire à la vérité, n'était point de nature à déplaire à l'empereur. Occupé alors après le couronnement de Milan à visiter les grandes villes du nord de l'Italie, il était aise que des deux côtés des Alpes on le crût dans les meilleurs termes avec le saint-siége. Il ordonna d'autant plus volontiers l'insertion de l'allocution pontificale au *Moniteur* qu'il venait justement de prendre dans son nouveau royaume des mesures contre lesquelles il pressentait bien que le saint-père ne pouvait tarder à réclamer. Au mois de juin 1805, par l'article 56 du titre VI du statut constitutionnel italien, il avait en effet été formellement stipulé que le code Napoléon serait, à partir du 1er janvier suivant, mis en vigueur dans le royaume d'Italie et dans toute l'étendue des provinces annexées à la France.

Le code Napoléon autorisait, comme on sait, le divorce, que l'église romaine n'a jamais reconnu. Il établissait aussi comme obstacles dirimans au mariage certains empêchemens que cette église n'a point admis, en même temps qu'il en écartait d'autres qui lui ont toujours paru à peu près insurmontables. Lors de la conclusion du concordat, Consalvi n'avait à cet égard soulevé aucune objection. En France, le divorce était déjà reconnu par la loi; dans le préambule de la convention religieuse à laquelle il avait, au nom du saint-père, apposé sa signature, la religion catholique avait été déclarée purement et simplement religion de la majorité des Français. Les choses s'étaient passées différemment en Italie. Le concordat italien

(1) Allocution pontificale prononcée en consistoire le 26 juin 1805.

était antérieur à la publication du code Napoléon. Dans le concordat italien, la religion catholique avait été proclamée religion de l'état. Cette circonstance, aux yeux du saint-père comme à ceux de son secrétaire, constituait à elle seule une énorme différence, et rendait à l'église romaine toute sa liberté d'action. Ses réclamations furent tout d'abord très énergiques. Peut-être y avait-il quelque chose d'un peu singulier et de passablement anormal dans l'attitude d'une puissance dont l'autorité est toute morale, et qui se croyait obligée à protester hautement, de ce côté des Alpes, contre un état de choses qui, la veille encore, sur l'autre versant, n'avait soulevé de sa part aucune sérieuse objection. Quoi qu'il en soit du fond des choses, le Vatican avait de plausibles réclamations à faire valoir à propos de la manière dont on s'était conduit envers lui. Il était en tout cas en droit de rappeler les engagemens pris à son égard; il n'eut garde d'y manquer. Par ordre du saint-père, son secrétaire d'état écrivit aussitôt au cardinal Caprara à Paris, et se hâta de passer une note officielle au cardinal Fesch à Rome. La teneur de ces deux documens faisait un peu contraste avec le ton que dans ses lettres particulières, depuis son séjour à Paris, Pie VII avait préféré prendre avec son ancien hôte des Tuileries. On sentait que cette fois c'était Consalvi qui tenait la plume. Sans amertume, sans reproches, sans entrer, si peu que ce fût, dans la voie des récriminations, l'ancien négociateur du concordat rappelait cependant avec fermeté et insistance les assurances tant de fois données par l'empereur lui-même. « Au sujet du concordat italien, sa majesté impériale avait déclaré à plusieurs reprises qu'il n'y avait pas lieu d'introduire en Italie, où il n'y avait pas de protestans, les dispositions que, par égard pour eux et en vue de la tranquillité commune, on avait adoptées en France. Dans le royaume d'Italie, la religion catholique était la religion d'état et de fait et de droit. Elle avait été proclamée telle dans la constitution et telle aussi dans les articles du concordat. La religion catholique cesserait pourtant d'être la religion de l'état, si l'état ne protégeait pas ses maximes les plus essentielles, si par un code nouveau il venait imposer tout à coup des règles qui étaient la négation même de ses droits les plus inviolables..... On avait donc surpris la bonne foi de l'empereur, ou, dans la multitude infinie des affaires qui occupaient sa vaste intelligence, il avait perdu de vue ce détail. Il suffirait certainement de faire appel à sa droiture; jamais il ne voudrait porter un coup si fatal à la religion, et manquer à la foi due à une convention aussi sacrée que celle qu'il avait passée avec le saint-siége au sujet des affaires religieuses de l'Italie... Les devoirs de son ministère apostolique ne permettaient pas au saint-père d'étouffer le cri de douleur que lui arrachaient les blessures faites à la religion. Pour les guérir, il

11.543

n'hésitait donc pas à faire parvenir au héros de la France et de l'Italie ses plus énergiques instances (1). »

Ces remontrances de son ministre avaient été précédées d'une lettre écrite tout entière de la main de Pie VII, par laquelle, en termes plus généraux et beaucoup plus ménagés, il s'était plaint tristement à l'empereur lui-même de tout ce qui s'était passé à Milan. Il paraît que cet appel directement fait à sa loyauté toucha quelque peu Napoléon. Au fond, il était bien décidé à ne rien rétracter de ce qu'il avait arrêté en parfaite connaissance de cause; mais sa réponse n'en fut pas moins courtoise, empreinte même d'une certaine cordialité. Plus explicite qu'il ne l'était d'ordinaire en ses communications avec le saint-père, il n'hésita pas à entrer dans d'aimables explications sur ses intentions qui avaient, disait-il, été excellentes. « J'ai voulu tout faire pour le mieux; me serais-je trompé? C'est ce que me ferait penser la lettre de votre sainteté. Lorsqu'elle sera bien instruite de la situation des affaires ecclésiastiques du royaume d'Italie, elle me rendra la justice de penser que tout ce que j'ai fait a été pour le bien de la religion. Très saint-père, je l'ai dit quelquefois à votre sainteté, la cour de Rome est trop lente, et suit une politique qui, bonne dans des siècles différens, n'est plus adaptée au temps où nous vivons... » Suivait l'énumération des largesses assez nombreuses qu'il avait faites au clergé italien, tant séculier que régulier, donnant tort, disait-il, à l'esprit de philosophie du temps, et consacrant ainsi le principe de l'utilité des maisons religieuses... Il avait d'autant plus de mérite à avoir agi de la sorte que depuis Joseph II les principes contraires sont tellement ancrés dans les esprits à Milan qu'il est impossible de les en faire revenir... « C'est pourquoi, disait-il en prenant, lui aussi à son tour, avec un art infini ce même ton de reproche amical qui animait la lettre de Pie VII, il avait été péniblement affecté d'apprendre que sa sainteté se plaignait de lui. Si elle avait été mieux informée, elle aurait su qu'en Italie on avait trouvé qu'il avait trop fait pour le clergé. Au reste il priait sa sainteté de croire au désir qu'il avait de la voir heureuse et contente et à l'intention bien formelle où il était de ne lui donner aucun sujet de chagrin et de mécontentement (2). »

Cette lettre, accompagnée de l'invitation adressée au cardinal Fesch de s'entendre avec le Vatican sur de certaines modifications à introduire dans le décret de Milan (modifications qui ne furent jamais réalisées), combla le saint-père de joie. Il était charmé de voir l'empereur discuter ainsi avec lui dans sa correspondance per-

(1) Dépêche du cardinal Consalvi au cardinal Fesch, août 1805.

(2) Lettre de l'empereur au pape, 19 août 1805. (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. II, p. 99.)

sonnelle le détail même des affaires et lui parler un langage si plein à la fois de tendresse et de piété. « Les démonstrations que votre majesté nous donne de son attachement à la religion et de son opposition au faux esprit philosophique du siècle nous ont rempli de consolation. Tout ce qui émane directement de votre majesté se ressent toujours de la grandeur et de la rectitude de son caractère... Nous vous remercions avec la plus grande effusion du cœur de ces sentimens auxquels vous pouvez être bien assuré que les nôtres correspondent avec la plus parfaite et la plus sincère réciprocité... Soyez également convaincu que, pour ce qui nous concerne, nous ne suivons aucune politique; les maximes de l'Évangile et les lois de l'église sont nos uniques guides. Vous pouvez donc être assuré d'avance que nous procéderons toujours en parfaite simplicité de cœur, avec tout l'esprit de conciliation et de modération possible. » Profitant de l'occasion que l'empereur lui en avait lui-même fournie, le pape ne craint pas d'entrer dans l'énumération des changemens qu'il désire voir s'accomplir de l'autre côté des Alpes, « car il ne croit pas que personne ait trouvé, comme l'affirme Napoléon, qu'on ait trop fait pour le clergé en Italie. Soyez au contraire persuadé que la grande majorité des peuples bénira toujours d'autant plus votre majesté et sera d'autant plus pénétrée pour elle de fidélité qu'elle aura favorisé davantage la cause de la religion et de l'église. » — « ... Quelle satisfaction pour moi, s'écrie avec un redoublement d'enthousiasme le saint-père en terminant sa lettre, et pour votre majesté quelle gloire d'avoir démontré devant le monde et pour la postérité que le désir de rétablir la religion, dont dépend la vraie félicité des états, a étroitement uni nos cœurs, et que vers ce but si généreux tous nos soins ont toujours été uniquement dirigés! Cette pensée me remplit de joie (1). »

Cette joyeuse confiance de Pie VII était certainement très sincère, comme l'était, à plus forte raison, son immense envie de complaire à l'homme tout-puissant sur la bonne volonté duquel il avait placé tant d'espérances. Peut-être à son insu le saint-père avait-il pourtant renchéri dans cette occasion sur les témoignages accoutumés de son affectueuse admiration. Peut-être aussi Napoléon avait-il mis quelque étude à surexciter cette fois les généreuses illusions de son trop facile correspondant. Il y avait des deux côtés un motif particulier à ce redoublement réciproque de cordiales manifestations. En effet, pendant que s'échangeaient, à propos des affaires d'Italie, ces lettres dont nous avons cru devoir citer les propres termes, une autre question avait surgi, d'une nature plus intime et toute personnelle, qui en France intéressait au plus haut degré

(1) Lettre de Pie VII à Napoléon Ier, 6 septembre 1805.

le pouvoir du souverain, et à Rome la conscience même du pontife. Il s'agissait de la rupture du mariage religieux du prince Jérôme Bonaparte. A Rome, on entrevoyait avec effroi la nécessité d'un refus; c'est pourquoi on voulait multiplier les expressions d'un dévouement qui n'avait d'ailleurs rien de simulé envers celui qu'on avait si peur d'être obligé de mécontenter prochainement. A Paris, on ne désespérait point de réussir. On témoignait même une confiance peut-être exagérée dans le succès définitif, et l'on croyait en tout cas utile de ne montrer d'abord que ses côtés les plus aimables, sauf à se faire voir ensuite sous un plus redoutable aspect. L'affaire de la dissolution religieuse du mariage contracté en Amérique par le prince Jérôme Bonaparte a été le premier épisode de la lutte engagée entre l'empereur et le saint-père. Jamais depuis ils ne se sont complétement réconciliés. C'est pourquoi il devient nécessaire d'en raconter l'origine et les principaux détails.

Depuis que Napoléon s'était fait proclamer souverain héréditaire, tout ce qui concernait les membres de la nouvelle famille impériale avait pris aux yeux de son chef comme à ceux du public français une considérable importance. La cérémonie du sacre, en soulevant une foule de questions d'étiquette sur le rang que devaient occuper et les fonctions que devaient remplir à l'église de Notre-Dame les frères et les sœurs, les beaux-frères et les belles-sœurs de l'empereur, lui avait fourni l'occasion d'expliquer à Joseph quel rôle il destinait à ses parens dans le nouvel ordre de choses, et à quelles conditions ils pouvaient compter sur sa bonne volonté. Cette conversation si étrange, et d'une si intime rudesse, avait lieu à Fontainebleau quelques jours avant l'entrevue avec le pape. Immédiatement rapportée par Joseph à son confident le comte Miot de Melito, elle projette le jour le plus vif sur la résolution où l'empereur était alors soit de rompre entièrement avec ses frères, soit de les tenir sous sa plus absolue dépendance. Ses paroles, en levant tous les voiles, révèlent exactement les sentimens qu'il entretenait à l'égard de chacun d'eux. Il était bien décidé à ne jamais rappeler Lucien, qu'il aimait mieux savoir mécontent à Rome qu'à Paris, trop près de sa personne (1). Il avait meilleure opinion de Joseph, mais il ne lui convenait pas davantage que celui-ci gardât l'attitude indécise dans laquelle il s'était maintenu jusqu'alors. C'est pourquoi il le sommait d'avoir à prendre une résolution définitive. Il lui fallait ou se retirer de bonne foi des affaires et alors renoncer à tout, ou bien s'unir franchement à lui et devenir en réalité son

(1) « Je sais que vous êtes incapable d'un crime, et que jamais, quels que soient les avantages que vous pourriez trouver à ma mort, vous ne les achèteriez par un attentat. Je ne pense pas ainsi de Lucien, et voilà pourquoi je l'ai écarté, pourquoi je ne le rappellerai jamais. » Mémoires du comte Miot de Melito, t. Ier, p. 238.

premier sujet. « Si vous prenez le premier parti, celui de la retraite, donnez votre démission sans esclandre, disait Napoléon à son frère; retirez-vous à Morfontaine, je vous donnerai un million, deux millions, s'il est nécessaire. Vous n'avez rien à craindre de moi. Je ne suis pas le tyran de ma famille; jamais je ne commettrai de crime, puisque je n'en ai pas commis pour me séparer de ma femme, pour faire un divorce qui avait été résolu dans ma tête jusqu'à mon voyage en Normandie et en Belgique, où j'ai pu connaître la bassesse des Français et m'assurer qu'il n'était pas nécessaire d'en venir là pour obtenir de leur servilité tout ce que je voulais en exiger (1). » Dans cette hypothèse, l'empereur songeait à déclarer pour héritier le fils de Louis; ce système, quoiqu'il pût s'en arranger, ne lui convenait pas entièrement. Il n'ignorait pas qu'en écartant Joseph il se livrait complétement à la famille de Joséphine. « Cette famille n'aurait plus alors de frein, et, la faiblesse de Louis ne lui laissant aucun moyen de résistance, il serait exposé à n'avoir entrepris de si grands travaux et supporté tant de fatigues que pour appeler au trône peut-être un homme d'un autre nom que le sien (2). » Mais vouloir continuer à jouir des avantages du rang de prince et rester cependant en opposition avec le système du gouvernement, ce serait de la part de Joseph se déclarer son ennemi, et cela l'empereur ne le souffrirait pas. « Où sont vos moyens d'attaque? disait un peu cruellement Napoléon à son frère; où est l'armée que vous avez à faire marcher contre moi?... Avec quel secours, avec quelles forces me disputerez-vous l'empire? Tout vous manque, et je vous anéantirai, car enfin vous serez obligé de paraître aux Tuileries; je vous dirai : Bonjour, prince Égalité, et ce mot vous tuera... » Le parti le plus simple et le plus convenable auquel Joseph dût s'arrêter était donc de prendre son rang naturel dans la monarchie héréditaire. « C'est un assez beau rôle à jouer, ajoutait l'empereur avec fierté, que d'être le second homme de France et peut-être de l'Europe. Tout se justifie alors par l'importance du résultat, et ce résultat, vous ne le connaissez pas encore tout entier. Je suis appelé à changer la face du monde, je le crois du moins. Quelques idées de fatalité se mêlent peut-être à cette pensée; mais je ne la repousse pas, et cette confiance même me donne les moyens de réussir (3). »

Joseph avait un instant paru céder aux conseils de l'empereur, mais pour reprendre bientôt sa première prétention, celle d'être reconnu pour l'héritier direct au trône de France. Un instant Napoléon avait cru trouver moyen de désintéresser l'ambition de son

(1) Mémoires du comte Miot de Melito, t. 1er, p. 239.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 340.
(3) *Ibid.*, t. 1er, p. 341.

frère en lui offrant la couronne de Lombardie. Son principal motif était le désir qu'il avait d'écarter Joseph de la ligne de succession et d'y appeler la branche de Louis et par conséquent le fils de ce dernier, dessein qu'il avait, comme nous l'avons déjà expliqué, formé depuis longtemps et qu'il n'abandonna qu'à la mort de cet enfant. Cet acte de renonciation qu'on exigeait de lui faisait à Joseph l'effet d'une sorte de lâcheté personnelle, et malgré le conseil de son entourage il n'y voulut jamais prêter les mains.

Napoléon avait alors imaginé de donner la couronne d'Italie au fils aîné du prince Louis, en chargeant son père de gouverner le pays jusqu'à ce que l'enfant, qui resterait à Paris, eût atteint sa majorité. Le prince Louis rejeta de très haut cette proposition. « Tant que j'existerai, dit-il à l'empereur, je ne consentirai jamais ni à l'adoption de mon fils avant qu'il ait atteint l'âge de sa majorité, ni à aucune disposition qui, en le plaçant à mon préjudice sur le trône de Lombardie, donnerait par une faveur aussi marquée une nouvelle vie aux bruits répandus dans le temps au sujet de cet enfant (1). »

Ce ne fut qu'après ce dernier refus, dont les motifs excitèrent au plus haut degré la colère de l'empereur (2), qu'il s'était décidé à donner au prince Eugène Beauharnais la vice-royauté d'Italie. Ce choix le rejetait un peu plus qu'il n'aurait souhaité du côté de la famille de sa femme, et justement parce qu'il était alors presque ouvertement brouillé avec trois de ses frères, Napoléon attachait le plus grand prix à rester au moins le maître des futures destinées du plus jeune d'entre eux, Jérôme Bonaparte, qui, n'étant encore rien par lui-même, semblait ne pouvoir lui opposer de résistance. Il se trouvait toutefois que, par le plus malencontreux hasard, ce dernier frère, sur qui Napoléon avait reporté son bon vouloir, venait de se laisser aller à une démarche qui bouleversait entièrement les desseins de l'empereur. Embarqué comme simple officier à bord de l'escadre de l'amiral Willaumez, Jérôme Bonaparte avait contracté mariage pendant son séjour à Baltimore avec Mlle Patterson, la fille de l'un des citoyens les plus considérés et les plus riches des États-Unis. A l'époque de cette union (8 décembre 1803), Napoléon n'était encore que premier consul, et le jeune officier de marine ne relevait en aucune façon des dispositions du sénatus-consulte qui avait réglé plus tard les conditions civiles de la nouvelle famille impériale. En elle-même, cette alliance n'avait d'ailleurs rien de disproportionné; mais, dans son empressement à la conclure, Jérôme, âgé seulement de dix-neuf ans, avait, mal-

(1) Mémoires du comte Miot de Melito, t. Ier, p. 297.

(2) « Il saisit le prince Louis par le milieu du corps et le jeta avec la plus grande violence hors de son appartement. » *Ibid.*, t. Ier, p. 297.

gré les avertissemens du consul de France, négligé de se pourvoir du consentement de sa mère. Cette omission n'avait pas arrêté l'évêque de Baltimore. Conformément aux usages d'un pays qui reconnaît encore aux prêtres des différens cultes le droit de marier leurs coreligionnaires, c'est lui qui avait solennellement consacré cette union. A la première nouvelle du mariage de son frère, Napoléon avait d'abord affecté de considérer toute l'affaire comme une folle équipée de jeunesse. Plus tard, lorsque Jérôme, ayant pris passage sur un bâtiment américain, annonça l'intention d'amener sa jeune femme sur le continent afin de faire reconnaître tous ses droits, le nouvel empereur se montra tout à fait irrité. Il ordonna au ministre de la marine, M. Decrès, de ne laisser Mlle Patterson prendre pratique nulle part en France (1). Si elle parvenait à débarquer, ordre était donné au ministre de la police de l'envoyer à Amsterdam, « où elle devra être mise à bord du premier bâtiment américain partant pour les États-Unis (2). » Au lieu de venir directement en France, Jérôme s'était rendu à Lisbonne. Il y avait trouvé des instructions émanées de son frère, instructions auxquelles il n'était sans doute pas prudent de désobéir, car, après avoir conseillé à sa femme d'aller l'attendre en Hollande, il prit à travers l'Espagne le chemin de Milan, où, comme nous l'avons dit, se trouvait alors l'empereur. Aucune mesure n'avait été négligée pour que Jérôme ne pût s'écarter de l'itinéraire qui lui avait été tracé. S'il se risquait à passer soit par Bordeaux, soit par Paris, Fouché était invité à l'arrêter et devait le faire diriger sur Milan par un officier de gendarmerie (3). Cette dernière précaution ne fut point nécessaire; Jérôme était rendu auprès de son frère dans les premiers jours de mai. A s'en rapporter aux lettres qu'il écrivait alors à sa jeune femme, Jérôme arrivait avec le désir et l'espoir de fléchir Napoléon. En cela, il avait trop présumé de lui-même. Peu de jours en effet après leur entrevue, Napoléon pouvait écrire à sa sœur, la princesse Élisa, qu'il était très satisfait des sentimens de son frère Jérôme. Le propre secrétaire du prince allait de sa part se rendre auprès de Mlle Patterson « pour lui faire connaître l'état des choses, et lui faire sentir que son mariage, nul aux yeux de la religion comme aux yeux de la loi, devait l'être dorénavant à ses propres yeux (4). » La cassation de ce mariage n'était pourtant pas chose aussi facile que l'empereur le donnait à entendre. Un jugement du tribunal civil était nécessaire

(1) Lettre de l'empereur Napoléon Ier à M. Decrès, 3 floréal an XII (23 avril 1805).

(2) Lettre de l'empereur au ministre de la police, 3 floréal an XII (23 avril 1805).

(3) Lettre de l'empereur au ministre de la police, 23 avril 1805.

(4) Lettre de l'empereur Napoléon Ier à la princesse Élisa, 16 floréal an XII (6 mars 1805).

d'après l'opinion de Cambacérès lui-même, et ce jugement ne pouvait être rendu que sur la protestation de Mme Bonaparte mère, protestation que l'empereur obtint d'elle en effet quelques mois plus tard; ces formalités entraîneraient forcément d'assez longs délais. Il y avait aussi la douteuse ressource, à laquelle finit par recourir Napoléon, d'annuler par décret impérial un contrat civil remontant à une époque où, pas plus que les autres consuls ses collègues, il n'avait juridiction sur les membres de sa famille; mais, nonobstant cet excès de pouvoir, le mariage religieux subsisterait encore aux yeux des catholiques. Combien n'était-il pas plus commode et plus avantageux de s'adresser directement au saint-père, dont l'intervention lèverait immédiatement toutes les difficultés! C'est à quoi se résolut l'empereur. Avec son habileté ordinaire, il se garda bien de laisser voir tout le prix qu'il attachait à l'important service qu'il attendait en cette occasion de la complaisance de Pie VII. La lettre adressée au saint-père l'entretenait au début des choses les plus insignifiantes, entre autres d'un ballon lancé à Paris le jour du sacre et qui était allé tomber près de Rome; puis il y introduisait tout à coup, comme par hasard, le nom de Jérôme. « J'ai parlé plusieurs fois à votre sainteté, dit l'empereur, d'un jeune frère que j'ai envoyé sur une frégate en Amérique, et qui, après un mois de séjour, s'est marié à Baltimore, quoique mineur, avec une protestante, fille d'un négociant des États-Unis. Il vient de rentrer. Il sent toute sa faute. J'ai renvoyé Mlle Patterson, sa soi-disant femme, en Amérique. Suivant nos lois, le mariage est nul. Un prêtre espagnol a oublié assez ses devoirs pour lui donner la bénédiction. Je désirerais une bulle de votre sainteté qui annulât ce mariage... Il me serait facile de le faire casser à Paris, l'église gallicane ne reconnaissant point ces sortes de mariages; mais il paraîtrait plus convenable que l'intervention immédiate de votre sainteté donnât de l'éclat à cette affaire, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un membre d'une maison souveraine... Il est important sous bien des rapports, et pour l'intérêt même de la religion en France, qu'il n'y ait pas aussi près de moi une fille protestante, car il serait d'un exemple dangereux qu'un mineur, enfant distingué, soit exposé à une séduction pareille contre les lois civiles et contre toute espèce de convenances. »

Il y avait plus d'une inexactitude dans cette lettre de l'empereur. Le prince Jérôme n'avait pas, il est vrai, résisté aussi énergiquement qu'il s'en était flatté à l'ascendant de son tout-puissant frère; il s'était plus aisément que Lucien laissé séduire par les perspectives ambitieuses que l'empereur avait fait miroiter devant lui. Cependant il s'en fallait de beaucoup qu'il eût si vite pris sur lui de désavouer complétement la femme qui portait son nom, avec laquelle ses liens venaient encore d'être resserrés par l'espérance

d'une prochaine paternité (1). Il n'était pas vrai non plus que ce fût un simple prêtre espagnol qui eût béni cette union; elle avait été consacrée, ainsi que nous l'avons dit, par le propre évêque de Baltimore. Mlle Patterson n'avait pas été renvoyée en Amérique; elle était alors en Angleterre, où, rassurée à demi par les lettres de celui qui, depuis leur séparation, n'avait pas cessé de se donner pour le plus affectionné des maris, elle attendait le moment de ses couches. Aucun de ces détails n'était ignoré de Pie VII. Un agent des États-Unis défendait près de lui la cause de la famille Patterson, pour laquelle l'Angleterre de son côté faisait également témoigner à Rome toute sa sympathie.

Le saint-père était d'autant plus embarrassé, qu'avec sa complaisance accoutumée Caprara était entré plus avant dans les idées de l'empereur, et n'avait pas hésité à mettre à sa disposition la science du théologien de sa légation. Un mémoire du révérend père Caselli accompagnait en effet ceux que plusieurs ecclésiastiques français avaient, à la demande du gouvernement, rédigé contre la validité du mariage contracté par le prince Jérôme. Sur ces matières délicates, qui ont de tout temps si fort occupé les canonistes de profession, Pie VII n'avait rien à apprendre de personne : elles avaient été l'objet de ses études tandis qu'il n'était encore qu'un simple moine. C'est à peine s'il consulta Consalvi, toujours si écouté dans les affaires qui touchaient à la politique. Il n'eut pas davantage recours aux avis du sacré-collége, car le plus grand secret lui avait été recommandé par Napoléon lui-même. L'affaire relevait exclusivement de la décision spirituelle du souverain pontife; il se sentait en état de la résoudre par la connaissance approfondie qu'il avait de la matière et sans aucune assistance : il préféra donc l'instruire seul devant Dieu, et par cela même assumer sur lui seul vis-à-vis du souverain de la France la terrible responsabilité qui résulterait d'une décision défavorable, si elle lui était dictée par sa conscience. C'est par ces raisons qu'il préféra s'en expliquer directement avec l'empereur. « Nous avons voulu réserver exclusivement à nous-même, écrit Pie VII à Napoléon, l'examen de la question que vous avez soumise à notre jugement touchant le mariage en question. Au milieu du nombre infini des affaires qui nous accablent, nous avons pris tous les soins, nous nous sommes donné toutes les peines, nous avons fait nous-même toutes les recherches nécessaires afin de reconnaître si notre autorité apostolique pouvait nous fournir quelque moyen de satisfaire aux désirs de votre majesté, et rien ne nous eût été plus agréable que d'entrer dans ses vues; mais quelle qu'ait été à cet égard notre application,

(1) Lettre de Jérôme Bonaparte à Mme Élisa Bonaparte, 15 avril 1805.

et de quelque manière que nous ayons essayé de considérer la question, il nous a été impossible, parmi les motifs qui nous ont été proposés ou ceux que nous avons pu imaginer nous-même, d'en découvrir un seul qui nous permît, ainsi que le souhaiterait votre majesté, de déclarer la nullité dudit mariage (1). » Après avoir constaté que les mémoires qu'on lui avait fait parvenir se contredisaient les uns les autres, le saint-père s'efforçait d'expliquer à l'empereur quelles étaient, au sujet du mariage entre catholiques et protestans, les maximes traditionnelles de l'église romaine.

« La disparité des cultes n'était pas à ses yeux un empêchement dirimant quand il s'agissait de personnes baptisées. Ces empêchemens n'atteignaient que les mariages contractés entre chrétiens et infidèles. Les unions entre catholiques et protestans étaient abhorrées par l'église; cependant elle n'avait jamais refusé de les reconnaître pour valides. » Entrant alors dans la discussion la plus approfondie et la plus détaillée des circonstances qui avaient entouré le mariage du prince Jérôme et des motifs de nullité que les théologiens français et le père Caselli croyaient y avoir découverts, le saint-père démontrait avec le soin le plus scrupuleux comment il lui était impossible de les tenir pour valables. Un instant il avait espéré avoir rencontré le moyen de se conformer, sa conscience sauve, aux désirs exprimés par l'empereur. Il y avait en effet une cause canonique de nullité qui aurait pu être tirée de la clandestinité du mariage, c'est-à-dire de l'absence du curé appelé naturellement à bénir l'union : cette cause d'empêchement avait été spécialement formulée dans le concile de Trente; mais par malheur elle ne pouvait être invoquée que dans les pays où le décret dudit concile (chapitre et section 24, *de reformatione matrimonii*) avait été publié et à l'égard des personnes pour lesquelles il a été publié. Pie VII avait donc ordonné les recherches les plus minutieuses et les plus secrètes aux archives de l'inquisition et à celles de la propagation de la foi pour s'assurer si le décret du concile de Trente avait été publié à Baltimore. On n'avait rien trouvé de semblable. Il résultait au contraire d'autres renseignemens recueillis sur un synode tenu par l'évêque actuel de Baltimore que jamais ladite publication n'avait eu lieu dans cette ville. « Il est donc hors de notre pouvoir, dans l'état actuel des choses, de prononcer le jugement de nullité, disait en terminant le saint-père;... si nous usurpions une autorité que nous n'avons pas, nous nous rendrions coupable d'un abus abominable devant le tribunal de Dieu, et votre majesté elle-même, dans sa justice, nous blâmerait de prononcer une sentence contraire au témoignage de notre

(1) Lettre de Pie VII à l'empereur Napoléon, juin 1805.

conscience et aux principes invariables de l'église. C'est pourquoi nous espérons vivement, disait en terminant le saint-père, que votre majesté sera bien persuadée que le désir dont nous sommes toujours animé de seconder autant qu'il dépend de nous ses desseins, particulièrement dans une affaire qui touche de si près à son auguste personne, n'a été cette fois rendu inefficace que par l'absence absolue de pouvoir, et nous la supplions de vouloir bien accepter cette sincère déclaration comme un témoignage de notre affection véritablement paternelle (1). »

Il semblait que cette lettre, écrite tout entière de la main de Pie VII, portait en elle-même le témoignage de la plus évidente bonne foi. Jamais cependant l'empereur n'y voulut croire. Il ne consentit point à prendre pour sérieuses et sincères les raisons canoniques longuement déduites par le saint-père. Il les considéra comme de vains prétextes mis en avant pour colorer l'intention où était maintenant le Vatican de lui être désagréable et de prendre ainsi sa revanche du refus des Légations. Faire dépendre la décision d'une affaire aussi importante de la publication ou de la non-publication d'un décret du concile de Trente dans la petite ville de Baltimore parut à Napoléon une puérilité ridicule qui démontrait surabondamment l'offensante mauvaise volonté du saint-père. Ce qui l'exaspéra surtout et donna lieu aux plus violentes sorties, c'était cette protection patemment accordée, suivant lui, à la cause du protestantisme. Comment! lui, l'homme du siècle, prenait en main la cause de la religion romaine, et c'était le pape au contraire, le chef et le défenseur-né du catholicisme, qui n'en montrait nul souci! Son indignation à ce sujet était extrême; il ne dépendait pas de lui de la taire. L'expression blessante de cette mauvaise humeur feinte ou réelle arriva jusqu'à Rome. Elle contrista profondément le saint-père, elle ne l'ébranla point. Sa conscience, sérieusement consultée, lui avait clairement répondu. Son honneur de prêtre, le salut de son âme, étaient en jeu; la ligne du devoir était nettement tracée. « Dieu aidant, il n'y faillirait point. »

Dans cette première contestation avec le saint-siége, comme dans celles qui suivirent, le malheur de Napoléon fut de ne pas se rendre à l'avance un compte suffisant de la nature des obstacles contre lesquels de gaîté de cœur il allait ensuite violemment se heurter, ou plutôt, car rien n'échappait à la sagacité de ce prodigieux esprit, son mépris des hommes était devenu si général et si absolu, sa confiance croissante dans ses moyens d'action personnelle avait pris de telles proportions, qu'il n'y avait plus un genre quelconque d'opposition dont à la longue, — par habileté ou par

(1) Lettre de Pie VII à l'empereur Napoléon, juin 1805.

force, — il ne se tint pour assuré d'avoir raison. Tout ce qui venait de se passer et le spectacle qu'offrait alors la France n'expliquaient que trop les accès de cet orgueil si parfaitement insolent, mais jusque-là si complétement justifié par le succès. L'armée formidable du nouvel empire était plus que jamais sous la main de son glorieux chef; la nuée innombrable des fonctionnaires de l'ordre civil lui obéissait comme un seul homme; le clergé entier était à ses pieds. Aux âmes un peu fières qui avaient refusé de s'abaisser sous le commun joug, il avait imposé le silence et la retraite. Mme de Staël se débattait sous les douleurs de l'exil; Carnot et le général Lafayette s'étaient réfugiés dans une volontaire obscurité. Des biais ingénieux ou, quand il l'avait fallu, l'énergique manifestation de son inébranlable volonté lui avaient suffi pour surmonter les scrupules de la magistrature française. Pourquoi cette autre grande autorité morale dont le siége était à Rome se montrerait-elle de plus laborieuse composition? La douceur connue du caractère de Pie VII promettait d'ailleurs une prompte et facile victoire.

Ce fut donc avec la plus entière confiance qu'irrité, méprisant, tout plein du sentiment de son écrasante supériorité, Napoléon entama la lutte contre un adversaire en apparence si désarmé. Dans cette dangereuse collision, définitivement engagée, l'empereur devait marcher de méprise en méprise. Celle par laquelle il avait débuté dès lors au sujet du mariage de son frère consistait à s'être entièrement trompé sur le degré de résistance, modérée, patiente, mais invincible, que sur une question purement religieuse la conscience du souverain pontife se croirait tenue d'opposer à des exigences contraires aux règles invariables de l'église. La seconde erreur ne devait pas être moins grave : elle provint de même de la complète méconnaissance du caractère de Pie VII et de l'idée que le pape s'était faite des devoirs également sacrés qui incombaient à sa qualité de souverain temporel. L'affaire du prince Jérôme avait pu demeurer à peu près secrète. Napoléon s'était aisément tiré des ennuis qu'elle lui avait causés en cassant cette union par un simple décret impérial et en mariant peu de temps après son jeune frère, non pas, comme avaient semblé l'annoncer les récens et impétueux éclats de son prosélytisme religieux, à quelque princesse catholique, mais au contraire à l'héritière de l'électeur luthérien du Wurtemberg. Bien différentes allaient être les conséquences des mesures agressives qu'une politique mal entendue et sa passion de plus en plus allumée lui firent bientôt adopter contre le saint-siége. Le retentissement en devait être immense. En s'emparant au début de la ville d'Ancône, en confisquant successivement le surplus des états pontificaux, en mettant la main sur la personne du pape lui-même, en le retenant captif à Savone, l'empereur put d'abord ima-

giner qu'il poursuivait la plus facile des entreprises, car jamais parmi les princes de la terre il n'avait eu affaire à plus faible partie. La vérité était pourtant qu'à son insu il s'était lancé au contraire dans la plus périlleuse des aventures. La violence déployée contre le saint-père ne pouvait en effet manquer de jeter au milieu des intérêts catholiques du monde entier une funeste perturbation, dont sespropres états allaient être les premiers à ressentir promptement le contre-coup. Chose singulière, et qui fait ressortir le bizarre agencement des affaires humaines, le chef de l'église romaine s'était aliéné le chef de la grande démocratie française pour avoir intrépidement défendu contre ses prétentions princières l'honneur de la fille protestante d'un modeste citoyen des États-Unis; il était destiné à se voir enlever ce qui lui restait des lambeaux de son pouvoir temporel parce que, n'étant point en guerre avec l'Angleterre, il ne voulait point consentir à lui fermer ses ports.

Un rapide coup d'œil sur ce qui se passait alors en Europe est nécessaire pour expliquer comment le cours des événemens amena peu à peu une situation aussi extraordinaire.

III.

De notables changemens étaient survenus en Europe depuis qu'au printemps de 1805 l'empereur et le saint-père avaient pris congé l'un de l'autre. La cérémonie de son couronnement à Milan n'avait pas en effet tellement absorbé l'attention de Napoléon qu'il n'eût trouvé le temps, durant son séjour de l'autre côté des Alpes, de mettre toutes choses sur un pied nouveau dans le nord de l'Italie. Il avait définitivement réuni Gênes à l'empire, donné la principauté de Lucques à l'une de ses sœurs et organisé l'état de Parme comme une dépendance de la France. Ces remaniemens de territoires, si désagréables à l'Autriche, qui n'avait pas encore renoncé à l'espoir de rentrer un jour en possession de ses provinces lombardes, avaient été habilement exploités par l'Angleterre. Elle en profita pour attirer dans son alliance cette puissance depuis longtemps sollicitée par elle, mais demeurée jusqu'alors dans la plus timide irrésolution. L'adhésion du cabinet de Vienne aux traités déjà signés par l'empereur de Russie constituait une véritable coalition à laquelle ne manquait plus désormais que l'assentiment de la Prusse. Cet assentiment devenait lui-même assez probable, car si à Berlin le ministère tenait à rester ostensiblement en bons termes avec nous, la famille royale se montrait, depuis l'attentat contre le duc d'Enghien, profondément aliénée, et l'on peut dire de cette cour qu'elle n'attendait qu'une occasion propice pour prendre enfin parti contre nous. Ces projets de ses ennemis n'é-

taient point inconnus de l'empereur. Il savait aussi que le ministre de la Grande-Bretagne en était l'âme, que lui seul les avait inspirés, les payait et les dirigeait. C'est pourquoi il était plus résolu que jamais à porter chez elle-même cette guerre que l'Angleterre lui suscitait partout sur le continent sans y prendre encore directement aucune part. Tel était le but des immenses armemens maritimes accumulés dans les ports de la Manche. Pour franchir le canal, pour porter sur le rivage ennemi l'incomparable armée depuis deux longues années exercée sous sa puissante main et maintenant toute frémissante à l'idée d'entreprendre une si prodigieuse aventure, Napoléon n'attendait plus qu'un vent favorable et l'arrivée de la flotte de l'amiral Villeneuve.

Aussi longtemps qu'il s'était flatté de pouvoir porter un coup si direct et si décisif à son plus redoutable adversaire, l'empereur avait jugé prudent de ne point laisser soupçonner aux alliés non encore déclarés de Pitt, surtout à l'Autriche, qu'il eût déjà l'œil ouvert sur leurs secrètes dispositions; mais après le retour inattendu de Villeneuve dans le port de Ferrol, lorsqu'il vit ruiné de fond en comble tout le plan de sa descente en Angleterre, l'empereur reporta immédiatement ses pensées sur les affaires du continent. Ce moment fut à coup sûr un des plus graves de sa vie. Nos pères se souvenaient d'avoir entendu raconter à M. Daru comment au camp de Boulogne, appelé près de l'empereur au moment où lui parvenait la fatale nouvelle, il avait dû écouter d'abord les plaintes les plus violentes et la satire la plus amère de la conduite de M. de Villeneuve. Il n'était point de termes si outrageans et si peu mérités qui ne sortissent avec fureur de sa bouche pour caractériser l'inhabileté et la mauvaise conduite du malheureux amiral. Puis, ce premier mouvement satisfait et passé, M. Daru eut ordre de s'asseoir et de prendre une plume. Aussitôt, oubliant ce qui venait de l'irriter, laissant de côté les projets depuis si longtemps médités, auxquels il avait consacré tant de soins, tant d'efforts, tant d'argent, entrant dans un ordre d'idées entièrement différent, et retrouvant tout à coup le calme dont il avait besoin pour combiner son nouveau plan, Napoléon dicta presque sans s'arrêter les ordres nécessaires pour transporter avec célérité et mystère au cœur même de l'Allemagne cette armée dont le camp était alors assis en vue des côtes de l'Angleterre. Ces ordres embrassaient tout, prévoyaient tout. Le nombre des jours de marche des différens corps, leur destination et jusqu'à l'emplacement qu'ils devaient occuper sur le vaste champ de bataille inopinément ouvert devant eux y étaient calculés avec la dernière précision. Jamais peut-être le génie des grandes opérations militaires ne se manifesta chez l'empereur à un plus haut degré. M. Daru, cet appréciateur si ex-

cellent, d'un esprit si distingué, d'un jugement si calme, qui depuis a été de nouveau le témoin discret de tant d'actes extraordinaires, chaque fois qu'il évoquait le souvenir de cette mémorable journée, se sentait, après de longues années, frappé encore d'étonnement autant que d'admiration.

Ce n'étaient point seulement les affaires de l'Allemagne qui appelaient en ce moment l'attention de l'empereur. Il s'était réservé la conduite des armées destinées à opérer entre le Rhin et le Danube. Pour lui, de ce côté, nulle inquiétude; sa confiance était entière dans la sûreté des coups qu'il devait porter lui-même. Il s'était d'ailleurs ménagé la bonne volonté de quelques-uns des princes allemands dont les territoires allaient supporter les premiers efforts de la guerre. « Ces princes frémissent d'indignation, je les vengerai, s'était-il écrié dans une séance de son conseil, d'où il avait fait sortir les huissiers et les jeunes gens afin de garder plus secrètes les menaces de sa terrible prophétie. Je vengerai en même temps mon honneur et celui de la France... Je briserai cette odieuse maison d'Autriche, que je n'aurais pas dû épargner; je la réduirai au rang de puissance secondaire. Mes alliés verront qu'ils ont pu se fier à moi et que ma protection n'est pas vaine. Je ferai de la Bavière un grand état interposé entre l'Autriche et moi, et j'irai signer une nouvelle paix dans le palais de l'empereur d'Allemagne... Mon armée est dans le plus brillant état; je lui ai fait traverser la France sans qu'il y eût un seul déserteur. Partout elle a été accueillie avec transport, et c'est à qui a voulu recevoir et nourrir mes soldats... Bientôt je partirai, et avant que la nouvelle de ce que j'aurai fait soit parvenue chez nos ennemis, je serai au milieu d'eux et j'aurai déjà vaincu (1). »

L'état de l'opinion publique en France et la situation des affaires en Italie, voilà les seuls points un peu sombres qui, au moment de son départ pour l'armée (septembre 1805), causaient quelques soucis à l'empereur. Le succès de sa campagne d'Allemagne suffisait, pensait-il avec raison, pour lui ramener les esprits des Parisiens, plus inquiets d'ailleurs que mécontens. De l'autre côté des Alpes, le rôle des troupes françaises devait, au début du moins, rester presque exclusivement défensif, car si, en mettant à leur tête le brave Masséna, l'empereur lui avait donné rendez-vous à Vienne, il entendait bien y être arrivé le premier. Masséna avait d'ailleurs en face de lui sur l'Adige l'archiduc Jean, mis à la tête de la principale armée de l'Autriche, et il s'en fallait de beaucoup que les corps de troupes massées dans le nord de l'Italie eussent été recrutés et équipés avec le même soin qui avait présidé à l'or-

(1) Mémoires du comte Miot de Melito, t. II, p. 276, 279, 280.

ganisation des anciens bataillons du camp de Boulogne. La besogne confiée à Masséna pouvait donc, dans certaines circonstances, devenir d'une assez difficile exécution. Une escadre anglaise s'était fait voir dans la Méditerranée; elle avait des croiseurs dans l'Adriatique. Une armée anglo-russe se faisait entrevoir à l'horizon, prête à partir de Corfou et de Malte pour débarquer dans quelque port de l'Italie méridionale; déjà l'on attendait presque publiquement son arrivée à Naples. Napoléon, qui ne souhaitait pas d'extraordinaires succès à son habile lieutenant, mais qui voulait encore bien moins lui attirer des revers, crut utile d'appeler la politique à son aide afin de rendre plus de liberté dans ses manœuvres à cette armée placée hors du cercle de son action personnelle, et dont il ne pouvait de si loin diriger tous les mouvemens. Les inspirations de cette politique ne furent point cette fois très heureuses, et, chose rare pour lui, l'empereur, d'ordinaire si méfiant, se fit lui-même en cette occasion l'instrument des secrets desseins de ses plus acharnés ennemis. Il y avait au fond de la péninsule italique quinze ou vingt mille Français qui, sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr, tenaient garnison à Otrante et dans ses environs. Ce corps d'observation, placé à quelques jours de marche de sa capitale, répondait de la bonne volonté du roi de Naples; mais il manquait aussi beaucoup à Masséna, qui se plaignait de n'avoir sous la main que des forces insuffisantes, et mettait vivement en relief dans sa correspondance tous les dangers de sa situation. Napoléon était assez perplexe. Il commençait à ressentir déjà les inconvéniens de l'extension trop considérable donnée à ses grandes combinaisons stratégiques, qui, embrassant désormais l'Europe presque entière comme un vaste échiquier, ne lui permettaient plus d'être prêt à faire face partout aux éventualités d'une lutte engagée sur tant de points éloignés avec de si nombreux adversaires.

Tous les efforts des diplomates de la Russie et de l'Angleterre étaient alors tendus vers le cabinet des Deux-Siciles. Ils avaient trouvé un ardent appui chez la reine de Naples. C'était d'accord avec eux et cédant à l'influence de son ministre anglais, Acton, et du général russe de Lascy, que l'orgueilleuse sœur de Marie-Antoinette avait entraîné son faible époux, le roi Ferdinand, à tenter le rôle le plus indigne à la fois et le plus dangereux, celui de tendre un piége abominable au tout-puissant souverain de la France. Ce piége réussit d'abord complétement. Soit en effet que le soupçon ne vînt pas à Napoléon qu'une si faible puissance oserait jamais le braver à ce point, soit qu'à l'avance il se complût dans la facile revanche qu'à tout mettre au pis il saurait bien prendre d'une aussi perfide trahison, l'empereur accueillit avec plaisir l'offre solennellement faite à Paris par l'ambassadeur de Naples de la neutralité de sa

cour, si la France consentait à rappeler le corps d'armée de Gouvion Saint-Cyr. En se débarrassant de ce surveillant incommode, la cour de Sicile n'avait qu'un but, celui de rendre plus facile l'attaque méditée par les Anglais et les Russes sur les derrières de Masséna. L'empereur, résolu à ne diminuer en rien l'effectif des troupes placées sous ses ordres immédiats, mais trop sagace pour n'être pas en même temps un peu inquiet de l'infériorité trop évidente de son armée d'Italie, fut surtout frappé de l'avantage qu'il trouverait à pouvoir ainsi renforcer Masséna sans s'affaiblir lui-même. Cette raison le décida, et dans le courant de septembre, après avoir pris soin toutefois de lier à son égard la cour de Naples par les clauses explicites du traité le plus formel, il enjoignit à Gouvion Saint-Cyr d'opérer sa jonction avec le gros des troupes opposées sur l'Adige à l'archiduc Jean. Au point de vue militaire, cette concentration était tout à fait commandée par les nécessités mêmes de cet immense plan de campagne, qui avait pour but d'amener sous les murs de la capitale ennemie deux armées, dont l'une devait descendre la vallée du Danube, tandis que l'autre remontait les gorges de la Styrie et du Tyrol. Pour prendre position en Lombardie, il fallait que le corps d'armée de Gouvion traversât dans toute leur étendue les états du pape. Ses instructions lui ordonnaient de s'acheminer doucement le long des côtes de l'Adriatique. Tandis qu'accoutumé à régler par lui-même avec la plus rigoureuse précision tout le détail du mouvement de ses troupes, il suivait de l'œil sur la carte les différentes étapes que son lieutenant aurait à parcourir, le regard de Napoléon rencontra la ville d'Ancône. Ancône, son ancienne conquête, située presque en face de Corfou, repaire actuel des Anglais et des Russes, était naguère encore entre ses mains. Il avait eu la générosité, maintenant si fâcheuse, de la rendre sans conditions à Pie VII, qui, pour récompense, venait à l'instant même de lui montrer tant de mauvaise volonté dans l'affaire du mariage de son frère Jérôme. Les motifs de conscience mis en avant par le saint-père n'avaient été, après tout, que de vains prétextes; ils avaient servi à découvrir le fond même de son cœur. Puisque la cour de Rome faisait maintenant des vœux patens pour ses ennemis, il n'était que sage de mettre fin à de puérils ménagemens et de prendre, malgré elle et au besoin contre elle, toutes les précautions qu'exigeait l'état présent des choses en Italie. Au lieu de passer simplement dans le voisinage d'Ancône, Gouvion Saint-Cyr reçut donc l'ordre de s'y introduire de gré ou de force, d'y établir garnison, d'en renforcer la citadelle et de concentrer dans ses mains le commandement de tout le pays environnant.

A tous les points de vue, cette décision de l'empereur était une faute. Du moment que, par des raisons militaires et pour renforcer

Masséna, il avait pris son parti de dégarnir le midi de l'Italie, il n'y avait que des inconvéniens à laisser ainsi à mi-chemin un corps détaché qui, tout en faisant grandement défaut sur les champs de bataille de la Lombardie, n'était pas très utile à Ancône. Si la méfiance des projets bénévolement prêtés par lui à la cour de Rome, si le désir de se venger d'une injure gratuitement supposée avaient déterminé Napoléon, aucun de ses sentimens n'était à cette époque, si peu que ce fût, justifié par les présentes dispositions du saint-père. Ainsi que nous l'avons tant de fois établi, Pie VII n'avait à aucun degré les préjugés ni les tendances d'un pontife de l'ancien régime. Dans la lutte maintenant engagée en Europe, ses vœux sincères étaient du côté de l'homme des temps nouveaux et de cette France devenue sans doute un peu trop militaire pour son goût, mais restée à ses yeux démocratique et chrétienne. Depuis la cérémonie du sacre, il était demeuré en froid avec la maison impériale d'Autriche. Les autres adversaires de l'empereur, l'Angleterre et la Russie, étaient du nombre de ces puissances schismatiques pour lesquelles en temps ordinaires le chef de la catholicité ressent naturellement assez peu de sympathie. Entre le Vatican et la cour de Naples, il y avait eu de récens froissemens à propos de Bénévent et de Ponte-Corvo. La reine Caroline, qui avait si facilement entraîné son mari dans de mystérieux complots contre la France, avait été promptement découragée quand elle avait voulu ourdir à Rome de pareilles intrigues. Les représentans de l'Autriche et de la Russie, les agens secrets de l'Angleterre et de la cour de Naples, loin de compter, nous ne disons pas sur le concours, mais seulement sur l'assentiment moral du saint-père à la cause de la coalition qui venait de se nouer en Europe, et dont les futurs succès mettaient déjà en mouvement l'imagination des nouvellistes de la ville de Rome, se plaignaient au contraire assez vivement de la partialité évidente du pape à l'égard de l'empereur des Français. Sans employer, pour caractériser sa politique, des expressions semblables à celles que nous avons relevées dans la correspondance du comte de Maistre, ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, ils n'hésitaient pas à représenter Pie VII comme ayant, depuis son voyage à Paris, aliéné tout à fait son indépendance de prince temporel et perdu à peu près complétement la liberté même de ses jugemens personnels. La sévérité des appréciations que les ministres étrangers faisaient parvenir à leur cour était en partie soupçonnée par le saint-père. Son âme tendre en était profondément troublée. — Triste et singulière situation! pendant qu'il était en butte aux injustes soupçons de Napoléon, Pie VII s'épuisait en infructueux efforts pour persuader aux membres du corps diplomatique accrédités près de lui qu'il garde-

rait en toutes circonstances une stricte neutralité; mais eux non plus ne le voulaient pas croire. En vain expliquait-il que, pour assurer sa neutralité du côté de la France, il n'avait pas eu besoin, comme son voisin de Naples, de conclure un traité, parce que cette neutralité résultait de sa situation même et de sa qualité de père commun des fidèles. « Elle était pour lui, disait-il, de devoir étroit, et jamais il ne souffrirait qu'il y fût porté atteinte par qui que ce soit. » Ces protestations solennelles de Pie VII étaient écoutées avec respect, mais sans confiance, par les ambassadeurs étrangers, car, s'ils étaient tous persuadés de sa volonté de rester neutre, aucun ne lui croyait le pouvoir de faire, en cas de besoin, observer sa neutralité. Le libre passage accordé à travers les états pontificaux aux troupes du général Gouvion Saint-Cyr pour se rendre sur les champs de bataille du midi de l'Italie était à ce moment même dénoncé par le ministre de l'Autriche comme une preuve flagrante de la complaisance du pape envers Napoléon. Déjà nos plus fougueux adversaires annonçaient, peut-être sans beaucoup y croire, la prochaine occupation des domaines du saint-siége; Consalvi protestait contre la seule admission d'une semblable hypothèse; le cardinal Fesch demeurait impassible et silencieux, lorsqu'au plus fort de ces ardentes controverses échangées entre toutes les chancelleries et dans tous les cercles de Rome tomba tout à coup la surprenante nouvelle de la prise de possession d'Ancône par les troupes françaises.

Le général Gouvion Saint-Cyr était entré à Ancône vers le milieu d'octobre 1805; pendant quelque temps, il avait à dessein laissé ignorer ses véritables projets. Consalvi s'était, au premier bruit de cette frauduleuse invasion, adressé à l'ambassade française. A Rome, le cardinal Fesch n'avait pu donner que les plus vagues réponses. L'oncle de Napoléon ne savait absolument rien. Il y avait eu probablement quelque malentendu. On avait tort, en tous cas, de se tant émouvoir. Il allait d'ailleurs écrire aussitôt à sa cour... Le cardinal Fesch faisait-il semblant d'être plus ignorant qu'il ne l'était en effet, et d'avoir été, comme le saint-siége lui-même, pris au dépourvu par une mesure que certainement il était loin d'approuver? Ou bien l'empereur, afin de mieux tromper la cour de Rome, avait-il commencé par abuser son propre ambassadeur, dont le zèle pour les intérêts temporels du pape commençait à lui déplaire? Cela serait aujourd'hui assez difficile à démêler. Le saint-père, les membres du sacré-collége et Consalvi lui-même, quoique déjà à peu près brouillé avec le cardinal Fesch, ont toujours incliné à croire qu'à l'ambassade de France on n'avait rien su à l'avance. Suivant eux, le ministre de Napoléon aurait été de la meilleure foi du monde lorsque, dans les premiers instans, il avait

cherché à représenter la prise de possession de la ville et de la citadelle d'Ancône comme un acte provisoire et de simple précaution militaire, inspiré probablement au commandant français par les dangers de sa marche le long d'une côte exposée aux invasions de l'ennemi. Il n'était pas moins sincère, d'après leur opinion, quand il donnait à entendre que, le général Gouvion Saint-Cyr ayant sans doute agi sans instructions, cette occupation ne serait pas maintenue, et que le bon sens et la prudence commandaient d'attendre, avant de se plaindre trop vivement, le résultat des réclamations qu'il allait se hâter de faire parvenir en France. De sa part, il n'y aurait donc eu dans cette occasion ni jeu joué, ni piége tendu à la crédulité du Vatican; le cardinal, afin d'être mieux en état de remplir le rôle auquel il était destiné, aurait été le premier induit en erreur par ce même grand homme, qui, occupé à tourner par la plus heureuse des inspirations la formidable position des Autrichiens en Bavière, ne dédaignait pas d'employer dans ce même moment les irrécusables facultés de son prodigieux, mais peu scrupuleux génie, à surprendre dans les filets d'une astucieuse diplomatie la confiance d'un pieux pontife, et ne regardait pas davantage à compromettre l'honneur personnel de son propre ambassadeur.

Toujours est-il que le Vatican resta jusqu'aux premiers jours de novembre sans obtenir aucune explication précise du cardinal Fesch et sans savoir ce que signifiait au juste l'occupation inattendue d'Ancône. Plus cette occupation se prolongeait, plus le bruit s'accréditait à Rome qu'elle avait dû être tacitement concertée avec le gouvernement pontifical. Cette assertion, qui rencontrait peu de contradicteurs parmi les membres du corps diplomatique, était insupportable à Pie VII. Il avait patienté aussi longtemps qu'il avait pu; mais rien n'arrivait de Paris, ni d'Allemagne, soit au Vatican, soit à l'ambassade de France. D'Ancône, on apprenait que les soldats de Gouvion Saint-Cyr réparaient les dehors de la citadelle et la remplissaient de provisions. Le saint-père ne se contint plus. Déjà il avait ordonné au cardinal secrétaire d'état de réclamer par une note officielle contre la violation flagrante de sa neutralité. « Je ne vous laisserai pas seul sur la brèche, avait-il dit à Consalvi, et moi aussi, puisqu'il le faut, je paierai de ma personne, et je viendrai à votre secours. » Le 13 novembre 1805, une lettre cachetée, à l'adresse de l'empereur, fut remise par Pie VII aux mains du cardinal Fesch. Cette date du 13 novembre est importante à noter, car Napoléon, dans sa réponse, que nous rapporterons plus tard, ne craignit point de reprocher à Pie VII de lui avoir écrit cette lettre par suite de la connaissance qu'il aurait eue de la fâcheuse position de l'armée française sous les murs de Vienne, et parce qu'il avait, à la même époque, reçu la nouvelle du débar-

quement des Anglais et des Russes sur les rivages du royaume de Naples. Or ce débarquement n'eut lieu que le 19 novembre. Ce que l'on connaissait le 13 novembre au Vatican, c'était l'étonnante capitulation d'Ulm, la défaite du général Mack, coupé dès le début de la campagne de ses communications avec Vienne, et la ruine complète de son armée, devenue en quelques semaines seulement la prisonnière de guerre de son habile vainqueur. Il n'y avait certes point là de quoi inspirer confiance à Pie VII dans le succès des puissances coalisées contre la France. Il n'y avait jamais cru, et, comme nous l'avons déjà dit, il ne le souhaitait pas. Le saint-père était à ce moment exclusivement agité par ce qui venait de se passer dans ses propres états. On lui avait manqué de parole, on avait violé sa neutralité, on l'avait rendu suspect aux représentans de toutes les puissances catholiques, qui ne croyaient plus à ses pacifiques assurances; bientôt le moment allait venir où le paisible exercice de sa mission apostolique, étendue sur le monde entier, lui serait partout impossible. Telles étaient les appréhensions qui déchiraient son cœur et les sentimens dont sa lettre était remplie. Le cardinal Fesch avait bien pressenti en la recevant combien l'expression d'une si violente douleur, si les termes n'en étaient pas habilement ménagés, pourrait blesser l'empereur. C'est pourquoi il avait demandé d'en prendre connaissance et qu'on lui en remît au moins copie; mais Pie VII l'avait tenue secrète à Consalvi lui-même. Il lui avait semblé qu'il aurait plus de chances de réussir, et que l'amour-propre de Napoléon serait moins intéressé à ne pas céder aux instantes supplications de son ancien hôte, si elles lui parvenaient sous la forme d'un épanchement tout à fait intime et personnel. La lettre partit donc ainsi qu'elle avait été conçue et écrite par Pie VII. Il y avait donné cours avec une franche et généreuse ouverture aux sentimens qui, longtemps contenus par sa douceur naturelle et par des motifs d'une prudence tout humaine, s'échappaient maintenant avec impétuosité de son cœur trop péniblement affecté.

« Nous avouons franchement à votre majesté avec l'ingénuité connue de notre caractère que l'ordre qu'elle a donné au général Saint-Cyr d'occuper Ancône et de la faire approvisionner nous a causé non moins de surprise que de douleur. L'amertume de cette occupation nous a été rendue plus sensible, s'il est possible, par la manière dont elle a été accomplie, votre majesté ne nous en ayant en aucune façon prévenu. C'est avec un vif chagrin, nous ne saurions le dissimuler, que nous nous voyons ainsi traité d'une manière qu'à aucun titre nous ne croyons avoir méritée. Notre neutralité a été reconnue par votre majesté comme par toutes les autres puissances. Celles-ci l'ont pleinement respectée, et nous avions des motifs particuliers de croire que les sentimens d'amitié que votre majesté pro-

fessait à notre égard nous auraient préservé d'un si cruel affront. Nous nous apercevons que nous nous sommes trompé. Nous vous le dirons donc franchement : depuis notre retour de Paris, nous n'avons éprouvé qu'amertumes et déplaisirs, tandis qu'au contraire la connaissance personnelle que nous avions faite de votre majesté et notre conduite invariable à son égard semblaient devoir nous promettre un tout autre traitement. En un mot, nous ne trouvons pas chez votre majesté le retour des sentimens que nous nous croyions en droit d'attendre de sa justice. Ce que nous nous devons à nous-même, ce que nous imposent les obligations contractées envers nos propres sujets, c'est de réclamer de votre majesté l'évacuation d'Ancône, et nous ne verrions pas, si un refus nous était opposé, comment le concilier avec la continuation des bons rapports avec le ministre de votre majesté, ces rapports devenant en trop évidente contradiction avec le traitement que nous continuerions à recevoir dans cette affaire de la ville d'Ancône.

« Que votre majesté soit bien persuadée que nous accomplissons un devoir bien pénible pour notre cœur en lui adressant cette lettre, mais nous ne pouvions nous taire sans dissimuler la vérité et manquer aux étroites obligations qui nous sont si évidemment imposées; c'est pourquoi nous voulons espérer qu'au milieu des amertumes dont nous sommes abreuvé votre majesté voudra bien au moins nous délivrer de celle dont le poids pèse si étrangement sur nous en ce moment, et que sa volonté seule suffirait à nous épargner. »

Il semblait qu'il fût difficile de se méprendre sur le sens de cette revendication par le saint-père des droits de sa neutralité. Les motifs qu'il invoquait, n'étaient-ce pas ceux-là mêmes qu'il venait d'opposer tout à l'heure aux instances des diplomates étrangers, quand ceux-ci avaient tenté de l'entraîner dans leur coalition contre la France? Dans ces reproches adressés à Napoléon, on sentait le ton plaintif de la tendresse blessée plutôt que l'aigre accent d'une menaçante récrimination. Il y avait plus de tristesse à cour sûr que de colère dans la façon dont Pie VII rappelait les traitemens auxquels il avait été en butte depuis le jour où, par un acte d'insigne complaisance, il avait consenti à venir sacrer l'empereur à Paris. Quant à la crainte doucement exprimée de ne pouvoir continuer ses bons rapports avec l'ambassadeur de France, si l'évacuation d'Ancône n'était révoquée, comment ne pas comprendre qu'elle avait été à peu près imposée au saint-père par l'obligation où il était de donner dans Rome même aux agens des cabinets ligués contre l'empereur un gage assuré de cette impartialité qu'ils s'obstinaient tous à vouloir mettre en doute? Napoléon, s'il eût été de sang-froid et s'il eût écouté les inspirations ordinaires de son incomparable bon sens, n'en aurait pas jugé autrement. Par malheur, quand la lettre que nous venons de citer lui parvint, il était aux prises avec les sé-

rieuses difficultés qui entravèrent un moment sa marche audacieuse et précédèrent la magnifique victoire d'Austerlitz. Les immenses mouvemens stratégiques qu'il lui fallait accomplir entre l'armée amenée d'Italie par l'archiduc Charles et celles que les empereurs d'Autriche et de Russie groupaient en face de lui en Moravie absorbaient alors toute son attention. Plus tard, après la paix de Presbourg, le soin de tirer de son éclatant triomphe tout le profit possible avait encore distrait sa pensée des affaires moins importantes qui s'étaient passées loin de sa vue de l'autre côté des Alpes. L'occupation d'Ancône et les doléances du saint-siége avaient donc été oubliées ou mises de côté pour céder le pas à de plus pressans intérêts. Ce fut peu de jours seulement avant son retour en France qu'à Munich, le 7 janvier 1806, Napoléon trouva enfin le temps de répondre à la lettre de Pie VII.

Pour comprendre, nous ne saurions dire pour justifier l'inconcevable et méprisante hauteur qui allait faire tout le fond de cette tardive réponse, il faut avoir présente à la pensée, comme une explication peut-être et non point à coup sûr comme une excuse, la série des étourdissans succès que venait de remporter Napoléon. Ils étaient de nature à l'enivrer d'orgueil; mais la véritable grandeur eût peut-être consisté à porter avec plus de modération les faveurs prodigieuses et d'ailleurs si bien méritées dont la fortune venait de le combler. Cette modération qui fait toute la bonne grâce des grands hommes ne lui avait pas manqué, lorsqu'au lendemain d'Austerlitz, sur le champ de bataille encore fumant des débris ensanglantés de l'armée autrichienne, il avait reçu avec une aimable courtoisie le malheureux souverain de cette puissance tout à coup déchue de son rang parmi les nations. Dans tout ce qui se rapportait immédiatement à la guerre, les procédés du général primaient volontiers chez Napoléon les calculs du politique. Lorsqu'il était au milieu de ses soldats, une certaine générosité propre au métier des armes ne lui était pas étrangère. C'est ainsi qu'il avait, sans trop le presser, laissé Alexandre se dégager comme il avait pu de la formidable étreinte dans laquelle, en général malhabile, le souverain de la Russie avait assez étourdiment compromis son armée. Les premières exigences produites dans son entrevue avec l'empereur François, au bivouac de Paleny, n'avaient rien eu non plus de trop excessif. Les dangereuses chances du terrible jeu de la guerre étaient encore assez présentes à sa pensée pour lui inspirer quelque réserve; mais à mesure qu'il s'était éloigné du théâtre de ses récens exploits, les habitudes de son caractère avaient peu à peu repris le dessus. Dans les négociations ouvertes à Presbourg, il n'avait pas en effet tardé à témoigner la manifeste intention de démembrer

absolument et de réduire presque à néant les états du souverain dont la condition misérable venait, un instant auparavant, d'exciter sa pitié. Il avait pris dans ses conférences avec M. d'Haugwist une sanglante revanche des hésitations trop évidentes de la Prusse et de son alliance projetée avec l'Angleterre en lui imposant l'obligation de se brouiller maintenant avec elle par l'invasion des états du roi de Hanovre. La trahison, non pas seulement méditée, mais accomplie de la reine Caroline, avait reçu son châtiment par l'apparition du décret qui avait appris à l'Europe étonnée que la branche des Bourbons de Naples « avait cessé de régner. » L'électeur de Bavière, élevé à la dignité de roi, avait été récompensé de sa fidélité à la France par l'octroi du Tyrol et d'une notable partie des possessions héréditaires de la maison d'Autriche. Ces actes multipliés d'une souveraine omnipotence qui ne connaissait plus d'autres limites que celles de sa propre convenance s'étaient accomplis avec la plus extrême facilité. Ce n'est pas tout. Comme il entrait dans les vues de l'empereur de faire marcher désormais d'un même pas l'agrandissement de sa puissance et celle des membres de sa famille, il ne s'était arrêté quelque temps à Munich que pour y conclure le mariage de son fils adoptif, Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, avec la princesse Auguste de Bavière. L'alliance de cette princesse avait été arrangée primitivement par sa mère avec l'héritier de l'électorat de Bade; mais il en était des filles des électeurs de l'Allemagne ainsi que de leurs provinces, Bonaparte en disposait à son gré. La future reine de Bavière avait dû faire taire ses répugnances; le prince badois avait retiré ses prétentions à la main de la princesse Auguste, et recevait en dédommagement celle de Mlle Stéphanie Beauharnais, reconnue pour princesse de la maison impériale de France; enfin l'empereur mettait pour la première fois en avant l'idée du mariage de la fille de l'électeur du Wurtemberg avec le prince Jérôme. Est-il besoin d'ajouter que celui qui distribuait ainsi les couronnes en Allemagne ne trouvait plus de rebelles parmi ses propres frères? Le plus récalcitrant d'entre eux, Joseph, s'était décidé à ceindre la couronne de Naples, et venait de recevoir de Schœnbrunn l'invitation d'aller la conquérir à la tête d'une armée française maintenant dirigée sur le midi de l'Italie. Le prince Louis ne montrait plus de répugnance à aller régner sur les Hollandais, à la condition, toujours maintenue cependant, qu'on lui permettrait d'y emmener sa femme. Ces exemples d'une si méritoire obéissance avaient rencontré partout des imitateurs. Il n'y avait pas un ordre, pas un secret désir de l'empereur qui, en France, en Allemagne, en Italie, ne fût alors aussi vite accompli que connu ou seulement pressenti. A Paris, l'inquiétude avait promptement fait

place au plus vif enthousiasme. Le sénat, le corps législatif, qui tous deux, au début de la campagne, avaient pu être accusés d'un peu de froideur, éclatèrent en transports d'admiration. Les adresses des conseils municipaux emplirent à nouveau les colonnes du *Moniteur*. Tous les corps publics qui n'avaient pas encore perdu chez nous l'usage de la parole s'en servirent à l'envi pour célébrer le merveilleux accomplissement de ces projets, dont la simple annonce les avait naguère passablement épouvantés. La chaire, elle, ne s'était jamais tu. Elle n'eut seulement qu'à monter d'un ton le diapason déjà si fort élevé de ses ardens panégyriques. Les noms de Pépin, de Charlemagne et du grand Cyrus retentirent plus que jamais avec les rapprochemens accoutumés sous les voûtes de nos grandes cathédrales de France comme sous les humbles toits de nos modestes églises de village.

C'est au milieu de ce concert d'éloges qui de tous côtés arrivait à ses oreilles qu'ouvrant pour la première fois peut-être la lettre de Pie VII, Napoléon entendit résonner comme une note pénible et discordante le cri de douleur échappé à la conscience du souverain pontife. Depuis que cette lettre avait été écrite, combien de rapides événemens s'étaient succédé en peu de temps en Italie et en Allemagne, dont le saint-père ne pouvait pas même être soupçonné d'avoir en rien subi l'influence, car ils n'étaient pas encore accomplis quand il avait mis la plume à la main! De ces événemens, quelques-uns avaient laissé à l'empereur un désagréable souvenir. Malgré son définitif et incomparable triomphe, ce sont ceux-là qui paraissent avoir occupé sa pensée pendant qu'il répondait à Pie VII. Le roi de Naples l'avait trahi. A Rome, lorsqu'on avait cru les Napolitains et les Russes prêts à envahir la ville, son oncle, effrayé d'un si dangereux voisinage, avait eu la faiblesse de s'adresser aux ennemis de la France pour ménager la sûreté de sa légation (1). L'idée seule de cette démarche lui était restée sur le cœur comme un affront d'autant plus insupportable que, pour l'éviter, il avait d'avance fait parvenir au cardinal Fesch l'ordre de se rendre à Bologne en cas d'alarme (2). Les Prussiens avaient un instant failli prendre parti contre lui, et la nouvelle de sa situation, momentanément compromise entre les armées russe et autrichienne, avait, pendant quelques courtes journées, fait reluire un éclair de joie, à Rome comme ailleurs, sur le visage de tous ses ennemis; voilà ce qu'en écrivant au saint-père il n'avait garde d'oublier, sans se soucier toutefois de savoir si Pie VII avait, à un degré

(1) Lettre de Napoléon Ier au cardinal Fesch, 22 décembre 1805.
(2) Lettre de Napoléon à M. de Talleyrand, 10 décembre 1805.

quelconque, partagé ces sinistres espérances. Ne s'était-il point naguère refusé à casser le mariage d'un prince français, frère de l'empereur, avec la fille protestante d'un simple citoyen des États-Unis? Là était le crime et le signe trop évident de sa mauvaise volonté. Et ce pape, n'était-ce pas celui qui, afin d'obtenir la restitution d'une partie de ses provinces, n'hésitait pas, il y avait six mois à peine, à le reconnaître devant l'Europe entière comme l'héritier des anciens empereurs d'Occident? Mais lui, le successeur de Zacharie, comment avait-il rempli ses devoirs envers le Charlemagne des temps modernes? Voilà ce que Napoléon croyait à propos de rappeler à Pie VII, et dans quels termes, on va le voir :

« Très saint-père, écrit l'empereur de Munich, le 7 janvier 1806, comme s'il décachetait à l'instant même la missive du pape, je reçois une lettre de votre sainteté sous la date du 13 novembre. Je n'ai pu qu'être très vivement affecté de ce que, quand toutes les puissances à la solde de l'Angleterre s'étaient coalisées pour me faire une guerre injuste, votre sainteté ait prêté l'oreille aux mauvais conseils, et se soit portée à m'écrire une lettre si peu ménagée. Elle est parfaitement maîtresse de garder mon ministre à Rome ou de le renvoyer. L'occupation d'Ancône est une suite immédiate et nécessaire de la mauvaise organisation de l'état militaire du saint-siége. Votre sainteté avait intérêt à voir cette forteresse dans mes mains plutôt que dans celles des Anglais ou des Turcs. Votre sainteté se plaint de ce que, depuis son retour de Paris, elle n'a eu que des sujets de peine. La raison en est que depuis lors tous ceux qui craignaient mon pouvoir et me témoignaient de l'amitié ont changé de sentimens, s'y croyant autorisés par la force de la coalition, et que, depuis le retour de votre sainteté à Rome, je n'ai éprouvé que des refus de sa part sur tous les objets, même ceux qui étaient d'un premier ordre pour la religion, comme par exemple lorsqu'il s'agissait d'*empêcher le protestantisme de relever la tête en France*. Je me suis considéré comme le protecteur du saint-siége, et à ce titre j'ai occupé Ancône. Je me suis considéré, *ainsi que mes prédécesseurs de la deuxième et de la troisième race,* comme le fils aîné de l'église, comme ayant seul l'épée pour la protéger et la mettre à l'abri d'être souillée par les Grecs et les musulmans. Je protégerai constamment le saint-siége, malgré les fausses démarches, l'*ingratitude* et les mauvaises dispositions des hommes qui se sont démasqués pendant ces trois mois. Ils me croyaient perdu. Dieu a fait éclater, par le succès dont il a favorisé mes armes, la protection qu'il a accordée à ma cause. Je serai l'ami de votre sainteté toutes les fois qu'elle ne consultera que son cœur et les vrais amis de la religion. Je le répète, si votre sainteté veut renvoyer mon ministre, elle est libre de le faire : *elle est libre d'accueillir de préférence et les Anglais et le calife de Constantinople;* mais, ne voulant pas exposer le cardinal Fesch à des avanies, je le ferai remplacer par un séculier..... *Dieu est juge qui a le plus fait pour la religion de tous les princes qui règnent* (1).»

(1) *Correspondance de l'empereur Napoléon Ier*, t. XI, p. 527.

Comme si cette lettre n'était point déjà assez significative, le même jour Napoléon en adressait une seconde à son oncle. Cette dernière était plus insultante encore pour le pape, et le cardinal Fesch recevait l'invitation d'en donner connaissance au Vatican.

« Le pape m'a écrit la lettre la plus ridicule, la plus insensée; ces gens-là me croyaient mort. J'ai occupé Ancône parce que, malgré vos représentations, on n'avait rien fait pour la défendre, et que d'ailleurs on est si mal organisé que, quoi qu'on eût fait, on aurait été hors d'état de la défendre contre personne. Faites bien entendre que je ne souffrirai plus tant de railleries, que je ne veux point à Rome de représentans de Russie ni de Sardaigne. Mon intention est de vous rappeler et de vous remplacer par un séculier. Puisque *ces imbéciles* ne trouvent pas d'inconvénient à ce qu'un protestant puisse occuper le trône de France, je leur enverrai un ambassadeur protestant... Je suis religieux, mais je ne suis pas cagot. Constantin a séparé le civil du militaire, et je puis aussi nommer un sénateur pour commander en mon nom dans Rome. Il leur convient bien de parler de religion, eux qui ont admis les Russes, et qui ont rejeté Malte et qui veulent renvoyer mon ministre! Ce sont eux qui prostituent la religion... Dites à Consalvi, dites même au pape que, puisqu'il veut chasser mon ministre de Rome, je pourrais bien aller l'y rétablir. On ne pourra donc rien faire avec ces hommes-là... Ils deviennent la risée des cours et des peuples. Je leur ai donné des conseils qu'ils n'ont jamais voulu écouter. Ils croyaient donc que les Russes, les Anglais, les Napolitains auraient respecté la neutralité du pape! Pour le pape, je suis Charlemagne, parce que, comme Charlemagne, je réunis la couronne de France à celle des Lombards et que mon empire confine avec l'Orient. J'entends donc que l'on règle avec moi sa conduite sur ce point de vue. Je ne changerai rien aux apparences, si l'on se conduit bien. Autrement je réduirai le pape à être évêque de Rome... Il n'y a rien, en vérité, d'aussi déraisonnable que la cour de Rome (1). »

En vérité, on se demande ce que se proposait alors l'empereur en adressant à Pie VII de pareils reproches et de si terribles menaces. La suite de cette étude fera voir que les menaces, chaque année plus accentuées, ne parvinrent point à ébranler la conviction où était le saint-père qu'il ne lui était pas loisible, par des motifs uniquement tirés de sa conscience de souverain pontife, de se départir comme prince temporel des obligations d'une scrupuleuse neutralité. Quant aux reproches de s'être entendu avec les ennemis de la France et d'avoir au fond de son cœur formé des vœux contre elle, les détails dans lesquels nous venons d'entrer ont suffisamment démontré à quel point ils étaient injustes. Au moment où Napoléon parlait en termes si blessans de la prétendue tendresse de Pie VII pour les sujets schismatiques de l'empereur de Russie et

(1) *Correspondance de l'empereur Napoléon Ier*, t. XI, p. 528.

les citoyens de la protestante Angleterre, le souverain pontife avait repoussé toutes leurs offres. Ses secrètes sympathies, loin de s'être portées du côté du très catholique souverain de l'Autriche, étaient tout entières acquises à celui qui allait, après le triomphe, se montrer si injurieusement cruel à son égard; mais, comme il arrive trop fréquemment en ce monde, la violence même de ces récriminations si imméritées était destinée à faire naître chez l'innocente victime de tant d'injustes soupçons la disposition d'esprit dont Napoléon se plaignait alors sans motif. La moitié de l'année ne s'était pas en effet écoulée que, dans la capitale de l'Autriche humiliée, le nonce de sa sainteté s'adressait en secret à sir Robert Adair, l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne. Il était chargé de lui dire que, « le gouvernement de sa sainteté ayant été sommé de signer un traité avec la France pour lui livrer toutes ses forteresses et exclure les Anglais de tous ses ports, le pape s'y était une première fois refusé avec beaucoup d'énergie et de dignité; mais, dans une conversation qui avait eu lieu à Paris entre Napoléon et le cardinal Caprara le 3 juillet 1806, cette demande venait d'être renouvelée avec la menace, en cas de refus ou d'hésitation, de s'emparer à l'instant même de tous les états de sa sainteté... » — « Dans les circonstances qui m'ont été relatées par le nonce, je n'ai pas hésité, ajoute le ministre d'Angleterre à Vienne, à lui déclarer que, si des événemens de force majeure obligeaient le pape à chercher un asile temporaire dans des contrées placées sous la protection des armes de sa majesté britannique, il y serait reçu avec toutes les marques convenables de déférence et de respect (1). »

Cette offre de l'hospitalité anglaise ne devait jamais être mise à profit par le chef de la catholicité; nous ne savons pas si Pie VII songea jamais à y recourir. N'est-il pas déjà bien singulier et vraiment digne de remarque qu'une semblable proposition ait pu lui être aussi naturellement adressée dans l'année même qui suivit l'entrevue de Fontainebleau et la cérémonie du sacre?

D'HAUSSONVILLE.

(1) M. Adair to M. secretary Fox. Vienna, august 11, 1806.

MISS MARY

RÉCIT DE LA VIE AMÉRICAINE.

TROISIÈME PARTIE (1).

XXII.

Le voyage à New-York fut pour Henri une suite de mécomptes et d'ennuis. Le premier désagrément fut la perte de sa valise, qui contenait ses effets, sa bourse et ses notes, et qui, dans un transbordement, fut confondue avec les bagages d'un voyageur qui descendait à Détroit. Il avait heureusement gardé sur lui ses titres de propriété; mais, n'étant pas encore millionnaire, il se trouva presque sans argent pour continuer sa route. Il avoua son désastre à son oncle, qui n'avait que le nécessaire pour lui-même. Le père Athanase, sans le consulter, fit part de leur pénurie à miss Sewell, qui s'empressa de mettre sa bourse à leur disposition. C'était la chose la plus naturelle à coup sûr, mais Henri souffrit, peut-être à tort, de devoir ce léger service à celle qu'il aimait. Mary sembla y puiser le droit de commander toutes choses et d'être le chef de la caravane sous prétexte de prévoir et de payer tous les frais.

A Lansing, elle alla jusqu'à vouloir faire elle-même toutes les démarches d'affaires. Dans les bureaux de la présidence territoriale, ce fut elle qui porta la parole, exposa le projet, obtint les autorisations et solda les dépenses. Sans y songer, elle était l'homme, Henri et son oncle semblaient être ses commis; mais toutes ces contrariétés

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

n'étaient rien en comparaison de celles qui attendaient Henri à New-York.

Le banquier le reçut d'abord très sèchement, et devant lui reprocha en termes peu convenables à Mary l'escapade qu'elle s'était permise. Mary le laissa dire, et, pour le calmer, lui exposa l'affaire magnifique qu'elle lui apportait. Sewell pardonna; comme sa spéculation sur les mines de cuivre avait avorté, il se jeta dans cette nouvelle entreprise avec toute la fougue de son caractère. Il mit des sommes considérables à la disposition d'Henri et regarda aussitôt la chose comme sienne.

Cette effusion de confiance toucha Montaret. Il y vit cet esprit aventureux qui enflamme l'Amérique et la lance à tout risque à la conquête de la civilisation; mais son illusion sur le compte de Sewell ne fut pas de longue durée. Dès le lendemain, le banquier était parti sans rien dire, et, quand au bout de quelques jours Henri demandait à Mary où était son père, elle lui avoua qu'il était allé au lac des Castors s'assurer par ses yeux de la vérité. C'était son droit; Henri ne pouvait pas s'en formaliser. Quinze jours après, Sewell, rapide comme le vent, était de retour à New-York, tombait comme la foudre chez Henri, et, sans s'excuser de sa méfiance, entrait sur-le-champ en matière.

— Votre affaire est magnifique, lui dit-il, j'y mettrai tout ce que je possède; mais comme vous n'avez rien, et qu'outre un grand capital je vous apporte un capital intellectuel, c'est-à-dire une grande connaissance des affaires, je ne crois pas avoir de prétentions exagérées en vous demandant d'être associé, ma vie durant, à la moitié de vos bénéfices, réversibles sur la tête de ma fille après mon décès. Je lui constitue ainsi une dot qui réunit un jour vos intérêts aux siens. Consentez-vous? Je me charge de tous les frais, quels qu'ils soient. Si nous sommes d'accord, rédigeons et signons.

Henri accepta avec une certaine joie; il se voyait ainsi dégagé de toute obligation envers M. Sewell. Le missionnaire trouva la part du banquier un peu forte, et remarqua fort bien qu'en s'assurant d'immenses revenus pour le reste de sa vie il établissait la dot de sa fille sur la fortune de Montaret; mais c'était là précisément ce qui rendait à Henri le sentiment de son indépendance et de sa dignité. Il entraîna son oncle et signa des deux mains.

— Puisque vous avez vos titres, lui dit Sewell, et que les formalités relatives à la concession sont remplies, il ne s'agit plus que de trouver des ouvriers et des débouchés pour le placement de nos fers. J'ai sous la main des gens que je vous recommande : Straatemberg, un Alsacien très intelligent, Knox, un chef d'atelier, le Canadien Laramée, capitaine de mines. Nous aurons deux cents mineurs, s'il le faut, mon cher Montaret! Je veux, en arrivant là-bas, que vous

trouviez tout en train. Je vais y envoyer mon architecte, M. Green, avec l'ordre d'y construire deux hauts-fourneaux, des magasins, une fonderie, des habitations pour les ouvriers, et de relier par une voie ferrée nos mines de fer au Lac-Supérieur. Il faut songer également à un cottage pour nous. Mary, vous en choisirez le modèle, je veux qu'il soit à votre goût.

Montaret ne fut pas même consulté, et Mary se mit à tracer le plan de la future habitation. Quand il voulut faire une objection, elle lui répondit que ces choses-là ne regardaient pas les hommes, et qu'ils ne devaient pas s'en mêler.

— Alors, dit Henri, vous me permettrez d'avoir une habitation séparée de la vôtre, car vos arrangemens ne conviennent ni à mes habitudes de travail ni à mes goûts.

Mary eut du dépit, jeta le crayon, bouda, le reprit au bout d'un instant et fit à sa tête. Dès le soir même, Sewell prit sa fille à part et lui dit : Je vous ai pardonné votre désobéissance en raison de l'affaire que vous m'avez apportée. Je ne veux pas laisser échapper une si belle occasion de décupler ma fortune; il s'agit donc de vous marier vite, il ne faut pas mettre à l'épreuve la constance d'un Français. Arrangez-vous pour que cela se termine avant que nous allions aux mines.

Mary différa pourtant l'explication avec Henri. Il lui répugnait de lui rappeler sa promesse. Elle attendit qu'il parlât le premier, mais il était déjà débordé d'occupations, et il dut se rendre dans l'Ohio pour entrer en marché avec les maîtres de forges. Pendant quinze jours que dura l'absence d'Henri, il se passa à New-York des événemens qui devaient lui rendre son retour très désagréable.

Arabella avait reparu à son théâtre avec un nouvel éclat. Parmi ses adorateurs, on remarquait au premier rang M. Austin, le journaliste que nous avons vu au nombre des convives de M. Sewell la première fois qu'Henri avait été reçu et fêté chez le banquier. Un matin, un gros homme à figure riante entra dans le cabinet de M. Austin. Il arrivait d'un long voyage tout exprès pour lui demander, à quelque prix que ce fût, une réclame splendide pour son établissement. Ce voyageur n'était autre que M. Harper, le propriétaire du *boarding-house* d'Ontonagon. Il avait fait d'assez bonnes affaires durant la saison, il en espérait de meilleures encore pour la saison suivante, et à cet effet il désirait faire connaître au monde civilisé les aventures romanesques, tragiques et surprenantes dont les plages désertes du Lac-Supérieur avaient été témoins.

M. Austin ne demandait que l'occasion de rédiger un *puff*. Quelle fut sa surprise quand il vit non-seulement la charmante miss Sewell, mais encore la *diva* Williams, figurer au premier plan de

cette étrange épopée! Il se fit tout raconter dans les plus minutieux détails, et, partant d'un immense éclat de rire, il jura que M. Harper aurait la plus belle réclame qui, de mémoire d'homme, eût été lancée. Dès le soir, son article était composé; il courut le lire à la chanteuse, à laquelle il avait naturellement donné le beau rôle; mais elle n'en fut pas satisfaite. Elle trouva l'auteur trop indulgent pour miss Sewell. Elle exigea des corrections qui dénaturaient passablement les faits.

Personne autre que M. Harper n'était nommé. Il y était dit seulement que « l'une des principales célébrités de l'académie de musique en tournée au Lac-Supérieur s'était arrêtée à Ontonagon, dans le comfortable hôtel de l'honorable M. Harper, et que là, comme elle prodiguait ses soins à un jeune Français blessé dans un guet-apens où l'avait attiré un adorateur éconduit de la cantatrice, elle avait failli être victime de l'injuste jalousie d'une belle miss appartenant à l'une des plus riches familles de la cinquième avenue. Cette cruelle personne lui avait tiré un coup de pistolet à bout portant, qui, sans la présence d'esprit d'un vaillant chef indien épris en pure perte comme les autres de la *diva*, eût à jamais privé le public du bonheur de l'entendre et de l'applaudir. »

L'article parut le lendemain et fut immédiatement reproduit dans les autres journaux. Le public voulut douter; mais Austin, Arabella et la famille de la chanteuse affirmèrent que tout était véritable. Mme Williams avait compris que la réclame serait encore plus profitable à sa fille qu'à M. Harper. Faire parler de soi, attirer l'attention sur sa vie privée est la suprême ressource des artistes sans talent.

Sewell, qui blâmait la conduite de sa fille, voulut faire cesser ce scandale. Il avait toujours eu pour Arabella un penchant marqué. Il se rendit chez elle; la chanteuse lui jura que l'affaire s'était ébruitée sans son consentement, et enfin daigna admettre les excuses qu'il prit sur lui de lui offrir au nom de sa fille. Voyant l'ascendant qu'elle pouvait exercer sur lui, elle voulut lui faire promettre qu'Henri ne serait jamais son gendre. Sewell ne put s'empêcher de rire.

— Ce que vous me demandez, miss Williams, n'est pas raisonnable, lui dit-il; autant vouloir me ruiner tout de suite!

— Vous ruiner, M. Sewell? dit la chanteuse, qui pensa que ce serait là sa plus belle vengeance. Dieu m'en garde! — Et en parlant ainsi elle lui jeta un regard perçant qu'il prit pour une provocation.

Rendre Sewell amoureux et le ruiner était un coup de maître. Henri perdait son bailleur de fonds, et Mary la fortune qui devait lui revenir. Sewell, arrivé à l'âge de cinquante ans, n'avait jamais fait de folies. Il avait concentré toutes ses facultés vers un seul but, l'argent. Sa conquête ne semblait pas facile, et pourtant Arabella

voulut la tenter. Elle lui donna à entendre qu'il pourrait bien lui plaire, et ils se séparèrent bons amis.

De son côté, Henri avait été trouver M. Austin. Moitié par menace, moitié par persuasion, il avait obtenu que l'article fût atténué par des rectifications plus ou moins plausibles, et le coup de pistolet inoffensif attribué à une plaisanterie. Il espérait que Mary seconderait cette interprétation; mais elle avait manqué de présence d'esprit en voyant l'éclat provoqué par cette aventure. Elle avait tout avoué à des amies peu discrètes, et plusieurs lui avaient donné raison tout en se moquant d'elle.

Henri avait assez prévu le ridicule qui devait rejaillir sur lui, s'il se laissait présenter à toutes les jeunes *misses* désireuses de le voir. Ce fut un désappointement pour elles et pour Mary aussi, qui n'avait pu se défendre de promettre l'exhibition; mais elle dut lui pardonner sa sauvagerie en le voyant sérieusement occupé de leur avenir. Il s'agissait d'embaucher des ouvriers. Henri s'adressa aux gens dont Sewell lui avait parlé, à Straatemberg, qui lui amena cinquante Allemands, ouvriers mineurs, à Knox, qui demanda un mois pour fournir une centaine d'Irlandais, et à Laramée, qui promit un contingent à peu près égal de Canadiens et d'émigrans européens. M. Green eut bien vite enrôlé une soixantaine de maçons et de charpentiers, et, comme Sewell voulait, en arrivant à la Bosse-du-bison, trouver construite et meublée l'habitation dont Mary avait donné les plans et le modèle, l'architecte partit sur-le-champ avec Straatemberg et ses hommes, qui étaient également prêts.

Le père Athanase avait hâte de retourner à sa mission; il y renonça pourtant. Il voyait Henri partagé entre son amour pour Mary et sa répugnance pour le milieu où son mariage le condamnait à vivre. Il craignait de le laisser livré à lui-même et resta pour lui remonter le moral. — Tant pis, dit-il avec un gros soupir, si je trouve mes ouailles replongées dans l'idolâtrie, je ferai comme Moïse, je briserai leur veau d'or!

La mauvaise saison arriva, et il fallut renoncer à gagner la mine avant le dégel. Sous ce climat, l'hiver est terrible, les eaux des lacs gèlent et se couvrent de montagnes de neige amoncelées par les bourrasques. Souvent de violentes tempêtes rompent les glaces, qui s'accumulent sur les rivages, en changent parfois la configuration, et forment des barrières infranchissables. Pendant sept mois, d'octobre en mai, toute communication est interceptée entre ces régions polaires et le reste du monde. Henri mit le temps à profit pour s'occuper en grand du placement de son fer. Il se rendit dans le Kentucky et dans l'Illinois pour établir des relations semblables à celles qu'il s'était déjà créées dans l'Ohio.

Le banquier passa son hiver tout différemment. Appelé chez la

chanteuse à plusieurs reprises et sous différens prétextes, il s'aperçut, un jour qu'elle lui refusa sa porte, qu'il ne pouvait plus se passer de sa compagnie. Alors, avec l'entêtement qu'il apportait en toutes choses et la fougue d'un tempérament sanguin, il se jeta tête baissée dans le piége que lui tendait miss Williams. Celle-ci le laissa revenir, et, quand elle le vit bien englué, elle lui arracha des sommes énormes tout en ayant l'air de les refuser. Enfin elle lui porta le dernier coup en lui *avouant* qu'elle l'aimait. Sewell devint alors complétement fou. Trouvant que le cottage de Staten-Island était indigne d'une femme comme Arabella, il lui acheta une maison de campagne à Glen-Cow, sur le bord de la mer. Arabella relégua sa mère et sa tante dans le cottage, et alla prendre possession de sa nouvelle résidence. Elle eut chevaux, voitures, maison à la ville et à la campagne, donna des dîners, des fêtes, et attira de nouveau sur elle l'attention du monde de New-York. Elle s'habitua si bien à cette vie de luxe et de bien-être qu'elle renonça à sa première idée de ruiner le banquier. L'accaparer, lui et sa fortune, en l'épousant, était bien préférable, et avoir sur Mary l'autorité d'une belle-mère lui parut le plus beau triomphe.

Elle prit bientôt un tel empire sur Sewell qu'il en vint à lui offrir le mariage, et des anneaux de fiançailles furent échangés. Sewell avait pourtant hésité en songeant que le gendre qu'il voulait se donner avait été son rival. Personne ne pensait qu'il en pût être autrement depuis le séjour à Ontonagon; mais Arabella, tout en se confessant d'avoir eu un caprice pour Henri, n'eut qu'à raconter la vérité pour se disculper d'une liaison plus grave, et Sewell, qui en somme eût avalé bien des mensonges, se trouva d'autant plus épris qu'il put se croire le premier occupant sérieux de ce cœur si souvent battu en brèche.

XXIII.

Lorsqu'Henri revint de sa tournée dans le Kentucky, il subit ce nouveau déboire. Tout New-York était informé des projets de mariage de M. Sewell. C'était un coup de foudre pour Mary. — Qu'il mange sa fortune, dit-elle à Henri, qu'il se ruine! c'est son droit, peu m'importe; mais me donner pour belle-mère mon ennemie, non, non, c'est impossible. Il faut empêcher cela...

— Si j'allais chez miss Williams, dit Montaret, peut-être lui ferais-je entendre raison.

— C'est possible, répondit Mary avec un mouvement de jalousie; vous devez avoir conservé une grande influence sur elle...

— Est-ce là toute la confiance que vous avez en ma parole?

— Je ne doute pas de votre parole; cependant vous pouvez avoir été surpris. Arabella est bien belle!

— Mary, ne revenons pas sur le passé, ne rendez pas la situation pire qu'elle n'est. Nous nous disputerons plus tard, si c'est un besoin de votre caractère. En ce moment, nous devons parer le coup qui vous menace; parlez à votre père, faites-lui sentir sa folie; de mon côté, j'irai parler à miss Williams.

— Non, s'écria Mary, je vous le défends! Essayez de détourner mon père de son affreux projet, mais je ne veux rien devoir à mon ennemie.

Henri alla parler à Sewell. Celui-ci le laissa dire sans l'interrompre, et se contenta de répondre qu'il était d'âge à savoir se conduire. Ne pouvant rien sur l'esprit du banquier, Montaret, malgré la défense de Mary, voulut tenter une démarche auprès d'Arabella. Il la savait folle et ne la jugeait pas corrompue. D'ailleurs il lui importait de donner à l'étude de son caractère plus d'attention qu'il ne lui en avait accordé jusqu'alors. Elle devenait un obstacle dans sa vie après avoir failli la lui faire perdre. Était-il condamné à subir passivement cette sorte de fatalité? Ne pouvait-il, lui, homme résolu et intelligent, combattre la mauvaise influence d'une fille assez bornée et peut-être moins perverse que bien d'autres?

Il était sur le chemin de l'embarcadère des *steamboats* pour Glen-Cow, lorsqu'il fut arrêté dans Broadway par un rassemblement d'où partaient de grands éclats de rire. Il voulut savoir la cause d'une réunion si joyeuse, cas insolite à New-York. — C'est un Indien, lui dit-on.

Henri pensa que le peuple de New-York était tout aussi badaud que celui de Paris, et néanmoins il alla comme les autres grossir la foule. En approchant, il vit en effet un Indien de haute stature et reconnut *celui qui vient sur le tonnerre*. Le chef sioux, paré de ses plus longues plumes, vêtu de sa plus belle tunique de peau de daim, la poitrine couverte de colliers, le visage orné des couleurs les plus voyantes, une main appuyée sur son fusil enrubanné, haranguait l'assistance d'un air à la fois superbe et bienveillant.

— Merci, visages pâles, disait-il en français, merci de l'admiration que vous avez pour Wakontchaka. Il est content, il voit que sa renommée de grand guerrier est arrivée jusqu'ici. Ceux d'entre vous qui viendront chez les Sioux peuvent se recommander de Wakontchaka. Ils y seront bien reçus en souvenir des honneurs que vous lui rendez.

Ce discours, traduit par un interprète officieux qui se trouvait là, fut accueilli par des rires et des *hourras* ironiques.

Henri fendit la presse, et, pénétrant jusqu'à l'Indien : — Que fais-tu ici? lui demanda-t-il.

— Je te cherche, répondit Wakontchaka.

Henri l'emmena chez lui. Dès que l'Indien fut entré, il regarda d'un air curieux et un peu craintif les livres, plans et instrumens de travail de l'ingénieur épars sur la table ou cloués à la muraille. Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une carabine à deux coups sortant des ateliers de Devisme, arme d'un joli travail et d'une grande précision qu'Henri avait reçue depuis quelques jours. Wakontchaka la décrocha, la regarda avec convoitise, la pesa, en fit jouer les batteries, la mit en joue et se fit expliquer la manière de la charger; puis il s'extasia sur les balles coniques toutes montées dans leurs cartouches de cuivre, et, en poussant un gros soupir, il allait remettre la carabine à sa place, quand Montaret lui dit : — Tu me ferais plaisir en acceptant cette arme comme un témoignage d'amitié et de reconnaissance.

Wakontchaka le regarda d'un air étonné; mais, voyant que le don était sérieux, il ne put contenir sa joie, éclata de rire, tendit la main à Henri sans pouvoir dire un mot, et se remit à tourner et à retourner l'arme dans tous les sens. Il voulut la charger et la tirer par la fenêtre; mais Henri lui fit observer que cela était défendu dans la ville. — Allons dans la campagne! dit l'Indien.

— Mais n'avais-tu pas à me parler?

— Oui, après que j'aurai essayé cela, dit-il en montrant la carabine.

— Comme tu voudras; j'avais justement à sortir. Viens avec moi.

Wakontchaka le suivit après avoir mis les boîtes de cartouches dans son *sac à médecines*, espèce de carnier en fourrure et enjolivé de broderies, dont tout Indien est muni et dans lequel il met des herbes médicinales en cas de blessure, des amulettes et les objets à son usage qu'il estime les plus précieux.

Sur le *steamboat* qui devait les conduire à Glen-Cow, Montaret lui demanda si les travaux étaient commencés sur la mine. — J'ai vu des visages pâles abattre la forêt, apporter des pierres et construire des maisons.

— Alors M. Green était déjà arrivé quand tu es parti?

— Je ne sais pas, je suis parti il y a trois mois.

— Et tu as mis tout ce temps pour venir ici?

— La neige couvrait la terre, les lacs étaient glacés, les chemins perdus; mais ni le vent, ni le froid n'arrêtent Wakontchaka.

— Il faut que tu aimes furieusement miss Arabella, pour avoir entrepris un tel voyage, car c'est pour la voir que tu viens, avoue-le.

— Wakontchaka aime en effet la belle *squaw*.

— Et as-tu maintenant quelque espoir d'être aimé aussi?

— Si j'avais douté, je ne serais pas venu. Dis-moi où je la trouverai.

— Tu ne l'as donc pas encore vue?

— Non.

— Eh bien! tu la verras aujourd'hui. C'est chez elle que nous allons.

— Ah! tu l'aimes donc aussi à présent?

— Je ne suis pas plus épris d'elle aujourd'hui que par le passé.

— Tu me trompes.

— Sur l'honneur, je te dis la vérité.

— Alors pourquoi n'es-tu pas revenu avant l'hiver au lac des Castors tenir tes promesses à Naïssa?

— Quelles promesses?

— Tu aimes Naïssa, et Naïssa t'aime, elle me l'a avoué. J'ai parlé deux fois à celui qui lui a tenu lieu de père depuis la mort de Sagitto; il m'a donné à entendre que tu ne voulais pas réparer le mal que tu avais fait. Je suis venu savoir si cela était vrai.

— Mon ami, je ne puis réparer le mal que je n'ai point fait. Tu te trompes, il n'y a rien entre ta cousine et moi qu'une bonne et sincère amitié.

— C'est-à-dire qu'après avoir séduit *l'Oiseau du lac*, tu veux épouser celle qui met des balles dans la chevelure du chef sioux?

— Je dois l'épouser, je lui en ai donné ma parole, et cela bien avant de connaître ta cousine.

— Il faudra reprendre ta parole.

Le *steamboat* touchait le quai.

— Veux-tu venir tout de suite avec moi chez miss Williams? reprit Montaret.

— Non, je veux essayer le fusil d'abord, répondit l'Indien d'un air moitié fâché, moitié souriant.

Ils abordèrent, et, laissant le village à leur droite, ils suivirent la plage. Se voyant à une distance raisonnable de toute habitation, Wakontchaka dit à son compagnon, en lui montrant un oiseau de proie qui planait dans le ciel à une grande hauteur : Est-il trop loin?

— Non.

Wakontchaka tira, et l'oiseau atteint alla, en décrivant plusieurs courbes immenses, s'abattre sur la plage. Le Sioux, après l'avoir ramassé, le montra à Montaret d'un air qu'il s'efforçait de rendre modeste : — Wakontchaka, dit-il, est bon tireur. Il ne quittera jamais cette arme, et celui qui la lui a donnée est son ami. — Puis il marcha sur la grève d'un air majestueux sans que Montaret prévît ce qu'il allait faire. L'Indien tenait d'une main la carabine, de l'autre son vieux rifle, qu'il lança dans la mer en disant : — Vieux serviteur ne doit pas être humilié.

Content d'avoir donné la sépulture à son ancien compagnon, il revint à son amour un instant oublié. — Allons, dit-il, voir celle

qui réjouit le cœur du chef sioux. — Ils se rendirent à la maison de campagne d'Arabella, où ils furent reçus par Fanny, une jeune suivante irlandaise assez jolie, que Sewell avait fait entrer chez son idole autant pour la servir que pour la surveiller. Madame répétait à son théâtre, Henri dut laisser sa carte.

Comme il reprenait avec Wakontchaka le chemin de New-York, l'Indien, qui ne savait nullement ce que c'était qu'un théâtre, demanda des explications à son compagnon, et après ces explications il ne comprit pas davantage. Il se dit que sa belle *squaw* était sans doute une sorte de prêtresse à laquelle les faces pâles venaient tous les soirs rendre hommage. Son amour-propre en fut flatté, et sa passion en augmenta.

De retour à l'hôtel, il demanda à Montaret de le conduire dans le temple de la belle *squaw*. Ne se souciant pas d'exhiber un sauvage, Henri l'adressa à Télémaque, qui se chargea de lui avec empressement. Dès le soir même, Wakontchaka et son cornac noir, après avoir dîné ensemble et bu un peu plus que de raison, se rendirent à l'académie de musique.

L'entrée de ce personnage tatoué et emplumé fit sensation dans la salle. Quand la Williams parut, vêtue d'or et de velours, la couronne au front et suivie d'un cortége de figurans, l'Indien monta debout sur la banquette pour attirer son attention, et, sans tenir compte des avertissemens réitérés de Télémaque, non plus que des menaces de ceux qui étaient derrière lui, il resta pétrifié d'admiration et bouillant d'amour. Comme elle avait fini son rôle dans l'acte et rentrait dans la coulisse, *celui qui vient sur le tonnerre*, pensant qu'elle ne reparaîtrait plus, sauta par-dessus les épaules des spectateurs, bondit dans l'orchestre des musiciens, renversa les pupitres, franchit la rampe, s'élança sur la scène et courut à Arabella en s'écriant : — Wakontchaka n'a pu attendre plus longtemps, le voici. Il veut parler aussi en musique et danser devant ton peuple.

Arabella s'enfuit dans sa loge, où elle trouva Sewell.

— Délivrez-moi de ce fou, s'écria-t-elle, il me poursuit.

Sewell, mis au courant en deux mots, alla au-devant du Sioux et voulut lui barrer le passage. Wakontchaka le repoussa et s'engagea dans l'étroit couloir qui menait à la loge de la chanteuse. Ivre d'amour et de whisky, il implorait bruyamment la belle *squaw* pour qu'elle lui ouvrît la porte, quand il se vit entouré par six *policemen* suivis de Sewell, du *manager* (régisseur), des machinistes et des figurantes, que l'incident réjouissait beaucoup. Le régisseur invita l'Indien à se taire et à s'en aller.

— Wakontchaka, répondit-il, n'obéit à personne!

Et de sa hachette de fer il fendit le panneau de la porte. Les *policemen* se jetèrent sur lui, mais il leur glissa dans les mains

comme un serpent et se sauva à l'autre bout du corridor. Là il mit une cartouche dans sa chère carabine et l'essaya cette fois sur l'un des *policemen,* qui tomba.

— On ne touche pas à Wakontchaka, cria-t-il, et, prenant sa course, il s'élança dans les escaliers et sortit du théâtre.

Une foule de curieux l'attendait à la porte, mais, ne sachant pas encore le crime qu'il venait de commettre, on le laissa fuir et même quelques-uns le suivirent. Il se déroba en faisant plusieurs détours à travers les rues et se vit bientôt seul. Il alla sur-le-champ à l'auberge d'Henri et monta chez lui.

— Que viens-tu faire à pareille heure? lui dit Montaret, le voyant hors d'haleine et ruisselant de sueur.

— Je viens de tuer un des ennemis de la belle *squaw.*

— Qui as-tu tué? s'écria Henri avec anxiété.

— Un de ces hommes qui ont pour toute arme un petit bâton.

— Un *policeman?*

— Je ne sais pas ce que c'est. Ils croyaient prendre le scalp de Wakontchaka, et l'un d'eux a trouvé la mort. Je me suis sauvé, et me voilà.

— Mais, malheureux, tu vas être arrêté, emprisonné, pendu!

— Tu as donné à Wakontchaka assez de balles pour qu'il puisse tuer tous ses ennemis.

— Voilà un beau cadeau que je t'ai fait là! Il faut te sauver, te cacher, quitter la ville. Il n'y a pas de temps à perdre; prends mes habits.

D'abord Wakontchaka résista avec entêtement, mais Henri lui fit comprendre l'imminence du danger, et il se résigna à se laver le visage, à chausser un pantalon, à endosser un paletot et à se coiffer d'un chapeau.

— Tu veux donc que je ne revoie pas la belle *squaw?* dit-il.

— Il s'agit bien d'elle! Je ne veux pas qu'on pende un brave garçon à qui je dois la vie. Allons, es-tu prêt?

— Oui.

Ils sortirent de l'hôtel sans être observés et gagnèrent à pied la station d'Harlem, où ils attendirent le premier convoi pour la direction du nord. Après avoir recommandé à Wakontchaka de ne parler à personne tant qu'il serait dans l'état de New-York, Henri lui rendit son fusil roulé dans sa peau de bison, et, après lui avoir glissé une bourse dans la poche, il le mit en wagon.

Au moment de partir, l'Indien prit la main de son guide et lui dit avec des larmes dans les yeux : — Tu n'es pas un homme comme les autres, et le chef sioux est fier de penser que tu seras son cousin.

—Ah! tu y tiens? lui dit Henri en souriant.

Et, l'ayant vu partir, il revint à New-York.

La fantastique apparition de l'Indien au théâtre, suivie du meurtre tragique du *policeman*, fit, comme on peut croire, quelque bruit dans New-York. On repensa à l'article déjà oublié de M. Austin, où il avait été question d'un terrible et magnanime sauvage épris de la cantatrice. Quelques personnes prétendirent que c'était un faux Indien suscité par les ennemis d'Arabella pour la troubler en scène et la ridiculiser devant le public.

Le banquier, las des aventures bizarres qui servaient de réclame à sa maîtresse, lui fit rompre son engagement, paya vingt mille dollars de dédit et lui fit comprendre la nécessité de se retirer à Glen-Cow jusqu'à nouvel ordre. Elle le voyait fortement ébranlé dans ses projets de mariage, et elle se résigna; mais, peu de jours après lui avoir fait ce sacrifice, elle commença à ressentir un profond ennui. Le tête-à-tête avec Sewell n'était pas précisément récréatif; ses préoccupations d'argent le poursuivaient jusqu'aux pieds de son idole, et si l'idole aimait à dépenser, elle n'avait pas pour cela le goût et l'intelligence des affaires. Le bruit, les émotions du théâtre, le scandale, les aventures, les polémiques où son nom se trouvait mêlé, tout cela était le véritable milieu de son organisation, à la fois légère et brutale. Nullement artiste, mais passablement bohême, elle ne voyait dans les capitaux qu'un torrent de plaisirs, et dans l'art qu'une occasion de lutte. Le luxe sans l'agitation lui parut donc fastidieux, et elle commençait à ne plus tant désirer d'être la femme de Sewell. La jalousie du banquier la menaçait d'un isolement dont la seule pensée la faisait frémir.

En apprenant qu'Henri était venu chez elle, elle se remit à songer à lui et sentit son inclination se raviver. Henri était jeune, beau, intelligent, d'ailleurs plus riche dans l'avenir que Sewell. Elle ne pouvait pas se persuader qu'elle échouerait toujours auprès de lui, si elle s'acharnait à le vaincre. Elle lui écrivit un billet où elle lui assignait un rendez-vous; mais la positive Mme Williams n'était pas sans ascendant sur sa fille. La tante Burdon s'en mêla aussi; toutes deux s'effrayaient d'un *interim* qui eût pu les réduire à la misère, car Arabella ne faisait pas d'économies; sa seule qualité relative était de manquer de prévoyance. On la fit renoncer à envoyer le billet; elle reçut le banquier d'un air soucieux et préoccupé, ajourna le mariage jusqu'au retour du prochain voyage qu'il était forcé de faire à la mine, et prit ainsi sur lui plus d'empire qu'elle n'en voulait peut-être conserver. Au bout de quelques jours, il revint lui dire qu'il craignait d'être forcé de rester longtemps à la Bosse-du-bison, et il lui fit promettre, le cas échéant, de venir l'y

rejoindre. En prenant cet engagement, Arabella se remit à espérer qu'elle saurait plaire à Henri, ou tout au moins qu'elle trouverait l'occasion de se venger de Mary.

XXIV.

Le printemps vint mettre un terme aux tribulations de Montaret. Les machines étaient confectionnées, les approvisionnemens faits, les ouvriers de Knox et de Laramée rassemblés et prêts à partir. Irlandais, Gallois, Canadiens et Allemands, hommes, femmes et enfans, se mirent en route à la fin d'avril. Quinze jours après, Henri, le missionnaire, Sewell et sa fille partirent aussi, suivis de Télémaque et de quatre autre domestiques avec chevaux, mules, provisions et tout un matériel de campement. Henri fut encore assez triste dans l'éternel wagon-omnibus qui conduisait la caravane à Cleveland; mais, quand après avoir déjeuné avec la famille Palmer on s'embarqua sur le lac Érié, l'amour et le printemps réveillèrent en lui le sentiment de l'espérance et les énergies de la jeunesse.

Mary était aussi fraîche que la brise de mai, et aucun déplacement, aucune fatigue ne dérangeait l'harmonie charmante de sa personne. Elle semblait invulnérable aux malaises et aux ennuis des voyages. Elle s'accommodait de tout et passait à travers tout comme un cygne qui fend les ondes sans y laisser une de ses plumes. Henri admirait avec étonnement cette placidité d'organisation chez une personne si facile à alarmer ou à irriter en amour. Il semblait qu'en dehors de cette région des orages elle n'eût plus d'autre souci que celui de plaire pour réparer les blessures qu'elle avait faites. Elle fut adorable pendant tout le temps de la navigation sur les lacs. Elle fit de la musique, et Montaret découvrit qu'elle avait du goût et de la science plus qu'il n'appartient au talent d'agrément des jeunes filles. Elle fut plus qu'aimable, elle fut bonne avec les autres femmes, la plupart vulgaires et ennuyeuses, qui se trouvaient sur le bateau à vapeur. Elle s'occupa des enfans, elle les fit tenir tranquilles en les amusant avec un grand instinct de maternité intelligente. Elle parlait à tous les passagers, non par désœuvrement, mais pour s'instruire de toutes les choses pratiques sur lesquelles il pouvait être utile à Henri qu'elle fût renseignée, et, tout en flattant l'amour-propre des gens qu'elle écoutait, elle les tenait à distance respectueuse par un certain fluide de dignité chaste qui émanait d'elle, et qui semblait pénétrer les plus grossiers épidermes.

Henri, en lui tenant compte de tous ces mérites exquis, oubliait combien ses excentricités l'avaient blessé. Il oubliait aussi New-York et les déplaisirs dont il y avait été abreuvé. Chaque tour de roue

du *steamer* lui semblait mettre un abîme entre ce passé douloureux et la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui.

— Nous allons vers le monde de la vérité, disait-il à sa fiancée, c'est-à-dire vers le travail utile au sein de la nature encore vierge. Il me semble que je ne vous connaissais pas encore, et qu'à l'approche de notre oasis vous vous révélez à moi plus aimable et plus belle que vous n'avez encore consenti à le paraître.

Le bonheur embellissait Mary en effet. Elle aussi oubliait ses tourmens passés et appelait de tous ses vœux la vie au désert. Ils remplissaient de rians projets les heures de la traversée, et Henri voyait avec bonheur approcher le moment du mariage. On n'en parlait pourtant pas encore, au grand étonnement de Sewell, qui avait cessé de presser la résolution de sa fille, partagé qu'il était entre le désir de la voir établie, pour être libre d'épouser la Williams, et la crainte de déplaire à celle-ci en allant contre ses intentions. Henri savait gré à Mary de la pudeur délicate qui l'empêchait de faire la moindre allusion à une union plus intime, et elle commençait à comprendre que dans son silence à lui il y avait un respect qui tenait au culte de la femme et qui cachait un réel embrasement de tout son être.

Le 25 mai, on abordait à l'embouchure de la rivière aux Carpes, sur une jetée de planches et de madriers. Quelques baraques récemment construites montraient dans l'aube naissante leurs pignons fraîchement peints en ocre rouge. Cette partie de la forêt était rasée ou brûlée, et un chemin dessinait son sillon blanc au milieu des broussailles noircies par l'incendie. Ce hameau, c'était le port d'embarquement bâti par les ordres de Sewell pour les produits de la mine. Le banquier s'extasia devant cette cité naissante; mais Henri regretta les beaux ombrages de la forêt vierge qu'il avait admirés pour la première fois à cette place dix mois auparavant.

— Je comprends qu'on aime les arbres, dit Sewell, cela fait bien dans les jardins, avec des pelouses, des corbeilles de fleurs, des bancs; mais quand il n'y a que cela dans un pays, c'est monotone, et nos ouvriers ont bien fait d'éclaircir un peu.

L'arrivée du bateau avait attiré plusieurs habitans. Mary, avec son activité ordinaire, se mit tout de suite en quête de guides pour le lac des Castors; mais il lui fut répondu qu'on n'avait pas le temps de la conduire, qu'il y avait un chargement de minerai à faire, et que d'ailleurs l'unique chemin aboutissait aux mines. Elle s'étonna que ces gens attachés à l'exploitation ne lui fissent pas une réception plus brillante; Henri ne s'étonnait pas moins en entendant parler de chargement de minerai.

— Vos mineurs exploitent donc déjà? lui dit miss Sewell.

— Apparemment, répondit-il; j'aurais cru pourtant qu'ils nous

auraient attendus, et je comptais sur le plaisir de vous voir donner le premier coup à la montagne avec un marteau enrubanné.

Il s'approcha d'un ouvrier et lui demanda qui avait donné l'ordre d'ouvrir la mine.

— Je ne sais pas.

— Est-ce Straatemberg?

— Straatemberg? Il n'est pas à la mine.

— Et où est-il?

— Je n'en sais rien.

— Et M. Green? demanda Sewell.

— M. Green bâtit toujours.

— Où sont, reprit Henri, les mineurs que j'ai envoyés ici il y a une quinzaine?

— Je n'ai vu personne.

Et l'ouvrier lui tourna le dos.

— Tout ceci me paraît louche, dit Montaret à ses compagnons. Partons, et allons vite savoir ce qui se passe.

Tout le monde fut bientôt prêt. M. Sewell, Henri et Mary montèrent à cheval, le père Athanase se hissa sur une mule, Télémaque et les autres serviteurs suivirent avec le matériel.

A mi-chemin, le père Athanase demanda qu'on fît halte un instant et qu'on l'écoutât.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous irons d'abord au lac des Castors.

— Pourquoi? demanda Henri.

— Parce que je viens de voir filer à travers les broussailles un animal que je connais, maître Jambes-torses. Je crains quelque mauvais tour. Allons chez le docteur, qui nous donnera de plus amples renseignemens.

— Il faut mettre la main sur cet homme, dit Henri; nous le ferons bien parler.

— Tu es bien naïf de croire qu'un Indien te dira la vérité, et celui-là surtout! Allons au lac des Castors, te dis-je; coupons à travers bois.

L'avis fut accepté, et on se remit en route. Dans la soirée, nos voyageurs arrivèrent sans encombre au bord du petit lac. *Duvet d'oison* était occupée à laver. Elle fit un grand cri de joie en voyant Télémaque et Montaret, et, sans se donner le temps de leur dire bonjour, sans faire attention aux autres voyageurs, elle prit sa course le long du rivage et alla avertir Naïssa. La jeune Indienne courut à la rencontre d'Henri; elle ne vit d'abord que lui.

— Vous voilà donc enfin! s'écria-t-elle en lui tendant les deux mains; mais aussitôt elle rougit en voyant Sewell, et pâlit en rencontrant le regard perçant de Mary attaché sur elle.

La pauvre Naïssa retourna appeler son père. Son émotion l'avait trahie, et, lorsqu'elle revint saluer sa rivale, celle-ci avait déjà senti ses soupçons se réveiller.

— Ah çà! que se passe-t-il à la Bosse-du-bison? demanda sur le champ le missionnaire au docteur.

— Oh! bien des choses, répondit le docteur; je vous conterai cela. Entrez d'abord à la maison.

— On exploite donc sans mon ordre? demanda Henri dès qu'ils furent dans l'intérieur.

— Oui, monsieur Henri, oui, dit le docteur d'un air triste, on exploite depuis trois mois.

— Mais qui? Est-ce Straatemberg? On nous a dit qu'il n'était plus à la mine : qui donc dirige les travaux?

— Messieurs Cranston, Milly, Leblanc et Antonio Fayal.

— Comment? pourquoi? s'écrièrent à la fois tous nos voyageurs stupéfaits.

Sewell fut le moins étonné.

— Comment n'ai-je pas prévu cela? dit-il. Du moment que de pareils coquins se trouvaient à portée de nos richesses, ils devaient tenter de se les approprier; mais c'est un vol indigne et une entreprise misérable : nous avons nos titres de propriété.

— Et nous n'aurons qu'à les montrer, j'espère? dit Mary.

— Oh! reprit le docteur, nous sommes ici au désert, nous n'avons ni constable, ni shériff, ni juge de paix pour nous faire rendre justice.

— Calmons-nous, dit le missionnaire, et soupons; je tombe de fatigue, et je crois qu'aucun de nous n'est bien lucide en ce moment.

Le souper du docteur était prêt, Télémaque y adjoignit lestement les provisions dont on s'était muni. *Duvet d'oison* et *celui qui met des plumes* firent des prodiges d'activité; l'adroite Naïssa, oubliant ses peines de cœur, servit elle-même miss Mary avec une douceur et une soumission qui eussent désarmé un esprit moins prévenu.

Quand la première faim fut apaisée, le docteur prit la parole.

— Il y a près de six mois, dit-il, que MM. Cranston, Milly et quelques ouvriers des mines de cuivre de Minesota, conduits par l'Indien Jambes-torses, sont venus visiter la Bosse-du-bison. Sachant M. de Montaret seul et légitime propriétaire, je m'y rendis et demandai à ces messieurs de quel droit ils se permettaient d'établir une baraque et d'ouvrir une tranchée, comme s'ils voulaient exploiter. Ils me répondirent que M. de Montaret était mort, ce qui me consterna dans le premier moment; mais en réfléchissant je compris qu'ils devaient faire allusion à l'assassinat dont M. Henri avait failli être victime. Je leur appris que je l'avais sauvé et qu'il se

portait très bien. Ils se consultèrent et partirent. Un mois après, une centaine d'ouvriers de différens corps d'état, M. Green, architecte, et un capitaine de mines nommé Straatemberg arrivèrent, se disant envoyés par MM. Sewell et Montaret.

— Cela était vrai, dit Henri, et que sont-ils devenus?

— Ils ont commencé leurs travaux. M. Green a bâti un très beau cottage, une fonderie, des magasins et une cinquantaine de petites habitations pour les ouvriers. Il y a trois mois, MM. Cranston, Milly et Leblanc reparurent avec près de deux cents ouvriers des mines d'Ontonagon et s'installèrent, en se disant envoyés par M. Sewell, maître de l'affaire, ayant, comme actionnaire du Minesota, dont Cranston est directeur, fusionné avec lui.

— C'est faux, s'écria Sewell, je renie l'association; mais comment Green et Sraatemberg se sont-ils laissé duper ainsi?

— J'ai été dupe aussi, monsieur, jusqu'au jour où M. Antonio Fayal est venu prendre une part active dans l'exploitation avec une cinquantaine de bandits de l'Arkansas et du Mexique.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit tout cela? demanda le missionnaire.

— Vous savez bien que la circulation était interrompue par les neiges, et la navigation par les glaces. Admettons que vous eussiez reçu ma lettre, vous n'auriez pu venir.

— J'aurais au moins formé opposition à New-York ou à Washington, dit Henri, et je serais arrivé pour mettre ces brigands à la porte.

— Je ne savais pas quels étaient leurs droits, je n'avais pas de pouvoirs pour les soumettre à un interrogatoire. Je ne pouvais produire aucun titre, ni exiger qu'on en produisît devant moi. Je ne pouvais donc manifester hautement des soupçons qui n'étaient fondés que sur la mauvaise opinion que j'ai de Fayal; je ne connaissais pas les autres.

— Mais Green connaissait nos droits, lui! s'écria Sewell, et puisqu'il est resté à la mine,... qu'est-ce qu'il y fait donc?

— Il a continué de bâtir malgré la mauvaise saison, et il bâtit encore.

— Pour le compte de Cranston? Cela est incroyable!

— Que vouliez-vous qu'il fît avec ses ouvriers, qui seraient morts de faim? L'hiver a été plus rude que d'habitude cette année.

— Et ceux de Straatemberg?

— Excepté une douzaine de ses Alsaciens qui se sont laissé embaucher par Cranston, tous ses ouvriers sont venus avec lui demander asile aux Indiens de la mission et ont passé l'hiver à chasser avec eux.

— Mais, docteur, dit Henri, vous ne me parlez pas de deux cents

mineurs que j'ai expédiés à la fin d'avril sous la conduite de Knox et Laramée?

— J'ignore s'ils sont arrivés, je n'ai pas été à la mine depuis six semaines.

— M. Cranston vous a défendu d'y aller?

— Non pas précisément, mais la présence de Fayal m'en éloigne. D'ailleurs cette partie de la contrée me déplaît maintenant. Le spectacle de nos bois ravagés et noircis par l'incendie me serre le cœur.

— Et combien y a-t-il d'ouvriers à la mine? demanda Henri.

— Il y a six semaines, ils étaient, en comptant les femmes, les enfans, les maçons et charpentiers de Green, les ouvriers qui se sont séparés de Straatemberg, ceux de Cranston et de Fayal, au moins trois cents.

— Il faudrait pourtant faire savoir aux nôtres, dit Sewell, qu'ils sont indignement trompés.

— Il faut y aller, dit Mary, et signifier aux bandits de M. Fayal et à tous ces voleurs de fer qu'ils aient à nous céder la place.

— Et s'ils méconnaissent vos droits? reprit le docteur.

— Nous les ferons reconnaître par la force, dit Mary.

— Fort bien, ainsi vous voilà prête à entrer en campagne?

— Pourquoi pas? répondit-elle d'un air décidé.

— Vous ne vous feriez aucun scrupule de tuer de malheureux ouvriers qui ne cherchent qu'à gagner leur pain? Que leur importe à eux qu'il leur vienne des Sewell ou des Cranston? Vous feriez des veuves et des orphelins pour augmenter votre fortune? Si vous étiez dénuée de tout, miss Sewell, je comprendrais la lutte, c'est la loi de la nature; mais, riche comme vous l'êtes, ce serait donc par partie de plaisir que vous verriez répandre le sang?

— Docteur, répondit Henri, vous allez trop loin! miss Sewell est bonne et désintéressée; mais elle a la tête vive, et la résistance l'irrite. Laissons de côté tout projet de violence, et rendons-nous à la mine dès demain. M. Cranston doit être homme à entendre raison; je lui montrerai mes titres, et s'il a fait quelques frais, je le dédommagerai.

— Oui, il vaut mieux sacrifier des dollars que des chrétiens, dit le missionnaire en souriant.

— Et M. Fayal l'assassin? dit Mary à Henri; le dédommagerez-vous de n'avoir pas réussi à vous tuer?

— Ceci est un autre compte à régler plus tard. Occupons-nous d'abord de faire savoir à nos ouvriers que nous sommes arrivés.

Il fut décidé que dès le lendemain on se rendrait à la mine, et on se sépara.

Le docteur pouvait loger deux personnes, mais non pas huit, et,

Mary ayant accepté l'hospitalité chez le docteur, Henri alla coucher à la mission, quitte à faire la chasse aux serpens à sonnettes. Comme il sortait de la maison de Berghenius, Naïssa le suivit sur la pointe du pied en l'appelant à voix basse. Montaret se retirait tristement. Durant le souper, il avait trouvé sa fiancée hautaine et froide, ne songeant pas à adoucir par une parole encourageante la nouvelle contrariété qui s'attachait à son entreprise. Il était plongé dans des idées sombres, la voix de Naïssa lui vint aux oreilles comme une brise, c'était comme une voix de la forêt qui en murmurant son nom semblait lui dire *espère!*

— Est-ce vous, chère enfant? lui dit-il en se retournant pour lui serrer la main. Pardonnez-moi de n'avoir pas su trouver le temps de vous demander de vos nouvelles. Mes préoccupations me paraissent d'autant plus maussades qu'elles m'ont empêché de vous parler aujourd'hui. Je m'étais promis pourtant de vous remercier de vos bons soins : nous nous sommes quittés si vite à Ontonagon! Parlez-moi donc de vous; dites-moi comment vous avez passé l'hiver.

— Oh! j'ai été bien heureuse, répondit Naïssa oppressée, et à présent...

— A présent? dit Henri étonné de son émotion, et se demandant si Wakontchaka n'avait pas été plus clairvoyant que lui en lui parlant de l'amour de Naïssa.

Peut-être la crainte d'un aveu qui l'eût embarrassé et chagriné donna-t-elle une certaine sévérité à la voix d'Henri. Naïssa, qui était décidée à lui ouvrir son cœur, fut effrayée et reprit : — A présent je suis heureuse encore, puisque tous ceux que j'aime se portent bien... Elle n'en put dire davantage, et retourna, en cachant ses larmes, s'occuper du service de sa rivale. Elle fut surprise de trouver fermée la porte de la chambre de Mary. Elle frappa doucement, offrit ses soins; on ne lui répondit pas. Elle se retira chez elle, croyant que miss Sewell la boudait et la méprisait.

Mary rentra sans bruit au bout d'un quart d'heure. Elle avait vu Naïssa se diriger du même côté qu'Henri, et elle les avait suivis; mais leur entretien avait été si court et leur séparation si prompte, qu'elle n'avait pu les joindre et était arrivée au moment où ils se quittaient. Pour n'être pas vue aux aguets, elle avait fait un détour avant de rentrer chez le docteur.

La jalousie est ingénieuse à inventer des vraisemblances. Qu'était-ce donc que ces rapides paroles mystérieusement échangées entre Montaret et la jeune Indienne? Ce n'est pas dans les rapports d'une liaison innocente qu'on peut s'entendre si vite et si bien. Que Naïssa aimât le Français, cela n'était pas douteux; mais qu'elle eût le temps en quelques minutes de lui donner un avis furtif et qu'elle

disparût aussitôt comme satisfaite de sa réponse, c'était certainement l'indice d'un lien tout formé et le mot d'ordre de quelque rendez-vous pour le lendemain, pour la nuit même, peut-être.

C'est en se forgeant ces douloureuses chimères que Mary passa dans sa petite chambre une nuit agitée au lieu d'écouter les rossignols, tandis que Naïssa pleurait de son côté, sans se douter qu'elle mettait sa rivale au désespoir.

XXV.

Le lendemain étant un dimanche, le père Athanase voulut, avant de rien entreprendre, célébrer la messe à la mission. C'était pour lui non-seulement un devoir religieux, mais encore un moyen de réunir ses ouailles et les mineurs de Straatemberg campés dans le village et de s'assurer de leur concours, car, d'après les renseignemens qu'il avait reçus d'eux le matin, M. Cranston ne se cachait plus d'opérer pour lui-même.

Henri, Sewell et Mary, voulant compter aussi leurs partisans, se rendirent à l'appel de la cloche. Ils trouvèrent là Straatemberg avec ses ouvriers et Green avec une partie des siens. Naïssa y était aussi avec *Duvet d'oison* et une douzaine de jeunes filles indiennes dont quelques-unes avaient déjà fait un pas vers la civilisation en arborant le toquet de plumes et le jupon de crin, ce qui jurait un peu avec la raie de vermillon qui leur partageait la tête comme un coup de sabre et leurs tuniques de peau trop étroites pour cacher les crinolines. Naïssa n'avait rien voulu changer à sa mise sauvage; avec ses vêtemens collans, ses cascades de colliers, ses mocassins emboîtant ses petits pieds, ses anneaux et ses longues tresses, elle ressemblait toujours à une statue égyptienne. Télémaque, une chemise blanche passée par-dessus son pantalon et serrée à la taille par une ceinture rouge, avait demandé comme une grâce de servir d'enfant de chœur. *Celui qui met des plumes* et qui, en effet, avait enrichi d'un énorme panache sa petite tête oblongue et jaune tenait lieu de sacristain.

Après l'évangile, le père Athanase monta en chaire, et sous forme de sermon raconta ce qui s'était passé à propos de l'achat des terrains de la Bosse-du-bison et de la donation qu'il en avait faite à son neveu. Il blâma avec beaucoup de ménagement ceux qui avaient commencé à exploiter en son absence. En peu de mots, il mit l'assemblée au courant de la situation, et termina son discours en déclarant que son intention était de s'arranger à l'amiable avec M. Cranston, qu'il allait à cet effet se rendre auprès de lui, et engageait les fidèles à venir assister à la bénédiction de la mine.

En agissant ainsi, le missionnaire montrait beaucoup de prudence et de discernement. Il doutait fort qu'il y eût moyen de s'entendre d'emblée avec les auteurs d'une usurpation si audacieuse, d'autant plus que Sewell regardait la conduite de MM. Cranston et Doyle en cette affaire comme une vengeance personnelle. Le banquier pensait aussi, mais sans le dire, que Fayal, jaloux de ses succès auprès d'Arabella, le traiterait en ennemi. Bref, il croyait la partie difficile à gagner, et l'irritation qu'il laissait paraître rendait le missionnaire d'autant plus circonspect. Après avoir prêché la modération et rappelé ses ouailles au sentiment de la fraternité chrétienne, le père Athanase espéra que la présence de tant de témoins calmes et l'attitude ferme et digne de son neveu contiendraient l'insolence des voleurs de fer.

On retourna chez le docteur, où l'on déjeuna à la hâte. Naïssa, effrayée de l'attitude méfiante et de la parole sèche de miss Sewell, se tint dans la cuisine et ne parut plus. Le docteur lui ordonna de ne pas quitter la maison, et ce ne fut pas sans peine qu'Henri put persuader à Mary d'en faire autant. Elle avait fait des projets de bravoure pour la journée, et même elle s'était composé dès le matin une mise qui lui allait fort bien : toquet de feutre noir, veste de velours gris sur une chemise de satin rouge, col d'homme et cravate noire, ceinture de cuir et jupe de drap gris, le tout pour imiter le costume de voyage d'Henri. Le missionnaire et son neveu organisèrent la marche. Après avoir expressément défendu aux femmes de les suivre et engagé fortement M. Sewell à se contenir, ils jugèrent à propos de laisser à l'habitation Green, dont la présence dans le camp du véritable propriétaire pouvait irriter l'ennemi. Le groupe se composa donc des charpentiers et autres ouvriers de l'architecte, qui, ayant toujours travaillé à la mine, retournaient auprès de leurs familles, des Alsaciens de Straatemberg, qui avaient toujours protesté, et de quelques Indiens convertis, qui épousaient par affection le parti du missionnaire. Celui-ci avait gardé à dessein son costume d'officiant, le docteur son habit noir de cérémonie. Télémaque, qui avait déterré, on ne sait où, un habit vert à boutons d'or, trop court et trop étroit pour sa formidable carrure, marcha un des premiers, en prenant des allures de tambour-major, et suivit le père Athanase, qui était en tête.

Des maisons de bois, des cabanes, des hangars, des tentes, des chevaux en liberté, des charrettes, des machines, des piles de planches, des brouettes, des haillons, des instrumens de travail, des tonnes de minerai, des cuisines en plein vent, le tout entouré et défendu par une barricade de troncs d'arbres, des femmes, des enfans, des ouvriers armés de pioches, de bâtons et de fusils, comme

s'ils se fussent attendus à une attaque, un silence de mauvais augure dans cette foule, le soleil frappant en plein sur la montagne de fer entr'ouverte et brillante comme une gigantesque cuirasse, tel fut le tableau qui se présenta au missionnaire quand il déboucha le premier dans la clairière de la Bosse-du-bison. Un coup d'œil lui avait suffi pour voir que les mineurs de Cranston étaient près de trois cents; il pensa que sa petite troupe n'était pas suffisante pour intimider le directeur de la mine, s'il ne voulait pas entendre raison. A trente pas de la barricade, on dut s'arrêter sur l'injonction qui fut faite par M. Cranston de ne pas aller plus loin. — Ça ne va pas tout seul, dit le père Athanase à son neveu. Ne dis rien encore, et laisse-moi faire. Il agita un mouchoir blanc en signe de paix, et Cranston, suivi de Milly, de Leblanc, un des moins compromis de ses associés, avec quelques-uns de ses contre-maîtres et de ses chefs d'atelier, vint à sa rencontre.

— Que voulez-vous? demanda Cranston d'une voix brève.

— Monsieur, dit le père Athanase, je ne viens ici qu'avec de bons sentimens. Mon but est d'abord de bénir la mine et les instrumens du travail, car je pense que ceux de vos ouvriers qui appartiennent au culte protestant n'y feront pas d'opposition, et que ceux qui sont catholiques m'en sauront gré.

— Je n'y vois pas d'inconvéniens, dit Leblanc.

— Mais moi j'en vois, lui répliqua Cranston; gardez vos réflexions pour vous.

Leblanc mit les mains dans ses poches et haussa les épaules. — Ah çà! qu'est-ce que c'est que cette comédie-là? s'écria le Floridien Antonio Fayal en s'avançant avec une bande de gens de mauvaise mine.

Il avait l'air si insolent, que Montaret eut grande envie de le souffleter encore; mais il se domina et répondit froidement : — Cette comédie signifie que je viens prendre possession de ce qui m'appartient.

— Vous parlez franchement au moins, vous! dit le Floridien en pâlissant sous le regard de Montaret et en se retirant au milieu des groupes.

— Pour émettre une telle prétention, reprit Cranston en s'adressant à Henri, vous devez avoir des titres.

— Oui, monsieur, et les voici, répondit Montaret en les lui montrant.

Cranston y jeta les yeux et se troubla; puis, en les lui remettant avec un sourire affecté : — Vos titres sont nuls, dit-il.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que vous n'êtes pas Américain.

— J'ai plus de six mois de séjour aux États-Unis.

— C'est possible, monsieur; mais j'ai acheté les terrains alors que vous ne remplissiez pas cette condition.

— Ces terrains appartenaient à mon oncle, qui habite le pays depuis plus de dix ans.

— Votre oncle aurait dû acheter du véritable propriétaire avant de s'adresser à l'état du Michigan.

— Et quel est, selon vous, le véritable propriétaire? demanda le père Athanase, qui, malgré lui, sentait la colère le gagner.

— Nagheko, monsieur le missionnaire.

— Nagheko n'a jamais possédé un pouce de terre par ici.

— Oh! dit l'Indien en sortant comme de dessous terre, les mines sont à qui les trouve, et les terres à qui les occupe le premier.

— Tu lèves la tête bien haut, Jambes-torses, prends garde à toi! lui répliqua le missionnaire.

— Pas de menaces, monsieur, lui dit Cranston.

— Cet homme est un voleur et un assassin.

— Je l'ignore; cela ne me regarde pas. Tout ce que je sais, c'est que j'ai payé à Nagheko et que j'ai obtenu de l'état du Michigan la concession.

— Donnez-m'en la preuve!

— La voici, dit Cranston en montrant une pancarte timbrée et paraphée.

C'était un acte de vente antidaté, passé entre l'Indien, Cranston, Milly, Fayal et Doyle, et sanctionné dans le bureau du cadastre de Lansing par un employé qui n'avait pas craint, devant la somme offerte par les spoliateurs, de vendre ce qui avait été déjà vendu plusieurs années auparavant au missionnaire. — Cet acte est absurde, dit le père Athanase.

— Comme vous voudrez, répondit Cranston; en attendant, retirez-vous.

— Pas avant que vous n'ayez entendu raison, dit Henri. J'aime à vous croire honnête homme; mais il est certain qu'en ce cas vous avez été trompé, et, comme je ne veux pas tirer profit des pertes qui en résulteraient pour vous, je m'offre à vous indemniser des frais que vous avez faits jusqu'à ce jour; de plus, je m'engage à employer ceux de vos ouvriers qui voudront rester avec moi.

Puis, se tournant vers ceux-ci et sachant comment il fallait leur parler, Henri les prit par les sentimens d'honneur, d'humanité et de justice, ce qui ébranla fortement une partie d'entre eux. — On ne peut pas mieux dire, s'écria Leblanc, dont l'exemple entraîna quelques-uns.

— Arrangez-vous! arrangez-vous! crièrent-ils.

Mais d'autres résistèrent en disant : — Belles promesses! Quand le Français sera le maître, il nous congédiera.

— Oui, ces gens-là, s'écria le Floridien, viennent vous enlever votre travail. Vous ne comprenez donc pas que cet ingénieur français va envoyer nos fers dans son pays?

— Non, messieurs, non, dit Henri, pas une parcelle de ces fers ne sortira des États-Unis, je vous le promets. Que gagnerez-vous à vous opposer à notre prise de possession? Un jour ou l'autre il vous faudra bien reconnaître nos droits, et nous pourrions alors être moins disposés qu'aujourd'hui à vous indemniser.

Cranston parut réfléchir un instant; il allait peut-être consentir à un accommodement, quand le banquier s'écria : — M'arranger avec M. Doyle, moi? jamais! Un coquin qui a tout fait pour me ruiner! Je souhaite le rencontrer au bout de mon rifle, voilà tout!

— Monsieur Sewell, lui dit le missionnaire, je vous rappelle à des sentimens plus humains.

— Non, non, reprit le banquier, si j'ai mis un capital considérable dans cette affaire, ce n'est pas pour partager les bénéfices avec Doyle.

— Eh! monsieur, répondit Montaret, vous n'avez rien à craindre. Je dédommagerai ces messieurs sur ma part.

Henri s'efforçait de vaincre la résistance hors de saison de M. Sewell, quand une apparition bien autrement inopportune vint compliquer la situation. Mary s'était impatientée et inquiétée. Elle avait décidé M. Green à tenter un grand coup. Il s'agissait de détacher ses ouvriers de Cranston, soit par persuasion, soit par menace. Green était très aimé des siens, et il n'aimait certainement pas Cranston; son caractère doux et irrésolu rendait très méritoire l'acte d'énergie que miss Sewell avait obtenu de lui. Malheureusement cette entreprise, dont l'idée était bonne, devait être menée par une femme et par la plus nerveuse des femmes.

Mary et l'architecte débouchèrent du bois voisin et se présentèrent devant la palissade au moment où M. Cranston, voulant brusquer la conclusion, disait à Sewell d'un ton railleur :

— Allez donc débrouiller vos intérêts de famille chez vous.

— Nous y sommes, monsieur, lui répondit Mary avec une dignité réelle, mais intempestive, et je vous conseille de vous en aller, vous et les vôtres!

Henri se retourna vers elle et lui jeta un regard de reproche pour avoir manqué à sa promesse. Fayal ne laissa pas tomber cette bravade, et s'adressant à ses mineurs :

— Dites donc, mes amis, s'écria-t-il avec un rire insolent, vous avez entendu ce que cette belle demoiselle vous a signifié? Il va falloir déguerpir et céder la place à ses valets!

Des cris d'indignation, des huées, des sifflets, des vociférations partirent de la foule irritée. Les femmes des mineurs vinrent mêler leurs cris et leurs injures aux menaces des hommes. Mary, malgré tout son courage, trembla devant cette population hurlante. Elle mit la main sur un petit revolver dont elle avait cru devoir se munir, Henri le lui arracha; mais ce geste de menace fut remarqué et fit éclater l'orage. Quelques coups de feu partirent de la bande du Floridien. Une balle coupa la jupe de miss Sewell, une autre perça le chapeau du docteur, qui se contenta de dire avec un flegme imperturbable : — Si vous tuez le médecin, qui donc remettra les bras cassés? — La troisième effleura la joue du père Athanase, qui ne sourcilla pas. Il chercha d'où partait le coup, et vit Nagheko qui se faufilait à travers les jambes des mineurs.

Télémaque tira de la poche de son habit vert un de ces longs couteaux appelés *bowie-knives*. Sewell arma son rifle. Straatemberg et ses ouvriers s'apprêtaient à riposter à coups de carabine, et ceux de Green, en voyant leur patron en danger, vinrent spontanément se ranger autour de lui. Le docteur, le père Athanase et Henri les retinrent.

— Non, non, s'écriait le missionnaire, ce n'est pas en employant la violence que nous voulons persuader. De part et d'autre, on a des droits réels ou prétendus à discuter. Le combat n'est pas une discussion chrétienne. Prenons le temps de réfléchir. S'il y a quelques personnes mal intentionnées ici, la majorité est composée d'honnêtes gens, et ni moi ni mon neveu ne voulons faire couler le sang innocent. Retirons-nous.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, lui répondit Cranston.

Le missionnaire ne releva pas cette parole, il fit signe à ceux qui l'accompagnaient de le suivre, et regagna les bois sous une tempête de sifflets et de cris de triomphe. Green le suivit avec tous ses ouvriers, ralliés à la bonne cause.

Néanmoins chacun revenait soucieux et plus ou moins mécontent du résultat de l'expédition. Chemin faisant, Henri, douloureusement blessé du manque de parole de miss Sewell, lui exprima son mécontentement et la blâma d'être venue compliquer la situation au moment où tout allait peut-être s'arranger.

— J'ai eu tort, j'en conviens, répondit-elle, mais je n'ai pu supporter plus longtemps l'arrogance de ces gens-là. Cela méritait une leçon, et je ne comprends pas que nous nous retirions ainsi; nous avons l'air de quitter la partie.

— Miss Sewell a raison, dit Straatemberg; on se laissera tirer des coups de fusil sans rien faire! Voilà un beau compliment que nous emportons là; c'est honteux! Ce n'est pas parce qu'ils sont plus nombreux que nous qu'ils nous font peur! Il nous faut rester ici,

camper dans le bois et prendre la mine par surprise la nuit prochaine.

— Ce serait possible, dit Sewell, si nous avions retrouvé Knox et Laramée avec leur contingent; où diable peuvent-ils être?

— Laramée est un peu lambin, dit Straatemberg; je le connais, il se sera amusé en route.

— Bah! nous sommes bien en nombre suffisant pour les intimider, dit à son tour un maître charpentier nommé Smith, taillé en hercule, en brandissant une besaiguë. Il y en a peut-être la moitié qui hésite. Tentons un coup de main, ils viendront avec nous.

— Combien d'hommes avez-vous? demanda Mary.

— Cinquante-trois sans me compter, répondit Green, qui était renommé pour son exactitude.

— Cinquante-trois, avec les trente-cinq Alsaciens de Straatemberg, reprit Mary en récapitulant sur ses doigts, cela fait quatre-vingt-huit; mes quatre domestiques, vingt Indiens de la mission, cent douze; M. Green, le père Athanase, le docteur, Henri, Straatemberg, mon père, moi et Télémaque, total cent vingt.

— Contre trois cents? fit observer Henri en souriant tristement de la folle bravoure de Mary. Renoncez à enlever la mine d'assaut, et attendons du renfort ou le consentement de M. Cranston à mes propositions.

On revint au lac des Castors, où les ouvriers de Green et leurs familles, qui les avaient rejoints, s'apprêtèrent à bivouaquer provisoirement autour de l'habitation du docteur et dans le village de la mission. Après mûre délibération, Sewell décida qu'il fallait aller à Lansing savoir ce que signifiait cette concession accordée à Doyle. Henri proposa de partir avec lui et son oncle dès le lendemain; mais le missionnaire jugea que, Cranston pouvant d'un moment à l'autre accepter ses offres, Henri ne devait pas s'éloigner. D'ailleurs le père Athanase, étant le premier acquéreur du terrain, devait réclamer en personne, et il résolut de partir avec Sewell. Celui-ci pouvait hâter la rectification, car il était décidé à financer au besoin pour triompher de la mauvaise foi. C'était une affaire de huit jours. Mary refusa de suivre son père, craignant les intrigues de l'innocente Naïssa; elle cachait sa jalousie, mais elle était résolue à surveiller son fiancé. Sewell confia donc sa fille au docteur, et partit le lendemain avec le missionnaire.

Ce ne fut pas sans un certain déplaisir que le docteur se vit contraint d'accorder l'hospitalité à miss Sewell. C'était accepter la responsabilité des actes d'une personne qui ne reconnaissait aucune autorité. Soit que ce caractère entier et entreprenant bouleversât toutes ses notions sur le rôle que doit jouer la femme dans la famille et dans la société, soit qu'il eût deviné et constaté l'amour de

Naïssa et qu'il souffrît en secret de sa secrète souffrance, Mary lui était fort peu sympathique, et il prévoyait que sa présence chez lui amènerait des déchiremens.

XXVI.

Arabella, dans sa villa de Glen-Cow, avait sérieusement discuté avec sa famille les chances de son avenir matrimonial. Tout bien pesé, Montaret était le parti le plus avantageux; il ne s'agissait que de l'enlever à sa rivale. La vanité de la chanteuse la portait aux illusions obstinées. Mme Williams, tout en se disant que Sewell serait encore un très bon pis aller, consentit à lui laisser engager une lutte dont le résultat ne pouvait être que favorable.

Dès le lendemain du départ du banquier et de sa famille, Arabella fit ses malles et partit pour le Lac-Supérieur avec Fanny, sa femme de chambre, son maître d'hôtel, son cuisinier, son cocher, sa voiture et ses chevaux. Son intention était de s'installer dans les environs de la mine. Quant à ce que penserait et dirait Sewell en la voyant arriver si tôt, elle s'en inquiéta peu. Elle lui laisserait attribuer son empressement à l'amour qu'elle lui portait. Fort bien renseignée par Sewell sur les localités, elle se fit débarquer à l'embouchure de la rivière aux Carpes, où nos voyageurs avaient abordé trois jours auparavant. Elle y chercha une habitation quelconque, et allait se résigner à s'installer dans une baraque au bord du lac, quand un Indien, parlant assez bien français, lui apprit qu'elle trouverait mieux au village de la mission. Ce n'était pas d'abord son intention de se rapprocher autant d'Henri; mais l'Indien lui dit que ce village était considérable, et elle le crut. Elle consentit donc à le suivre, et s'engagea avec son monde, ses chevaux, ses bagages et sa voiture sur le chemin qui menait aux mines. Au bout d'une heure de marche, le guide prit sur la gauche un sentier à peine frayé où la voiture ne pouvait passer.

— Où nous conduisez-vous? lui cria Arabella en lui ordonnant de s'arrêter.

— A la mission, répondit-il; le grand chemin n'y va pas. Il n'y a qu'à laisser ici la boîte roulante, ou bien il faut la démonter et la charger par morceaux sur les chevaux.

Arabella donna l'ordre à son cocher de retourner à la rivière aux Carpes avec la voiture et les bagages et d'y attendre ses instructions; puis elle monta sur un de ses chevaux de selle, et, suivie de ses autres domestiques, elle prit le prétendu sentier de la mission. Ils marchaient depuis quatre heures à travers bois, quand l'Indien s'arrêta en disant qu'il s'était égaré, que la mission devait être plus

sur la gauche. C'était tout le contraire. On se remit en route; la nuit vint, et il fallut camper. Arabella était furieuse, elle disait que ce guide l'avait perdue à dessein. Fanny pleurait, et le groom tremblait de peur; le cuisinier et le maître d'hôtel cherchaient un moyen de souper. L'Indien semblait être devenu sourd, il ne répondait rien aux questions. On alluma du feu pour passer la nuit. Tout à coup miss Williams jeta un cri de frayeur en voyant apparaître un sauvage qui la salua poliment à la manière indienne, et demanda par l'organe du guide la permission de prendre place au feu. Elle n'osa refuser et tâcha de savoir par lui dans quel endroit elle se trouvait; mais elle ne comprit rien à ses réponses. Bientôt un autre Indien vint s'asseoir auprès du foyer, puis un troisième, puis six, puis douze, puis trente, et enfin Wakontchaka parut dans le cercle.

Il avait conservé et endossé pour la circonstance les vêtemens que Montaret l'avait forcé de prendre à New-York pour se soustraire aux recherches de la police; seulement il y avait apporté quelques modifications : le chapeau avait pris une couronne de plumes; le paletot s'était couvert de broderies sur toutes les coutures et garni d'épaulettes et de franges de crins verts et rouges; le pantalon s'était enrichi de bandes d'or, et la carabine elle-même s'était ornée de floches de soie et de rubans fanés.

A la vue de ce personnage si grotesquement accoutré, Arabella aurait volontiers éclaté de rire, si elle ne se fût rappelé qu'il devait avoir amassé contre elle une terrible colère. Elle se rassura pourtant en le voyant s'avancer d'un air souriant et lui tendre la main. Elle lui donna la sienne. — Wakontchaka n'espérait plus te revoir, lui dit-il; tous les jours il va au rivage pour savoir si tu arrives. Aujourd'hui un caribou qu'il poursuivait l'a retardé : le caribou a été tué, nous allons le manger.

Et, sur un signe de lui, deux guerriers apportèrent la bête. Tandis qu'ils préparaient le souper sous les ordres du cuisinier et du maître d'hôtel, miss Williams appela Wakontchaka près d'elle. — Je ne voudrais pas, lui dit-elle, passer la nuit dans les bois. Est-ce que la mission est loin d'ici? Mon guide m'a dit que j'y trouverais de quoi me loger, moi et mes domestiques.

— A moins que tu n'ailles chez le docteur ou chez le missionnaire, il n'y a que les wigwams des Ménomonies; mais je connais ailleurs une belle maison de planches où tu seras très bien.

— Est-ce loin de la mine?

— Non, dit le Sioux.

— Veux-tu m'y conduire?

— Oui.

— Eh bien! partons.

— Quand nous aurons tous soupé et dormi.

— Mais je vais avoir froid, m'enrhumer, moi!

— Je t'envelopperai dans ma peau de bison, comme la nuit où je t'ai trouvée dans les bois à Ontonagon, t'en souviens-tu?

— Tu m'as ramenée auprès de ma mère; tu t'étais montré doux et obéissant alors!

— Et je puis l'être encore, si tu as de l'amitié pour moi.

— En peux-tu douter?

— Alors Wakontchaka est heureux! s'écria l'Indien en portant la main sur son cœur; puis, redevenant soucieux : — Le Français est à la mission, et c'est lui que tu cherches, n'est-ce pas?

— Non, répondit effrontément la chanteuse; je le hais, puisqu'il est ton ennemi.

— Il n'est pas mon ennemi. Tiens, regarde, c'est lui qui m'a donné cette arme à deux tonnerres. Elle peut envoyer deux balles à la fois dans la lune, je le sais, je l'ai fait. Et puis c'est lui qui m'a sauvé là-bas quand j'ai tué un des hommes qui ont des petits bâtons. C'est lui qui m'a donné tous les habits que tu vois sur moi, et beaucoup d'argent dans une bourse.

— Alors c'est ton ami?

— Grand ami. Après toi, c'est lui que j'aime plus que tout.

Arabella pensa qu'en voyageant l'Indien avait compris la valeur des dollars, et elle cessa de le craindre. Elle avait de quoi le plier à toutes ses volontés; elle s'en flattait du moins. Elle prit donc assez gaîment sa mésaventure, et quand on eut soupé, elle accepta le lit de peaux de bisons qui fut préparé pour elle. Wakontchaka s'était dépouillé de sa fourrure ainsi que quelques jeunes guerriers qui voulaient rivaliser de galanterie avec leur chef.

Au jour, on se remit en route pour le chalet dont Wakontchaka avait parlé; mais la nuit vint avant qu'on ne l'eût trouvé. Arabella devina alors que le Sioux l'égarait à dessein, et elle essaya d'éveiller sa cupidité, mais ce fut en vain. Il ne regarda même pas ses dollars. Elle eut peur, cependant elle lui fit toujours bon visage en attendant le moment de se venger de lui. Enfin le troisième jour on arriva sur le bord d'un lac entouré de bois. Une agglomération de wigwams de peaux, c'est-à-dire de huttes tout à fait sauvages, se montrait au flanc d'un coteau. Au bout du village s'élevait une construction massive en planches et en madriers, qui tenait du chalet, du blockhaus et du hangar, et qui avait autrefois servi de comptoir à la compagnie Chouteau pour le trafic des pelleteries. On l'avait abandonnée depuis que le gibier était devenu plus rare dans la contrée et le commerce des fourrures presque nul. Wakontchaka à la tête d'un millier de Sioux en guerre avec les Chippeways y avait établi momentanément son quartier-général.

— Est-ce là le cottage dont tu me parlais? dit Arabella tremblante de colère au chef indien.

— Tu y seras très bien, répondit-il.

— Mais nous sommes ici fort éloignés de la mine?

— A trois journées.

— Et quel est cet endroit?

— Le Vieux-Désert.

— Pourquoi m'amènes-tu ici?

— Pour montrer à ma tribu celle qui ne doit plus me quitter.

— Je suis prisonnière alors?

— Mes guerriers seront les tiens, ils feront tout ce que tu voudras; seulement ne leur demande pas de t'emmener à plus de cinq cents pas du campement, ils n'obéiraient pas. D'ailleurs, à la nouvelle lune, nous repartons tous avec toi pour les grandes prairies de l'ouest.

C'était promettre à la chanteuse de mettre entre elle et Henri une distance de deux cents lieues.

— Alors, mon cher, reprit-elle, puisque vous me traitez avec tant de méfiance et que je suis en votre pouvoir, je me soumets; mais n'espérez pas obtenir mon amitié par ces moyens-là.

La tribu vint tout entière au-devant de son chef, et Arabella fut reçue comme une personne que l'on attend depuis longtemps. Les deux sœurs de Wakontchaka la prirent chacune par une main et la conduisirent devant la maison de bois où la mère du chef, plantée sur le seuil, lui fit en indien un discours qu'Arabella ne comprit pas, mais que Wakontchaka se chargea de lui traduire.

— Ma mère, lui dit-il, te cède sa maison et tout ce qu'elle possède, comme à celle que son fils a choisie pour femme.

— Dis à ta mère qu'elle reste chez elle, je ne veux pas demeurer ici.

Wakontchaka, au lieu de transmettre cette réponse à sa mère, lui dit que la belle *squaw* la remerciait et qu'elle pouvait se retirer sous son wigwam avec ses filles; puis, s'adressant à miss Williams: Ma mère, dit-il, connaît nos usages, et toi tu ne les connais pas encore. Elle n'accepte pas.

Arabella fit contre fortune bon cœur et se décida à entrer avec Fanny dans le palais du chef sioux. Ce palais était composé de deux pièces au rez-de-chaussée, l'une tenant le milieu entre la cuisine et la salle de réception, avec table et escabeau; l'autre, destinée à servir de chambre à coucher à miss Williams, était plus richement meublée. En face de l'unique fenêtre, fermée d'un volet plein en bois de chêne, on avait dressé un grand lit sans draps ni couvertures, avec des rideaux à ramages verts et jaunes. Dans un coin, une commode boiteuse en bois de rose vermoulu, rehaussée de

cuivre style Louis XV, servait de socle à une petite armoire en bois blanc. Au milieu de la chambre, une table à jeu dont le tapis vert avait été mangé par les rats était entourée de trois chaises de paille : tous meubles abandonnés par les trafiquans de pelleteries.

La chanteuse, recherchée dans ses goûts, habituée au luxe et au comfortable, recula épouvantée devant le délabrement de cet intérieur, que le séjour de la famille de Wakontchaka n'avait pas rendu des plus propres. A moins d'aller coucher dehors à la pluie et au vent, il fallait s'accommoder de ce taudis. Miss Williams appela ses domestiques, et tâcha de rendre son installation moins pénible en faisant laver et nettoyer comme l'on put, car les balais et les seaux étaient inconnus au Vieux-Désert.

La nuit venue, Arabella retint Fanny près d'elle et combina avec elle mille projets d'évasion plus irréalisables les uns que les autres. Dès le matin, elle demanda son cheval à Wakontchaka pour aller faire un tour de promenade, cet exercice étant, dit-elle, indispensable à sa santé. L'Indien sortit et ne revint pas. Elle appela son groom et réitéra sa demande; celui-ci lui apprit que le chef sioux avait fait abattre tous ses chevaux. Alors, sous prétexte de promenade, elle chercha à s'éloigner à pied du village; mais Wakontchaka lui donna ses deux sœurs et une vingtaine de *squaws* pour la garder.

Se voyant si bien surveillée, miss Williams pensa qu'en éloignant Wakontchaka et en gagnant deux ou trois de ses guerriers elle pourrait s'évader en son absence. Elle fut coquette et provocante avec lui et lui fit perdre la tête. Elle s'empara de son cœur comme elle avait fait de celui de Sewell et lui promit de l'épouser, s'il remplissait ses engagemens, c'est-à-dire s'il allait à la mine exiger que sa cousine épousât Montaret. Wakontchaka avait presque renoncé à cette idée; mais, croyant que son bonheur était à ce prix, il partit, non sans avoir bien pris ses précautions pour qu'Arabella ne pût lui fausser compagnie.

XXVII.

Trois jours après le départ de Sewell et du missionnaire pour Lansing, Laramée et Knox arrivèrent avec une partie de leurs ouvriers hâves, exténués de fatigue et mourant de faim. Montaret leur ayant demandé la cause de ce retard : — Il faut nous excuser, monsieur Henri, répondit le Canadien, le bateau de Cleveland nous a débarqués à Milwaukee sur le lac Michigan, à cent lieues d'ici. Nous avait-on pris pour des colons de l'ouest? Je n'en sais rien, cependant je ne le croirai jamais. Nous sommes revenus dans la baie de Noquet, où nous pensions trouver un chemin; mais par

là c'est tout forêts ou marécages, et, sans l'aide de quelques Indiens qui nous ont conduits ici, nous y serions encore. Je jurerais bien qu'on nous a perdus exprès. Il y a quelque anguille sous roche!

— Comment s'appelait le capitaine de la navigation du lac Huron? demanda M. Green.

— Binding, répondit Laramée.

— Alors plus de doute, c'est le digne ami de Fayal.

— Nous sommes donc trahis? pourquoi?

— Une compagnie étrangère s'est emparée de la mine.

— Ah diable! Il faudra la reprendre, je réponds de tous mes hommes. Ils sont encore une centaine.

— Où sont les autres?

Le Canadien montra le ciel et dit : — Là haut!... la fatigue,... la faim,... la misère!

— Et les femmes et les enfans?

— On en a semé la moitié tout le long du chemin.

— Il faut enlever la mine d'assaut, dit Mary, nous sommes en nombre.

Miss Sewell montrait une impatience extrême devant les hésitations d'Henri. Les femmes paraissent souvent plus sanguinaires que les hommes, parce qu'elles ne se font pas une idée juste du danger. Aux yeux de Mary, la compagnie Cranston, Fayal, etc., n'était qu'une volée d'oiseaux de rapine qu'elle s'imaginait pouvoir disperser avec un coup de son petit revolver. Les balles, qui pourtant l'avaient effleurée, avaient ajouté de la colère à son indignation et de la témérité à son courage. Elle se croyait invulnérable, et n'admettait point qu'Henri, armé de son bon droit, n'eût pas raison de ce qui lui semblait être une poignée de misérables. Elle s'appuyait sur la croyance que les larrons sont des lâches, croyance assez juste en général; mais elle ne se disait pas assez qu'ayant brûlé leurs vaisseaux et joué le tout pour le tout, les spoliateurs de la mine n'auraient plus qu'à mourir ou à vaincre. Henri lui remontra qu'il fallait attendre le retour de Sewell et du missionnaire. Ils apporteraient à coup sûr à Cranston l'ordre de se retirer, et par là on éviterait l'effusion du sang. On se soumit aux ordres de Montaret, qui voulait user d'abord tous les moyens de conciliation.

Dès le lendemain, les ouvriers dressaient leurs tentes ou élevaient des huttes de branchages dans l'enclos et autour de l'habitation du docteur. Un corps de garde fut installé à chaque porte; les fossés furent élargis et les palissades réparées. La pelouse devant la maison devint un champ de manœuvre où Straatemberg, qui avait servi, apprenait l'école de peloton à ses Alsaciens. Knox, ex-*rifleman*, avait converti l'allée du fond en tir à la cible, et Lara-

mée avait l'ambition de former un corps de cavalerie avec les trois chevaux et les six mules de Sewell. Malgré les provisions apportées par Montaret et Sewell et l'abondance du gibier autour du lac (beaucoup de malheureux castors y passèrent), il n'était pas facile d'improviser la nourriture de cette petite armée, dont une partie arrivait cruellement affamée. Ce ne fut donc pas sans inquiétude et sans impatience qu'après avoir sacrifié toute sa basse-cour et son troupeau, le docteur compta les jours de l'absence de Sewell. Les ouvriers de Knox et de Laramée n'étaient nullement disposés à refaire un long voyage pour trouver du travail et de la sécurité. Plusieurs, qui avaient perdu leurs femmes et leurs enfans, étaient sombres, et ceux qui craignaient le même sort pour les leurs ne voulaient pas entendre parler de temporiser.

Au milieu de cette agitation physique et morale qui le surprenait dans sa paisible retraite comme le passage d'un ouragan, le docteur soupirait sans se plaindre. Ses yeux n'osaient rencontrer ceux de Naïssa dans la crainte d'y surprendre des larmes. La pauvre Indienne était stupéfaite et navrée de voir détruire en un jour ses fleurs, ses légumes, ses animaux favoris, tout ce qui avait fait jusque-là le charme de sa vie.

Quand le missionnaire et le banquier revinrent, comme ils l'avaient promis, à la fin de la semaine, ils tombèrent au milieu d'un camp retranché. Ils apportaient quelques provisions et toutes les pièces voulues après avoir fait réviser la prétendue erreur bureaucratique. Le docteur, le père Athanase, Sewell, Straatemberg, Knox, Laramée, Green et Henri tinrent conseil et cherchèrent le mode le plus sûr pour faire leur sommation. Le père Athanase, ne voulant plus s'exposer à être reçu comme la première fois, fut d'avis d'envoyer un parlementaire désintéressé dans l'affaire, qui prierait Cranston, Milly et Leblanc de venir s'entendre avec lui. Green, malgré Henri et le missionnaire, qui ne trouvaient pas sa situation assez neutre, voulait se charger du message. Smith, qui était beaucoup moins compromis, et qui même avait toujours été en très bons termes avec Milly et Leblanc, assura qu'il leur ferait entendre raison. Son avis prévalut, et il se mit en route sur-le-champ.

Une demi-heure après, Henri, voulant parler à Green, apprit qu'il avait suivi son maître charpentier en disant que ce dernier ne saurait pas s'expliquer, et que, quant à lui, il aimait mieux perdre dix hommes que celui-là. Il ne leur fallait pas beaucoup de temps pour aller à la mine, s'acquitter de la commission et revenir. Partis à deux heures, ils auraient dû être de retour à quatre. A cinq heures, Henri s'inquiéta d'eux; à six, il résolut d'aller savoir la cause de ce retard. Prenant avec lui Télémaque et Laramée, il par-

tit sans avertir son oncle, qui ne l'eût pas laissé s'exposer du côté de la mine.

Espérant toujours rencontrer les parlementaires sur le sentier qui menait à la Bosse-du-bison, mais craignant aussi quelque embûche, ils avançaient prudemment. Le soleil venait de se coucher lorsqu'ils atteignirent la lisière de la forêt et entendirent des cris et des chants qui partaient de l'enceinte fortifiée. Il faisait déjà assez sombre sous bois pour qu'ils pussent se glisser jusqu'au bord de la clairière sans être aperçus. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les glaça d'horreur. Sur le haut de la Bosse-du-bison, un grand pin ébranché avait été dressé en guise de potence, et sous un ciel balafré de gros nuages couleur de sang se balançait dans l'air le cadavre du malheureux Green, pendu par le cou. Des enfans lui lançaient des fragmens de fer par manière de jeu, et autour des feux de bivouac allumés sur les buttes se tenaient des hommes à figures sinistres. Au fond, un groupe, qui hurlait devant les fenêtres éclairées du cottage bâti par le pauvre architecte et habité par Cranston, réclamait à grands cris qu'on lui livrât aussi le maître charpentier.

Fayal parut sur le seuil avec Smith garrotté, et le poussa au bas de l'escalier. Ses bandits s'emparèrent de lui et le mirent en pièces. Henri, exaspéré, allait s'élancer à tout hasard dans cette horrible mêlée; mais, voyant ses deux compagnons prêts à l'y suivre et à se faire égorger en pure perte, il se rappela qu'il répondait de leur vie et n'avait pas le droit de disposer de la sienne. Il étouffa un sanglot de douleur et de rage et entraîna Télémaque et Laramée en arrière. A mi-chemin, ne voyant plus le noir à ses côtés, il se retourna. Télémaque avait disparu. Au même instant, la détonation d'une arme à feu à quelque distance le fit tressaillir. — Où est Télémaque? s'écria-t-il.

— Il a filé, répondit Laramée.

— Le malheureux se fera tuer! Allons à son aide.

Ils rebroussaient chemin, quand ils virent le noir accourir à leur rencontre. — Eux attendre M. Doyle demain avec plus de cent mineurs, dit-il. Coup de fusil pour moi pour avoir écouté trop près des palissades, mais pas touché.

Tout en marchant, Henri lui reprocha sa désobéissance.

— Nous faire la guerre ou pas faire la guerre. Si nous faire la guerre, moi pas coupable.

Arrivé chez le docteur, Henri apprit à ses compagnons le déplorable résultat de l'ambassade et la prochaine arrivée de Doyle avec un renfort considérable. — Il n'y a plus à hésiter, dit-il. Il faut dès le point du jour marcher à l'ennemi.

Cet ordre fut reçu avec acclamations. On fit tous les préparatifs. On prit quelques heures de repos, et, au moment de partir, Henri traça le plan de la campagne. — Knox et ses Irlandais, dit-il, vont guetter l'arrivée de Doyle et l'attendre au passage. Laramée ira avec ses Canadiens se porter sur la gauche de la mine; Straatemberg et M. Sewell, avec les ouvriers maçons et charpentiers, sur la droite. Mon oncle et moi avec le reste des hommes, nous attaquerons en face. Au premier coup de feu que je tirerai, précipitez-vous tous à la fois sur les barricades. En route! et que personne ne parle.

— Partez devant, dit le père Athanase, je vais aller chercher une trentaine de mes Indiens. Ces gens-là vont vite et à vol d'oiseau, nous prendrons Doyle par le flanc ou en queue.

Henri eût souhaité que son oncle, qui n'était pas bien agile, n'entreprît rien de sa personne; mais on était emporté par la nécessité, et les ouvriers de Green, tous très attachés aussi au maître charpentier, étaient exaspérés et menaçaient de marcher seuls à la vengeance. Henri n'eut que le temps de dire à Télémaque : — Suis mon oncle et ne le quitte pas.

Tout le monde fut bientôt en route. Arrivé sur la lisière du bois, Henri, qui voulait, avant de donner le signal, s'assurer par lui-même de l'exécution de son plan, dit à sa petite troupe de l'attendre et partit avec deux hommes. Bien que l'on eût observé le plus grand silence, l'approche des *montaristes*, comme on les appelait dans le camp ennemi, avait été trahie; en traversant un bout de la clairière, Henri fut découvert, et un coup de feu blessa l'un des hommes qui le suivaient. Laramée crut que c'était le signal convenu et lança ses Canadiens sur la barricade, où ils furent reçus par une fusillade bien nourrie. Straatemberg, qui n'avait pas eu le temps de se rendre à son poste, courut à son secours. Henri revint précipitamment vers les siens et prit l'ennemi en flanc. En même temps le bruit d'un autre combat retentit dans les bois. C'était Knox et le père Athanase aux prises avec Doyle.

La barricade fut franchie, et le sang coula sur la roche de fer. Les femmes, les enfans coururent se réfugier au plus haut des collines. Les cris et les jurons qu'Irlandais, Gallois, Alsaciens, Allemands, Américains et Canadiens proféraient chacun dans son idiome, les coups de feu qui partaient de toutes parts, l'odeur de la poudre, la résistance qu'ils éprouvaient, avaient surexcité les *montaristes*. Un instant ils se crurent maîtres du champ de bataille, mais l'arrivée des mineurs de Doyle changea la face des choses. Knox et ses Irlandais, le missionnaire et ses Indiens, n'avaient pu s'opposer à leur jonction. La partie n'était plus égale. Henri, écrasé sous le nombre, se vit contraint de battre en retraite en laissant sur le ter-

rain une quarantaine de morts, de blessés ou de prisonniers. Knox avait été tué. Laramée était blessé. Henri, toujours au plus fort du danger et les habits criblés de balles, n'avait, par miracle, que des égratignures. Il était honteux de son échec et navré d'avoir vu tomber tant de braves compagnons. Il maudissait le jour où il avait donné le premier coup de pic à cette roche fatale; mais il n'était plus possible d'y renoncer. Il fallait songer à la sûreté des siens, que la bande Cranston et Fayal viendrait égorger sous ses yeux ou traquerait dans les bois, si l'on tentait d'abandonner la partie.

Straatemberg, Laramée et Sewell ayant rallié les fuyards, on se replia sur le camp retranché du lac des Castors. Henri, inquiet de ne pas revoir son oncle, hâtait le pas dans l'espoir de le retrouver chez le docteur, quand Télémaque, la figure bouleversée et tout couvert de sang, se présenta devant lui. — Où est mon oncle? s'écria Montaret.

— Prisonnier, *massa*, moi pas avoir pu le sauver! Missionnaire courageux comme vieux diable; mais Indiens pas braves, se sauver dans les bois, Irlandais aussi; moi prendre père Athanase sur mon dos, parce que lui pas courir assez vite, lui trop gros ventre! mais eux tomber sur moi et assommer pauvre Télémaque comme mauvaise bête! Eux partis, moi relever et courir ici pour dire malheur à *massa*. Missionnaire emmené à la mine!

— Il faut le sauver, dit Montaret hors de lui. Je vais aller les trouver, je leur abandonnerai tout, s'il le faut, pourvu qu'ils respectent la vie de mon oncle.

Le bon nègre se jeta en vain à ses genoux pour le retenir. Il ne voulut rien entendre, et, renvoyant Sewell et une partie de ses hommes au lac des Castors pour y garder les femmes en cas d'agression, il reprit le chemin de la mine avec Straatemberg et ceux de sa troupe qui n'étaient pas blessés.

XXVIII.

M. Doyle achevait de déjeuner, quand le missionnaire prisonnier lui fut amené dans la salle à manger du cottage. Cette capture était un fait si glorieux que MM. Cranston, Milly et Leblanc comparèrent sur-le-champ le vainqueur à Washington et à César. Doyle s'enfla d'orgueil, et, voulant mettre le comble à sa réputaton en se montrant aussi habile homme d'état qu'il avait été grand capitaine, il rassembla ses associés en conseil de guerre, et procéda, en présence de Fayal et de son acolyte Nagheko, à l'interrogatoire du prisonnier.

— Vous êtes bien, lui dit-il d'un air important, Athanase de Montaret?

— Oui, monsieur Doyle, répondit le prisonnier; prêtre et missionnaire du culte catholique, apostolique et romain.

— Vous prétendez avoir acheté les terrains...

— Et la mine sur laquelle nous sommes, oui, monsieur.

— Je ne le nie pas, mais vous connaissez le désordre qui règne dans les bureaux, et, sans accuser personne de mauvaise foi, vous pouvez avoir acheté ce que j'avais déjà payé.

— Vous savez bien que c'est le contraire, monsieur Doyle.

— Vous déplacez la question.

— Je suis bien bon de vous répondre, dit le père Athanase en levant les épaules. Je ne vous reconnais pas le droit de me faire subir un interrogatoire.

— Répondez quand même, lui dit Fayal d'un air menaçant.

— Monsieur Fayal! dit Doyle, laissez parler l'accusé.

— Accusé de quoi? demanda le père Athanase.

— D'avoir voulu vous emparer de vive force du bien d'autrui.

— Vraiment? dit le missionnaire en souriant de mépris. Et quelle peine inflige-t-on aux gens reconnus coupables d'un tel vol?

— On les pend! dit le Floridien.

— Alors, monsieur Fayal, prenez garde à la corde.

— Faisons-lui donc son affaire! s'écria Sanche, un des plus hideux compagnons du Floridien, aventurier sans patrie et sans nom, qui renchérissait sur toutes les impudences de Fayal.

— Un instant! reprit Doyle; je suis un homme sans passion, moi, je raisonne froidement, et avant d'envoyer quelqu'un à la mort je veux savoir s'il est coupable.

— C'est fort bien vu, monsieur, répondit le missionnaire, et puisque vous paraissez plus calme que les autres, acceptez l'arrangement que nous proposions à M. Cranston; vous sauverez ainsi votre vie, votre honneur et votre argent. Si vous refusez, avant quinze jours mon neveu vous prouvera que vous avez eu tort de vous fier à la parole d'un misérable tel que Jambes-torses.

— Savoir si nous lui laisserons quinze jours pour nous prouver ça, dit Fayal.

— Si ce n'est lui, ce sera quelque autre; il y a bien des gens intéressés dans l'affaire...

Doyle réfléchit un instant et reprit : — Mais enfin sur quelles preuves fondez-vous vos prétentions?

— Demandez à Jambes-torses ce qu'il a fait de mon portefeuille. J'avais tous les actes sur moi quand j'ai été fait prisonnier.

— Tu as donc volé quelque chose? demanda Fayal à l'Indien; tu ne m'en avais rien dit. Allons, donne le portefeuille.

— Je n'ai rien pris, répondit Nagheko.

— Qui de toi ou du prêtre ment?

— Ce n'est pas Nagheko, dit l'Indien.

— Je conclus de tout cela, dit judicieusement M. Doyle, qu'il n'y a pas de titres.

— Admirable conclusion! reprit le père Athanase.

Cranston, qui avait écouté les débats sans intervenir, et non sans quelques appréhensions, prit la parole : — Monsieur, dit-il au père Athanase, vous voyez qu'il nous est impossible d'entrer en arrangement; vous n'avez aucune preuve à nous donner.

— Vous y avez mis bon ordre, répondit le missionnaire; tout ceci est une comédie assez mal jouée entre vous, M. Fayal et Jambestorses.

— Ne le croyez pas, monsieur!

— Alors, si vous êtes de bonne foi, remettez-moi en liberté.

— Volontiers, reprit vivement Cranston, écrivez seulement à votre neveu de se rendre ici, nous le garderons en otage à votre place.

— Ah! fort bien! s'écria le missionnaire; vous montrez le bout de l'oreille, monsieur Cranston! Vous voudriez avoir le propriétaire de la mine entre les mains; je sais ce que vous faites des parlementaires, à plus forte raison... Non, monsieur, non, je refuse; faites de moi ce que vous voudrez!

— Livrez-le-moi, dit Nagheko en montrant le père Athanase, et je vous livre à mon tour les papiers que vous avez tant d'intérêt à connaître.

— Il y a donc des titres en effet? dit Doyle en pâlissant.

— Oui, répondit l'Indien.

— Donnez-les!

— Croyez-vous que Nagheko soit si simple que de garder de telles choses sur lui?

— Finissons-en donc, reprit Doyle; messieurs, emparez-vous de cet homme et fouillez-le.

On se jeta sur l'Indien, qui se laissa fouiller sans résistance; mais on ne trouva rien sur lui.

— Si on vous offrait, reprit Doyle, cent dollars pour apporter ces papiers?

— Ni cent, ni cent mille, ni cent millions; c'est la personne du missionnaire que je veux.

— Ce que vous demandez là est grave; tuer un prêtre, un homme revêtu d'un caractère sacré..., c'est très grave.

— Oh! je n'ai pas tant de préjugés, moi, dit Fayal.

— Et les représailles! et la loi de Lynch! monsieur, vous n'y pensez pas, reprit Doyle.

— Je m'en moque, répondit le Floridien. D'ailleurs c'est l'affaire de l'Indien. Livrez-lui le missionnaire.

Milly et Leblanc s'y opposèrent, mais Fayal et Nagheko insis-

taient avec une impudence farouche; Doyle gardait un calme affecté, et Cranston était indécis, quand de sourdes clameurs retentirent sous les fenêtres du cottage, et quelques contre-maîtres et simples mineurs pénétrèrent dans la salle du conseil.

— Que se passe-t-il? leur demanda Cranston.

— Il y a, dit l'un d'eux, que ceux d'entre nous qui appartiennent au culte catholique veulent qu'on remette ce prêtre en liberté, ou tout au moins qu'il soit traité avec des égards.

— De quoi se mêlent ces gens-là? s'écria Fayal. Ce sont des Irlandais, je parie; je vais aller les faire taire, moi!

Cranston le retint en disant : Ne gâtez rien par trop de précipitation, monsieur Fayal.

Les ouvriers étaient très partagés. Les uns voulaient soutenir la lutte contre les *montaristes*, disant que cet augmentation de personnel amènerait la baisse des salaires; les autres assuraient avec raison que la mine pouvait occuper plus de bras qu'on n'en comptait dans les deux partis. Tous, hormis ceux de Fayal, regrettaient la mort des parlementaires et craignaient les représailles. Comme le bruit croissait au dehors, Doyle, craignant une révolte, se mit à la fenêtre et fit un *speech* dans lequel il promit qu'on ne ferait aucun mal au prisonnier, et que dès le lendemain on se rendrait au lac des Castors pour négocier une transaction.

Ce discours calma les esprits, et Doyle, de plus en plus enorgueilli de son rôle de pacificateur et de la prépondérance qu'il prenait sur ses associés, donna l'ordre à ses hommes de conduire le missionnaire en lieu sûr, de le garder à vue et de le préserver de toute violence. Ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux que de le mener sur le haut de la Bosse-du-bison, dans une baraque de planches destinée aux contre-maîtres pour surveiller les travaux de la mine. Cette baraque, construite sur le bloc de fer oligiste, se trouvait, par suite de l'entaillement de la colline, placée au bout d'une étroite plateforme dont l'entrée était facile à garder et dont les deux flancs tombaient à trois cents pieds à pic jusqu'au niveau du sol. A l'extrême pointe de ce promontoire se dressait un échafaudage avec treuil, chaîne et banne plongeant jusqu'au pied de la paroi de métal, et servant à l'extraction du minerai. Pour plus de sécurité, dès que le prisonnier fut enfermé, ses gardiens, afin de lui ôter tout moyen d'évasion et pour empêcher aussi toute tentative d'escalade de la part du Mexicain ou de Jambes-torses, retirèrent les échelles et relevèrent la chaîne en ramenant à eux la banne, qui fut détachée et leur servit de guérite.

XXIX.

Pendant que ces choses se passaient à la mine, Henri était arrivé à moitié chemin avec la résolution désespérée de sauver son oncle ou de mourir avec lui; mais il fut rejoint par le docteur, qui l'arrêta.

— Ce que vous voulez faire est insensé, lui dit-il; croyez-vous que je ne sois pas inquiet aussi et que je ne veuille pas tout tenter pour sauver mon meilleur ami? Si je ne suis pas considéré comme neutre par M. Fayal et compagnie, du moins je suis toujours l'homme nécessaire, et je gagerais qu'en ce moment plus d'un blessé me réclame à la mine. J'y peux donc pénétrer sans danger et offrir de votre part la rançon de votre oncle, tandis que, si vous échouez encore par la force, on le tuera un peu plus tôt...

— Si je m'offrais pour mourir à sa place? s'écria Henri.

— Vous croyez qu'il accepterait l'échange? Allons donc, vous êtes fou!

— Eh bien! offrez tout ce je possède pour racheter sa vie.

— Je l'entends bien ainsi, dit le docteur; mais auparavant sachons si elle est menacée. Il est vraisemblable qu'on le regarde comme un ôtage précieux, et qu'on délibérera sérieusement avant de se défaire de lui.

Henri sentit que le docteur avait raison. Il résolut d'attendre l'effet de sa tentative, et resta dans le bois avec Straatemberg et sa troupe; mais il était sur des charbons ardens. Il errait de place en place, prêtant l'oreille au moindre bruit, comptant les minutes, et s'imaginant que le docteur pouvait être revenu, lorsqu'il avait à peine eu le temps d'arriver. Comme Télémaque, inquiet de son trouble, le suivait pas à pas, il lui dit tout à coup : Si je me glissais dans le camp retranché, m'y suivrais-tu?

— Oui, *massa*, partout.

— Eh bien! il s'agit d'y entrer sans être reconnu; essayons.

Straatemberg ne voyait pas sans inquiétude le projet de Montaret; mais, ne pouvant s'y opposer, il résolut de rester à l'attendre et de se tenir prêt à lui porter secours.

Henri, suivi de Télémaque, fit un long détour afin d'arriver à la mine du côté opposé à celui du lac des Castors. Ils en approchaient, quand la pluie, qui avait menacé toute la matinée, se mit à tomber par torrens. Un instant après, ils pénétraient dans les retranchemens, pêle-mêle avec plusieurs mineurs et leurs femmes, qui, assaillis inopinément par l'averse, rentraient, la tête couverte de leurs cabans. Henri et le noir firent comme eux, et, feignant de chercher un abri, ils se postèrent sous une charrette, d'où ils pouvaient tout observer.

Montaret vit d'abord sur le sommet de la Bosse-du-bison son oncle, que l'escorte de Doyle faisait entrer dans la baraque, car c'était le moment où le conseil avait levé la séance en prenant la détermination de garder là le missionnaire jusqu'à nouvel ordre. Quelques instans après, il vit aussi le docteur se retirer suivi d'ouvriers qui l'accompagnaient poliment; mais il remarqua qu'aucun des chefs ne lui faisait l'honneur de le reconduire, et il en conclut que Berghenius avait échoué.

— Télémaque, dit-il, ne comptons que sur nous pour délivrer mon oncle; il faut jouer le tout pour le tout. Reste ici.

— Où donc vouloir aller, *massa?*

— Là-haut.

— Et quoi faire là-haut tout seul?

— Je le verrai quand j'y serai. Attends-moi.

Montaret longea la falaise de fer, gagna la pente du monticule, et s'aventura sur l'étroite plate-forme sans avoir encore de projet arrêté.

— Où allez-vous? lui cria un des gardiens du père Athanase en passant la tête hors de la banne dans laquelle il s'abritait de la pluie.

— Est-ce qu'il n'y a pas de place près de vous? lui répondit Montaret en avançant toujours.

— N'allez pas plus loin! dit le gardien en armant son fusil.

— Vous n'êtes pas aimable, reprit Henri avec une gaîté feinte.

— Il fait trop mauvais temps pour l'être.

— Oui, il pleut, dit Henri.

— Je le vois bien; allez chez vous.

— *La maison est découverte!* répondit Montaret.

Le gardien, à ces mots maçonniques dont l'ingénieur s'était servi à tout hasard pour entrer en communication, baissa son arme, et dit: — Venez ici, il y a place dans la *loge*.

— C'est bien, dit Henri en lui faisant les signes de reconnaissance, auxquels l'ouvrier répondit, après quoi il l'emmena derrière la baraque pour le *tuiler* maçonniquement.

— Vous êtes un vrai maçon, lui dit-il, et vous ne pouvez vouloir le mal. Que venez-vous faire près du prisonnier?

— Mon ami, répondit Henri, je viens le sauver. Je suis Henri de Montaret.

— Vous? et vous avez osé pénétrer au milieu de gens dont bon nombre voudrait se défaire de vous!

— N'agiriez-vous pas comme je le fais, si l'un de vos amis ou de vos frères se trouvait en péril?

— Je le ferais.

— Eh bien! vous allez m'aider à soustraire mon oncle à ses ennemis.

— Ce n'est pas aisé; les gens de Fayal ont de mauvais desseins, et ils nous observent. Il faudra attendre la nuit; alors nous verrons.

Grâce au franc-maçon, Montaret put faire avertir Télémaque de rester caché où il était, et lui-même put se blottir le reste du jour dans la banne du gardien. Brisé de fatigue, il faillit plusieurs fois s'y endormir, et son compagnon l'engageait à prendre une heure de repos; mais l'inquiétude le faisait tressaillir à chaque instant, et il compta les minutes avec une anxiété douloureuse.

Le soleil se couchait enfin, quand le bruit d'une altercation rappela Henri au dehors. Il se rapprocha du groupe des mineurs et vit Fayal, Nagheko, Sanche et une vingtaine de bandits qui avaient envahi la plate-forme et s'installaient sur l'étroite arête qui communiquait avec le reste de la butte.

— Si vous croyez, disait Fayal, que nous vous laisserons garder le prisonnier sans nous, vous vous trompez, mes enfans. Nous savons qu'il y a parmi vous des gens qui veulent le faire évader.

— Dites donc que vous voulez vous en emparer, répondit le franc-maçon; allons, retirez-vous avec votre whisky, nous n'avons pas soif.

— Trahison! cria tout à coup Nagheko, qui rôdait furtivement autour d'Henri pour tâcher de voir sa figure sous son capuchon, le Français est ici, le voilà!

— Aux armes! en avant! hurla Fayal en donnant l'exemple de l'attaque.

Sanche et ses hommes se jetèrent sur les gardiens du missionnaire, et la lutte s'engagea sur la plate-forme.

Pendant ce temps, Henri courut à la baraque et en arracha les planches en criant : Vite, vite! mon oncle. Sortez!

Le missionnaire n'hésita pas. Il crut que la mine était reprise par Henri; mais en le voyant seul : — Laisse-moi ici, malheureux enfant, s'écria-t-il, tu te feras tuer.

— Fuyons, répondit Montaret en l'entraînant.

— Mais par où passer? le chemin est encombré.

— Par là! dit Henri en lui montrant le treuil au-dessus de l'abîme et en lui mettant le bout de chaîne entre les mains.

— Par là? s'écria le missionnaire effrayé.

— Mourir pour mourir, il n'y a pas à hésiter. Télémaque est en bas, il vous recevra.

— Et toi, comment sortiras-tu de là?

— Ne vous inquiétez pas de moi: tenez-vous bien.

Le père Athanase s'empara de la chaîne, recommanda son âme à Dieu et se laissa pendre dans le vide. Il arriva avec la rapidité de la foudre au pied de la paroi de métal, où Télémaque le reçut dans ses bras d'athlète, le chargea tout étourdi sur son dos, courut droit à la barricade, la franchit et s'enfonça dans le bois.

Henri suivait tous ses mouvemens du haut de la plate-forme, quand une balle vint siffler à ses oreilles. Il se retourna et vit son ami le franc-maçon et ses compagnons qui battaient en retraite. Les rejoindre était impossible; Fayal et ses hommes étaient maîtres du terrain, et tandis que Nagheko et Sanche se précipitaient dans la baraque pour s'emparer du prisonnier, Fayal et le reste de sa troupe accouraient sur Henri en criant : Tuez-le!

Seul contre tous, Henri ne pouvait songer qu'à fuir; mais s'emparer de la chaîne pour descendre, c'était s'exposer à être remonté par l'ennemi ou précipité par le premier qui songerait à la détacher. Il s'élança sur l'échafaudage, et avec l'adresse et l'agilité d'un écureuil il se laissa glisser le long des madriers, sautant de traverse en traverse sous une grêle de balles. En atteignant le sol, il frappa d'un coup de couteau un des bandits de Fayal qui l'avait suivi au moyen de la chaîne, et, franchissant la barricade au même endroit qui avait servi à l'évasion de son oncle et de Télémaque, il les rejoignit comme ils arrivaient près de Straatemberg et de ses Alsaciens.

— Rabattons-nous, leur dit-il, sur le lac des Castors, car on va nous donner la chasse, et nous ne sommes pas en état de résister.

Deux hommes firent asseoir sur leurs fusils croisés le missionnaire, qui n'était pas des plus agiles, et tous regagnèrent au pas de course le campement du lac des Castors. Fayal essaya bien de les rejoindre; mais la nuit était si noire qu'il craignit une embûche, et revint à la mine en jurant par tous les diables qu'il prendrait sa revanche.

XXX.

Doyle, Cranston et Ce dînaient dans le cottage, quand le bruit de l'évasion du missionnaire, miraculeusement délivré par son neveu, vint troubler l'enjouement du dessert. Les spoliateurs furent épouvantés; ils se crurent trahis par la majorité de leurs ouvriers. Doyle seul affecta une noble impartialité. — Messieurs, dit-il, reconnaissons le mérite, même chez nos ennemis. Ce Montaret n'est pas un homme vulgaire; voici la seconde fois qu'il vous échappe, et cette fois-ci la prouesse est sérieuse. Vous n'aurez pas bon marché de sa peau, et je vous conseille d'en finir à l'amiable avec lui.

Il se retira avec dignité sur ce *speech* débité d'un ton prétentieux et important. Les autres passèrent une partie de la nuit à se quereller et une partie du lendemain à se mettre à peu près d'accord sur la marche à suivre. Enfin dans la soirée, Leblanc et Milly se présentèrent devant les palissades de l'enclos du docteur et de-

mandèrent à parler à Montaret. Celui-ci, ne voulant pas leur permettre d'entrer dans son camp, où ils auraient pu s'assurer des faibles ressources dont il disposait, alla avec le docteur les trouver en dehors des palissades. Milly porta la parole.

Il se disait autorisé à proposer un arrangement qui désintéresserait le missionnaire et son neveu moyennant une somme ou une rente qu'il s'agirait de discuter; mais il n'avait pas encore énoncé les premiers chiffres, que M. Sewell s'approchait avec sa fille, l'une craignant que son fiancé ne tombât dans quelque piége, l'autre qu'il ne défendît pas leurs communs intérêts avec assez d'âpreté. En voyant intervenir le banquier, Milly, visiblement contrarié, paya d'audace et lui déclara, en lui tendant la main, qu'il était charmé de le voir. Sewell, au lieu de lui donner la sienne, le prit au collet en lui disant : Triple coquin! vous allez commencer par me rendre l'argent des terrains chimériques que vous m'avez vendus!

— Je suis un parlementaire, dit Milly en cherchant à se dégager, et vous n'avez pas le droit de me malmener ainsi.

— Green était aussi un parlementaire, répondit Sewell, et pourtant vous l'avez fait pendre.

Henri et le docteur prièrent en vain Sewell de se modérer. — Laissez-moi donc tranquille avec vos ménagemens et vos scrupules! répondit-il; je tiens mon larron, je le garde, ce sera un misérable de moins là-bas. Et, comme conclusion, il assena sur la tête de Milly un formidable coup de poing qui lui enfonça son chapeau jusque sur les épaules.

En même temps Mary s'était élancée vers la palissade, et elle appelait Laramée, Straatemberg et leurs hommes, criant au secours, bien que Leblanc eût pris la fuite et que Milly fût renversé sous les pieds du banquier. Les ouvriers de Montaret, d'abord atterrés de leur défaite, avaient maintenant soif de vengeance. La voix de miss Sewell fut pour eux le signal d'une exaspération subite. Ils coururent à la poursuite de Leblanc et le ramenèrent. — Monsieur de Montaret, est-ce que vous allez nous laisser pendre? balbutia-t-il pâle et haletant sous l'étreinte des Alsaciens de Straatemberg.

— Non, monsieur, non! s'écria Henri, on me tuera plutôt que de vous maltraiter!

Mais, comme il se jetait au milieu du groupe serré autour du prisonnier, il se sentit soulevé et emporté par plusieurs paires de bras vigoureux qui le maintinrent, malgré son indignation, à une distance convenable. Dans le trouble de cette surprise, Montaret ne remarqua pas d'abord que Mary donnait des ordres contraires aux siens; mais, quand il vit qu'on emmenait Milly et Leblanc, il réussit à se dégager et entendit qu'elle disait à Straatemberg : — Vos gens

sont donc des femmes, qu'ils ne peuvent empêcher M. de Montaret de s'exposer pour sauver ces misérables?

— Il ne les sauvera pas! s'écria Straatemberg hors de lui; ils seront pendus, ils paieront pour Green et pour Smith. Au diable les *pardonneurs!*

— La loi de Lynch! la loi de Lynch! criaient les autres.

— Je demande à être entendu et jugé, dit Milly après avoir réussi à retirer le chapeau qui l'étouffait. C'est le droit de tout citoyen des États-Unis. On ne tue pas un homme sans l'entendre!

Henri et le missionnaire durent lutter contre leurs ouvriers pendant plus d'un quart d'heure pour les ramener à des sentimens plus humains. M. Sewell résistait ouvertement. Mary, effrayée de l'orage qu'elle avait fait éclater, réussit à le calmer. Un sursis fut accordé aux prisonniers, et on les conduisit dans la cave du docteur. Ce n'était pas une conclusion loyale, et Montaret se voyait débordé. Miss Sewell commandait à sa place; il lui en fit de vifs reproches. Surexcitée et couvant un secret dépit depuis plusieurs jours, Mary éclata. — Vous trouvez mal tout ce que je fais, répondit-elle, parce que vous aimez Naïssa!

Montaret ne voulut pas lui répondre. Il ne se sentait plus maître de lui. Il alla exhaler sa colère auprès de son oncle. — Je n'en puis endurer davantage, lui dit-il. Cette *Yankee* me fait jouer un rôle ridicule, stupide, honteux. Je ne suis plus ici qu'un homme de paille. C'est elle qui commande, qui s'arroge le droit de vie et de mort. Je romprai avec elle.

— Eh bien! tu rompras; mais auparavant il faut reprendre la mine à tout prix. Ce n'est plus une question d'argent pour nous, c'est une question de vie et de mort pour les hommes qui nous entourent. Nous sommes exposés non-seulement à être tous massacrés ici, mais à y être surpris par la famine, si les pourparlers se prolongent.

Henri fut forcé d'avouer que la situation était grave et la guerre inévitable. Accablé de fatigue, mais trop agité pour dormir, il errait dans le jardin, quand il se sentit toucher légèrement l'épaule. En se retournant, il vit Naïssa.

— J'ai à vous parler, lui dit-elle; il faut agir promptement et demander le secours de Wakontchaka.

— Et où prendre Wakontchaka?

— Je l'ai rencontré aujourd'hui dans les bois, où il est campé avec un millier d'hommes.

— Un millier d'Indiens sont-ils capables de venir à bout de trois à quatre cents Américains? J'en doute.

— Et moi, j'en suis sûre. Allons le trouver.

— Lui avez-vous demandé son appui?

— Oui, mais il veut d'abord vous parler; venez.

Henri alla prendre sa carabine et suivit Naïssa. Elle s'enfonça à travers les plus épais fourrés, où il fallut plus d'une fois ramper pour se frayer un passage. Au bout de deux heures, elle s'arrêta au bord d'un ruisseau, dit à Henri de l'attendre un instant et gagna seule une clairière. Là, elle imita le glapissement du coyote; un cri semblable lui répondit. Wakontchaka sortit du bois et parut dans un rayon de lune. — Eh bien! lui demanda l'Indien à voix basse, la fille de mon oncle amène-t-elle le jeune visage pâle?

— Oui, il est venu. Il m'aime, et la preuve, la voici, dit-elle en lui montrant le sachet où était renfermée la bague de fiançailles de Mary; mais je n'ose plus la garder, la *Yankee* est jalouse; elle voit bien qu'il ne l'aime plus, et si elle trouvait entre mes mains cette preuve d'amour qu'il m'a donnée, elle me ferait mourir. Elle commande là-bas à tous ces hommes. Elle a voulu faire tuer aujourd'hui ceux qui apportaient des paroles de paix au Français.

— Donne-moi ce gage, je ferai dire des paroles dessus par un grand sorcier, et *celle qui met des balles dans la tête du chef sioux* ne pourra rien contre toi.

Naïssa lui remit le sachet en lui recommandant de ne le montrer qu'au sorcier; puis elle alla chercher Henri.

Celui-ci trouva le chef indien en costume de guerre au milieu de la clairière, debout et appuyé sur sa chère carabine, dans une pose théâtrale. — Je suis bien aise, lui dit-il en lui serrant la main, de te retrouver sain et sauf.

— Wakontchaka, répondit le Sioux, n'a pas oublié celui lui qui a donné une arme qui porte les balles jusqu'aux étoiles.

— Eh bien! mon brave garçon, voici le moment d'en faire bon usage pour m'aider à recouvrer mon bien.

— Wakontchaka, reprit le majestueux Indien, peut écraser tous les mangeurs de cuivre, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que celle qui a voulu tuer le chef sioux ne sera pas ta femme. Je sais que tu ne l'aimes pas. Dégage-toi quand je t'aurai rendu maître de la mine. Ce sera au point du jour,

— Quant à rompre avec miss Sewell, répondit Henri, oui, j'y suis résolu.

Wakontchaka jeta trois notes aiguës dans les airs, et de chaque buisson, de derrière chaque arbre, sortirent des Indiens. La clairière en fut bientôt remplie. Il y avait là en effet près d'un millier d'hommes armés de *rifles*, de coutelas, de haches et de tomahawks.

Wakontchaka leur fit signe de se ranger en cercle, et s'adressant à Henri : — Puisque tu n'es plus engagé à la *Yankee* et que tu as de l'amitié pour ma cousine, dis en présence de tous ces vaillans Sioux : Naïssa, je te prends avec moi. Et que Naïssa dise : Je consens à te servir.

La jeune Indienne s'agenouilla devant Henri, lui prit la main, et la mettant sur sa tête : — Je te servirai, dit-elle. Libre à toi, quand tu auras repris ta parole à la *Yankee*, de me regarder plus tard comme ta compagne ou ta servante.

Montaret se demanda un instant si, plus que toute autre, cette jeune fille ne méritait pas d'être aimée. Douce, confiante, dévouée, elle était la vraie fille de la forêt vierge; mais il lui répugna de se laisser imposer un engagement qui méritait de plus sérieuses réflexions. Il releva l'Indienne en lui disant : Naïssa, vous avez été élevée par une femme qui a dû vous enseigner la fierté; est-il possible que vous prétendiez faire de mon amour une condition du service que vous vouliez me rendre?

Naïssa baissa la tête. Wakontchaka comprit que la leçon s'adressait également à lui.

— Le chef sioux, dit-il, connaît les lois de l'amitié, il se souvient de ce que tu as fait pour lui et de ce que tu lui as donné. Il est avec toi. Il va partir avec ses guerriers pour entourer la mine. Toi, retourne chercher les tiens, nous reparlerons mariage après la victoire.

Il s'élança dans le fourré, ses Indiens le suivirent, et Henri se trouva seul avec Naïssa dans la clairière. — Allons-nous-en, dit-elle d'un air triste.

Ils reprirent le chemin du lac des Castors. Ils marchaient depuis une demi-heure quand Naïssa arrêta son compagnon en lui disant : Tu as fait un grand chagrin et une grande offense à Naïssa en la refusant devant les guerriers de sa tribu.

— Naïssa, répondit Henri, ne comprends-tu donc pas que cette prétendue injure était une marque d'estime et de respect?

Naïssa ne comprenait qu'à demi, elle baissa la tête.

— Puisque je ne dois pas te faire de conditions, reprit-elle voilà ce qui t'appartient; ne me remercie pas.

— Qu'est-ce que cela?

— C'est le portefeuille que Nagheko avait volé au missionnaire et où sont tous vos papiers. J'ai volé Nagheko, ajouta-t-elle avec une sorte d'orgueil.

— Et comment savais-tu?...

— Tous les arbres de la forêt sont les amis de Naïssa. Elle sait bien reconnaître si une feuille, une fleur, une herbe, ont été dérangées.

Elle a vu l'assassin de son père se glisser dans le bois, elle s'est cachée. Elle l'a vu revenir; il riait. Naïssa a deviné, elle a cherché; elle a vu la mousse soulevée et elle a trouvé ce que tu croyais perdu. Elle pensait que son ami, son maître, enfin celui qu'elle aime et qui la dédaigne serait plus content.

Naïssa le regardait aux premières lueurs de l'aube avec de grands yeux si doux, elle lui montrait tant de dévouement et de soumission, que Montaret, attiré par ce regard qui l'implorait, surexcité par les émotions des jours précédens et poussé par l'ardeur de la jeunesse, oublia ce qu'il s'était promis. Il l'attira dans ses bras, et, dans un élan de reconnaissance qui ressemblait à l'amour, il lui donna un baiser au front.

— Ah! je n'en demandais pas tant! s'écria Naïssa en cachant son visage brûlant dans la poitrine de son bien-aimé.

Le bruit sec d'un fusil que l'on arme lui fit relever la tête. C'était Jambes-torses qui avait entendu, de derrière un arbre, la révélation de Naïssa.

— Nagheko! s'écria l'Indienne épouvantée.

— Oui, Nagheko, répondit le Chippeway en abaissant son fusil sur elle.

Henri se jeta au-devant de la jeune fille, le coup partit, Naïssa poussa un cri et trébucha.

— Ce n'est rien, dit-elle, tue-le! tue-le! Montaret fit feu sur l'Indien et lui envoya une balle à six pas en pleine poitrine.

Nagheko tomba sur les genoux, se traîna sur le sol et s'écria en montrant du doigt un être imaginaire : Voilà,... voilà Éniskine!... Il n'en put dire davantage, un flot de sang lui coupa la parole, et il tomba la face contre terre.

— Ma mère est là! dit Naïssa en se retenant à Montaret. Elle vient me chercher!

— Tu es blessée! s'écria Henri en voyant un filet de sang ruisseler le long de son bras.

— Je ne sais pas, répondit-elle en pâlissant; puis, s'adressant à l'ombre de sa mère : C'est lui qui t'a vengée, tu l'as vu. Veille sur lui, mère, attends-moi!

Et elle s'évanouit. Henri la déposa sur la mousse, déchira la manche de sa tunique et banda la blessure avec son mouchoir. Elle reprit bientôt connaissance, et voyant son ennemi étendu à quelques pas d'elle : — Donne-moi sa chevelure, dit-elle à Montaret.

Dans une situation moins tragique, il eût souri de cette demande; il voulut lui faire comprendre qu'il n'avait ni le goût ni l'habitude de ces sortes de boucheries; elle ne l'écouta point et insista en lui promettant de l'aimer davantage, si c'était possible. Henri se re-

procha le moment d'entraînement auquel il avait failli céder un instant auparavant; il ne lui répondit pas.

Wakontchaka, attiré par les coups de feu, déboucha des bois avec ses guerriers.

— Viens ici! lui cria Naïssa; celui qui a tué mon père et ma mère est là; donne-moi son scalp.

Celui qui vient sur le tonnerre s'avança vers Jambes-torses, saisit sa chevelure à poignée et l'enleva avec *maestria* d'un seul coup de couteau. Il jeta un cri de triomphe, et, brandissant son trophée, il vint l'offrir à Naïssa, qui s'en empara avec une expression farouche, enfonça avec délices ses doigts dans cette chevelure sanglante. Henri se détourna avec dégoût.

Les Indiens s'approprièrent les armes du mort, le fouillèrent et se partagèrent une centaine de dollars qu'ils trouvèrent sur lui; puis ils coupèrent quelques branchages dont ils firent un brancard pour transporter Naïssa chez son père adoptif. En cet instant, des coups de feu retentirent du côté de la mine.

— Cousin, dit Wakontchaka à Henri, est-ce que tes guerriers se battraient sans toi?

— C'est possible, répondit Montaret soucieux; on s'inquiète peu de m'obéir maintenant.

— Allons voir, reprit le Sioux.

Il donna l'ordre à ceux qui portaient Naïssa de continuer dans la direction du lac des Castors; il fit un signe à sa bande, et au pas de course, sans pousser un seul cri, tous s'élancèrent à travers les broussailles, rompant et brisant tout sur leur passage comme un troupeau de bisons.

Malgré la rapidité de leur course, Henri, dévoré d'inquiétude, les avait devancés. En débouchant des bois, il vit de loin ses ouvriers s'élancer sur les retranchemens de la mine. Ils marchaient sous la conduite de M. Sewell, qui, ne doutant de rien et croyant commander à des hommes comme à des dollars, les avait poussés du côté du cottage, l'endroit où les palissades de troncs d'arbres étaient le plus épaisses et le mieux gardées. Son idée fixe était de se venger de Doyle et de Cranston en s'emparant d'eux. Henri vit tout de suite que ce plan était le plus défectueux que l'on pût choisir, et il cria de toutes ses forces pour arrêter l'élan de ses mineurs en tâchant de leur faire comprendre par gestes qu'il amenait du renfort et qu'on eût à l'attendre; mais il était trop tard, ses cris furent étouffés par le bruit de la fusillade. Il vit tomber une dizaine des plus intrépides, et sa douleur devint de la rage lorsqu'au milieu de la fumée du combat, brusquement dissipée par le vent du matin, il distingua Mary à cheval et brandissant, nouvelle

Jeanne d'Arc, son écharpe rose en guise d'oriflamme. Intrépide elle essayait de ramener à l'assaut ses hommes effarés qui lâchaient pied. En un instant, il fut auprès d'elle et voulut la forcer à se retirer. Comme elle résistait, il frappa avec colère son cheval, qui se cabra et l'eût renversée, s'il ne l'eût saisie dans ses bras et emportée à travers une grêle de balles, dont par miracle pas une ne les atteignit.

En ce moment, les Indiens débusquaient de tous les points du bois. Henri traversa les premiers rangs, et poussa Mary dans l'épaisseur du fourré en disant : Cachez-vous, tenez-vous tranquille, ou je ne réponds plus de vous.

— Vous me laissez seule! s'écria-t-elle, et vous croyez que je resterai ici?

— Faites-vous tuer ou insulter, si bon vous semble, répondit-il exaspéré; mais vous ne ferez plus tuer mes ouvriers pour le plaisir de jouer à l'héroïne, ou je jure que je vous traiterai comme un soldat rebelle.

Et sans attendre sa réponse il se précipita avec les Indiens sur les retranchemens.

En un clin d'œil, Wakontchaka et ses guerriers forcèrent l'enceinte en criant, hurlant, tuant tous ceux qui leur tombaient sous la main. Ils n'épargnaient ni femmes ni enfans. Télémaque s'était jeté dans la mêlée, où il s'escrimait de son grand coutelas. Sewell ménageait les coups de sa carabine. Posté derrière un amas de débris, il visa Cranston, et Cranston tomba. Ce fut le signal de la déroute : Doyle disparut comme par enchantement; Fayal, Sanche et une vingtaine de ses bandits se sauvèrent à travers la forêt. Les ouvriers de la mine, se voyant hors d'état de résister, se rendirent; mais les Irlandais, les Canadiens et Alsaciens d'Henri, qui avaient à venger leurs défaites, et les Sioux, friands de chevelures, en tuèrent un grand nombre avant d'obéir à Montaret et au missionnaire, qui leur criaient de faire grâce.

Le soir, une centaine de scalps ornaient les ceintures de Wakontchaka et de ses guerriers. Ils célébrèrent la victoire sur le champ de bataille par un repas mêlé de récits interminables, de chants et de danses qui se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Quand on put se reconnaître, pendant que le missionnaire administrait les mourans, et que le docteur pansait les blessés, Henri chercha miss Sewell et la trouva auprès de son père, qu'elle était venu rejoindre dans le cottage dont il avait pris possession sur l'heure. Elle était pâle et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Henri, lui dit-elle en l'attirant à l'écart, vous ne m'aimez plus!

— Je n'aime plus rien, répondit-il.

— Je sais que je suis très coupable; je l'ai compris en voyant tomber autour de moi de braves gens que votre présence et votre aide eussent préservés; mais que voulez-vous? j'avais la tête perdue. Dans la nuit, j'étais inquiète; je ne dormais pas, je vous sentais déjà irrité contre moi, je vous cherchais, quand on vint m'apprendre que vous étiez parti mystérieusement depuis une heure avec Naïssa. La jalousie m'a rendue folle, j'ai couru au bord du lac pour m'y précipiter, et je me suis dit qu'il valait mieux mourir pour vous en vous assurant cette fortune à laquelle vous croyez que je tiens, et dont je ne fais cas que parce qu'elle est pour vous un point d'honneur et un droit sacré. Personne ne dormait dans le camp, j'ai trouvé tous vos hommes disposés à marcher sous les ordres de mon père, et lorsque je me suis mise à leur tête, leur courage est devenu de l'enthousiasme. Cette ivresse m'a gagnée, je ne songeais qu'à mourir; j'oubliais que d'autres mourraient avec moi, et quand je les ai vus expirer, je crois que, si vous ne fussiez venu m'arracher au désespoir, je me serais tuée. Vous n'avez pas à me pardonner, je suis assez punie.

Ce repentir était si sincère qu'Henri essaya de la consoler en lui parlant avec douceur; mais, dès qu'elle le vit apaisé, le dépit contre Naïssa lui revint, et elle voulut avoir l'explication de leur fuite la nuit précédente. Henri lui raconta en deux mots que Naïssa l'avait guidé vers Wakontchaka, qu'elle lui avait fait recouvrer ses titres de propriété, qu'elle avait été blessée pour lui, et il ajouta : Je n'ai pas d'amour pour Naïssa, vous le savez très bien; vous vous croyez autorisée à croire qu'elle en a pour moi. Quand cela serait, après les services qu'elle m'a rendus, c'est de la reconnaissance et du respect que nous lui devons l'un et l'autre. Je ne souffrirai plus un mot contre elle; ne l'oubliez pas, je vous prie.

Miss Sewell fut offensée de la remontrance. Elle se contint, mais sa jalousie en augmenta.

MAURICE SAND.

(La quatrième partie au prochain n°.)

L'ANGLO-CATHOLICISME

Eirenicon, par M. le Dr Pusey; Londres 1866.

La France souffre en ce moment d'une étrange maladie. Une paralysie d'une nature inconnue semble arrêter en elle l'essor des plus hautes facultés. On dirait que la vie du corps est son unique souci. Dans ce milieu délétère, que sont devenues les croyances religieuses? Ceux qui auraient dû être les champions de la pensée et de ses droits se sont déclarés ses adversaires les plus acharnés. Défenseurs prétendus de la cause de Dieu, tous les jours ils attaquent Dieu lui-même dans la plus belle de ses œuvres, la liberté et la raison humaines. A côté du matérialisme des économistes, un mal plus mortel encore pour l'âme est venu nous affliger, l'ultramontanisme. Le catholicisme gallican, cette antique forme de l'église de France, serait-il menacé d'une inévitable ruine?

Sous l'influence de causes toutes différentes, le protestantisme anglican semble, lui aussi, menacé d'une perte prochaine. L'état depuis deux siècles était son guide et son pilote, et voilà qu'aujourd'hui, le cœur plein de révolte, l'église d'Angleterre cherche à secouer cette autorité. Dans la détresse de leur foi, beaucoup de ses membres abandonnent les vieilles croyances des Cranmer et des Ridley; ne sachant où se prendre, ils se laissent aller au double courant qui entraîne les peuples, les uns vers Rome, les autres vers le rationalisme et ses horizons inconnus. Et pourtant tous n'ont pas encore désespéré. Devant le flot qui monte, des hommes courageux ont essayé d'élever une forte digue. Ont-ils réussi? A l'avenir seul il appartiendra de prononcer. Ce qui est certain, c'est que de leurs

efforts est sortie une église tout entière : l'église anglo-catholique. Les pages qui vont suivre ont pour objet d'exposer les origines de cette église, ses premiers combats, ses progrès, la mission qu'elle s'est donnée. Dans la crise que subit en ce moment le christianisme par toute l'Europe, une semblable étude ne saurait trouver indifférens l'esprit qui pense ou l'âme qui croit.

I.

Deux grands principes, on le sait, forment les fondemens sur lesquels repose en Angleterre l'édifice entier de la réforme. Le premier proclame le droit inhérent à toute société chrétienne particulière de choisir sa propre forme de gouvernement religieux. Le second principe, source cachée du précédent, reconnaît à tout membre d'une société chrétienne le droit absolu de prêter à la parole de Dieu le sens que sa conscience lui suggère. Le protestantisme anglican n'affirme pas, il est vrai, l'égalité en perfections de toutes les formes politiques que peut revêtir une église; il n'avance pas que le jugement d'un homme vaut celui d'un autre dans l'explication de l'Écriture, mais il a toujours admis l'indépendance réciproque, c'est-à-dire au fond l'autorité réciproque de l'association et de l'individu.

En vertu du premier principe, les gouvernemens successifs de l'Angleterre déclarèrent la hiérarchie épiscopale et sacerdotale appropriée au pays, et formulèrent dans les *trente-neuf articles*, les *Homélies* et le *Prayer-book* les croyances, le culte, la liturgie de l'église nouvelle. Ce fut l'*établissement*. Ce triomphe de l'autorité collective provoqua bientôt les résistances de l'autorité individuelle. L'interprétation privée réclama contre le dogmatisme de l'église, l'individu se posa en face de l'état. Alors on vit naître coup sur coup toutes ces sectes religieuses, si diverses de croyances et de discipline, mais toutes unies dans une même pensée, — la négation d'une église d'état. Les *dissidens* entrèrent en lutte. Étonné d'abord, bientôt irrité, l'*établissement* arma le pouvoir séculier, supprima les prêches, emprisonna les prédicans, déporta les sectaires. Tout le XVIIe siècle s'écoula dans ces tristes luttes.

Pendant que les cavaliers du roi Charles Ier dispersaient par la force les malheureux *dissenters*, une théologie nouvelle se faisait jour au sein même de l'anglicanisme. Comprenant que l'absolutisme de la liberté individuelle était la destruction radicale de la dogmatique ecclésiastique, plusieurs évêques tentèrent d'asseoir l'*établissement* sur de nouvelles bases. Ce fut alors que les Andrews, les Bramhall, les Laud, cherchèrent à constituer la *haute-église* (*high-*

church) (1). Ils ne disaient plus l'église anglicane fille du XVIe siècle et née du droit primordial qui appartient à toute société chrétienne, celui de se gouverner elle-même : ils proclamaient au contraire cette église partie inhérente de la grande église catholique visible, perpétuée jusqu'à eux par la succession apostolique. A leurs yeux, Rome était l'église-mère qui avait donné naissance à l'église d'Angleterre; mais, vierge folle, Rome avait laissé éteindre la lampe sainte, et la nuit de l'erreur s'était étendue sur ses yeux, tandis que, vierge sage, l'église d'Angleterre continuait sa route dans la voie du Seigneur. Bientôt ces théologiens déclarèrent l'église anglicane en communion parfaite avec les églises grecque et latine; ces trois églises formaient des branches s'élançant d'un même tronc, des membres au service d'un même corps, en un mot des parties indivisibles de la grande unité catholique. En même temps le rituel maudit par la réforme était remis en honneur et imposé à tout le peuple. Au grand scandale du vieux parti puritain, on vit reparaître dans la maison de Dieu « la livrée de la bête; » la croix se montra au faîte des cathédrales, les stalles se remplirent de servans vêtus de surplis; l'orgue fit entendre ses chants alternés de chœurs, tandis que devant l'autel s'agenouillait le *clergyman* vêtu de l'aube et de l'étole.

Politique autant que religieuse, la doctrine de Laud et de Bramhall frappait la réforme dans son principe même. Aussi, par haine des niveleurs, les Stuarts se firent-ils les défenseurs jurés de cette haute-église. Sous leur impulsion, elle fit de rapides progrès, il n'y eut plus de faveurs que pour elle : doyennés, archidiaconats, évêchés, tout fut à sa discrétion. Cependant la *high-church* ne tarda pas à rencontrer une résistance terrible, d'abord chez les dissidens, bientôt dans la *low-church*. Cette basse-église formait une fraction de l'*établissement*; mais dans son protestantisme farouche elle éprouvait une violente aversion contre Rome et contre les Stuarts. Toutes ces théories de succession apostolique lui semblaient autant d'attentats à la liberté, et la liturgie de l'archevêque Laud une avance faite au papisme. Tout en restant dans l'observance des *trente-neuf articles* et du *Prayer-book*, conditions essentielles pour demeurer dans l'*établissement*, les membres de la *low-church* s'entendaient avec les non-conformistes pour repousser la théologie nouvelle; eux aussi, ils se mirent à proscrire le symbolisme extérieur : plus de croix, plus d'autel, plus de parure mondaine; une chaire pour la parole de Christ, une robe noire pour son ministre, le chant

(1) Les expressions de *haute* et *basse-église* ne servirent à désigner officiellement les deux fractions rivales de l'*établissement* qu'après la révolution de 1688, à l'occasion de la résistance des *non-jurors*.

des psaumes, les oraisons du *Prayer-book*, tels devaient être, disaient-ils, les seuls ornemens du temple et l'unique pompe agréable au Seigneur. « Surplis, étole, camail, s'écriaient-ils aussi bien que les *dissenters*, toutes ces choses sont parures du diable. » Quelles furent les péripéties et les résultats de la lutte? Chacun le sait. Tour à tour persécutante et persécutée, triomphante et abattue, élevant des échafauds et y montant elle-même, l'église-haute parut s'abîmer dans le naufrage qui par deux fois engloutit les Stuarts et leur fortune. La royauté avait cru trouver un appui dans cette église, et c'était cette église qui causait sa ruine.

Bien qu'écrasée par la révolution de 1688, la *high-church* tenta de lutter quelque temps encore, et elle put le faire avec des succès divers. Vers la fin du XVIIe siècle, un de ses prélats, l'archevêque Wake, conçut une grande idée. Nourri dans la doctrine qui faisait de l'église anglicane une branche indivisible de l'unité catholique, il rêva une alliance avec l'église de France. Seule en effet dans la communion romaine, cette dernière avait toujours montré une singulière indépendance. Wake entra donc en relation avec l'un des plus illustres théologiens de la faculté de Paris, Élie du Pin; mais les Stuarts n'étaient plus là pour comprendre et encourager une pareille tentative, et les principes ultramontains régnaient alors à la cour de France. Puritains d'une part, jésuites de l'autre, toutes les intolérances semblèrent s'unir pour faire avorter cette conception : elles y réussirent. Tel fut le dernier acte de la haute-église. Brisée par la lutte, frappée d'impuissance, abandonnée des siens, que pouvait-elle faire? La désertion se mit parmi ses membres; peu à peu ils passèrent à l'ennemi ou firent soumission. Plusieurs années s'écoulèrent, et la *high-church* sembla avoir disparu sans secousse et sans bruit. Son nom seul demeura comme souvenir d'un temps qui n'était plus et d'une doctrine à jamais condamnée.

La basse-église cependant, devenue la seule expression légale du culte anglican, s'était bien départie de sa rigueur première. Elle ne craignait plus alors de revêtir les *pompes sataniques* du surplis et de l'épitoge. La musique sacrée ne recevait plus ses anathèmes, et les grands oratorios de Haendel attiraient dans les nefs de Westminster et de Saint-Paul la foule turbulente des curieux. En même temps le souffle des idées philosophiques avait passé sur les âmes et desséché les croyances. Ce que les vieux puritains appelaient autrefois la *grande folie*, c'est-à-dire l'esprit d'incrédulité, s'était emparé de cette église. Ce n'était plus au nom du *très-haut* que prêchaient les évêques philosophes, c'était pour la *liberté de conscience*, et le *Dieu de Juda* avait fait place au *Dieu universel*. Nulle conviction chez les pasteurs de la *low-church*. De leurs écoles sor-

taient chaque jour des attaques contre la divinité du Christ. L'un soutenait qu'il était né dans le temps, l'autre affirmait qu'il n'était qu'un homme au-dessus de l'humanité; pour un troisième, c'était le prophète précurseur de la philosophie morale. Les *trente-neuf articles* de foi ne s'appelaient plus que les *articles de paix*, et les prélats, pour les défendre, employaient d'étranges argumens. « Qu'importe, écrivait Hoadly, qu'on les croie, pourvu qu'on les signe? » Un jour de l'année 1772, deux cent cinquante *clergymen* adressaient une bizarre pétition au parlement. « Qu'on nous relève, disaient-ils, de notre serment d'obéissance aux trente-neuf articles; ils sont par trop contraires aux préceptes d'une saine philosophie. » Toute l'église basse, il faut le dire, ne poussait pas aussi loin l'indifférence pour ses propres intérêts. N'ayant plus à redouter sa rivale du XVIIIe siècle, elle poursuivait maintenant de ses colères ses anciens alliés les dissidens. Pour les atteindre, elle avait laissé en usage ou remis en vigueur les plus odieux édits promulgués par le fanatisme des Stuarts. Pendant ce temps, à la fois incrédule et intolérante, la basse-église disposait des évêchés, des canonicats, des doyennés, des archidiaconats, des vicariats et des cures, s'attribuait d'énormes et scandaleux bénéfices, percevait la dîme et habitait les palais. Jamais la terrible parole du quaker George Fox n'avait été plus vraie : la cloche de l'église était devenue la cloche du marché.

Une réaction était inévitable. Deux hommes de bien, Wesley et Withefield, essayèrent de faire rentrer l'église dans « la voie du Seigneur. » Ils s'érigèrent en défenseurs des vieux dogmes calvinistes de la prédestination absolue et de la réprobation particulière; mais la *low-church* officielle les repoussa comme dissidens, et les évêques refusèrent l'ordination à leurs disciples. Alors ces hommes se mirent à prêcher en plein air, et chaque dimanche on put entendre Withefield, entouré d'un millier d'auditeurs, annoncer que les temps étaient proches. Son regard ardent, sa parole incisive, ses gestes passionnés, produisaient de terribles effets. Au dire des contemporains, les assistans tombaient du haut mal et avaient des visions miraculeuses. « C'est, disait le réformateur, la grâce qui opère. »

Pendant que le peuple se jetait avec enthousiasme dans les rudes sentiers du *méthodisme*, une réforme à peu près semblable s'opérait dans le sein de la *low-church* officielle. Plusieurs personnages éminens, en tête desquels était Wilberforce, s'efforçaient de rendre foi et charité à l'incrédule église du XVIIIe siècle. La révolution française y coopéra de son côté, et la déesse *Raison* ramena les hautes classes au culte de Jésus-Christ. Grâce à ce renouveau de la foi, de grands et saints efforts furent tentés; la traite des noirs fut

condamnée comme un crime, les prisonniers, qui se mouraient du « mal des prisons » dans d'infâmes geôles, se virent visités, secourus, consolés; des hommes intrépides, nobles émules des missionnaires catholiques, se répandirent dans l'Inde et l'Australie. Noble et saint enthousiasme, mais qui, comme tous les enthousiasmes, hélas! ne devait être que passager! Vingt-cinq ans ne s'étaient pas écoulés que l'église-basse était retombée dans le marasme et l'insouciance du siècle précédent.

L'esprit d'abord si large de la nouvelle école *évangélique* ne tarda pas à se rétrécir. Les grands préceptes d'humanité et de dévouement donnés par les Wilberforce avaient fait place aux pratiques du plus sec judaïsme. La théorie calviniste de la *justification* et de la *grâce* se transforma en une véritable croyance au fatalisme, et toute règle religieuse se réduisit à la stricte observance du sabbat. L'ignorance du clergé égala bientôt son fanatisme. Dédaigneux de toute étude, le *low-churchman* vit dans sa Bible le livre unique et absolu, contenant toute science et toute philosophie. Pieusement groupée autour de la chaire, la foule des fidèles entendait chaque dimanche proclamer révélation divine les faits les plus condamnés par la morale, les théories les plus démenties par l'expérience. Tel jour, on lui proposait comme œuvre pie les criminels attentats d'une Judith ou d'une Jaël; telle autre fois, elle devait assister à une longue dissertation sur la nature ruminante du lièvre. Et malheur à celui qui eût osé élever la voix!

Cet inintelligent gouvernement des âmes avait rapidement détaché de l'église plus d'un fidèle. Le scepticisme commençait à gagner le peuple, non pas ce scepticisme éclairé, fils de l'examen et de l'étude, mais cette brutale indifférence des masses pour une morale devenue insuffisante et pour des pratiques vieillies. « L'indifférence nous gagne, et l'athéisme nous dévore, s'écriait amèrement alors la *Revue d'Édimbourg*; le peuple rejette avec un insurmontable dégoût notre théologie puritaine. A ses yeux, l'Écriture n'est plus que mensonge, et la chaire est un tréteau de charlatan... Que la faute en retombe tout entière sur le fanatisme et l'ignorance de nos pasteurs! »

Le christianisme subissait en ce moment par toute l'Europe une crise redoutable. La révolution de 1830 venait d'éclater, et ce grand mouvement social et politique s'était, on le sait, compliqué d'un travail de destruction des cultes et des dogmes. A l'école railleuse du XVIIIe siècle, qui niait tout faute de pouvoir rien expliquer, avait succédé une école doctrinale qui en apparence concédait tout, prétendant tout expliquer. Voltaire avait fait place à Strauss. La *Vie de Jésus*, qui venait de paraître, agitait profondément le public. A la

lecture de ce livre, les écoles protestantes d'Allemagne s'étaient divisées, et tandis que les unes réprouvaient avec énergie la théologie nouvelle, les autres l'accueillaient, l'encourageaient, l'enseignaient. Dans l'un et l'autre camp se trouvaient donc des ministres et des pasteurs. L'agitation, à vrai dire, n'avait pas encore pénétré en Angleterre; mais, grâce aux fréquentes relations des *dissenters* avec l'Allemagne, un long temps ne devait pas s'écouler avant qu'elle ne franchît la Mer du Nord. En outre on parlait d'un mouvement tout semblable qui commençait à gagner l'Amérique; on disait que le recteur Émerson préparait un livre plein de matérialisme et de doute, et, comme Strauss, Émerson était lui-même protestant et pasteur. Le premier bâtiment venu de New-York pouvait amener « cette peste » dans la Tamise. Déjà même, à en croire certaines rumeurs, plusieurs non-conformistes tenaient publiquement un langage au moins suspect, et cependant l'église anglicane continuait à dormir son sommeil, aussi indifférente aux menaces de l'ennemi qu'à la détresse des siens. Il devenait évident que l'heure du péril approchait; la situation était menaçante, quand il se rencontra quelques hommes qui conçurent l'idée d'imprimer un mouvement rétrograde à l'anglicanisme, « attiré par la voix de l'abîme. »

II.

Bien qu'ils fussent hommes d'un savoir distingué, les nouveaux apôtres étaient encore peu connus du pays. Tous ou presque tous pourtant étaient membres de l'église établie et appartenaient aux grandes universités anglaises : M. Keble, M. Newmann, M. Palmer, M. Froude à Oxford, M. H. Rose à Cambridge : derrière eux venaient de dévoués collaborateurs, MM. Perceval, Ward et Williams. Combattre la théorie extrême du libre examen, qui mène à la négation des dogmes, lui opposer le principe d'une autorité divine, tel était le but que se proposait leur zèle; mais où trouver ce principe d'autorité? Sur quelle base fonder leur système? Ils résolurent de demander ce secret à l'histoire. Le grand succès de l'école historique française jetait le reste de l'Europe dans de semblables études : l'Allemagne s'était servie de l'histoire pour détruire; à l'Angleterre il appartenait d'en user pour réédifier. Ramener la foi par la science, tel fut le problème que se proposèrent ces ingénieux esprits. Abandonnant la vieille méthode protestante de l'exégèse de la Bible par la Bible, ils voulurent interroger les annales du christianisme naissant et demander aux IIIe et IVe siècles leurs croyances et leur théologie. Ils commencèrent cette œuvre par la

lecture approfondie des pères de l'église et des actes des conciles, et bientôt, désireux de propager cette étude, plusieurs *oxoniens* firent paraître un recueil des *Patres apostolici*. Là se trouvaient en substance la plupart des dogmes et des institutions de l'église romaine, tels que la reconnaissance d'un épiscopat et d'un sacerdoce seuls dépositaires des sacremens, l'existence de ces sacremens, la dévotion à la Vierge et aux martyrs, etc. En même temps les fouilles archéologiques pratiquées dans les catacombes, mettant à jour peintures et inscriptions, montraient dès les époques les plus reculées l'usage des « insignes réprouvés, les cierges, l'étole, les vêtemens sacerdotaux. » C'étaient pour des esprits de bonne foi des faits de la plus haute gravité. Il en résultait fort clairement que le XVIe siècle, dans son œuvre de destruction, avait ignoré bien des choses, et que trop souvent l'enthousiasme ou la logique lui avait tenu lieu de science. — Que fallait-il faire? — Pleins d'ardeur, ils n'hésitèrent pas. « La réforme, s'écria le révérend Froude, n'est qu'un édifice mal construit, rasons-le. » — « Oui, dit le docteur Newmann, opérons la réforme de la réforme. » — Ils se mirent à l'œuvre. Bientôt chaque mois vit éclater une vive et docte polémique contre les excès des néo-protestans. *Traités pour le temps* (*Tracts for the times*) était le nom donné à cette publication en commun.

Dans la bataille qu'audacieusement ces réformateurs livraient à la réforme, leurs efforts répétés s'étaient concentrés sur deux points, la reconstitution de l'autorité ecclésiastique et la défense absolue des dogmes. Plusieurs même allaient jusqu'à invoquer la tradition et à s'en constituer les avocats. « Si le témoignage des premiers écrivains chrétiens, disait M. Palmer, peut être rejeté, tous les témoignages antérieurs du christianisme seront rejetés également. L'authenticité de la tradition primitive et de l'Écriture, en un mot du christianisme, demeure debout ou s'écroule à la fois. La tradition n'est pas une doctrine particulière, c'est le christianisme tout entier (1). » C'était déjà un grand point d'acquis; malheureusement là l'entente s'arrêtait. De ces dogmes, quels étaient ceux pour lesquels il fallait combattre? quelles étaient les erreurs à sacrifier? Nos théologiens n'étaient pas d'accord à ce sujet : aucun plan précis, pas d'idées préconçues, liberté absolue dans la discussion, telle était leur tactique. « Nulle grande œuvre n'est sortie d'un système, disait un des premiers traités, tout système est sorti d'efforts individuels... » Aussi était-il aisé de s'apercevoir du défaut d'unité dans le *mouvement* et de tendances divergentes parmi les auteurs des *Tracts*. Les uns, comme M. Palmer, s'en tenaient à la

(1) Palmer, *the Church*, II.

théologie du XVIIe siècle, au *Prayer-book* et aux *articles;* les autres, comme M. Newmann, inclinaient visiblement vers le *romanisme*. Déjà même sous la plume de ce dernier se montrait en germe la théorie ultramontaine du développement continu et de la progression constante des doctrines catholiques. Il était donc à craindre que ces efforts isolés n'allassent se briser contre la résistance de tout le protestantisme alarmé; l'association était menacée d'impuissance. Il lui fallait un chef. Ce chef se présenta enfin, ce fut le docteur Pusey.

Nul plus que M. Pusey ne commandait le respect par sa science et la pureté de sa vie. Professeur d'hébreu et chanoine de *Christ-church*, il passait pour l'une des lumières de l'université d'Oxford. « Devant lui, nous étions tous frappés d'admiration, dit M. Newmann; nous ne l'appelions que le Grand. » C'était une importante acquisition. Autour de lui se rangèrent les membres du *mouvement*, les *tractariens*, comme les appelaient déjà leurs adversaires en forme d'injure. Le génie habile du docteur Pusey eut vite compris quelle était la cause de la faiblesse de ses amis. Puisque l'on tentait « une réforme de la réforme, » il fallait nettement savoir ce que l'on voulait. Avant de défendre les dogmes attaqués, on devait s'entendre sur l'existence même de ces dogmes. Le professeur de *Christ-church* se jeta hardiment alors dans la lutte. Durant plusieurs années, on l'entendit du haut de la chaire prendre la défense des sacremens et s'efforcer de réfuter les attaques séculaires du protestantisme. Ses premiers soins s'appliquèrent à réformer la pratique du baptême. « Gage de la régénération, disait-il avec les docteurs catholiques, le baptême nous imprime le caractère chrétien; il nous fortifie, il nous fait à jamais enfans de Dieu. » Couronnée d'un plein succès, cette première tentative remit en honneur la doctrine oubliée de la régénération baptismale, et fut bientôt adoptée comme règle primordiale dans la petite église; mais là ne se borna point le zèle de l'éminent professeur. S'attachant à celui des dogmes chrétiens le plus contesté par ses adversaires, la transsubstantiation, M. Pusey résolut, au nom des siens, de l'affirmer solennellement.

Au jour indiqué, alors qu'une cérémonie publique réunissait l'université d'Oxford à *Christ-church*, le savant docteur monta en chaire et prononça un sermon devenu fameux. Examinant la question des sacremens, l'auteur s'arrêtait sur le sacrifice eucharistique et le dogme de la transsubstantiation. Il déclarait que l'église chrétienne et catholique avait toujours reconnu à la transsubstantiation un caractère réel et objectif; mais il s'efforçait de corriger par un tempérament l'absolu de cette doctrine. « Quand la réforme, disait-il, condamnait ce dogme comme erreur du moyen âge, la réforme se trompait, car on le retrouve dès la plus haute antiquité lié aux

origines mêmes du christianisme. Ce qu'il fallait repousser comme idolâtrie, c'est l'idée de la transsubstantiation de la matière ou de l'*accident* (1) revêtu par Dieu; mais il nous faut croire à la transsubstantiation de la Divinité et nous incliner devant ce magnifique mystère : le pain et le vin restent pain et vin, et pourtant ils sont Dieu lui-même; leur matière demeure identique, leur substance est transformée. Telle est la doctrine apostolique et vraiment historique du sacrifice de l'eucharistie. »

Cette solennelle condamnation de la réforme par un professeur d'Oxford en présence des colléges réunis causa dans l'assemblée un profond étonnement; puis, comme les membres de l'université se taisaient, on vit dans ce silence une approbation tacite des doctrines du prédicateur. Les murmures se firent entendre, et bientôt un véritable tumulte éclata dans la maison de Dieu. Ne pouvant imposer le silence, M. Pusey fut obligé de s'interrompre et de descendre de la chaire. Le lendemain, l'analyse de ce hardi sermon courait de bouche en bouche, et le bruit se répandait dans toute l'Angleterre qu'Oxford professait les doctrines du papisme le plus exalté. Les attaques dirigées contre les novateurs en prirent plus d'amertume; mais ceux-ci, sans daigner répondre, n'en poursuivaient pas moins leur tâche, faisant comme le sage, « laissant le fou parler follement. »

Pendant que du haut de la chaire le maître accusait ainsi les écoles protestantes d'ignorance et d'erreur, les disciples avaient lancé dans leur publication un manifeste non moins important dont la rédaction avait été confiée au plus ardent des leurs, M. Newmann. C'est le fameux *Tract XC* (2). L'auteur osait avancer que jamais l'église d'Angleterre n'avait rejeté un seul des dogmes catholiques essentiels à l'église, que par suite elle ne pouvait faire cause commune avec la réforme. A l'en croire, nul n'avait encore compris le sens des trente-neuf articles constitutifs de l'*établissement*. Il fallait y distinguer soigneusement le côté politique et le côté religieux. Plus de papisme avait voulu dire au XVIe siècle plus de domination romaine! « Qu'importaient à Henri VIII les doctrines de la justifica-

(1) On appelle *accident* dans la langue théologique la forme qu'emprunte l'essence impalpable de Dieu pour se révéler aux sens de l'homme. Ainsi, quand Dieu veut parler à Moïse, il se révèle sous l'*accident* du buisson ardent; l'esprit saint descend sur les apôtres sous l'*accident* de langues de feu; dans le sacrement eucharistique, Jésus-Christ apparaît sous l'*accident* du pain et du vin. Tout le débat théologique engagé entre l'ultramontanisme d'une part et l'anglo-catholicisme de l'autre est donc de saisir si dans la transubstantiation l'*accident* devient Dieu lui-même, ou bien si Dieu est simplement en substance sous l'*accident*. Les écoles protestantes, on le sait, rejettent formellement l'une et l'autre explication.

(2) Newmann, *Tract XC*, et *Apolog. pro vit.*

tion et du purgatoire? La conscience d'Élisabeth se révoltait-elle contre la messe? — Non, la suprématie du pape, voilà quel était l'unique objet de leur aversion. » Cette question une fois écartée, M. Newmann abordait la question dogmatique. Or dans les erreurs reprochées au papisme il voyait trois choses : l'enseignement catholique des premiers âges, les dogmes purement romains formulés dans les derniers conciles, celui de Trente en particulier, — les croyances populaires et les usages récens propres à l'Italie. L'enseignement des premiers âges avait, selon lui, été reconnu sans conteste, et les croyances populaires avaient été désavouées; restaient donc les dogmes d'essence romaine. Sur ce seul point pouvait s'élever la controverse. D'abord le concile de Trente avait-il été rejeté d'une façon absolue par les *articles?* Oui, au dire des théologiens protestans, non, au sens de l'auteur. Comment le concile de Trente eût-il pu être condamné par des articles antérieurs à la promulgation de ses décrets? Et, sans s'arrêter à ce premier argument, ne trouvait-on pas dans les *Homélies* et dans le *Prayer-book* la plupart des dogmes du concile de Trente? « La reconnaissance des doctrines des huit premiers siècles de l'église, la soumission aux six grands conciles, l'inspiration divine accordée non-seulement aux apôtres, mais aux pères ecclésiastiques eux-mêmes, la perpétuité du sacrifice eucharistique sous la forme du pain et du vin, l'ordre, le baptême, le mariage proclamés sacremens. » De ces dogmes, les uns appartenaient à l'enseignement du catholicisme primitif, les autres au développement du catholicisme occidental. Le concile de Trente, il est vrai, ne distinguait pas; mais les auteurs des articles distinguaient-ils davantage? Comment alors oser dire, ainsi que le faisait la théologie protestante, que ces articles avaient soigneusement séparé « l'enseignement du Christ des erreurs volontaires fabriquées à Rome? » — L'auteur continuait en prenant à partie anglicans et *dissenters*. Il leur montrait la nécessité d'une tradition et d'une autorité divine. « Nier la tradition, ses doctrines et ses règles, disait-il, c'est détruire l'édifice de l'ancien christianisme, assis sur la base même de l'Écriture. Prétendre que cette base n'eût jamais pu porter un aussi vaste édifice, c'est mettre en doute la solidité même de la base... Acceptons la tradition ou ne soyons pas chrétiens (1). »

Une véritable tempête suivit l'apparition du *Tract XC*. De toutes parts les voix s'élevèrent pour accuser les universités de leur tendance « à l'idolâtrie. » — « Aller d'Oxford à Rome » devint une plaisanterie habituelle dans la bouche des non-conformistes; bientôt même on reprocha à l'épiscopat d'être de connivence avec le

(1) Newmann, *A l'évêque d'Oxford sur le Tract XC*, p. 16.

mouvement tractarien. Quoique secrètement favorables à une doctrine qui cherchait à rehausser leur autorité, les évêques s'effrayèrent de ces clameurs, et résolurent d'examiner l'affaire. Sous les incitations de ses collègues, le lord prélat d'Oxford adressa une lettre au docteur Newmann, vicaire de Sainte-Marie, son subordonné ecclésiastique. Il lui suggérait une rétractation. Celui-ci s'y refusa avec hauteur. — « Gardez au moins le silence devant l'attaque, » lui fit dire l'évêque. — « Garder le silence devant l'attaque, répartit M. Newmann, c'est pis que me condamner moi-même. » L'évêque se vit contraint de le réprimander; mais, loin de se soumettre, l'auteur du *Tract XC* entrant en lutte ouverte : « Je n'ai rien à regretter, écrivit-il au prélat, je n'ai qu'à me réjouir et à remercier Dieu. Je ne me suis jamais cru assez fort pour diriger un parti, et je n'ai pas combattu pour la gloire de combattre. J'ai agi parce que d'autres n'osaient point agir. Aujourd'hui la persécution et l'humiliation personnelle viennent me frapper, je serai assez fort pour les supporter. Que Dieu soit avec moi dans l'avenir, comme il l'a été dans le passé! »

Bientôt cependant un fait plus grave encore amena une rupture solennelle entre les chefs du *mouvement* et ceux de l'église anglicane. Après le traité de 1840 qui constitua en Égypte un gouvernement héréditaire et rendit la Syrie au sultan, le gouvernement de la reine avait cru politique de s'entendre avec les cours protestantes d'Allemagne et de Prusse pour instituer à Jérusalem un évêque qui devait être en Orient le chef suprême des anglicans, des luthériens et des calvinistes. Sans contestation aucune, le parlement avait voté le bill, et le clergé conféré l'ordination. De là grand scandale à Oxford; les docteurs tractariens s'élevèrent avec violence contre l'investiture nouvelle. En leur nom, M. Newmann envoya une solennelle protestation à l'archevêque primat de Cantorbéry. « S'il est vrai, disait-il, que l'église d'Angleterre a toujours été catholique, d'où vient qu'elle s'allie aux luthériens et aux calvinistes hérétiques, repoussés par l'Orient comme par l'Occident? Quelle est cette investiture donnée au nom de la Prusse protestante à un évêque catholique? Quelle est cette juridiction spirituelle qui lui est confiée sur les hérétiques?... Prêtre de la sainte église d'Angleterre, je proteste contre une mesure qui répugne à ma conscience, et que doit désavouer l'église de mon pays. »

A cet audacieux appel, l'épiscopat tout entier parut s'émouvoir. La dernière série des *Tracts*, publiquement censurée par les évêques, fut prohibée par chacun d'eux dans son diocèse. Alors les novateurs, faisant un pas en avant, rompirent tous les liens qui les attachaient à l'anglicanisme protestant, et, suivant l'exemple déjà

donné par M. Newmann, les plus hardis des membres du *mouvement* renoncèrent à leurs fonctions ecclésiastiques. En même temps l'évêque d'Oxford déclarait vouloir connaître des doctrines émises dans le sermon de la transsubstantiation et citait le docteur Pusey devant son autorité diocésaine; mais l'université déclina cette compétence, et, affirmant ses franchises, évoqua spécialement l'affaire. Pour éviter un conflit, le docteur Pusey crut sage de quitter *Christ-church;* il se démit de ses fonctions et se réfugia dans la retraite.

Ainsi en quelques années le tractarianisme était arrivé à ces trois résultats : négation d'une partie de la théologie protestante, reconnaissance de la plupart des dogmes de l'église catholique, rejet de la liberté d'interprétation. Ces résultats au reste n'étaient encore que vagues et indécis : beaucoup d'attaques, aucun corps de doctrines, nul système général. Dans cette première phase de son existence, le *mouvement* s'était borné à une vive critique de la réforme, il allait entrer dans une tout autre voie. Sous la haute direction du docteur Pusey, une formule nouvelle devait sortir de cette œuvre à peine ébauchée. Il fallait absolument rassurer l'*établissement* alarmé, et lui prouver que, loin d'aller vers Rome, les nouveaux apôtres s'efforçaient d'élever une digue contre des empiétemens possibles. L'épiscopat leur était hostile, c'était dans l'épiscopat qu'à l'avenir ils voulaient chercher aide et protection. Alors se construisit pièce à pièce un édifice élevé sans aucun doute sur le plan jadis tracé par les théologiens du XVIIe siècle, mais complété par la science et par la raison modernes, l'anglo-catholicisme. Essayons en quelques mots d'exposer la doctrine de cette église.

III.

S'appuyant à la fois sur la métaphysique et sur l'histoire, l'anglo-catholicisme veut arriver à deux résultats : établir en face de Rome la coégalité de toutes les églises épiscopales, et, malgré les dénégations des écoles protestantes, prouver l'autorité de l'église universelle, ainsi que sa propre autorité, appuyée sur la succession apostolique. Ses principaux argumens métaphysiques peuvent se résumer ainsi.

Christ, en venant sur la terre, a institué son église, c'est-à-dire la réunion des fidèles qui croient en lui. A cette église appartient l'autorité légale et le pouvoir exclusif de déclarer la vérité. Société visible et universelle, elle a l'unité pour essence. L'unité en effet est le don immédiat de Dieu et le résultat de l'amour mutuel des croyans,

c'est l'identité spirituelle, œuvre même du Paraclet. Homme et Dieu à la fois, Jésus-Christ est un, et cette unité organique qui nous lie à lui descend du chef au corps (1). Des liens indissolubles rattachent l'individu à la société, le fidèle à l'église : ce sont les sacremens. La garde de ces sacremens forme le privilége exclusif d'une corporation spéciale se perpétuant elle-même par une loi spéciale. Médiateurs nécessaires entre Christ et son peuple, les hommes de cette corporation se rattachent directement aux apôtres par une succession inviolable, grâce à l'ordination épiscopale et à l'imposition des mains : ce sont les évêques et les prêtres. Seuls ils ont le pouvoir de sacrifier, de juger et d'absoudre, seuls ils sont les régulateurs et les gouverneurs de l'église. Christ a investi ses apôtres et leurs disciples dans l'avenir d'un droit et d'un pouvoir égal d'évangéliser le monde. Ce droit a donné naissance à celui de fonder autant d'églises qu'il y a de nations diverses, suivant les besoins et les aspirations des peuples. Identiques et copotentielles, les diverses églises sont reliées entre elles par des dogmes communs, des sacremens communs, une tradition commune, ce sont parties intégrantes d'un même tout. Chaque église cependant est parfaite en elle-même, et dans son unité particulière forme un des élémens constitutifs de l'unité générale. OEuvre des apôtres, ces unités particulières sont égales entre elles comme l'étaient entre eux les apôtres; elles n'ont au-dessus d'elles que la grande église visible, œuvre de Christ, comme les apôtres n'avaient au-dessus d'eux que Christ lui-même. Il en résulte qu'en elle-même chaque église possède les quatre qualités primordiales qui sont l'essence même de l'église universelle, l'unité, la catholicité, l'apostolicité, la sainteté.

Après la *métaphysique* vient l'histoire. La doctrine anglo-catholique nous montre dans les premiers siècles chrétiens toutes les églises égales en puissance, et dès cette époque la Bretagne brillant d'un vif éclat. Rome alors ne s'élevait pas au-dessus de ses sœurs en Jésus-Christ, mais déjà l'ambition avait mordu le cœur des pontifes de la ville éternelle. A la chute de l'empire d'Occident, ces évêques font alliance avec les barbares pour écraser les autres églises; la Bretagne n'échappe point à la cruelle destinée de l'Occident. Bientôt aussi la lutte s'engage avec l'Orient, les légats du pape jettent le mot de schisme et déclarent à jamais divisée la société fondée par Christ. Ils se trompaient : l'unité, cette essence primordiale de l'église, n'avait pu être rompue, et la grande robe sans couture était demeurée intacte. Sur la souche commune, qui n'avait produit jusqu'alors qu'un rameau solitaire, un rejeton plus

(1) Pusey, *Eirenicon*.

jeune se formait; désormais le grand tout catholique allait comprendre pendant plusieurs siècles deux unités distinctes indissolublement liées à l'unité de Christ par les mêmes croyances et par le même culte, l'église latine et l'église grecque.

L'anglo-catholicisme, continuant sa revue du passé, nous amène au xve siècle, au moment où, dans l'enceinte de trois conciles, les Pierre d'Ailly, les Gerson et les Cusa proclament la supériorité du concile œcuménique sur le pape, et apprennent au serviteur des serviteurs de Dieu qu'il n'est pas Dieu lui-même. Profondément émue d'un tel spectacle, l'église d'Angleterre ne tarde pas à entrer, elle aussi, en lutte avec l'évêque de Rome. Sa *convocation* implore l'assistance d'Henri VIII, « son seigneur le plus cher après Dieu, autant que le permet la loi de Jésus-Christ; » mais Rome oppose un refus absolu à toute demande de compromis et de concordat; le pontife de la *ville* fulmine l'excommunication, et l'église d'Angleterre en appelle au concile œcuménique. Alors le scandale du IXe siècle se renouvelle. Rome brise les liens qui l'unissaient à l'Angleterre, et l'église de Bretagne rentre dans ses droits, intègre et identique à elle-même. De ce jour, l'unité primordiale catholique se compose de trois unités particulières distinctes : l'église latine, l'église grecque, l'église anglaise.

Cependant le moment du triomphe devient celui des épreuves; une lutte passionnée s'engage entre le roi Henri VIII et l'église de son royaume. Souverain temporel, le *défenseur de la foi* ose jeter les yeux sur le domaine spirituel; il veut contraindre la convocation à déclarer que « toute juridiction séculière ou ecclésiastique a sa source dans la puissance royale, qu'un évêque n'est qu'un vicaire du roi. » Le parlement, constitué en *assemblée laïque de l'église*, usurpe les droits du concile national : l'antique entité de l'église d'Angleterre se transforme en une obligation à la non-entité (*non-entity*) : le pape du Vatican fait place au pape de Hampton-Court.

Des orages plus redoutables encore viennent assaillir cette église : Édouard VI et son conseil veulent jeter le royaume dans le mouvement de la réforme. Alors le clergé de Bretagne se soulève tout entier; en face de la royauté usurpant la suprématie, les prélats ont pu faiblir; quand ils sentent la foi en péril, ils n'hésitent plus. Les derniers jours du règne d'Édouard, les premières années du règne d'Élisabeth voient formuler en ce sens les *homélies*, le *Prayer-book* et les *trente-neuf articles*. Pendant que les parlemens de la reine-vierge s'efforcent d'empêcher un retour du romanisme, les évêques élèvent une barrière contre la propagande protestante. Le symbole des apôtres, le symbole d'Athanase et celui de Nicée, l'existence des sacremens majeurs et des sacremens mineurs, la présence

réelle eucharistique, l'efficacité des œuvres, l'autorité de l'église et des six premiers conciles, sont solennellement reconnus et définis suivant la tradition séculaire. Répondant à des besoins du moment, chacun de ces manifestes peut offrir de graves lacunes; pris dans leur ensemble, ils constituent à eux trois un exposé complet de propositions catholiques dirigées contre la réforme.

Telle est au XVIe siècle l'œuvre de l'église d'Angleterre. L'âge suivant voit ces principes couronnés d'un triomphe complet, et d'illustres évêques, les Andrews, les Laud, les Bramhall, les Barrow, les consacrent par leurs écrits. Un moment cependant, sous la république, on peut croire que le protestantisme va renverser le saint édifice; mais la tempête ne fait que passer. L'épreuve toutefois est cruelle et la persécution féconde; le nom du primat Laud vient s'ajouter à celui de tant d'illustres martyrs dont le sang atteste que l'église d'Angleterre existe en dépit des anathèmes de Rome et des nouveautés de la réforme.

Il subsiste encore aujourd'hui, cet édifice battu par tant d'orages. Affranchi de la sujétion romaine, le clergé qu'il abrite croit l'heure venue de repousser également la tutelle de l'état, et de montrer qu'en Dieu seul est sa force et son espoir. Aujourd'hui le *cœtus fidelium*, l'*église visible* de Dieu, le grand tout catholique comprend donc trois portions distinctes dans son unité : l'église romaine, l'église grecque, l'église anglaise, — et ces trois rameaux sortis du même tronc couvrent de leur ombre les fidèles unis par la vérité et par l'amour.

IV.

Fausses ou vraies, ces théories entraînaient de trop graves conséquences pour ne pas frapper tous les esprits. En elle-même, une pareille doctrine contenait la négation absolue du protestantisme anglican. Aussi la polémique soulevée autour des novateurs arriva-t-elle à un degré d'extrême violence. Les dissidens se montraient fort animés. « Produisez, disaient leurs pasteurs, la charte divine et spéciale qui institue un épiscopat et remet à ses membres la garde des sacremens. » Pour toute réponse, les tractariens montraient en Orient comme en Occident la suite continue des évêques, chaîne sans fin se déroulant depuis les apôtres.

Mais, par une réaction facile à comprendre, l'épiscopat, d'abord hostile au *mouvement*, se prit à considérer la théologie nouvelle d'un œil plus favorable. Ses prélats avaient craint un retour vers le *romanisme*, ils voyaient maintenant que la doctrine naguère condamnée pouvait préserver plus d'un fidèle. M. Pusey et les siens

n'enseignaient-ils pas que le dogme catholique et la théorie ultramontaine sont d'essence différente, et qu'on peut être membre de l'église visible sans courber la tête devant le pape? En guerre depuis longtemps déjà avec le radicalisme religieux, les évêques trouvaient un secours assez inattendu dans les principes nouveaux. Aux sectes multiples qui tous les jours attaquaient l'épiscopat anglais comme institution humaine, œuvre du parlement et des rois, les anglo-catholiques démontraient par l'histoire qu'il date des temps apostoliques. Le clergé inférieur lui-même ne pouvait échapper à la séduction d'une théologie qui, le distinguant des pasteurs « hérétiques, » le constitue médiateur nécessaire entre Dieu et le peuple. D'autres enfin, mus surtout par un sentiment de dignité personnelle, accueillaient ces doctrines comme un acheminement à l'indépendance de l'église dans l'état.

Depuis nombre d'années en effet, plusieurs prélats et autres dignitaires de l'*établissement* avaient engagé la lutte contre les ministres de la reine sur la question de suprématie. Maintes fois ils avaient protesté contre des décisions prises en matière de dogme ou de discipline par le parlement et les juridictions de la couronne. Ils demandaient le rétablissement de l'assemblée générale du clergé, de la *convocation* unique, statuant comme jadis d'une façon absolue en matière de foi; mais à ces prélats mécontens le ministère avait constamment opposé la théorie protestante de la *non-entity* de l'église anglicane, se bornant à considérer les convocations provinciales comme des assemblées purement consultatives. Les principes anglo-catholiques offraient donc un nouveau point d'appui à la résistance. Aussi un rapide mouvement entraîna-t-il une partie de l'église anglicane vers le tractarianisme. Ce furent d'abord des membres des universités, des chanoines, des doyens, bientôt enfin des évêques. Alors reparut au sein de l'*établissement* la scission du XVIIe siècle; la haute-église se reconstitua en face de la *low-church*.

Il y avait déjà quelque temps que l'église nouvelle, définitivement édifiée, voyait venir à elle les adeptes, quand un orage imprévu faillit amener sa ruine. Le 29 septembre 1850 parut tout à coup une bulle du pape qui jeta l'Angleterre dans le plus profond étonnement. Invoquant les progrès accomplis depuis plusieurs années par les idées catholiques, Pie IX affectait de confondre ces idées avec les doctrines romaines. Il y voyait, disait-il, un retour au centre de l'unité, et, dans l'espoir de seconder ce mouvement, il constituait « le très florissant royaume d'Angleterre en une province ecclésiastique composée d'un archevêque métropolitain et de douze suffragans; » enfin il nommait directement les titulaires des nouveaux siéges. Un cri de réprobation s'éleva de toutes parts,

et les sentimens le plus profondément enracinés dans le cœur humain firent explosion à la fois. Les uns, dans l'ardeur de leur patriotisme, repoussaient cette tentative comme une atteinte portée à la grandeur de leur pays et une menace pour ses libertés; les autre redout a ient pour leurs familles les saintes séductions, les engagemens irréfléchis et les déchiremens inévitables. « Que les chaînes de Rome sont lourdes! s'écriait amèrement un des journaux les plus accrédités; jadis nos pères en ont trouvé le poids intolérable, et ils s'en sont affranchis. Quelle calamité nous menace, si nous, lâches enfans de ces généreux ancêtres, nous devons encore plier sous ce joug!... Qui n'a pas éprouvé la douleur de voir son fils ou sa fille devenir papiste n'a pas connu les douleurs humaines!... » Obéissant à l'impulsion générale, le parlement répliqua au manifeste ultramontain par le bill des *Titres ecclésiastiques*, et défendit de prendre ou donner sans le concours de l'autorité royale un titre ecclésiastique impliquant juridiction dans les trois royaumes. On vit même les chefs de deux illustres maisons, restées jusqu'à ce jour fidèles au catholicisme, abjurer publiquement le culte séculaire de leurs familles pour embrasser la foi de la patrie émue. « Ce noble pays, disait à la chambre haute lord Effingham, ne peut tolérer l'insolence romaine même pendant une heure! »

Bientôt, se détournant de Rome, les colères protestantes se déchaînèrent sur l'église anglo-catholique et sur ses membres. C'étaient ces novateurs, c'étaient leurs avances à une odieuse domination qui avaient encouragé « l'agression papale. » Une voix formidable, partie de toutes les chapelles non-conformistes, criait à la trahison. Les pamphlets se multiplièrent. « Puséistes, disait un libelle répandu en tous lieux, ôtez vos masques et montrez-vous tels que vous êtes, les soldats d'avant-garde des jésuites! » La presse périodique partageait ces fureurs. « O honte, crainte et colère, s'écriait la *Revue d'Édimbourg*, nous sommes livrés! S'il est douloureux de voir le pape affirmer son odieuse domination sur cette terre libre, n'est-il pas plus irritant encore de découvrir qu'il est aiguillonné par d'incessans appels..... La garnison placée pour défendre la cité n'ose pas encore ouvrir les portes, mais elle abandonne les murailles. »

Après les injures des journaux commencèrent les attaques dirigées par les corps constitués et le gouvernement lui-même. Sous forme de lettre à l'évêque de Durham, lord John Russell publia un manifeste insultant pour les anglo-catholiques. « Les membres de notre clergé, disait-il, ont été les premiers à conduire leur troupeau sur les bords de l'abîme : le culte des saints, l'affirmation de l'autorité de l'église, la superstition du signe de la croix, la canti-

lène nasillarde de la liturgie, la confession auriculaire, toutes ces absurdes pratiques sont recommandées par nos prêtres et nos évêques. Fils indignes de l'Angleterre, ils ont été les premiers à souhaiter le pouvoir de l'étranger. » Dans les deux chambres, plusieurs interpellations furent adressées aux ministres. Accueilli par des *hear* répétés, lord Shafstesbury s'écria : « Que font donc nos évêques? et comment n'ont-ils pas encore étouffé la trahison tractarienne? Sans doute parce que, eux aussi, ils en sont complices... Eh bien! que l'église-basse se réunisse, et qu'elle affirme de nouveau l'œuvre de la réforme! »

Au milieu de cet universel déchaînement, la perplexité des anglo-catholiques était extrême. Bornées jusqu'à ce jour à de pures questions de théologie, leurs doctrines n'étaient pas encore arrêtées sur tous les points d'organisation politique. Quelques opinions isolées avaient été émises à ce sujet, mais la plupart d'entre elles étaient contradictoires. Aussi, effrayés des colères accumulées et inquiets de l'audace de Rome, plusieurs membres du *mouvement* sentirent faiblir leur courage. « On nous croit ennemis de l'état, répondirent-ils; on se trompe. Catholique comme nous-mêmes, l'état n'est-il pas depuis trois siècles notre plus chère sauvegarde? Acceptons les faits accomplis : suprématie dogmatique et disciplinaire de la royauté, participation du parlement dans les affaires de foi, caractère purement consultatif des convocations, admettons tout sans conteste; dans l'obéissance à la couronne est le gage de l'unité. » Quelques-uns même, allant plus loin, osèrent renier une partie de leurs propres doctrines. Ils prétendirent qu'à la royauté avait de tout temps appartenu la suprématie, et qu'Henri VIII n'avait fait qu'invoquer le divin droit de ses prédécesseurs. « Point de variété d'opinions, mais l'unité; point de licence égale donnée au sage et au fou de choisir son guide, mais une harmonie ordonnée, en un mot une pensée suprême prescrivant une règle à l'ignorance, telle est la seule loi que les hommes raisonnables doivent désirer pour eux-mêmes et pour leur pays (1). » Certes, dans ce bill d'indemnité accordé à l'usurpation d'Henri et d'Élisabeth, il y avait une honteuse rétractation; bien plus, c'était pousser l'église d'Angleterre dans les tristes voies suivies jadis par l'église d'Orient.

Ces lâchetés indignèrent la plupart des membres de l'église anglo-catholique. « Non, répliquèrent-ils à leur tour, nous ne marchons pas vers Rome, nous qui sommes nés d'une réaction contre elle; mais, pas plus que nos prédécesseurs n'ont voulu de la suprématie étrangère, nous ne voulons d'une tyrannie intérieure. La

(1) Froude, *History of Henry VIII*, I.

tutelle de l'état, dites-vous, est chose acquise pour l'église d'Angleterre. Que peut la prescription contre des droits imprescriptibles? Tout pouvoir qui émane de l'état a l'état pour maître. Une église qui veut rester catholique ne peut s'appuyer sur un élément séculier : les titres de l'église dérivent uniquement des cieux. »

Se tournant alors vers les membres de l'*établissement* qui réclamaient indépendance et suprématie, ces anglo-catholiques n'hésitèrent pas à s'allier à eux. Parmi leurs plus ardens auxiliaires, ils rencontrèrent l'évêque d'Exeter, — énergique vieillard, théologien consommé et encore plein de feu malgré son grand âge. Ce fut lui qui, à cette heure difficile, osa formuler le plus nettement les vœux et les aspirations communes. « Qu'est-ce qu'une église d'état, disait-il dans un de ses mandemens, dans quel passage de l'Écriture en trouve-t-on trace? Seuls, l'évêque, son clergé et son peuple constituent à mes yeux une église complète, car seule cette église est l'œuvre de Dieu! » Il proposait dans chaque diocèse un synode provincial qui, tous les ans, sous la présidence de l'évêque, règlerait les questions disciplinaires. Au-dessus de ce synode diocésain, il plaçait la convocation générale, seule compétente en matière de foi et de juridiction ecclésiastique, voulant d'ailleurs que cette assemblée fût, comme par le passé, divisée en chambre haute, où siégerait la prélature, et en chambre basse, comprenant le reste du clergé ou de ses délégués. Enfin il ne reconnaissait sur terre aucune autorité supérieure à ce concile national, hormis le concile œcuménique.

On était au milieu de ces importantes discussions, quand un fait imprévu vint placer les anglo-catholiques timorés entre la nécessité d'une rétractation complète de leur doctrine ou d'une séparation radicale d'avec l'état. Il n'était bruit depuis assez longtemps dans le monde religieux que des opinions hétérodoxes d'un certain M. Gorham. Bien qu'il appartînt à l'*établissement*, ce *clergyman* professait des principes maintes fois condamnés, principes contre lesquels M. Pusey et les siens s'étaient élevés avec une énergie particulière. Niant la nécessité du baptême, ce nouvel élève de Pélage affirmait que la foi et non l'eau sainte imprime à l'homme le sceau du chrétien. Or, au scandale de tous les fidèles, ce fut ce pasteur que les ministres de la reine osèrent proposer à un bénéfice devenu vacant dans le diocèse même de l'évêque d'Exeter. Le prélat refusa donc hardiment l'institution canonique; mais le ministère, résolu à maintenir fermement les droits de la couronne, cita l'évêque réfractaire devant la *cour des Arches*.

Nommée par la reine sur la proposition du primat de Cantorbéry, la cour des Arches constitue une de ces nombreuses juridic-

tions exceptionnelles, grâce auxquelles depuis longtemps le pouvoir civil en Angleterre est parvenu à asseoir sa suprématie religieuse. Par une étrange raillerie de ses propres principes, l'évêque d'Exeter se vit donc traduit devant un juge laïque décidant au nom de la reine. Il refusa de comparaître, et, convoquant en synode le clergé de son diocèse, déféra à la sainte assemblée les doctrines de l'homme qu'on cherchait à lui imposer. Saisi de cette affaire, le synode n'hésita pas à déclarer hérétique le protégé des ministres, et impies ses doctrines.

Ce débat engagé entre l'évêque et l'état préoccupait au plus haut point l'attention du pays. Les anglo-catholiques surtout se montraient anxieux. Ceux qui, dans une occasion récente, avaient admis comme dogme la suprématie de la couronne ne savaient à quoi se résoudre. L'évêque était rebelle, se disaient-ils dans leurs perplexités, mais l'état serait-il hérétique? — L'état fut hérétique. La cour des Arches condamna formellement le prélat, et, par une interprétation canonique des *trente-neuf articles*, déclara bonnes et conformes les doctrines du pasteur Gorham.

A cette nouvelle, grande fut l'émotion dans toute l'église. Treize hauts dignitaires de l'*établissement* se réunirent spontanément pour se concerter sur le parti à prendre en si grave occurrence. Ils avaient appelé en conseil plusieurs docteurs des universités, entre autres M. Pusey. « Pouvons-nous rester, se demandèrent-ils avec angoisse, dans une église où le pouvoir séculier nous impose des décisions contraires à la foi catholique? » Un débat orageux s'éleva sur cette question. « Rompons avec l'église d'Angleterre, s'écriait, et non pas seul, l'archidiacre Manning; nous nous perdons à sa suite! » — « Non, répondaient les autres, restons, coûte que coûte, unis à notre église; mais traçons autour d'elle des limites que l'état ne puisse franchir. » M. Pusey soutenait avec chaleur ce dernier avis. Il comprenait bien en effet quel était le danger d'une formule trop absolue, et s'il s'effrayait des empiétemens de l'état, il redoutait bien plus encore ceux de la cour romaine. Après un long délibéré, on s'accorda enfin sur six propositions, qui, séance tenante, furent signées et bientôt publiées. On y protestait contre la décision récente du tribunal des Arches, et on déniait à l'état tout pouvoir en matière dogmatique. Répandus dans plusieurs diocèses, ces articles se couvrirent rapidement de nouvelles signatures. Alors, suivant l'impulsion donnée, une partie de l'*établissement*, restée jusqu'alors en arrière, fut entraînée dans le mouvement anglo-catholique.

On s'aperçut aisément de ces tendances dans les convocations provinciales qui, en 1854 et 1855, siégèrent à Cantorbéry et à York. La convocation de Cantorbéry fut extrêmement agitée, et on

y put entendre des voix autorisées proclamer avec fermeté la doctrine de l'indépendance de l'église dans l'état. « C'est à vous, s'écria un archidiacre au milieu des applaudissemens, c'est à vous, membres de la convocation, qu'il appartient de protéger l'église contre la législation de l'état! Qu'est-ce que le parlement sans le clergé? » Loin de réprimer ces discours, le primat de Cantorbéry semblait les encourager. Une décision importante passa à une forte majorité. L'assemblée déclara l'église d'Angleterre essentiellement *une*, et condamna toute la législation protectrice de la suprématie royale. Plus de cour d'exception, plus de compétence du parlement! A la convocation générale du clergé appartenait le droit exclusif de représenter l'église! — Pendant que, sous l'impulsion ou par la connivence du primat, la convocation de Cantorbéry présentait un semblable spectacle, celle d'York était plus agitée encore. Là aussi le clergé des diocèses s'était réuni avec les mêmes espérances et invoquant les mêmes principes; mais le président de la sainte réunion était peu favorable à ces désirs. Dans une des séances les plus orageuses, l'archevêque interrompit un orateur, et, comme les assistans protestaient hautement, le président, prononçant une ancienne formule, ordonna aux huissiers « de balayer comme poussière hors du chapitre les membres de la convocation et de fermer la porte sur eux. » De toutes parts des réclamations s'élevèrent, et une ardente polémique s'engagea entre le métropolitain, ses suffragans et son clergé (1).

Le pays était à peine remis de ces vives émotions, lorsqu'un fait plus grave encore vint envenimer le débat. Vers le milieu de l'année 1861, l'on vit apparaître coup sur coup, sous le titre d'*Essais et Revues*, divers opuscules qui bientôt jetèrent le trouble dans plus d'une conscience. Par une bizarre analogie, ces pamphlets remettaient en mémoire ces fameux *Tracts*, jadis la cause de tant d'étonnement : même objet, même forme, même absence de plan général, même origine (plusieurs de ces écrits étaient signés par des professeurs d'Oxford), tout enfin donnait à cette œuvre une curieuse ressemblance avec celles de MM. Palmer et Newmann; mais les tendances nouvelles étaient bien différentes. « La Bible, se demandaient les *essayistes*, est-elle dans son ensemble une œuvre sainte, le livre de Dieu? — Non, répondaient-ils hardiment; inspiration de l'Esprit-Saint alors qu'elle contient les choses nécessaires au salut commun, la Bible n'est trop souvent que le triste récit des méfaits d'un peuple barbare ou la légende d'une nation ignorante et crédule, » — et, partant de ce principe, les auteurs à l'aide de la

(1) *Journal des Convocations* (1855-1857).

méthode critique élevaient des doutes sur l'authenticité du livre de Job, du Cantique des Cantiques, des prophéties d'Isaïe, etc. A ce procédé scientifique si connu de l'Allemagne et de la France se joignait une dialectique plus conforme au génie de la nation anglaise. Théologiens, ces *clergymen* faisaient de la théologie. « Qu'est-ce que la justification par la foi? disaient-ils. L'application à l'homme des mérites de Christ? Non, la justification, c'est la paix donnée à l'homme de bien qui marche dans la voie du Seigneur... Tous, quelles que soient notre foi ou nos œuvres, nous devons être justifiés, car Dieu peut châtier son enfant infidèle, il ne le maudit pas. L'éternité des peines est donc un blasphème contre sa clémence, et le jour du jugement, loin d'être pour beaucoup le jour de damnation, doit être pour tous le jour du repos dans le cœur du père universel. »

Ces doctrines, qui rappelaient à l'esprit l'hérésie d'Origène, portaient la signature de sept pasteurs presque tous membres de l'église. Indiquaient-elles chez leurs auteurs une secrète tendance vers le rationalisme et la libre pensée? Étaient-elles au contraire l'expression des croyances de cette intéressante église que l'Angleterre voit se constituer sous le nom de *broad-church?* Question délicate, et qu'il n'est pas de notre sujet d'examiner; mais ce qui est certain, c'est que, au nom de la liberté d'examen, droit imprescriptible de la réforme, l'anglicanisme eût dû se taire : il n'en fut rien cependant, et l'on put alors s'apercevoir que l'anglo-catholicisme s'était insensiblement rallié presque tout le haut clergé. Un cri d'universelle réprobation s'éleva donc dans l'*établissement* (1). Les évêques condamnèrent les livres et censurèrent les personnes; mais aucune peine afflictive ne pouvait être prononcée sans l'assentiment de l'état : à l'état il fallut avoir recours cette fois encore. Sur l'initiative de l'évêque de Salisbury, l'*épiscopal bench* traduisit devant la cour des Arches MM. Williams et Wilson. Trente-deux charges d'hérésie pesaient sur eux; « pauvres boucs émissaires, disait ironiquement un journal, ils portent sur leurs têtes les péchés d'Israel. »

Pour la seconde fois depuis dix ans, l'état avait ainsi à se prononcer en matière de dogme; — pour la seconde fois, au sens des évêques, l'état se montra hérétique. Réduisant à cinq les trente-deux charges primordiales, la cour des Arches condamna les *essayistes* à une année de suspension. C'était peu après tant de bruit; ceux-ci cependant en appelèrent au conseil privé de la reine. Tout le pays eut alors les yeux tournés vers cette cour suprême, d'où

(1) *Quarterly Review* (1861).

chacun dans sa foi attendait le salut de son église. Catholiques avec la *high-church*, les *law-lords* marqueraient-ils d'un stigmate les *Essays?* Seraient-ils au contraire les champions du protestantisme et du libre examen? « O église d'Angleterre! s'écriait l'avocat des prévenus, toi la plus savante des églises, entends la voix de la science; toi la plus libre, écoute le cri de la liberté! » L'affaire dura près d'une année et ne se termina qu'en juillet 1863. Le jour où l'arrêt fut prononcé n'est pas de ceux qui s'oublient. Dans l'enceinte devenue trop étroite du conseil privé se pressait une foule inquiète de *clergymen* de toutes communions. Leur anxiété était extrême : on disait en effet que sur cinq charges deux avaient été écartées et les trente-deux griefs réduits à trois; mais il y avait encore matière à une sévère et solennelle condamnation. Au milieu d'un silence profond, le lord chancelier prononça d'une voix lente, « mais dont le calme, dit un journal, cachait mal l'ironie, » l'arrêt du conseil privé. Cet arrêt longuement motivé écartait les trois dernières charges, et, invoquant le droit de libre examen, admettait la théorie des *essayistes* sur la justification et l'éternité des peines. « Le suprême pardon des méchans condamnés, ajoutait-il, peut concorder avec la volonté d'un Dieu tout-puissant. » Une salve d'applaudissemens partit des bancs où siégeaient les non-conformistes, tandis que les *clergymen* de la haute-église sentirent la douleur et la colère envahir leur âme. Il y a dix ans, s'écrièrent-ils, l'état s'est montré hérétique; il fait pis aujourd'hui : l'antique couronne d'Angleterre devient rationaliste.

A peine le fait eut-il été rendu public, que M. Pusey lançait au nom des anglo-catholiques une protestation contre cet arrêt « misérable et mortel à l'âme. » En même temps un *meeting* de tous les professeurs d'Oxford se réunissait dans le *Music-Hall* pour rédiger une protestation contre la décision des *law-lords;* quelques jours après, la docte assemblée frappant de censure un des *essayistes,* le professeur Jowet, le réduisait au traitement légal fixé par Henri VIII, et l'engageait à se démettre de ses fonctions. La déclaration *oxonienne* fut envoyée aux évêques et prêtres de l'*établissement.* Plus de la moitié du clergé donna son adhésion à ce blâme infligé à la cour suprême.

Presque aussitôt la convocation de Cantorbéry se réunit, et, par une énergique, mais illégale résolution, osa citer devant elle les auteurs des *Essais et Revues.* Deux évêques seulement protestèrent contre cet acte, attentatoire, disaient-ils, aux droits de la couronne; tous les autres affirmèrent qu'il y avait lieu de poursuivre l'hérésie en dépit du *bill d'indemnité* délivré par une cour séculière. Cités devant les deux chambres de la convocation, les auteurs des *Essais*

ne comparurent pas; mais leurs propositions y furent examinées et censurées. « Ces hommes ont déjà comparu devant la haute-cour, s'écria un des assistans, et la haute-cour les a absous. » — « Si tel est l'arrêt, répliqua une voix, c'est l'arrêt qu'il nous faut juger ici. » Comme on devait s'y attendre, livres, auteurs et cour suprême, tout fut condamné. « Jusqu'à ce jour, écrivait le primat de Cantorbéry dans une lettre pastorale, la couronne s'est arrogé le droit d'interpréter la doctrine religieuse; la couronne est aujourd'hui hérétique : que l'église se sépare donc de la couronne (1)! » Importantes et solennelles déclarations! Ainsi l'église d'Angleterre, cette œuvre savante et laborieuse de Henri VIII, d'Élisabeth et des Stuarts, repoussait la royauté, sa tutrice, et, comme tant d'autres, demandait à devenir libre dans un état libre.

V.

Les anglo-catholiques et les membres de la haute-église ne forment donc plus à présent qu'un seul troupeau. Même désir d'entraver les progrès du rationalisme, même aspiration à l'indépendance politique, même répulsion contre Rome, la commune ennemie. Les tractariens ne peuvent pardonner la bulle papale de 1850 et l'audacieux envahissement tenté derrière eux et contre eux; volontiers, de leur côté, les membres de l'*établissement* reconstitué en *high-church* admettent la théologie nouvelle et s'inclinent devant les *principes de l'église;* tous enfin, à l'exemple des *divines* du XVIIe siècle, adoptent la formule : l'église d'Angleterre, portion indivise de l'unité catholique. Malheureusement, il faut le dire, une déplorable tendance à l'intolérance religieuse se fait voir au fond de cette commune pensée, et contribue aujourd'hui à refroidir bien des sympathies.

Les résultats de cette union intime de l'anglo-catholicisme et de la haute-église se sont montrés clairement dans le dernier ouvrage du docteur Pusey. Essentiellement catholique dans ses principes et ses doctrines, l'*Eirenicon* de l'éminent auteur demande à l'église romaine si une réunion dans la limite de la foi professée par les grands docteurs des premiers âges ne vaut pas mieux que le schisme perpétuel (1). Il invoque les grands souvenirs du XVIIe siècle et l'alliance rêvée jadis entre l'archevêque Wake et la faculté de théologie de Paris; mais en même temps il refuse de reconnaître comme dogme catholique l'infaillibilité de l'évêque de Rome, et n'admet

(1) *The Guardian; The Church Times* (1863-1865).

pas même sa suprématie absolue et universelle. Ce serait, dit-il, se tromper étrangement que de penser qu'il travaille à replacer son pays sous des chaînes abhorrées. Que Rome, comme au ve siècle, comme dans les ouvrages de Gerson et de Cusa, ait une primauté dans les conciles, que son évêque ait droit de la part des autres évêques à une déférence gracieuse en matière de foi, l'auteur accepte sans peine un principe aussi conforme à l'histoire; mais il s'élève de toutes ses forces contre la prétention à la suprématie s'exerçant dans la définition des dogmes, la nomination et l'investiture des évêques. Il s'agit bien en effet aujourd'hui de favoriser l'ambition des pontifes de Rome! La cause qui se débat est plus grande, plus sainte, plus chrétienne, c'est la cause même de Dieu. « Le rationalisme fait crouler chaque jour quelque partie de la muraille du temple... Unissons-nous pour résister... O Seigneur, ne tardez pas. »

Une intime union entre les filles de Jésus-Christ pour combattre un ennemi menaçant, tel est l'appel que l'église d'Angleterre semble adresser aujourd'hui à ses sœurs d'Orient et d'Occident. Il y a un an à peine, les plus éminens prélats anglo-catholiques sont entrés en communion directe avec la grande église orientale. Certes ce fut un curieux spectacle que le *meeting* tenu à Londres le 25 novembre 1865. Le primat de Cantorbéry ainsi que dix évêques s'y étaient fait représenter, et quatre-vingts prélats ou membres de la *high-church* s'étaient réunis sous la présidence de l'évêque d'Oxford. A côté d'eux siégeaient de hauts dignitaires russes et un pope, légat du métropolitain de Moscou. « Nous prions tous les jours pour l'unification de la sainte église catholique, » s'écria le prêtre grec. — « Unis par la même foi, repartit un des évêques, que notre communion soit désormais parfaite! Grecs catholiques, venez participer aux sacremens de notre église; que la porte de vos temples s'ouvre aussi devant les anglo-catholiques, vos frères en Jésus-Christ! » Une résolution fut unanimement prise. L'église d'Angleterre devait envoyer à Moscou plusieurs de ses membres pour se mettre en rapport avec les écoles d'Orient; elle était prête à recevoir dans ses universités les Orientaux députés par le clergé; puis, par un mouvement spontané, se levant à la fois, Grecs et Anglais se mirent en prière, et, mêlant leurs vœux dans une même oraison, supplièrent « le père commun, le Christ rédempteur, auteur de l'église *une*, » de rendre paix et concorde à ses enfans.

Telle est la situation de l'église anglo-catholique, telle est la dernière expression de sa doctrine. Que de chemin parcouru par ses membres depuis 1833! OEuvre d'un petit groupe de théologiens, le *mouvement* embrasse aujourd'hui tout l'empire britannique. Per-

sécutés d'abord par les évêques, les disciples de M. Pusey sont actuellement les champions avoués de l'épiscopat et ses plus utiles auxiliaires. Grâce à eux, haute-église et anglo-catholicisme sont devenus termes à peu près identiques. Une semblable réunion de forces présente un front redoutable aux envahissemens de l'ultramontanisme romain, mais en même temps elle constitue un sérieux danger pour le protestantisme officiel du pays. Aussi les *dissenters* et beaucoup de membres de la basse-église ont-ils l'âme remplie d'amertume. On les entend crier à la trahison. « Nous sommes livrés, s'écriait naguère encore une de leurs feuilles publiques, l'anglo-catholicisme est partout, ses membres remplissent les universités, les paroisses, les évêchés. La maladie nous consume, le protestantisme est ébranlé dans les affections et dans l'intelligence du clergé. Il est ouvertement répudié par beaucoup, et ceux qui ne l'ont pas encore expulsé de leurs cœurs éprouvent de la honte à le confesser. »

Vaines colères, plaintes inutiles! L'anglo-catholicisme en effet a tout envahi. Soit mode, soit conviction, les hautes classes se jettent dans ce mouvement religieux. Elles abandonnent l'*établissement* d'Henri VIII aux tempêtes du siècle, comme un appui désormais incapable de les porter, elles et leur fortune. Tous les jours de nombreuses adhésions viennent réjouir le cœur des nouveaux fidèles, et le bruit a couru que d'augustes personnages, d'éminens ministres, d'illustres orateurs du parlement, s'étaient ralliés à l'église novatrice.

Dans les universités, plus d'un professeur enseigne hautement la théologie naguère encore réprouvée. Le jeune clergé adopte avec transport de semblables doctrines; dans son ardeur de néophyte, il renonce volontairement au mariage et à la famille, et proclame le célibat la vie sainte par excellence. Il emprunte aux peintures des catacombes la coupe des vêtemens sacerdotaux, et recherche dans les pères la liturgie et le cérémonial. De toutes parts la croix a reparu au faîte des églises. Autel surmonté du tabernacle, cierge constamment allumé devant le saint des saints, image de la Vierge exposée à la vénération des fidèles, servans vêtus de surplis et remplissant le chœur de chants alternés avec l'orgue, prêtre laissant flotter la pourpre d'Oxford ou l'hermine de Cambridge, et s'agenouillant aux marches de l'autel, confession auriculaire, consécration des saintes espèces posées sur la *prothésis*, communion offerte aux fidèles d'après le rite catholique, tel est le spectacle que tous les jours le clergé anglo-catholique étale aux yeux de la foule empressée.

Autour de la paroisse de Sainte-Margaret se sont groupées des

communautés religieuses d'hommes et de femmes. Saisis d'un enthousiasme tout nouveau, *frères et sœurs* font vœu de continence, de pauvreté, d'obéissance absolue, pour s'adonner aux soins des malades et à l'éducation des enfans. Ainsi se sont fondées les confréries anglaises de la *maison de la Merci* et de la *société de l'enfant Jésus*. Plusieurs hauts prélats dirigent le mouvement, et parmi eux les plus illustres chefs de l'épiscopat. Sur 18,000 *clergymen* membres de l'*établissement*, plus de la moitié ont adhéré au principe nouveau. Ce sont les journaux anglo-catholiques eux-mêmes, *the Guardian* et *the Church Times*, qui nous fournissent ces renseignemens. De son côté, la *Revue d'Edimbourg*, qui certes n'est pas suspecte de partialité pour la théologie nouvelle, évalue à plus de 7,000 le nombre des *clergymen* raliés à la haute-église; sur ce nombre, plus de 2,000 seraient entièrement entrés dans le mouvement puséiste.

En résumé la théorie anglo-catholique répudie complétement le protestantisme et ses variations. A l'en croire, l'Angleterre et son clergé ont constamment été fidèles à la foi catholique : c'est là un point douteux peut-être, mais pour eux essentiel. Cette doctrine reproduit tous les dogmes admis au ve siècle et formulés dans les trois principaux symboles. Ne reconnaissant au-dessus d'elle-même que la grande église catholique visible, œuvre de Christ, l'église anglo-catholique proclame que Rome est une sœur et non pas une souveraine; le pape, aux yeux des évêques tractariens, n'est qu'un évêque comme eux, mais il emprunte à l'antiquité et à l'importance de sa métropole la primatie en Occident et la présidence du concile œcuménique. Laissant aux sectes protestantes les invectives et les colères, devenues ridicules, contre *la femme empourprée*, ils prêchent union et concorde, tout en affirmant hautement leur propre indépendance. « Soyons doux avec notre sœur de Rome » est une expression qui revient souvent dans les ouvrages de la secte. « Que mes frères les évêques de la Bretagne, disait récemment dans une circonstance solennelle un illustre prélat, fassent appel à nos frères bien-aimés de Rome et de Constantinople pour que l'église universelle fixe à jamais la place qui doit revenir dans notre culte à la Vierge, mère de Dieu. »

Mais, en dépit de ces tendances amicales, l'anglo-catholicisme reste ferme contre l'ultramontanisme, qui incarne l'église tout entière en un seul homme. Sans doute l'église d'Angleterre reconnaît que l'unité est d'essence primordiale, mais pour elle cette unité existe dans l'union mystique qui fait un même corps et un grand tout des unités catholiques particulières; de plus enfin cette unité n'a qu'une seule expression sur la terre, le concile général. En ce

sens, l'enseignement de l'église d'Angleterre se rapproche beaucoup des anciennes théories gallicanes. Jamais pourtant, il faut le dire, le gallicanisme n'a été aussi loin.

De nombreux rapports, on l'a vu, existent entre la doctrine tractarienne et celle des savans théologiens du XVIIe siècle. Une différence capitale cependant les distingue l'une de l'autre. La haute-église des Stuarts s'appuyait sur l'état : c'était une forme nouvelle de l'anglicanisme. La haute-église du XIXe siècle répudie toute tutelle de l'état et proclame que la suprématie appartient au concile national; une des premières, elle semble avoir formulé la devise devenue fameuse : l'église libre dans l'état libre.

Quel que soit le destin que la Providence lui réserve, cette église a confiance. Pleins d'une robuste foi dans l'avenir, ses ministres le disent et le répètent, Dieu n'abandonne jamais qui ose marcher vers la vérité. Pour nous, bien souvent en lisant leurs écrits, nous n'avons pu nous soustraire à une sympathique attraction. Nous aimions à voir en pensée ces docteurs dans leur laborieuse retraite d'Oxford s'efforcer de rendre puissance et vie à l'anglicanisme mourant; nos souhaits les ont encore suivis alors que, se posant en face de l'état, ils revendiquaient pour l'église de Dieu les droits de Dieu; mais le jour où, persécutés d'hier, ils sont devenus persécuteurs, nos vœux se sont détournés d'eux. Pourquoi donc faut-il que ceux qui, il y a vingt ans à peine, étaient dénoncés, censurés, suspendus, se croient le droit à présent de dénoncer, de censurer et de suspendre? Hélas! de tous les souvenirs humains, celui des souffrances passées serait-il encore le plus fugitif, ou bien l'intoléranee serait-elle une conséquence fatale et d'abord inaperçue de la nouvelle doctrine? — Que l'église anglo-catholique se le dise, ce n'est pas seulement l'Angleterre qui a les yeux sur elle, c'est la chrétienté tout entière. Elle a fait voir au protes-tantisme que l'*autorité* peut se prouver par la science; — qu'elle fasse plus encore, qu'elle montre au monde moderne que la première loi du Christ est la liberté et la charité.

GILBERT THIERRY.

LES

PRÉCURSEURS ITALIENS

III.

VALENTINO PASINI.

La Vita e i Tempi di Valentino Pasini, narrazione di Ruggiero Bonghi, corredata da documenti inediti; 1 vol., Barberia, Florence 1867.

Les révolutions se préparent, s'accomplissent et se consolident par la toute-puissance d'un profond sentiment moral qui s'empare d'un peuple et par la force d'un travail tout pratique qui, en s'étendant à une société entière, entraîne les intérêts eux-mêmes dans la conjuration commune. Elles ont pour exécuteurs ou pour complices des hommes d'une nature bien différente, qui ne s'entendent pas toujours, qui se heurtent souvent et qui en définitive représentent cette double impulsion : les uns ont en quelque sorte la flamme au front et portent dans les affaires du monde l'éclat de l'éloquence et de la passion, le don des grandes initiatives, tout ce qui frappe l'imagination et réveille l'instinct populaire; les autres sont des ouvriers laborieux, patiens, modestes, qui s'attachent obstinément à ce qui est possible, et embarrassent souvent plus qu'on ne croirait les dominations illégitimes. Ceux-ci n'ont ni l'emportement des conspirateurs, ni les impatiences bien naturelles des émigrés jetés loin de leur patrie, ni l'orgueil de ceux qui se réfugient en eux-mêmes et se renferment dans une abstention solitaire parce qu'ils

ne peuvent pas tout conquérir du premier coup. Ils ne s'exilent pas ou du moins ils n'émigrent que quand ils ne peuvent faire autrement, ils ne conspirent pas; ils agissent toujours sans repos et sans trêve, avec cette persuasion que rien n'est perdu, que chaque progrès civil ou économique dans le pays dont ils partagent la destinée est une force de plus pour le jour de la délivrance, et que dans tous les cas c'est bien quelque chose de se servir encore des dernières ressources d'une légalité oppressive, ne fût-ce que pour réduire les dominateurs à cet humiliant aveu, qu'ils ne peuvent être que la force. L'Italie a eu depuis un demi-siècle une multitude de ces patiens et infatigables ouvriers, dont le type le plus brillant peut-être est un homme qui a été un instant le coopérateur de Manin et qui est mort il y a trois ans à Turin, avant d'avoir trouvé un rôle égal à ses facultés, au moment où il allait sans doute avoir son jour dans cette vie parlementaire pour laquelle il était si bien fait : c'est Valentino Pasini, un vrai et sérieux patriote sous la figure d'un économiste, d'un financier, d'un homme d'affaires, d'un diplomate.

Ce ne pouvait être un personnage vulgaire, celui dont un écrivain d'un talent élevé, M. César Correnti, retraçait, il y a trois ans, ce portrait que je résume : « esprit lucide et prompt, vaste et heureuse expérience des hommes et des choses, vigueur de travail et de volonté, ferme netteté de langage; une tête romaine qui pendant quarante ans a suivi le même fil d'idées avec ce que Vico appelle la constance d'un juriste et un caractère vénitien avenant, facile, pénétrant, fait pour manier avec dextérité les affaires les plus scabreuses. Quels livres aurait pu laisser cet homme, s'il eût songé à les écrire, — lui qui, jeune encore, avait connu les vétérans du gouvernement napoléonien et avait recueilli les traditions de cette grande époque, aussi hostile aux théories que riche d'enseignemens pratiques,... lui qui, plus tard appelé dans les conseils de sa ville et de sa province natale, désiré dans les académies, recherché au barreau, avait dû, par devoir de profession et d'honneur, pratiquer des gens de tous les partis, mettre le doigt dans toutes les plaies du pays, voir de près et sur le fait comment l'Autriche même en voulant être juste était poussée par une force maudite à n'être en Italie que le gouvernement de la soldatesque,... lui qui, en 1848 et 1849, envoyé par la seigneurie ressuscitée de Saint-Marc à Milan, à Turin, à Paris, à Berlin, à Vienne, avait pu voir les Italiens tels qu'ils étaient chez eux dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et tels qu'ils paraissaient de loin aux yeux de l'Europe!... S'il avait pu avoir le temps de l'écrire comme il se plaisait quelquefois à la raconter, il eût gravé en bronze l'histoire civile et si l'on veut l'histoire secrète de notre temps... Ce livre qui res-

tera pour jamais inédit, on pourrait essayer de le refaire par fragmens et comme de profil en recueillant, en coordonnant avec un commentaire les mémoires économiques, les consultations, les relations, surtout les lettres de Pasini... Celui qui se chargerait de cette pieuse entreprise de restauration conserverait à l'histoire italienne une splendide personnalité qui s'est dépensée en détail pour la cause sacrée de la patrie... » Cette histoire fragmentaire qu'appelait M. Correnti, c'est justement ce qu'un des esprits les plus vifs et les plus ingénieux de l'Italie, M. Ruggiero Bonghi vient de faire dans une ample biographie à l'anglaise, dans un livre aux pages substantielles et colorées, à travers lesquelles se dessine cette originalité, non pas splendide peut-être, discrète au contraire, à demi voilée, mais réelle d'un homme qui allait devenir d'un jour à l'autre un ministre des finances italiennes dans une époque de réorganisation et d'affermissement. Valentino Pasini était fait pour cela. Il n'avait pas encore donné sa mesure comme homme d'action dans l'Italie nouvelle; comme politique, comme financier consultant, il n'avait pas de supérieur, et dans tout ce travail contemporain sous lequel a fini par succomber la domination autrichienne, il avait plus d'une fois, sans bruit, sans ostentation, aiguisé des armes dont bien d'autres ont eu l'occasion de se servir avec succès au jour du combat.

C'était un Italien de pure race, venu au monde en 1806, un an après que les provinces vénitiennes enlevées à l'Autriche étaient allées pour la première fois se fondre avec les provinces lombardes dans le royaume d'Italie. Il était né au pied du *monte Berico*, de cette chaîne gracieuse qui domine Vicence, dans la petite ville de Schio, où le tissage de la laine est une industrie traditionnelle. Son père était lui-même un des plus intelligens et des plus riches manufacturiers du Vicentin, possédant à Schio un vaste et bel établissement qu'il faisait prospérer en y introduisant tous les progrès de la science appliquée à l'industrie, et qu'il ne céda plus tard que pour s'occuper de ses deux fils, dont l'un, vivant encore aujourd'hui, est un homme des plus distingués. L'éducation de Valentino Pasini se fit à Vicence d'abord, puis à la vieille université de Padoue, que le gouvernement du royaume d'Italie avait relevée et que la restauration autrichienne laissait vivre en lui donnant, bien entendu, des professeurs et des programmes de son choix. A vingt ans, il avait fini ses études en droit, et déjà il passait pour un jeune homme instruit, au jugement sûr, à l'intelligence sérieuse et vive, à l'esprit souple et pénétrant; il entrait d'un pas ferme dans cette carrière où se pressait avec lui une génération qui a été depuis à tous les combats et qui en réalité a fait l'Italie. Valentino Pasini

avait dès ce moment ce qui est devenu son originalité, la fermeté dans la modération, le sens pratique, le goût des affaires, la passion du travail. A vingt ans, il faisait ses premières armes dans les recueils périodiques et les journaux, qui étaient alors nombreux au-delà des Alpes; il se mettait à écrire sur l'économie publique, sur l'agriculture, sur le droit; il suivait le mouvement des idées et des faits non-seulement en Italie, mais en France, en Angleterre, en Allemagne. C'était un esprit curieux et actif qui, en dehors de l'enseignement officiel de l'université de Padoue, s'était fait une éducation indépendante. Ses premières impressions ou ses premières opinions se ressentaient visiblement de deux influences qui ont eu leur rôle dans l'histoire italienne.

La première de ces influences est celle des souvenirs du royaume d'Italie. Pasini était trop jeune pour avoir connu ce régime. Sans l'avoir connu, il en retrouvait partout la trace sous l'enveloppe autrichienne, et, comme beaucoup de ses contemporains, il subissait la fascination d'une époque qui ne réalisait certes ni l'idéal de l'indépendance nationale, ni un idéal de libéralisme politique, mais qui avait été une époque d'émancipation civile, de réforme administrative et économique, qui avait été pour les Italiens eux-mêmes une grande et vigoureuse école, qui avait laissé enfin des traditions de progrès intérieur mal effacées, quoique violemment interrompues par les restaurations de 1815. Pasini, selon le mot d'un de ses biographes, « avait vu à l'œuvre Castiglioni, Decapitani, Guicciardi, Terzi, tous ces naufragés du premier royaume d'Italie, et il avait deviné à travers quels prudens détours ils s'ingéniaient à conserver sous le bâtard régime des provinces lombardo-vénitiennes tout au moins l'esprit d'équité civile, l'avantage de la clarté législative. » Valentino Pasini avait gardé de tout cela une vive impression que ranimait sans cesse le spectacle d'une administration surannée, décousue et arbitraire. Il sentait l'importance pour l'Italie de ces dix ans de vie civile qui avaient tout d'abord parlé à sa jeunesse et qui l'avaient si fortement frappé que trente ans après il songeait à retracer cette histoire comme un enseignement pour l'Italie nouvelle.

L'autre influence subie, librement acceptée par Valentino Pasini, fut celle d'un homme qui était un maître pour une grande partie de la jeunesse italienne, Gian-Domenico Romagnosi, l'auteur de la *Genèse du droit pénal*, de l'*Introduction à l'étude du droit public*. Romagnosi était un continuateur original de Filangieri et de Beccaria, interprétant les lois à la lumière de la philosophie du XVIIIe siècle, les ramenant à leurs principes humains. M. Ruggiero Bonghi le peint d'un trait juste et peut-être un peu piquant. « Il avait, dit-il, tout ce qui peut frapper des esprits jeunes, — une phrase enve-

loppée qui, par l'effort même qu'elle impose pour la comprendre, laisse supposer qu'elle en dit beaucoup plus qu'elle n'en a l'air, — une vaste perception embrassant l'ensemble des rapports des choses, une grande et vigoureuse unité de logique, liant toutes les déductions dans une chaîne serrée... » L'ascendant de Romagnosi était en effet considérable en Italie à cette époque. Sa philosophie était incomplète, son esprit était supérieur. Il a toujours été peu connu en France, et il s'en affligeait avec candeur; il accusait amèrement Rossi, qui, émigré à Genève, puis à Paris, le dépouillait, disait-il, ou le combattait tour à tour sans le nommer; « autant mon livre de la *Genèse du droit pénal* est connu en Allemagne, écrivait-il, autant il est inconnu du public français. Rossi avait là beau jeu pour son génie plagiaire. » Dans cette guerre bizarre où Romagnosi se plaignait, où Rossi se renfermait dans un silence dédaigneux, les jeunes Italiens étaient du côté de leur maître. Valentino Pasini particulièrement s'inspirait des idées de Romagnosi; il s'était lié avec le vieux philosophe. Il entrait même en lice contre Rossi, dont il reconnaissait la supériorité d'esprit, mais dont il n'admettait les théories ni en économie politique ni en droit pénal, et à l'égard duquel il est resté toujours un peu sévère.

C'est donc à cette double école des traditions civiles du royaume d'Italie et de la philosophie de Romagnosi que Valentino Pasini s'était formé. Je peux bien ajouter une troisième école très pratique et qui n'a pas été moins féconde pour les Italiens, celle d'une vie précaire, disputée, étouffée, excitante encore pourtant, sous un gouvernement étranger réduit à s'affirmer sans cesse par la force, de peur de périr en étant simplement libéral et juste. Cette époque, où le jeune Vicentin commençait à se mêler au mouvement de son pays, n'avait en effet rien de favorable, elle était même particulièrement difficile. La révolution française de 1830 enflammait un instant tous les esprits; on ne pouvait croire qu'un tel événement fût sans retentissement au-delà des Alpes, et jusque dans les provinces lombardo-vénitiennes l'attente était universelle. La déception qui venait bientôt produisait un immense découragement. On ne sut plus pour le moment de quel côté se tourner. L'imprévu, un imprévu quelconque, venant on ne sait d'où, semblait devenir la dernière et bien incertaine ressource. C'est dans ces situations surtout que se montrent ces deux classes d'hommes dont je parlais. Les uns se raidissent contre la fortune et conspirent quand même, au risque de livrer sans cesse de nouvelles victimes; les autres ne se découragent pas de la vie de tous les jours et agissent encore, même quand ils ne peuvent plus se mouvoir que dans les limites étroites où les enferment des pouvoirs ombrageux. Valentino Pasini était de

ceux qui, sans abdiquer le droit, ne conspirent pas, qui suppléent à l'insuffisance de garanties publiques par la trempe du caractère, par la souplesse et la fertilité de l'esprit, par la ténacité tranquille avec laquelle ils s'attachent à ce qu'on leur laisse de légalité. En peu d'années, Pasini voyait sa position s'agrandir singulièrement. Il devenait un avocat recherché et occupé à Vicence. Les cliens affluaient chez lui. La province elle-même lui confiait le soin de défendre ses finances dans une circonstance délicate où elle avait à se débattre contre les revendications frauduleuses d'un spéculateur qui n'était pas sans trouver quelque appui dans l'administration.

Pasini en un mot était un homme fort en crédit, qui puisait dans son indépendance personnelle le droit et la possibilité de soutenir, même gratuitement, toutes les causes justes qui venaient à lui. Il les soutenait comme il pouvait les soutenir, de ses conseils, de ses démarches, de son autorité croissante. Et cela ne l'empêchait pas d'ouvrir un cours de droit qui fut un moment très fréquenté, de poursuivre dans les recueils et dans les journaux les études économiques et scientifiques par lesquelles il avait commencé. La publication du *Cours d'économie politique* de Rossi lui offrait l'occasion d'écrire une savante réfutation des doctrines de Malthus sur la population. Des ouvrages publiés en Allemagne ou en France lui permettaient d'exposer les théories de crédit mobilier ou foncier. Que le problème de la réforme des prisons s'agitât en Italie et devînt une de ces questions sur lesquelles les esprits se jettent faute d'autre aliment, Pasini entrait dans ces débats presque passionnés avec une supériorité réelle. A propos de Ricardo, il discutait la théorie de la rente, de même qu'il parlait savamment des irrigations, qui ne sont point une petite chose au-delà des Alpes. Dans toutes ces questions, comme dans ses travaux d'avocat, Valentino Pasini se montrait expert, habile, fécond en ressources, prêt à tout et trouvant du temps pour tout. « Une de ses qualités qu'il faut relever parce que c'est celle dont les Italiens auraient le plus besoin, dit M. Ruggiero Bonghi, c'est cette activité continuelle d'esprit qui lui donna plus tard l'air d'un de ces politiques anglais qu'une multitude d'affaires privées n'empêchent point de s'occuper des affaires publiques, et qui avec tout cela trouvent encore le temps de cultiver les lettres. » La littérature de Pasini est l'image de sa personne et de son caractère moral. Ce n'est pas un écrivain, si l'art littéraire ne consiste que dans l'éclat de la couleur et dans les fantaisies de l'imagination. Son style, simple, délié et sévère, est le style d'un homme qui va droit au but sans s'égarer dans de vaines recherches, qui prétendait lui-même que « la langue de Ma-

chiavel et des économistes italiens n'a pas besoin de néologismes pour exprimer une idée d'économie et de politique, fût-elle nouvelle. » Dans ses premiers écrits comme plus tard dans ses rapports diplomatiques et dans ses discours, Pasini, en un mot, a le langage clair et net des affaires avec un certain degré d'élévation morale et de philosophie. Il est encore Anglais sous ce rapport ou plutôt il est Vénitien.

Des études sur des intérêts ordinaires, sur la rente, sur les impôts, sur les irrigations et même sur le régime des prisons, c'est bien peu, dira-t-on; — c'est beaucoup au contraire, car ce mouvement tout pratique marque en un sens le niveau réel de la masse du pays bien mieux que le travail des sectes ou les vaines déclamations. Ces modestes études d'ailleurs, dans la pensée de ceux qui les font, ne sont pas aussi étrangères à la politique qu'on le dirait; elles conduisent à la politique, elles lui préparent le terrain solide sans lequel elle s'effondre à tous les pas. Lorsque dans une simple question de droit Pasini demandait avec une calme vigueur de logique la publicité des débats judiciaires, ce n'était pas sans doute pure affaire de tribunaux: lorsque bientôt s'élevait cette question de chemin de fer qui agitait la Lombardie et la Vénétie, ce n'était pas un simple intérêt matériel qui se débattait.

Les révolutions sont un peu superbes. Quand elles sont faites, elles oublient ce qui les a préparées. Elles suscitent aussitôt tant d'autres intérêts plus puissans, elles deviennent si promptement irrévocables, qu'elles semblent toutes simples, toutes naturelles; on s'étonne presque qu'elles ne se soient pas réalisées plus tôt. Avant d'être accomplies, elles ne semblent ni faciles ni simples; elles apparaissent tout au plus comme un but lointain vers lequel il faut marcher dans un tourbillon d'impossibilités. L'Italie est faite aujourd'hui, et les chemins de fer sillonnent la péninsule des Alpes au golfe d'Otrante. Ce n'était pas tout à fait la même chose vers 1840, et l'affaire du chemin de fer lombard-vénitien devenait une vraie bataille, un des curieux épisodes de cette obscure histoire d'autrefois. Quelle était donc la vraie question? En apparence, il s'agissait de savoir si le chemin de fer entre Milan et Venise devait, à travers les premiers contre-forts des Alpes, remonter jusqu'à Bergame pour redescendre à Brescia et filer ensuite sur la Vénétie, ou s'il devait aller directement par la plaine lombarde, par Treviglio et Brescia, pour gagner Vérone, Vicence, Padoue et Venise. Au fond, sous cette question de tracé, c'était une sorte d'agitation nationale, la lutte de deux partis. D'un côté étaient les banquiers viennois, qui se jetaient sur l'affaire comme sur une proie et trouvaient pour auxiliaires des intérêts locaux, ceux de Bergame notamment; de

l'autre côté étaient les Milanais et les Vénitiens, qui tenaient vigoureusement pour la ligne directe, la plus naturelle et la mieux faite pour relier rapidement les deux provinces. Les uns et les autres se retrouvaient en présence dans une société qui avait été fondée en 1837 et que le gouvernement de Vienne n'approuvait définitivement qu'en 1840, sans trancher encore la question du tracé. Pendant des années, ce fut une lutte acharnée. Chaque réunion de la société devenait une mêlée tumultueuse. On se battait à coups de brochures, et même les épigrammes latines se mêlaient de la question. Quelquefois les Italiens avaient l'avantage, surtout en fait d'épigrammes; malheureusement les banquiers viennois regagnaient bien vite le terrain soit par les intelligences qu'ils avaient dans le gouvernement, soit par la force du capital. Il aurait fallu que les Italiens eussent un assez grand nombre d'actions pour rester les maîtres; mais il était visiblement plus facile de faire des épigrammes latines que de souscrire et d'acheter des actions. Le résultat fut qu'un beau jour, après cinq ans de débats passionnés, le gouvernement restait à peu près seul maître de l'entreprise par une abdication de la société, à laquelle les Italiens ne pouvaient opposer qu'une vaine résistance, et le chemin de fer lombard-vénitien allait se perdre dans le tourbillon des affaires de l'empire. Il n'a été définitivement livré qu'en 1857!

Le résultat matériel n'était pas brillant, le résultat moral était immense. Dans ce simple épisode apparaissaient déjà réunis et groupés des hommes qui devaient se rencontrer sur un autre terrain et qui presque tous ont eu un rôle : du côté de Milan, les Borromeo, les Casati, les Durini, l'inquiet et irritable Cattaneo, le futur combattant des journées de Milan en 1848; du côté de Venise, Daniel Manin, Paleocapa, Pincherle, Mengaldo, Pasini. Les réunions de la société favorisaient les rapprochemens, accoutumaient les hommes à se retrouver ensemble, à organiser une action commune, à discuter avec une liberté relative, presque publiquement; elles prenaient l'apparence de vraies séances parlementaires, et quelquefois ces séances s'animaient extraordinairement, témoin le jour où Daniel Manin, qui commençait alors son rôle d'agitateur légal, protestait contre l'abdication suggérée par les banquiers viennois et les partisans du gouvernement. « Accepter cette proposition, s'écriait-il, entraînerait une nouvelle et grande humiliation nationale. (*Interruption et tumulte.*) Une grande société constituée pour accomplir une grande œuvre qui doit rapporter aux associés beaucoup de profit et au pays beaucoup d'avantages viendrait proclamer à la face de l'Europe son incapacité!... (*Interruption.*) Et cette déclaration humiliante serait faite volontairement, spontanément!... (*Assez!*

assez!) On me dit que la société subsistera encore, et moi je désire que *subsiste* aussi ma déclaration, qu'une fois sorti des mains de la société, le chemin de fer n'y retournera plus!... (*Cris et sifflets. Assez! assez!*) J'ai cru devoir dire ceci, et je l'ai dit malgré les signes de désapprobation dont j'ai été *honoré*. »

Pasini, disais-je, était dans toute cette affaire au premier rang. Son frère, Ludovico Pasini, était, lui aussi, un des directeurs du chemin de fer pour Venise. Devenu depuis quelques années l'ami de Manin, Valentino Pasini combinait avec lui toutes les démarches et avec lui portait tout le poids des discussions; il s'y montrait serré de raisonnement, habile à tourner toutes les difficultés, plein de dextérité et d'entrain. Il fut un instant envoyé à Vienne pour les affaires de la société, et il apprenait pour la première fois ce qu'est une négociation avec un gouvernement soupçonneux et lent, qui ne se décide jamais. Son esprit sagace s'égayait dans des observations qu'il déposait dans des pages intimes. « Faute d'autre chose, dit-il, j'ai appris ici que la trinité n'est pas absolument inexplicable. Je crois qu'ici l'empereur, l'archiduc Louis, l'archiduc François-Charles, Metternich et Kollowrath sont cinq personnes et un seul empereur; mais, comme ils ne participent pas de la nature divine, ils ne s'unifient que lentement... Les attributs de cette *quinquiade* sont premièrement la lenteur qu'ils appellent maturité; ceci est un attribut qui les rapproche de la Divinité, car il touche à l'infini... La lenteur est ici une chose commune à tous les êtres. La vapeur elle-même se ressent du génie du pays, et vous la voyez mettre une heure pour faire huit milles!.. » La vie oisive, facile et amusée de Vienne lui paraît tout à fait propre à un peuple « qui ne connaît pas la liberté. » Il va faire une visite à la garde-noble italienne, et cela ne lui donne que l'idée triste « de l'abjection morale » de son pays. Valentino Pasini n'obtint pas grand'chose; mais il revint de Vienne, si je ne me trompe, avec un sentiment national plus précis, mieux affermi, avec un peu moins de considération pour la domination impériale. Lui aussi, sans se laisser emporter, il sentait déjà au visage les premiers souffles de la tempête qui approchait. Il ne restait pas moins fidèle à ses habitudes d'action légale en étant de ceux qui, selon son expression, « voient au-delà du moment présent et de l'apparence. »

La révolution de 1848 ne le surprit peut-être pas beaucoup. Tout y préparait, quoique tout fût imprévu et qu'on ne pût deviner d'où viendrait le signal. La révolution trouva Valentino Pasini à Vicence, où il était naturellement un de ces représentans de l'opinion qui ne tiennent de personne un caractère officiel, mais que tout le monde reconnaît dans les jours de crise. Le 22 mars 1848, Daniel Manin

lui écrivait de Venise sur un morceau de papier au crayon : « Nous avons vaincu et nous sommes libres. Que faites-vous de votre côté? Que faut-il pour vous délivrer? » Il ne fallait rien. Vicence n'avait qu'à attendre un peu pour être libre sans combat comme Padoue, comme Trévise, comme toutes les villes de la Vénétie, sauf Vérone, restée le dernier refuge de l'armée autrichienne. Pasini suivait de près et dirigeait ce mouvement, qui montait d'heure en heure, et rien n'est assurément plus caractéristique que son dernier entretien avec le général d'Aspre, le fougueux d'Aspre, qui, traînant sa goutte de Padoue à Vicence, irrité, voulait contraindre les magistrats de la ville à lui livrer l'argent des caisses publiques en dehors de toute formalité légale. Pasini avait pris ses précautions, il avait fait cacher les caissiers et les clés, et il se retranchait derrière la nécessité d'obéir à la loi, qui exigeait un ordre de l'intendance supérieure de Venise. Or Venise était libre depuis trois jours. « Les militaires ne discutent pas, s'écria d'Aspre, ils agissent; ils ouvrent la caisse par la force. — Par la force! répondit tranquillement Pasini, nous n'avons rien à opposer; mais votre excellence voudra-t-elle que son dernier acte dans cette ville soit l'effraction d'une caisse et un rapt d'argent?... Elle tient certainement à son honneur plus qu'à notre argent. » D'Aspre secoua la tête, car, si c'était un rude soldat, c'était aussi un gentilhomme plein d'honneur. « Comment, reprit-il, me croire capable d'un acte peu honorable! Il faut bien cependant en finir, mes soldats ne peuvent mourir de faim. — Ceci, répliqua Pasini, est une autre affaire; la municipalité ne refuse pas de pourvoir aux besoins des troupes de passage. » On s'entendit vite sur les conditions d'évacuation de la ville; puis d'Aspre, trouvant à qui parler, se mit à s'emporter contre M. de Metternich, à qui il attribuait tous les malheurs de l'empire, et ce soldat sans peur, au spectacle des extrémités où tombait l'Autriche, laissait échapper une grosse larme. Quelques heures après, Vicence était libre et avait son comité provisoire de gouvernement, dont Pasini était un des membres principaux.

Tout se hâtait à cette époque, tout se mêlait et se succédait avec une furieuse rapidité, les événemens et les résolutions, les revers et les succès. Au fond, Valentino Pasini pensait qu'on perdait un peu la tête, que Manin avait eu tort de proclamer immédiatement la république pour la Vénétie, que les Lombards avaient tort de se donner immédiatement et définitivement au Piémont, que la première chose à faire devait être de consacrer tous les efforts à la guerre de l'indépendance, et qu'à la paix toutes les questions d'organisation seraient réglées en toute liberté, avec une pleine maturité. Ce politique essentiellement modéré, au sens pratique si fin, rai-

sonnait en homme qui croit qu'on reste maître de faire tout ce qu'on veut dans le tourbillon d'une telle crise. Ce serait vrai tout au plus, si la politique était le royaume des sages, si les intérêts et les passions n'y jouaient pas leur rôle. Pasini, je le crois, obéissait, sans se l'avouer peut-être, à quelque sentiment secret de méfiance à l'égard du Piémont; mais en pensant qu'on s'était trompé, et sans cacher ce qu'il pensait, il n'était pas moins d'âme et d'intelligence dans cette entreprise où l'Italie était engagée. Il se trouvait à Milan lorsque les Autrichiens rentrèrent à Vicence à la suite des plus violens combats, et ce fut pour lui une anxiété cruelle de voir retomber sous le joug sa ville natale, où il avait laissé sa famille. Bientôt ce n'était plus seulement à Vicence, c'était à Milan même que les Autrichiens rentraient victorieux et irrités. On était au mois d'août. Tout avait terriblement changé en peu de temps. Pour la première fois, Valentino Pasini s'exilait momentanément à Lugano, et c'est là que Manin allait le chercher comme l'homme le plus capable de représenter Venise en France. Manin le connaissait depuis longtemps, il savait ce qu'il y avait de ressources chez l'habile Vicentin, et nul en effet n'était plus propre à une telle mission. Venise avait trouvé en Manin un chef digne d'elle, et le chef avait trouvé un représentant digne de lui. Pasini n'avait pas l'éclat de renommée littéraire de Tommaseo, à qui il succédait; mais il avait l'activité d'un esprit fait pour manier tous les problèmes de droit diplomatique, pour gagner tout ce qu'on pouvait gagner par l'étendue des connaissances aussi bien que par la dextérité de la conduite.

C'était en vérité une situation difficile que celle d'un diplomate improvisé venant à ce moment représenter l'indépendance vénitienne en France. Voici quelle était cette situation diplomatiquement, strictement. La lutte était suspendue au-delà des Alpes par l'armistice piémontais, qui laissait l'Autriche maîtresse de la Lombardie; Venise seule se défendait, et à la guerre était substituée une médiation proposée par la France et par l'Angleterre, acceptée par l'Autriche; mais dans quelles conditions générales se débattait ce malheureux problème d'une pacification propre à concilier le sentiment d'indépendance d'un peuple frémissant dans sa défaite et l'orgueil d'une puissance qui venait de se raffermir par les armes? En Italie même, tout était confusion et déchaînement, et comme si ce n'était pas assez de la difficulté qu'il y avait à sauver quelque chose du naufrage pour les provinces du nord, la situation se compliquait encore d'une république romaine, devant laquelle s'enfuyait le pape, d'une république ou d'une semi-république toscane, devant laquelle s'enfuyait le grand-duc. En France, le pouvoir était incertain et précaire; l'opinion vivait dans de perpétuelles perplexités

qui la détournaient de toute grande affaire extérieure. En Europe, le souffle de la réaction courait partout, de telle sorte que cette malheureuse médiation dépendait de mille circonstances, de ce qui se faisait chaque jour en Italie, de ce qui se passait en France, des fluctuations incessantes du mouvement européen. C'est dans ces conditions cruelles que Pasini avait à suivre une négociation toujours fuyante, qu'il restait chargé de défendre Venise, d'abord sans la séparer de l'Italie tout entière, puis seule en définitive, si l'on ne pouvait faire autrement. Pendant un an, il remplit cette mission en plénipotentiaire habile, qui en vint bientôt à se faire écouter en Angleterre et en France. Si la cause avait pu être gagnée, elle l'eût été sans doute par ce négociateur intelligent qui était au fait de tout, qui étonnait par la variété de ses connaissances autant que par la sûreté de ses vues, et dont les dépêches rappelaient les belles relations de la diplomatie vénitienne. C'est à lui surtout que Manin faisait allusion plus tard quand il écrivait: « J'ai montré que notre terre natale, féconde en toute espèce de grandeurs, produit encore non-seulement des soldats pour combattre virilement sur le champ de bataille et des martyrs qui meurent héroïquement, mais des hommes d'état et des diplomates de premier ordre. »

La vérité est que dans cette confusion des affaires italiennes Pasini gardait un esprit ferme et net, et que personne n'a rien ajouté de sérieux à ce qu'il écrivait dans plusieurs mémoires sur Rome, notamment dans celui où il réfutait l'opinion de ceux qui veulent voir dans une royauté temporelle la sauvegarde nécessaire du pouvoir spirituel. Toute la question romaine est là, dans ces mémoires substantiels et décisifs, qu'on n'a fait que répéter mille fois depuis; mais sur ce point il avait trop à faire pour convaincre à cette époque des esprits accoutumés à une tradition politique et déjà engagés dans l'expédition qui allait aboutir à la restauration pure et simple de la papauté temporelle. On le consultait évidemment sur les affaires de Rome, puisqu'on lui demandait ces mémoires; on se laissait peu toucher à la vérité. On l'écoutait plus volontiers quand il parlait de Venise, dont on reconnaissait les droits, l'héroïsme et la touchante infortune. Malheureusement on n'en faisait pas plus, et Venise, elle aussi, souffrait de la mauvaise humeur que causaient les affaires du reste de l'Italie. Pasini, sans se décourager, multipliait les démarches, les communications et les exposés. Il épiait toutes les occasions possibles, tous les mouvemens de l'opinion réveillée de temps à autre par un cri de détresse venant de l'Adriatique. Il tenait ferme dans la situation difficile qui lui était faite, et un homme d'esprit et de sagacité, Varnhagen, qui était alors à Paris, le peint au vif dans une note de son *journal :* « Visite de

M. Valentino Pasini, envoyé de Venise... Il est persuadé que Venise peut se défendre longtemps encore. Il ne croit pas désespérée la cause de la liberté. Il pense que, tout bien pesé, le peuple a plus gagné que perdu, et que si l'Italie peut être encore vaincue, même plus d'une fois, elle ne peut plus être mise sous le joug et dominée. — Analogie entre les conditions de l'Italie et celles de l'Allemagne : vrai et seul obstacle, les maisons princières. — Il assure que les masses populaires sont plus progressives en Italie qu'en France, où dans les départemens il y a beaucoup d'ignorance. Plaintes amères sur la direction des choses en France. Espoir d'un prochain redressement. Jugemens très justes sur nos affaires d'Allemagne. Belle parole, œil vif, beaucoup de feu sous un extérieur calme. » C'était le diplomate vénète au moral et au physique.

Malgré tout, pendant bien des mois, Pasini attendit beaucoup de la France. Il devenait même embarrassant quelquefois par sa confiance au moins apparente, par sa pressante logique, par la netteté avec laquelle il rappelait les engagemens qu'on avait pris, ou mettait en relief les intérêts de la politique française. Il ne pouvait cependant se faire indéfiniment illusion, et sans abdiquer le droit il était bien obligé à la fin de le voiler un peu, d'admettre comme une possibilité quelqu'un de ces projets qu'on mettait alors en avant : Venise seule affranchie et constituée en ville libre, — un royaume lombard-vénitien constitutionnel avec ou sans un prince autrichien. En véritable Italien, il eût préféré, lui, l'autonomie lombardo-vénitienne, qui réservait mieux l'avenir. Au fond, de toutes ces combinaisons, l'une n'avait pas plus de chances que l'autre, surtout après Novare, quand Venise restait seule vouée à une inévitable défaite. Lorsque Pasini n'espéra plus rien de la diplomatie européenne, il voulut faire une dernière tentative, autorisée d'ailleurs par Manin. Avec une lettre de lord Palmerston qui lui ouvrit le chemin, il se rendit à Vienne pour essayer d'ouvrir une négociation directe, mais là il se trouvait en face de l'ennemi le plus intraitable de l'Italie, le prince Schwartzenberg, qui le recevait sans doute courtoisement, puisqu'il l'avait laissé arriver jusqu'à Vienne, qui l'écoutait même volontiers, et en définitive persistait à demander une soumission entière et absolue.

On était au mois d'août 1849. Pendant quelques jours encore, Pasini recevait des dépêches de Manin; puis il ne reçut plus rien. Venise exténuée avait fini par succomber. La position de Pasini devenait embarrassante. Le maréchal Radetzky prit soin de l'éclairer sur son sort en inscrivant son nom sur une liste de quatre-vingts personnes bannies des provinces lombardo-vénitiennes. Au premier moment, on s'émut un peu à Vienne. Les ministres parais-

saient froissés de cette proscription sommaire d'un homme qui avait négocié avec eux, qui s'était fait estimer de quelques-uns, qui était d'ailleurs arrivé à Vienne sous la sauvegarde morale des gouvernemens anglais et français, et ils lui firent savoir qu'il pouvait rester sans inquiétude sur les terres de l'empire. Pasini refusa le bénéfice de cette tolérance exceptionnelle; il préféra, au moins pour le moment, partager le sort de ses compatriotes, bannis pour un crime de patriotisme dont il se sentait coupable, et il s'achemina vers Lugano. C'est à peine si quelques mois plus tard il put obtenir des autorités militaires lombardo-vénitiennes la permission d'aller voir son père mourant à Schio, près de Vicence, et comme le père ne se hâtait pas de mourir, on lui refusa durement une prolongation de séjour en le menaçant de le faire conduire à la frontière, s'il ne partait immédiatement de lui-même. Peu de jours après, il n'eut d'autre moyen que de revenir en secret, aidé de quelques amis, et il put assister ainsi aux derniers momens de son père; il ne vit personne, pas même son fils, qu'il avait laissé dans un collége de Vicence, et il repartit.

C'était un émigré de plus. Pasini avait cependant une position particulière. Il avait été évidemment et il restait un adversaire décidé de la domination autrichienne en Italie; mais cette domination, il l'avait combattue en quelque sorte régulièrement, en plénipotentiaire presque reconnu en Europe. Pour le reste, il s'était toujours peu mêlé aux partis intérieurs italiens; il les avait blâmés souvent, il s'était tenu soigneusement en dehors de leurs luttes et de leurs violences. Il n'était pas homme à se laisser envahir dans l'exil par les passions des partis vaincus et humiliés, pas plus qu'il n'était homme à s'aigrir dans l'oisiveté. A Turin même, où il se transportait bientôt, il évitait de prendre couleur, il restait volontiers, quoique sans affectation, étranger aux mouvemens de la politique de tous les jours, aux polémiques bruyantes, et il se croyait obligé à d'autant plus de réserve qu'il n'avait pas demandé les droits de citoyen piémontais comme beaucoup d'autres émigrés. Il se bornait à reprendre cette œuvre d'investigation pratique pour laquelle son esprit semblait si bien fait, à poursuivre une série d'études sur les finances des provinces lombardo-vénitiennes, sur les chemins de fer. C'était sa manière de participer au mouvement dont le Piémont, à peine remis de la défaite de Novare, restait l'unique foyer en Italie. Il était même sur le point de devenir le promoteur d'une institution de crédit foncier dont une société de banquiers voulait lui confier la direction, lorsqu'un incident venait encore une fois changer sa position. On se souvient peut-être ou on ne se souvient pas d'une échauffourée qui eut lieu à Milan en 1853, et qui était l'œuvre de Mazzini.

L'Autriche n'eut pas de peine à réprimer d'un revers de sabre cette convulsion inutile, et elle prit ce prétexte pour mettre le séquestre sur les biens des émigrés du lombard-vénitien qu'elle accusait de soudoyer toutes les agitations. Le Piémont qui avait mis tous ses soins à décliner toute connivence dans l'événement de Milan et dont les émigrés étaient devenus les citoyens, le Piémont ne pouvait pour le moment aller au-delà d'une simple protestation qui ne servait à rien, il est vrai, mais qui était déjà le premier anneau de cette chaîne de protestations conduisant à l'éclat de 1859. Pasini, qui était émigré comme les autres sans être citoyen piémontais et qui était frappé avec tous les émigrés, Pasini personnellement réclama et fit réclamer à Vienne contre une mesure qui le frappait pour un acte auquel il était notoirement étranger. On lui fit savoir que le séquestre mis sur ses biens ne pourrait être levé qu'à la condition qu'il rentrerait dans son pays.

Si Pasini eût été seul, il eût hésité peut-être, quoique, à vrai dire, il n'eût cessé de garder une pensée de retour. « Je sais, disait-il lui-même, que certains pensent qu'en aucun cas on ne peut accepter rien de semblable; je sais que quelques-uns croient qu'il ne faut jamais faire état des intérêts pécuniaires. » Mais voilà ce que les partis ne comprennent pas toujours : le séquestre ne frappait pas seulement l'émigré, il atteignait sa mère, son frère, par suite de l'indivision de la fortune, sa sœur, dont la dot se trouvait compromise, sa femme, dont les biens étaient aussi séquestrés, des créanciers, des légataires, des serviteurs à qui le père avait laissé des pensions. Pasini se décida à faire ce qu'on lui imposait, et, près de partir, il écrivit à Manin une lettre pleine d'une dignité simple où il lui racontait tout, et qui commençait ainsi : « Tu auras lu dans les journaux que je rentre au pays; mais je ne puis quitter Turin sans t'écrire deux mots, parce que tu es le seul homme à qui je me croie obligé de rendre compte de mes actions. » Manin était homme à comprendre les motifs de délicatesse qui dictaient cette résolution et peut-être à sentir que son ancien plénipotentiaire pouvait être aussi utile à Vicence qu'à Turin. Tout s'était d'ailleurs passé avec dignité; le mot d'*amnistie* n'avait pas été prononcé. Ce ne fut pas moins pour Pasini une source d'amers déboires. Sa rentrée était considérée par les partis comme une défection, comme un abandon de Venise, dont il avait eu l'honneur de rester le représentant jusqu'à la dernière heure. — « Quoi! disait-on, le plus fidèle ami de Manin plier la tête! » — Cette injustice des partis a longtemps pesé sur lui, et il en fit quelques années plus tard l'expérience.

Rentré à Vicence, il restait ni plus ni moins ce qu'il était, un

homme qui n'avait rien abdiqué, rien trahi. Il continuait à faire ce qu'il pouvait dans l'intérêt du pays, à multiplier ses études économiques, lorsque l'archiduc Maximilien arrivait en 1857 comme gouverneur de la Lombardo-Vénétie. L'archiduc Maximilien, on le sait, était un prince plein de toute sorte de velléités libérales; seulement il ne savait que faire. On lui conseilla de consulter Pasini, de lui demander un mémoire. Pasini consentit, mais à une condition : c'est que dans ce mémoire tout financier il pourrait dire librement ce qu'il pensait, il n'aurait à employer aucune formule officielle. Une fois en possession de ce mémoire, qui était tout simplement un acte d'accusation contre l'administration financière de l'Autriche, l'archiduc Maximilien n'était pas beaucoup plus fixé sur ce qu'il y avait à faire, parce qu'il y aurait eu trop à faire. On lui persuada alors de voir Pasini lui-même; Pasini consentit encore, et un jour l'archiduc, arrivant de Trieste, Pasini, venant de sa villa d'Arcugnano, se rencontrèrent à Venise. Ils eurent une conférence de trois heures. Le mémoire qui avait été remis fut lu et discuté. A chaque doute de l'archiduc, Pasini répondait avec sa précision habituelle. Maximilien ne s'en tint pas au mémoire et aux finances; il rappela à son interlocuteur la mission qu'il avait remplie à Vienne en 1849, les combinaisons qu'il avait présentées dans l'intérêt de la Lombardo-Vénétie, et il exprimait la confiance personnelle qu'il obtiendrait aujourd'hui ce qu'on n'avait pu obtenir alors, qu'on arriverait ainsi à la conciliation des esprits. Pasini répondit sans détour que depuis ce temps beaucoup de choses s'étaient passées, que la désaffection s'était répandue partout, et que, quant à lui, il ne croyait pas à la possibilité d'une conciliation. Le prince persista dans ses espérances, Pasini persista dans son doute, et l'entretien en resta là. Au moment où Pasini sortait, Maximilien le retint à déjeuner à l'improviste, et, selon le mot de M. Bonghi, « l'ancien exilé s'assit à la table de celui dont le frère l'avait envoyé en exil. » Le prince et le citoyen s'étaient expliqués, ils savaient qu'ils n'avaient rien à attendre l'un de l'autre.

Ce fut tout, et cet incident, dont on ne connaissait pas les détails, suffit pour raviver tous les soupçons, toutes les rumeurs qui représentaient déjà le Vicentin comme la brillante conquête du *libéral archiduc*. Pasini en souffrait sans vouloir descendre à des justifications inutiles. Il resta d'ailleurs après cela peu de temps à Vicence. Vers l'automne de 1858, il allait s'établir à Florence, et c'est là que les événemens de 1859 venaient le surprendre. Il se retrouvait là au milieu d'un mouvement qu'il n'avait pu suivre de près depuis quelques années, qui s'était prodigieusement agrandi et accéléré. Un mot du chef du ministère anglais de cette époque

le ramena au combat. Lord Derby, dans un discours, avait fait honneur à l'Autriche de la douceur de son gouvernement, des améliorations qu'elle avait réalisées en Italie. Pasini prit occasion de ces paroles pour tracer dans quatre lettres substantielles, serrées, lumineuses, le tableau de l'administration financière de l'Autriche, des exactions auxquelles les provinces lombardo-vénitiennes avaient été soumises, des inégalités et des exagérations d'impôts qui exténuaient le pays. Ce procès de l'administration financière de l'Autriche, Pasini l'avait commencé dix ans auparavant à Lugano; il l'avait continué à Turin : c'était le thème du mémoire remis à l'archiduc Maximilien. Les *Lettres à lord Derby* le résumaient en lui donnait plus d'éclat et surtout un intérêt plus actuel. On peut dire que toutes les données sous lesquelles l'administration autrichienne est restée accablée viennent de là. La conclusion, c'était, en dehors même de toute considération morale, l'impossibilité matérielle du gouvernement de l'Autriche en Italie. « On accroît les impôts pour refuser la liberté, disait-il, on refuse la liberté pour accroître les impôts. » Dès ce moment, Pasini était tout entier dans le mouvement. Plus que tout autre, il se prononçait après Villafranca pour l'unification de l'Italie, à tel point que lui, Vénète, il faisait tous ses efforts pour dissuader la Toscane d'accepter le retour du grand-duc au prix d'une autonomie trompeuse accordée à la Vénétie, et il fit même un cours public pour développer cette thèse, « que toutes les provinces d'une nation, dès qu'elles étaient libres, devaient s'unir en un seul état. » Bientôt après, il entrait dans le premier parlement italien, et à partir de ce moment c'est le député laborieux, zélé, uniquement préoccupé d'affermir ce qui était le prix de tant d'efforts, en attendant que l'unité nationale allât embrasser la Vénétie elle-même.

Il faut tout dire, Valentino Pasini ne prenait pas du premier coup sa vraie place dans le parlement italien. Il était apprécié, grandement estimé de ceux qui le connaissaient, notamment de Cavour, qui voyait en lui un des hommes les plus utiles. Il était peu connu de beaucoup d'autres, peut-être à cause de sa simplicité naturelle, peut-être aussi parce qu'il avait encore à lutter contre les ombrages et les méfiances de certains esprits passionnés. Bientôt cependant, à mesure que les grandes questions administratives et financières se présentaient dans les débats parlementaires, il montrait sans effort, sans affectation, ce qu'il était, ce qu'on pouvait attendre de son aptitude. C'est lui qui devenait en quelque sorte le rapporteur naturel de toutes ces grandes mesures telles que la création du grand-livre de la dette publique, les principales lois d'impôts, la formation du budget. Nul plus que lui, en effet, ne connaissait à

fond les finances de tous les anciens états italiens, les ressources du pays aussi bien que ses misères, toutes ces questions de péréquation qui ont été une épreuve sérieuse pour la constitution de l'unité italienne. Pasini ne se faisait du reste aucune illusion. Il croyait les finances malades, très malades; il pensait qu'on se laissait aller beaucoup trop à compter sur les moyens extraordinaires pour combler le déficit, à augmenter les dépenses en faisant tout ce qu'il fallait pour diminuer les recettes. Il croyait qu'on s'était trompé plus d'une fois, il le disait hautement, sans se décourager d'ailleurs, et si on l'accusait de pessimisme, il répondait avec fermeté dans un de ses derniers discours : « Je me suis entendu reprocher d'avoir prononcé dans cette chambre des paroles qui faisaient allusion à la triste condition de nos finances. Eh bien! messieurs, je suis d'une opinion tout opposée à la vôtre; je l'ai déclaré et je le déclare encore, selon moi, le crédit ne se fait pas avec l'inconnu. Quand vous dissimulez les conditions vraies des finances, quand ces conditions ne résultent pas des débats parlementaires, de façon à ne pouvoir être mises en doute par qui que ce soit, le crédit en souffre; on présume des maux plus grands que ceux qui existent. C'est pourquoi, prenant en considération l'état vrai des finances de mon pays, j'entends faire ce que le bien de mon pays commande, rien d'autre. » C'est par cette franchise de langage unie à une expérience pratique consommée que Pasini se faisait de jour en jour une autorité plus grande, lorsqu'au mois de mars 1864 il était pris tout à coup d'un refroidissement qui l'emportait en une semaine, et lui aussi, dans le délire de sa dernière heure, il parlait de l'Italie, du parlement, de la vie publique. Celui qui expirait ainsi à l'improviste était probablement un ministre des finances naturel dans la situation difficile où entrait l'Italie. Il avait l'activité, l'expérience, la fécondité de conception, le courage de dire la vérité, tout ce dont l'Italie a besoin aujourd'hui, tout ce qui fait l'homme d'état réparateur et organisateur du lendemain des révolutions.

CH. DE MAZADE.

GENTILSHOMMES, BOURGEOIS

ET

VALETS DE LA COMÉDIE

On a remarqué que chaque siècle prend un costume nouveau, conforme à ses goûts et à ses habitudes. Au moyen âge, l'homme est habillé de fer : sa vie en effet est un combat. Le XVIe siècle, moins rude déjà, mais belliqueux encore et fanatique, porte le justaucorps de buffle et la longue rapière : c'est l'équipement du sombre ligueur et du routier des guerres d'Italie. Aux perruques majestueuses, aux chapeaux à plumes, aux manches bouffantes, aux canons enrubannés, vous reconnaissez le siècle de Louis XIV : le gentilhomme, devenu courtisan, vit moins au camp que dans les antichambres. Le XVIIIe renonce à l'ampleur théâtrale d'un costume peu fait pour ses mœurs : c'est l'âge du clinquant, du velours, de la soie, de la poudre et des hauts talons rouges : la petite épée à la poignée de nacre se porte plutôt comme un bijou que comme une arme de défense. Le XIXe enfin, siècle de paix et de travail, laisse l'épée aux soldats; il prend l'habit noir égalitaire et l'affreux cylindre démocratique. On peut étendre cette observation et l'appliquer également aux mœurs, et c'est justement là ce qui fait l'intérêt principal de l'étude de la comédie.

Si le théâtre en effet n'était que la représentation abstraite des vices et des passions, il ne faudrait pas plus y chercher le tableau des mœurs du passé que dans les traités philosophiques de Cicéron ou de Sénèque; mais le théâtre est avant tout l'imitation de la vie. Pour un moraliste comme La Bruyère par exemple, l'hypocrite n'est ni un Français ni un contemporain; c'est un être de raison qui est de tous les temps et de tous les pays. Le philosophe rassemble tous les détails que l'étude et la réflexion ont pu

lui fournir, et en compose un caractère qu'il appelle Onuphre; mais cet Onuphre n'est pas un homme, c'est un vice. Dans cent ans, un écrivain habile pourrait, en fermant les yeux au spectacle du monde, et en s'aidant seulement de la mémoire et de la méditation, dessiner un portrait semblable. Ce n'est pas ainsi que travaille l'auteur dramatique; il ne représente pas seulement les hommes tels qu'ils doivent être, mais tels qu'il les voit; il ne peint pas seulement d'après la nature, mais d'après la société. Il songe moins à se faire admirer des âges futurs qu'à plaire à ses contemporains, et il sait que le seul moyen de leur plaire est de leur présenter des types qui leur ressemblent. C'est ce qui fait que, de tous les monumens du passé où se reflète le caractère d'un siècle, le théâtre est le plus fidèle et le plus parlant.

Vous est-il arrivé de parcourir une galerie de tableaux de famille? Toutes ces figures qui vous regardent, depuis le baron raide et sévère dans son armure d'acier jusqu'au marquis souriant et poudré, ont un trait de ressemblance, le grand trait de la race; mais ce caractère va se modifiant d'âge en âge, au point qu'il faut un examen attentif pour démêler, sous la variété des expressions, des attitudes et des costumes, la communauté d'origine. Entrons dans l'étude du théâtre comme dans une galerie d'ancêtres, nous serons frappés des mêmes analogies et des mêmes différences. A certains traits généraux, nous reconnaîtrons nos contemporains et nous dirons: Voilà bien l'homme, il n'a pas changé; la même séve coule dans les veines de l'arbre. Cependant aux nuances de détail nous éprouverons la surprise d'un voyageur au long cours qui voit enfin de nouveaux visages.

Ainsi qu'un misérable reçu par charité chez de braves gens tente de séduire la femme et d'épouser la fille de son bienfaiteur, c'est une noirceur dont tous les hypocrites sont capables; mais que le même misérable trouve de bons bourgeois assez crédules pour être dupes de ses grimaces et de ses contorsions pieuses, qu'il ait lui-même le front de parler de sa haire et de sa discipline, et que cette grossière comédie lui réussisse, c'est le signe particulier d'une époque. Évidemment l'imposture a changé de masque depuis que les dupes ont changé de caractère. Nous avons de faux dévots, nous n'avons plus de Tartufe. — Qu'une femme mariée à un homme qu'elle n'aime pas sacrifie à son devoir l'amour qu'elle a pour un autre, nous trouverons dans notre siècle si calomnié bien des héroïnes semblables : nous n'en trouverons pas une qui ose avouer sa faiblesse à sa confidente, à son amant, à son père et à son époux. Voilà pourtant ce que fait Pauline dans *Polyeucte*, et cette Pauline que Corneille nous donne avec raison pour un modèle de vertu passerait aujourd'hui pour un modèle d'effronterie. — Qu'un homme enfin soit assez confiant dans la sagesse de sa femme pour apprendre de sang-froid qu'elle a un amant et qu'elle vient de lui accorder une entrevue, c'est un effort dont peu de maris de nos jours seraient capables. C'est pourtant ce que fait Polyeucte, l'époux de Pauline, et cette

indifférence, que notre langue aujourd'hui qualifierait durement, passe dans la pièce de Corneille pour le fait d'un galant homme.

Il en est donc d'une œuvre dramatique comme d'une statue de métal où il entre de l'alliage. Le bronze indestructible, ce sont les passions, qui vivront autant que l'humanité; l'alliage, ce sont les mœurs, qui se transforment non-seulement de siècle en siècle, mais de génération en génération. Qui veut étudier le théâtre avec profit doit séparer ces deux élémens, distinguer le général du particulier, le durable du passager, l'homme du costume. Il peut être curieux d'essayer ce travail sur les comédies de Molière, qui nous offrent le tableau le plus vaste d'un des siècles les plus différens du nôtre. Aucun écrivain en effet ne fut mieux placé que lui pour observer les diverses classes de la société du XVIIe siècle. Bourgeois, il avait passé son enfance avec les bourgeois; artiste ambulant, il avait connu le peuple et la province; favori de Louis XIV, il voyait de près les originaux de la cour. Vouloir cependant étudier en détail tous les portraits du grand peintre serait une tâche infinie. Nous nous arrêterons seulement aux types généraux, c'est-à-dire à ceux qui représentent le mieux les trois ordres, et nous commencerons par les gentilshommes. A tout seigneur tout honneur.

I.

Place d'abord au marquis. Il entre comme un tourbillon. — Eh! parbleu, marquis, je suis aise de te voir. — Et voilà nos gens qui s'embrassent et se serrent à s'étouffer. Notez qu'il y a un quart d'heure à peine qu'ils se sont quittés. Quand ils ont rajusté leurs canons, rétabli l'économie de leurs rubans et peigné leurs perruques parfumées, le caquetage commence, et quel verbe! quel fracas! On n'entend que duels, récits de chasse, horions et blessures, siéges et combats. — Te souviens-tu, marquis, de cette demi-lune que nous emportâmes au siége d'Arras? — Que veux-tu dire, marquis, avec ta demi-lune? C'était, morbleu, bien une lune tout entière. — O l'insouciante vie que mènent ces écervelés! Ils se montrent à la cour, où ils font bonne figure, ma foi! ils paradent dans les ruelles, cherchent des bonnes fortunes moins pour en jouir que pour s'en vanter, étalent sur la scène leurs rubans *de la dernière faiseuse,* interrompent les acteurs et cassent haut la main les arrêts de ce faquin de parterre; quelquefois, à leurs momens perdus, ils se mêlent de rimer, ils bâclent un sonnet, un madrigal, un impromptu, et fort proprement, car nous autres gentilshommes, nous savons tout sans avoir jamais rien appris.

Jamais hommes plus heureux de vivre et plus épanouis dans leur présomption. Qui les voudrait moins ridicules serait l'ennemi de son propre plaisir. La joie en effet entre avec eux sur la scène, et leur rôle est un éclat de rire. On est content de les voir non-seulement parce qu'ils sont comiques, mais parce qu'eux-mêmes sont contens. On sent dans tout ce qu'ils

font et dans tout ce qu'ils disent une exubérance de jeunesse qui désarme. On leur sait gré de leurs fanfaronnades parce qu'elles sont naïves, de leur fatuité parce qu'elle est sincère, et de leur sottise parce qu'elle est innocente. Le bon sens est si étranger à leur caractère et la déraison leur va si bien, qu'un mot sérieux dans leur bouche ferait l'effet d'un prédicant huguenot dans un bal de la cour.

Il faut que les ridicules aient la vie bien dure, puisque les marquis survécurent à Molière. Regnard, son charmant héritier, reprit la guerre contre eux et leur porta le coup de grâce :

Eh bien! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite;
Le rang, le cœur, le bien, pour toi tout sollicite;
Tu dois être content de toi par tout pays.
On le serait à moins. Allons, saute, marquis!
Quel bonheur est le tien! Le ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence :
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'amour.
N'es-tu pas fait à peindre? Est-il homme à la cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, et la taille plus fine?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as du plus exquis.
Que te manque-t-il donc? Allons, saute, marquis!
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune.
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits.
Tu chantes, danses, ris mieux qu'on ne fit jamais :
Les yeux à fleur de tête et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles?
Près du sexe tu vins, tu vis et tu vainquis.
Que ton sort est heureux! Allons, saute, marquis!

Et le marquis sauta; mais il reparut bientôt. Ce personnage en effet n'est pas un de ces types qui passent avec les mœurs dont ils sont l'expression. C'est le représentant de cette aimable jeunesse française, oisive et turbulente, vaniteuse et incapable, et qui n'ayant d'autre préoccupation en ce monde que de vivre et de paraître, indifférente aux affaires publiques, insouciante des siennes propres, consacre toute l'activité de son âge à se rendre bien ridicule, et y réussit. Donc après les marquis vinrent les roués de la régence, fanfarons de vice et d'incrédulité, puis les incroyables du directoire, qui juraient leur grande parole d'honneur panachée, puis les lions et les dandies, puis nos gandins et nos cocodès, qui ont tous les travers de leurs aînés : je me trompe, ils en ont un de plus, ils sont moins gais et sentent l'écurie.

Don Juan est un marquis posé à qui la réflexion est venue avec l'âge; il a perdu les ridicules de sa jeunesse et n'en a conservé que les vices, mais il les a conservés tous. Ce type du grand seigneur libertin est aujourd'hui disparu, partant bon à connaître comme toutes les choses tombées.

La nature lui a donné des passions indomptables, et la fortune les moyens de les satisfaire. Les grâces lui ont souri au berceau, et l'ont couronné d'esprit et de beauté. Le génie qui présidait à sa naissance lui a murmuré à l'oreille que tout dans ce monde était fait pour lui : les femmes pour lui plaire, les hommes pour le servir. A ces dons, il joint celui de la naissance, sans lequel à cette époque tous les autres ne comptaient pas. On lui a enseigné dès l'enfance le mépris de tout ce qui n'était pas noble. Brutal avec ses valets, tyran avec les paysans, il traite les bourgeois avec cette familiarité dédaigneuse qui est le dernier terme de l'insolence; honnête homme d'ailleurs, pour parler le langage du temps, c'est-à-dire poli avec ses égaux et brave de sa personne : deux qualités distinctives de la noblesse, et qui la dispensaient souvent de toutes les autres.

Ainsi armé en guerre, il se lance dans le monde, et, pour premier exploit, enlève du couvent une fille de condition, doña Elvire, l'épouse et l'abandonne. Alfred de Musset nous représente don Juan comme un artiste épris de la beauté parfaite qui va cherchant son idéal à travers le monde, s'éprend de toutes les idoles qui lui ressemblent, et les brise de colère quand il s'aperçoit de son erreur. Le portrait est vrai en ce sens que chez les hommes qui ont tué en eux la vie du cœur, la jouissance reste un besoin et cesse d'être un plaisir; car ce n'est qu'aux sources du cœur que la volupté mourante peut se ranimer et renaître plus vive. Il en est de la convoitise des débauchés comme de l'appétit des paysans, qui plus ils mangent plus ils ont faim. Les demi-satisfactions que les sens leur donnent allument dans leurs moelles une frénésie de sensualité que rien ne peut calmer. L'idéal de ces artistes-là n'est pas l'amour, c'est l'érotisme, qui est à l'amour ce que la soif est à l'ivrognerie.

Telle est la poésie de don Juan. Il cherche le bonheur par les sens, et, ne pouvant le trouver, appelle l'imagination au secours de leur impuissance. Elle intervient non comme aide, mais comme bourreau. Toujours déçu et toujours affamé de déceptions nouvelles, car c'est là son supplice, il étouffe dans le cercle étroit de la vie réelle. Il regrette, comme Alexandre, qu'il n'y ait pas d'autres mondes où il puisse étendre ses conquêtes amoureuses, il se met en tête de folles visions, des jouissances artificielles mêlées de crimes et de dangers, et relevées par le piment de la souffrance d'autrui. Il voit deux jeunes époux heureux. Le spectacle de leur tendresse innocente l'irrite. L'idée infernale lui vient de troubler leur félicité. Il pense se noyer dans cette entreprise, et, à peine sauvé, cajole la fiancée du paysan auquel il doit la vie. Le paysan se fâche, il trouve plaisant de le battre.

De scrupule, il n'en a pas l'ombre. Le trait dominant de son caractère, celui qui nous révèle le mieux la puissance du peintre, c'est son admirable tranquillité dans le vice. Le crime chez Macbeth a tué le sommeil; le crime chez don Juan a tué le remords. Cette insensibilité a je ne sais quelle

grandeur monstrueuse qui nous attire et nous effraie; c'est par là que don Juan se distingue du commun des libertins et du reste de l'humanité.

Avec les femmes, toute sa morale se résume en un mot, se satisfaire. Sa seule règle de conduite est le caprice, et sa seule excuse quand il les trompe, c'est qu'il ne les aime plus. Avec Dieu, il s'est mis en règle en le rayant de son *credo*. Non pas que son incrédulité soit méthodique et raisonnée comme le fut plus tard celle des grands seigneurs du XVIIIe siècle; non, c'est plutôt du *libertinage*, comme on disait en ce temps-là, c'est-à-dire une débauche d'esprit, un persiflage élégant de gentilshommes qui ne veulent pas penser comme la canaille. Ce scepticisme de bon ton est celui des Conti, des Charleval, des d'Elbein, des Miossens, ces lecteurs passionnés de Montaigne, qui pervertirent Ninon de Lenclos, comme dit naïvement Tallemant des Réaux. Dans ce monde, on ne terrasse pas encore le *préjugé* religieux, on se contente de l'effleurer avec les flèches acérées, mais légères, de la plaisanterie. C'est l'escarmouche en attendant le combat; c'est le chulo qui prépare l'entrée du matador.

Ce qui nous étonne, nous bourgeois honnêtes et paisibles, qui vivons tranquillement sous la protection des lois et de la police, c'est encore moins l'audace du personnage que l'impunité dont il jouit. Nous croyons rêver quand nous voyons un homme tuer les gens en duel, battre les pauvres diables, troubler la paix des familles, se marier avec toutes les femmes qu'il rencontre et n'avoir aucun démêlé avec la justice. Dans quel monde vivait-il donc? Un mot explique le mystère. Don Juan est gentilhomme, et comme tel il ne dépend pas des lois, mais du souverain, le chef direct de l'aristocratie. Couvert par le nom qu'il porte, par les services de ses ancêtres et par le crédit de sa famille, il a mesuré la limite où s'arrêtera l'indulgence du maître, pareil à nos scélérats qui comptent d'avance les degrés des rigueurs du code. Arrivé au terme qu'il ne doit pas dépasser, il saura prendre ses précautions et mettre en sûreté ses affaires. Aussi les avertissemens qui lui viennent de toutes parts le trouvent insensible. Deux fois il a échappé à la mort, c'est quand il est tombé à la mer et quand il a rencontré les frères de doña Elvire, qui le cherchent pour se venger. Il ne sort de ce double danger que pour se replonger dans sa vie misérable.

Doña Elvire vient, vêtue de deuil, le supplier non pas de revenir à elle (la noble fille a bien l'âme trop haute pour estimer encore son indigne amant), mais de songer à lui, à son salut. Le libertin la regarde sans l'écouter. A la vue de sa pâleur, de son désordre, de ses belles larmes, il a comme un retour de passion, comme un regain de concupiscence.

Entre enfin son père, qui lui reproche sa conduite. Ce n'est pas un père de comédie celui-là, un bonhomme de Géronte dupé et ridicule, ni un de ces pères douceâtres de notre théâtre contemporain, qui se disent les amis, les camarades de leurs fils, et se font par une lâche condescendance les complices de leurs fredaines. Étranges créations! qui désho-

noreraient notre génération aux yeux des descendans, si ceux qui peignent de semblables caractères ne prenaient pas pour la société le petit monde exceptionnel où ils vivent, et si leurs tableaux étaient aussi vrais qu'ils sont cyniques! C'est un père digne des tragédies de Corneille, un parent de don Diègue et du vieil Horace, un des derniers types de ces vieux seigneurs féodaux, âmes austères, inflexibles, violentes même, mais nourries dans la religion de l'honneur. Il interpelle durement son fils dégénéré : — Qu'avez-vous fait, monsieur, pour être gentilhomme?... Songez que la naissance n'est rien où la vertu n'est pas... Je ferais plus de cas du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

A quoi don Juan répond par ces paroles : — Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

Toutefois, après cette incartade, il se prend à réfléchir. Son père l'a menacé de l'abandonner et de le livrer à la justice du roi, et le vieillard est homme à tenir sa parole. Privé de l'appui de sa famille, il se voit seul, perdu dans l'estime publique, entouré des implacables ennemis que lui ont faits ses crimes. Dans cette situation désespérée, il a recours au grand moyen qu'il tenait en réserve, l'hypocrisie.

La mode, qui règle nos goûts, nos costumes et nos plaisirs, règle aussi nos vices. Au XVIIe siècle, il était de bon ton de les cacher, comme aujourd'hui de les afficher. Sous un roi dévot, les courtisans étaient dévots ou affectaient de l'être. C'était le chemin des honneurs pour les ambitieux et pour les coupables un refuge assuré. Aussi y avait-il presque autant de masques que de visages. L'hypocrisie en ce temps était si commune qu'elle était devenue comme un vice public. Molière dans son *Tartufe* la livre à la risée et à l'indignation; La Bruyère en fait un de ses portraits les plus vigoureux; Fénelon la plonge au cercle le plus profond de son enfer. Et quand ces éloquentes satires nous manqueraient, le témoignage des mémoires contemporains nous montrerait assez combien cet abominable fléau avait tout envahi et tout infecté.

Don Juan aux abois se fait donc hypocrite, et c'est alors que le diable, qui a pris patience jusque-là, jugeant que le moment est venu, le saisit et l'emporte.

Ce dénoûment est fort moral sans doute, mais il ne nous satisfait pas complétement. D'abord il est un peu tardif, ensuite il est si brusque qu'il ne donne ni au coupable le temps de craindre, ni aux spectateurs celui de jouir de son supplice. Quelle que soit notre confiance dans l'autre vie, nous aimons à voir les méchans punis dans celle-ci. C'est ce qui fait que l'exempt du roi qui appréhende au corps Tartufe nous cause une surprise si agréable, et que les flammes de Bengale où don Juan s'engloutit nous émeuvent si peu. On dira que ce dénoûment est celui de l'auteur espagnol à qui Molière a emprunté son sujet; mais est-ce que Molière, qui s'est affranchi si

souvent de son modèle dans le cours de la pièce, n'était pas libre de la finir à son gré? Je crois qu'en adoptant ce genre d'expiation il a moins songé à l'effet dramatique et à la tradition qu'à la condition de son personnage et aux préjugés de son temps. Est-ce qu'un scélérat titré comme don Juan pouvait faire la même fin qu'un coquin de bas étage comme Tartufe? Faire apparaître au cinquième acte, au lieu de la statue du commandeur, la figure d'un simple exempt, n'était-ce pas confondre les rangs dans la punition et montrer, au scandale de la cour et au mépris de la vérité, que la justice du roi était égale pour tous? Don Juan aux galères! don Juan gibier de potence! la simple idée d'une telle profanation eût fait frémir les loges.

Remarquez que ce grand coupable nous plaît et nous intéresse en dépit que nous en ayons. Il sort de lui comme un charme qui ensorcelle le lecteur. Soit qu'il dispute avec son valet ou qu'il vole au secours d'un inconnu attaqué par des bandits, soit qu'il éconduise son créancier ou fasse l'aumône à un pauvre par amour de l'humanité, il se montre si spirituel dans son impiété, si gentilhomme dans son insolence, son courage dans le danger est si spontané et si calme, son insensibilité en face de la mort si parfaite, qu'au milieu de l'horreur que nous inspirent ses méfaits, nous éprouvons pour lui un sentiment pareil à celui du père de l'Écriture pour son enfant prodigue. L'hypocrisie même, qui rend Tartufe si difforme, ne parvient pas à l'enlaidir entièrement. Il tire de ce moyen calculé un parti si plaisant, il se joue si bien de son rôle et le parodie avec tant d'aisance qu'il en fait retomber l'odieux plutôt sur les hypocrites que sur sa propre hypocrisie. L'humilité feinte avec laquelle il accepte la provocation du frère de doña Elvire, la résignation pieuse avec laquelle il lui déclare qu'il sera forcé de lui couper la gorge, nous semblent une page des *Provinciales* mise en action, et nous rions de ce qui dans Tartufe nous fait frémir.

Or, si ce personnage exerce une telle fascination sur nous qui lui ressemblons si peu, il est probable que des spectateurs qui lui ressemblaient par tant de côtés devaient être plus indulgens. Remarquez qu'à leurs yeux don Juan n'était ni aussi odieux ni aussi noir qu'il le paraît aux nôtres. Quel est en effet son crime? Conspire-t-il contre l'état? Parle-t-il mal du roi, des ministres ou des maîtresses du roi? Est-il janséniste? Non, il est athée seulement, ce qui est beaucoup moins grave. Il est vrai qu'il maltraite les vilains, qu'il se bat en duel, qu'il ne paie pas ses dettes et qu'il a le défaut de se marier tous les quinze jours. Peccadilles! légèretés de jeunesse! escapades de grand seigneur, punissables tout au plus d'un mois de Bastille, à supposer que le roi daigne s'en mêler.

— Filles séduites, s'écrie son valet à la chute du rideau, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content!

— Ton intention est bonne, mon pauvre Sganarelle mais ta conclusion

n'est pas juste. Tu devrais dire : Filles séduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, vous venez de voir un noble justement puni par le ciel d'une longue suite de forfaits. Ces grands exemples sont aussi rares que consolans. S'il vous arrive d'avoir à vous plaindre d'un libertin semblable, et qu'il soit roturier, poursuivez-le, vous obtiendrez justice. S'il est gentilhomme et hypocrite, il est deux fois sûr de l'impunité. Résignez-vous alors, patientez, espérez : la Providence vous vengera peut-être; mais ne comptez pas sur la justice humaine, elle ne peut rien pour vous.

Le XVIIe siècle est si loin de nous, et les mœurs si fort changées, que bien des personnes veulent voir dans don Juan non pas le type d'une classe de la société, mais une exception, une personnification idéale du vice éclose seulement dans l'imagination du poète. Que ces personnes relisent les *Mémoires de Saint-Simon*. Quand elles verront tout ce que l'élégance des manières cachait à cette époque de passions viles ou cruelles, elles comprendront que la cour et la province étaient pleines de ces don Juan. Que si après cette lecture il leur reste encore des doutes, qu'elles se figurent, dans ces temps où la noblesse est tout et où le reste n'est rien, un enfant nourri par les siens dans cette idée qu'il représente vingt générations de gentilshommes, que l'honneur de sa famille est incarné en sa personne, que par le droit de l'épée il est supérieur au reste de la création. Le respect des domestiques, l'adoration tremblante des vassaux, l'inégalité des lois sociales, l'injustice des priviléges, tout le confirme dans ce préjugé héréditaire. Il s'habitue à croire que le sang qui coule dans ses veines est d'une essence supérieure, et que tous ceux qui ne sont pas nobles ont été mis sur la terre pour son plaisir. Jeune, il s'abandonne à ses passions, et ses victimes ne lui opposent aucune résistance, convaincues comme lui qu'il use de son droit. Sa famille tolère tout et ne voit dans ses incartades qu'une chaleur de jeunesse, l'emportement d'un sang trop ardent. Ce sont pour elle jeux de prince. Il faut bien que le lionceau exerce ses dents. Il faut bien que l'étalon prenne du champ et se fasse le jarret. Plus tard, on l'habituera au frein et on en fera un bon cheval de guerre. A vingt ans, le jeune homme a épuisé tous les plaisirs : ses sens sont blasés, son imagination fatiguée, son cœur sec. Il rêve des raffinemens. Bientôt la corruption gagne l'esprit : la passion est la mère ingénieuse du sophisme.

Le libertin, après avoir mis le vice en pratique, le met en théorie. Il se justifie à ses propres yeux, et se débarrasse de sa conscience comme d'un fardeau incommode. Il devient alors cet être élégant et pervers, aimable et insensible, corrompu et corrupteur, ornement de la cour et fléau de la société, flatteur du prince et bourreau du peuple, sans cœur, sans entrailles, qui s'appelle Lauzun, Grammont, Richelieu, Lovelace, don Juan : race aujourd'hui éteinte, et qui, grâce à Dieu, ne renaîtra plus. Nos gentilshommes (je parle des vrais, et ceux-là sont rares; quant aux autres, il

faut les renvoyer à la boutique de M. Dimanche, leur ancêtre), nos gentilshommes, dis-je, ne ressemblent pas plus à don Juan que nos valets à Mascarille. Les uns, et ce sont les plus sages, s'accommodent à nos mœurs bourgeoises et tâchent de se faire pardonner, à force de mérite et de modestie, un titre qui n'est plus qu'une vaine distinction; d'autres, moins résignés, vont chercher en Algérie les émotions d'une vie plus libre ou l'expiation d'une jeunesse orageuse; d'autres enfin, vivant comme étrangers au milieu de leur pays, incapables de le servir, impuissans à lui nuire, partageant entre l'écurie et les boudoirs leurs loisirs inutiles, et après avoir occupé un instant l'attention de deux ou trois centaines d'oisifs parisiens qui s'appellent le monde, s'éteignent regrettés de leurs seuls créanciers.

Molière a esquissé d'autres figures de gentilshommes qui sont plutôt des médaillons que des portraits en pied. Celui qui dupe M. Jourdain a moins l'air d'un don Juan que d'un chevalier d'industrie. Le Clitandre de *George Dandin* est un séducteur vulgaire; celui des *Femmes savantes* un caractère aimable, plein de sens et de distinction. Philinte est un courtisan, Alceste un original trop vertueux pour la cour. Don Juan est de tous ces héros de la comédie celui qui personnifie le mieux les vices de la noblesse et ses brillantes qualités.

II.

Les bourgeois du temps de Molière, enrichis par le travail, songent déjà à se rapprocher de l'aristocratie, non pas en l'abaissant jusqu'à eux, mais en s'élevant jusqu'à elle. On peut suivre dans les portraits du comique les progrès de leurs visées ambitieuses.

M. Dimanche, un descendant de ce bon M. Guillaume, si plaisamment dupé par l'avocat Patelin, est modeste et humble, comme il convient à son rang. Ses mœurs sont pures, sa vie réglée et laborieuse. Il ne quitte guère son comptoir que pour aller le dimanche, après l'office des vêpres, faire le tour de la place Royale, en compagnie de Mme Dimanche, de sa fille Claudine et du petit chien Brusquet. De retour au logis, il fait avec quelques voisins la partie d'oie ou de loto, et se couche à l'heure du couvre-feu. Là se bornent les plaisirs de la maison. La noblesse est pour le brave homme l'objet d'un culte mêlé d'une sorte de crainte superstitieuse. Il s'incline jusqu'à terre devant les seigneurs qui daignent l'honorer de leur clientèle, et n'ose qu'en tremblant leur présenter ses petits comptes à régler. Il y a de quoi trembler en effet. Il faut revenir vingt fois à la charge, faire longuement antichambre, subir les insultes de la livrée, les hauteurs du maître ou ses politesses, pires encore que ses hauteurs, et les prendre pour argent comptant: heureux encore d'être payé de cette monnaie! Au XVIe siècle, le seigneur de Basché jetait ses créanciers par la fenêtre; au XVIIe, don Juan se contente de les éconduire : c'est un progrès.

George Dandin est un gros fermier enrichi, qui, ne trouvant rien au monde de si beau que d'être noble, a voulu le devenir. Il s'est allié, l'imprudent, à une famille où le ventre anoblit. Il a relevé de ses deniers le château du beau-père, et le beau-père se moque de lui; il a pris sa femme sans dot, et la coquine fait de lui ce que vous savez. On a accusé Molière d'avoir voulu bafouer la bourgeoisie dans la personne de ce vilain. De grâce, ne jugeons pas Molière avec nos idées démocratiques. La comédie est une peinture, non une satire. Dandin est un bourgeois ridicule, comme don Juan est un gentilhomme pervers. Est-ce flétrir une classe que de signaler les travers ou les vices qui lui sont propres? Que le tableau des infortunes conjugales du pauvre Dandin soit peu moral, d'accord; mais qu'il soit conçu à dessein pour amuser la noblesse aux dépens de la roture, je le nie. Molière est un philosophe qui prend ses originaux où il les trouve, et les met en scène sans passion, sans parti-pris, sans autre intention que de peindre au naturel et de divertir son public. Un gentilhomme comme don Juan qui abuse de ses priviléges pour se passer toutes ses fantaisies est un tyran détestable; un roturier qui se mésallie par vanité est un sot : voilà toute la morale des deux pièces. En admettant même que Molière ait voulu donner l'avantage à une classe, je me demande si ce n'est pas la noblesse qui aurait le droit de se plaindre et de crier à l'injustice. A coup sûr, si j'étais forcé de choisir (ce qu'à Dieu ne plaise!), j'aimerais encore mieux être Dandin avec tous ses ridicules que don Juan avec tout son esprit.

M. Jourdain, retiré des affaires, veut être aussi un personnage. La noblesse tourne la tête à ces gens-là. Il a perdu l'innocence et l'antique bonhomie de ses ancêtres. Il rougit de son père le mercier, qui n'était pas un marchand, non, mais un homme fort obligeant, fort officieux, qui se connaissait fort bien en étoffes et en donnait à ses amis pour de l'argent. Il a honte, le malheureux, de la sainte ignorance où il a été élevé. Il prend un maître de danse pour se dégourdir, un maître d'escrime, comme s'il voulait tuer quelqu'un, et un maître de philosophie pour apprendre l'orthographe. *Les gens de qualité le font, donc il le faut faire;* voilà en abrégé toute sa morale et sa règle de conduite. Et comme les gens de qualité ne se piquent pas de fidélité conjugale, M. Jourdain, pour être du bel air, essaie de s'émanciper. Il a des velléités qui nous inquiètent. Il fait de mauvaises connaissances, prête de l'argent sur parole à un grand fripon de marquis, et soupire pour une certaine marquise dont les beaux yeux le font mourir d'amour. Heureusement Mme Jourdain, une maîtresse femme, et la servante Nicole, une fille sensée, lui tiennent haut la bride et le remettent en bon chemin. M. Jourdain, devenu *mamamouchi,* rentre au bercail, heureux et triomphant : il a un titre. Désormais il pourra faire le gros dos parmi les bourgeois de sa paroisse, qui se moqueront de lui tout haut et l'envieront tout bas. On sent que la raison du pauvre homme a déménagé, mais les mœurs sont sauves, et cela nous console.

Au siècle suivant, le bourgeois est entièrement corrompu. C'est sa faute aussi; pourquoi a-t-il fréquenté la noblesse? Il a quitté le comptoir pour les affaires et est devenu fermier-général, quelque chose comme boursier. Comme il vit en un temps où les titres s'achètent, il sait qu'il deviendra baron, comte ou marquis quand il voudra, et s'appelle en attendant Turcaret tout court; mais Turcaret est une puissance, il a la noblesse de l'argent, qui commence à prendre le pas sur l'autre. Si Louis XIV traitait de plain-pied avec le fermier Samuel Bernard, le fermier Turcaret peut bien se croire l'égal des gentilshommes. Qu'ils fassent sonner leurs noms, il fera sonner plus haut ses écus. Comme ils ont besoin de lui, ils lui souffrent ses familiarités et s'en vengent en l'exploitant; lui, de son côté, se rapproche d'eux en les imitant. La jalousie les sépare, la communauté des vices les unit. Il a, comme eux, hôtel, livrée, équipage, petite maison, maîtresse titrée, loge à l'Opéra, et mène, comme eux, joyeuse vie, pendant que Mme Turcaret vivote avec une pension au fond de sa province. Le privilége de l'argent ne lui suffit pas, il ambitionne encore celui de l'esprit. Il se pique d'avoir du goût, tranche du Mécène, encourage les auteurs à sa manière, c'est-à-dire sottement, comme tout ce qu'il fait. Il veut même les imiter et s'essaie au madrigal. C'est Midas qui étale complaisamment son oreille velue et joue des airs du Pont-Neuf sur la lyre d'Apollon. On pardonne à M. Dimanche, qui n'est que simple; on rit de M. Jourdain, qui n'est que sot; on déteste Turcaret, qui est sot, malhonnête et insolent.

Aujourd'hui M. Dimanche n'est plus, et Turcaret s'est transformé; mais M. Jourdain a laissé des fils qui lui ressemblent trait pour trait. Il est vrai qu'ils ne parlent pas de leur père le mercier, qu'ils ne donnent pas des leçons d'escrime à leur domestique, qu'ils n'ouvrent pas leur bourse à des chevaliers d'industrie; mais ils ont la même passion pour les titres, la même admiration béate de la noblesse, la même fureur de l'imiter et la même maladresse dans l'imitation. On se moque d'eux comme on se moquait jadis de leur ancêtre, et ils ont, comme leur ancêtre, le bonheur de ne pas s'en apercevoir.

III.

Tel maître, tel valet. On peut étendre le proverbe, et dire : Tel valet, telle société.

De même que pour le savant qui s'occupe d'histoire naturelle il n'y a pas d'êtres méprisables, attendu que les plus faibles lui révèlent aussi bien que les plus forts les lois générales de la nature, de même pour celui qui fait l'histoire des hommes toutes les classes sont un objet d'étude également intéressant, parce que toutes lui présentent sous des traits différens une image fidèle des sociétés qu'il veut peindre.

Avant de parler des valets de Molière, il est nécessaire de faire un dé-

tour et de reprendre l'histoire de leurs ancêtres, car eux aussi ont leur généalogie.

Le valet, dans l'antiquité, s'appelle esclave. Celui qui l'achète a sur lui droit de vie et de mort en vertu du terrible droit de la guerre. Avili par la servitude, il en porte au dedans comme au dehors les marques dégradantes. Voleur, ivrogne, menteur, humble et insolent, il a tous les vices qui peuvent se loger dans une âme d'où le sentiment de la liberté est sorti. Non-seulement il subit son malheur, mais il l'accepte avec une résignation enjouée qui est le dernier signe de la dégradation. Il rit de son sort et joue avec ses fers. Il parle du carcan, des boulets aux pieds, des lanières, des fers rouges, du gibet même, comme de choses qui lui sont familières et indifférentes. Grenier à coups de fouet! chair à corbeaux! gibier de potence! telles sont les aimables plaisanteries qu'il échange avec ses compagnons de chaîne. C'est ainsi que les malandrins du moyen âge narguaient leur compère le bourreau et leur commère la potence.

Ennemi-né du maître, il est l'allié naturel du fils de la maison, l'aide à tromper le vieillard et le sert dans ses amours, non par affection, mais par malice et par esprit de vengeance. Dans Plaute, un fripon d'esclave, nommé Léonidas, a volé de l'argent au bonhomme de père. Argyrippe, le fils, en a un besoin pressant; sa maîtresse va être vendue, et il faut la racheter ou la perdre pour jamais. Léonidas, qui vient d'escroquer la somme, arrive au moment où les deux amoureux, près d'être séparés, confondent leurs larmes dans une dernière et douloureuse étreinte.

Il fait tinter joyeusement la bourse aux oreilles du jeune homme :

— Attention, mes amours, écoutez bien et buvez ce que je vais dire. Il y a soixante écus là dedans. Oui, dans cette bourse il y a soixante écus, et ils sont à vous, si vous voulez.

— Ah! que le ciel te protége, ange tutélaire, étoile du peuple, canal des richesses, salut des âmes, providence de l'amour! Donne cette bourse, donne, attache-la ici, au cou de ton maître. — Et il tend la main pour la recevoir.

Mais l'esclave : — Et vous, la belle, on ne me dira rien, on ne me fera pas quelque petite cajolerie, on ne m'appellera pas sa vie, son âme, sa rose, son bijou, son tourtereau! Allons, vite, qu'on me prenne par les oreilles et qu'on embrasse son petit Léonidas! — Et la pauvre fille d'obéir, quoique bien à contre-cœur, et l'amoureux de tendre encore la main :

— A genoux d'abord, mon maître, et mettez-vous à quatre pattes, comme vous faisiez quand vous étiez petit. Il faut qu'aujourd'hui vous me serviez de monture, il le faut, ou sans cela pas d'argent!

Argyrippe se résigne, il présente le dos et l'esclave le talonne : — Au trot, mon maître, au trot! Ah! le mauvais cheval!... Bien maintenant, bonne allure : la bête est dressée. Voilà comme on met à la raison ces orgueilleux!

Demain Léonidas sera battu, mais que lui importe? Il a volé le père, il a humilié le fils, il a joui de l'heure présente, le seul bien de l'esclave. Aux hommes libres le souci du lendemain!

La comédie italienne emprunta à celle de Plaute ces types de coquins effrontés, et Molière, dans ses premières pièces, copia la comédie italienne. De là les Mascarille, les Scapin, les Gros-René, gens de sac et de corde, terreur des pères de famille, providence des mauvais sujets.

Il en est de certaines figures dramatiques comme de ces mots qui survivent aux choses qu'ils expriment. Un caractère a passé avec les mœurs dont il était la représentation fidèle : il est mort pour la société, mais ne croyez pas qu'il le soit pour le théâtre. D'abord les auteurs trouvent plus commode de travailler d'après leurs devanciers que d'après la nature; ensuite le public connaît ce personnage, il s'est familiarisé avec lui comme avec le décor et le mobilier de la salle. Ce personnage se maintiendra sur la scène contre toute raison et toute vraisemblance; il y régnera, il y sera applaudi, jusqu'à ce qu'il en soit chassé par un autre type plus vivant, qui à son tour passera et tombera de la vérité dans la convention.

Molière donc représenta d'abord des Mascarilles, parce qu'il les trouva en possession de faire rire le parterre; mais, quand il se résolut à fermer les anciens et à ne plus lire que dans le livre du monde, il s'aperçut que ces originaux n'étaient que des créations artificielles, et que les valets, comme les maîtres, s'étaient transformés.

Autant la vie bourgeoise est devenue fastueuse, autant elle était simple au XVIIe siècle. Où sont-elles aujourd'hui, ces grandes maisons massives où s'étalait modestement l'aisance de nos pères? N'en cherchez plus à Paris : l'expropriation a fait tomber sur elles le marteau niveleur. J'en ai vu dans mes courses en province, et les ai saluées comme des vestiges vénérables de l'antique simplicité. Certes cela est lourd, sévère et froid comme une matrone revêche; cela pèche contre toutes les lois de l'art et de la symétrie : des escaliers incorrects, des chambres incohérentes, des alcôves et des cabinets à surprise. Chaque génération a modifié le plan primitif, ajoutant cette aile, coupant cette pièce, ouvrant cette fenêtre, élevant cet étage; mais aussi que d'espace, que d'air, que de lumière sous ces hauts plafonds! que de place sous le manteau de ces vastes cheminées! que d'argenterie, que de linge dans ces innombrables armoires! que d'étain reluisant dans cette vieille cuisine! quel luxe de vaisselle sur ces grands dressoirs! Comme on sent que tout est disposé là dedans pour la vie intérieure! Ces vieux meubles eux-mêmes semblent vous regarder d'un air de bonhomie et vous dire : Nous aussi, nous sommes de la maison. Le salon est mesquin et sans goût, il est vrai; mais qu'importe, si la salle à manger est vaste? C'est là, autour de la grande table de chêne, qu'on fêtait avec ses amis les grands événemens de la famille, la noce d'une fille, la naissance ou le retour d'un enfant. N'est-ce pas que c'était une bonne vie? La cave, comble jusqu'aux

arceaux, fournissait les vieux vins; la basse-cour, les volailles; le jardin, les fruits. Rien ne sentait la gêne ni l'épargne : la maison inépuisable versait à profusion son trop-plein aux invités. Il semble qu'aujourd'hui encore ces vieilles demeures respirent un parfum de bien-être solide et de comfortable vrai, que vous ne connaissez plus, ô Parisiens!

C'est là, sous le vieux toit héréditaire, que vivait le bon bourgeois, tranquillement, heureusement, avec sa femme, ses enfans et ses domestiques, qui étaient aussi de la maison. O les bonnes et sympathiques figures que celles des valets de Molière! Et pourquoi ces braves gens n'ont-ils pas laissé d'héritiers? Nés dans la famille, ils ont élevé le père et élèveront aussi les enfans. Fiers de leurs longs services, ils ont leur franc parler auprès du maître, qui vingt fois par jour les donne au diable et ne peut s'empêcher de les aimer. Ils se mêlent de tout, contrôlent tout, donnent leur avis sur tout, dévoués et mécontens, fidèles et querelleurs, parfaitement honnêtes et parfaitement insupportables.

Dorine, dans *Tartufe*, est le lutin, le démon familier du logis d'Orgon; c'est elle qui devine l'amour de l'hypocrite pour Elmire, elle qui défend à Marianne de l'épouser, elle qui chante pouille à cet imbécile d'Orgon quand il parle de sacrifier la pauvrette à ce monstre. — Non, elle ne lui laissera pas faire cette sottise : son honneur lui est trop cher. Tartufe n'aura pas Marianne, elle refuse son consentement.

DORINE.

C'est une conscience
Que de nous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Quoi! vous êtes dévot, et vous vous emportez!

Nicole est la vivante copie de Dorine pour le bon sens, les coups de angue et l'impertinence. Elle prend hardiment le parti de Mme Jourdain et proteste avec elle contre les excentricités du pauvre bourgeois. Elle maudit cet attirail de gens qu'il reçoit et qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers pour l'apporter au logis. Elle en veut au maître de danse, au maître de musique, au maître de philosophie qu'il a pris *pour renfort de potage*, et surtout à ce grand escogriffe de maître d'armes qui remplit de poudre tout son ménage.

Toinette, dans la maison d'Argan, se moque de la maladie de son maître, s'habille en médecin pour le guérir de sa monomanie, et soutient la fille du malade imaginaire contre les intrigues de sa belle-mère.

Voici une grosse joufflue de paysanne qui sort de son village, et que sa mauvaise étoile a fait tomber chez des femmes savantes. Il lui faut supporter les hauteurs de Philaminte et essuyer les leçons de français de Bélise; mais la brave fille prend patience parce qu'elle a pitié de la pauvre Hen-

riette, qu'on veut marier de force à un pédant, et aussi du bonhomme Chrysale, qui n'est pas le maître à la maison. Elle console l'une et défend l'autre, car ces bonnes créatures sont toujours du parti des opprimés.

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour laisser le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coc.

CHRYSALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse,
Et si je contestais contre lui, par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

Maître Jacques joue auprès de l'avare le double rôle de cocher et de cuisinier. Triste condition que la sienne; mais ce qui l'afflige surtout, c'est le tort que se fait Harpagon dans le monde par sa ladrerie, car après ses chevaux ce qu'il aime le mieux, c'est encore son maître.

Sganarelle est déjà loin d'être un parfait modèle des vertus de l'antichambre. L'air des grandes maisons commence à devenir malsain pour les domestiques. Ce n'est pas que les sophismes de don Juan aient altéré son bon sens : il condamne en secret sa conduite, gémit de ses scandales, défend contre lui Dieu, la morale et la médecine ; mais il s'exhale du personnage je ne sais quel parfum de gourmandise, d'égoïsme et de cupidité qui contraste singulièrement avec ses beaux principes.

Au XVIIIe siècle, valets et maîtres ne sont plus unis que par le lien fragile de l'intérêt. Frontin est un madré compère qui exploite les vices du patron, et en le flattant le conduit tout doucement à sa ruine. Lisette, son associée, le seconde de son mieux dans cet honnête emploi. Tout dans la maison est à la discrétion du couple avide, la garde-robe, le cellier, le coffre-fort. Ils prélèvent sur les commissions, reçoivent de toutes mains, font argent de tout et grossissent leur épargne des épaves du naufrage. Quand le désastre sera complet, lourds de bagage, légers de scrupules, ils s'évaderont sans bruit, se marieront et feront souche d'honnêtes gens.

La révolution approche. Figaro l'attend comme sa délivrance. Le sentiment qui l'anime envers la noblesse n'est plus cette haine envieuse et mal raisonnée que la contrainte et l'horreur du joug éveillent dans les âmes ignorantes. Figaro est un philosophe qui a lu dans Rousseau le discours sur l'inégalité des conditions. Il maudit une société fondée sur le privilége, qui fait un partage inégal des biens de ce monde, prodiguant à quelques élus la richesse, le rang, les plaisirs, et ne laissant aux autres que le choix entre servir ou mourir de faim. Il se demande pourquoi il ne serait pas l'égal de gens qui ne le valent ni pour l'esprit ni pour la probité. Qu'ont-ils fait pour être ses maîtres? Ils se sont donné la peine de naître. Encore quelques années, et Sieyès, réduisant en une formule fameuse cette épigramme du valet raisonneur, proclamera le grand principe de l'égalité des conditions.

Le domestique aujourd'hui est une espèce de fonctionnaire. Il en a le sérieux et l'air important. C'est un automate chargé de mentir à la porte, de stationner dans l'antichambre, de servir des lettres sur un plateau; mais cet automate a des rentes sur l'état, joue quelquefois à la Bourse, et rêve d'être un jour le maire de son village.

Nous bornerons ici cette étude, laissant au lecteur la tâche ou plutôt le plaisir de la compléter. Qu'il prenne dans Molière les différentes variétés des types que nous venons d'esquisser, et qu'il voie ce qu'ils étaient au XVIIe siècle et ce qu'ils sont devenus aujourd'hui. Cette simple comparaison lui en dira plus que bien des livres d'histoire sur le caractère des deux sociétés; mais pour que cette étude soit fructueuse il faut qu'elle soit faite sans passion. Malheureusement la plupart de nos critiques sont plutôt des censeurs ou des panégyristes que des historiens. Ils ne fouillent dans le passé que pour y trouver la condamnation ou l'apologie du présent, et ressemblent à des astronomes qui monteraient sur leur observatoire pour regarder ce qui se passe chez le voisin.

D. ORDINAIRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 avril 1867.

Il n'y a aucune exagération à dire que l'affaire du Luxembourg avait excité une émotion brusque et violente non-seulement en France et en Allemagne, mais dans l'Europe entière. La petitesse de l'objet du conflit comparée au caractère résolu et menaçant de l'attitude prise tout à coup par les deux politiques française et prussienne, l'inopportunité cruelle d'une lutte entre deux nations qui sont grandes non-seulement par leur puissance militaire, mais par leur génie civilisateur, la disproportion monstrueuse entre la cause apparente et les conséquences inévitablement terribles de la plus grande guerre qui se puisse faire aujourd'hui sur notre continent, le sentiment que des intérêts si considérables et si précieux pouvaient être joués, dans les menées d'une étroite et obscure intrigue diplomatique, au gré de l'amour-propre froissé d'hommes d'état capricieux ou entêtés, sans que la raison publique eût le temps et la force de résister à des entraînemens funestes : jamais des causes plus nombreuses et plus graves ne s'étaient réunies pour provoquer l'anxiété fiévreuse des esprits et des intérêts. Heureusement, au moment où nous écrivons, le sombre orage s'est éloigné, les inquiétudes se sont calmées, et, suivant toutes les vraisemblances, il sera bientôt permis d'étudier l'affaire du Luxembourg comme une expérience morale et une curiosité de l'histoire de la diplomatie moderne.

On nous trouvera bien pressés, si nous commençons dès à présent cette étude. Pourquoi cependant les premiers élémens qui sont à notre disposition, si incomplets et si peu cohérens qu'ils soient encore, seraient-ils négligés? La question du Luxembourg a été très nettement posée pour tous les esprits politiques par le résultat de la guerre allemande de l'année dernière. Dès le lendemain des préliminaires de Nikolsbourg ou du traité de Prague, il a été visible que la France, s'étant prêtée moralement à la dissolution de l'ancienne confédération germanique dans la vue de défaire les

arrangemens pris contre elle dans les traités de 1815, ne pouvait logiquement et honorablement supporter, après la transformation de l'Allemagne, l'état de choses créé par ces traités dans le Luxembourg. Si nous-mêmes nous n'avons point signalé et défini dès l'automne dernier la question luxembourgeoise, si dans les interpellations sur les affaires étrangères les orateurs éminens de l'opposition se sont abstenus d'indiquer cette difficulté, c'est que nous comprenions les uns et les autres la gravité du conflit que la situation du Luxembourg pouvait exciter entre la France et la Prusse, et que nous avions à cœur de ne point susciter intempestivement à notre pays une querelle périlleuse. Au fond, cette question du Luxembourg, au point de vue de la sécurité et de l'honneur de la France, n'aboutissait qu'à une conséquence nécessaire, l'évacuation de la forteresse par la garnison prussienne. Tous les droits que la Prusse avait à tenir garnison à Luxembourg tombaient non-seulement en équité, mais au sens littéral des traités, par le fait seul de la disssolution de l'ancienne confédération germanique. Il s'agissait donc d'amener la Prusse à reconnaître l'expiration de ses droits et à se conformer à la situation nouvelle. On devait espérer qu'on amènerait amicalement et pacifiquement le cabinet de Berlin à reconnaître la logique de cette situation; on pouvait redouter aussi que, dans l'état d'effervescence où le mouvement d'unité a mis l'Allemagne, le gouvernement prussien, tout en reconnaissant au fond la justice de la demande de la France, n'éprouvât une grande difficulté à surmonter les susceptibilités du parti militaire et du parti libéral. L'opposition libérale française ne pouvait faire éclater la question et conseiller une conduite sans assumer une dangereuse responsabilité, car elle ne connaissait point avec exactitude la nature et la mesure des relations qui existaient entre le cabinet des Tuileries et le cabinet de Berlin. Le parti libéral français a donc gardé une prudente réserve par un scrupule élevé de patriotisme. Ce n'est point lui qui a donné le branle à l'affaire du Luxembourg; au contraire, pendant le cours des négociations secrètes pour l'acquisition de cette province, lorsque des étourdis optimistes comptaient sur le succès de cette annexion et ne se faisaient point faute, dans leurs chuchotemens mystérieux et railleurs, de l'annoncer comme un coup de théâtre qui, en plein débat, renverserait les critiques adressées à la politique du gouvernement et fermerait victorieusement la bouche à l'opposition confondue, cette opposition s'est obstinée à ne point prononcer une seule fois le nom du Luxembourg.

Une des bizarreries apparentes de l'affaire du Luxembourg, c'est la marche suivie par le gouvernement français. On se demande avec surprise comment il se fait que le cabinet des Tuileries n'ait point réclamé et obtenu le règlement de la situation du grand-duché au moment même où sous sa propre médiation se négociaient les préliminaires de Nikolsbourg, se signait le traité de Prague. Une question de cette importance, qui devait,

comme on l'a vu peu de mois après, donner lieu à des complications si alarmantes, a-t-elle échappé alors à l'attention, à la prévoyance de notre diplomatie? En s'en tenant à l'essentiel de la question, l'évacuation de la forteresse par les Prussiens, avec quelle facilité n'eût-on pas dû l'obtenir au moment où la Prusse recueillait le bénéfice de notre neutralité, où le sacrifice du droit de garnison dans une place devenue un objet d'art plus qu'un objet de guerre eût disparu pour elle dans l'éclat et le profit de ses soudains agrandissemens territoriaux! A-t-on été de la part de la France oublieux ou imprévoyant, ou bien avait-on d'autres pensées et de plus vastes ambitions? La dernière supposition est la plus probable. Il est de notoriété européenne que nous demandâmes davantage à la Prusse alors, et que nous espérions bien mieux d'elle. Le Luxembourg n'était qu'une minime fraction d'un accroissement de territoire et de population que nous comptions obtenir en nous avançant vers le Rhin. M. de Bismark avait-il avant la guerre amusé de cette espérance notre neutralité attentive? Une chose certaine, c'est que rien n'avait été écrit, et que l'habile ministre prussien résistait aux engagemens écrits en disant que le roi son maître renoncerait à toute idée de guerre avec l'Autriche plutôt que de commencer par une aliénation de territoire allemand une entreprise qui avait pour prétexte populaire et patriotique la nécessité de rendre l'Allemagne plus grande et plus forte envers l'étranger. Notre réclamation fut présentée d'ailleurs avec une inopportunité dont les effets ont été recemment révélés; elle fut la cause déterminante et immédiate des conventions secrètes conclues entre la Prusse et les états du sud, et qui consommèrent l'unité militaire de l'Allemagne. M. de Bismark avait formé la résolution de se montrer fort sévère envers les états du sud; il avait reçu M. de Pfordten, qui venait invoquer sa clémence pour la Bavière, avec une sévérité inflexible; il lui avait signifié que la Prusse enlèverait à la Bavière la Franconie. A l'instant où il eut connaissance des demandes françaises dont il ignorait encore si elles ne seraient point appuyées par des mesures coercitives, M. de Bismark changea tous ses plans sur les états du sud. Au lieu de les diminuer, il leur offrit et leur demanda l'union militaire. Il rappela M. de Pfordten, lui communiqua les demandes qui portaient atteinte à l'intégrité du sol germanique, fit appel à son patriotisme allemand, lui déclara que la Prusse serait généreuse envers la Bavière et lui laisserait la Franconie, et que tout devait céder à l'intérêt de la défense de la patrie commune contre les ingérences étrangères. Le ministre bavarois remercia avec effusion M. de Bismark, accepta avec toutes les formes de l'émotion reconnaissante l'hégémonie militaire de la Prusse, et se chargea de négocier pour la cour de Berlin des arrangemens identiques avec les autres états du sud. Ainsi était accomplie l'union militaire de la Prusse avec les états du sud la veille même du jour où M. Drouyn de Lhuys, comme le *Livre jaune* nous en a conservé le monument documentaire, se félicitait avec une

légitime satisfaction d'avoir mis la Bavière à l'abri des appétits prussiens. La Bavière se croyait en sûreté, il est vrai; mais les moyens par lesquels cette sûreté avait été obtenue, les fins qu'elle se proposait, étaient alors dérobés à la sagacité de notre ministre.

Il n'est point interdit d'imaginer qu'au moment où on laissa tomber les pourparlers si peu efficaces, si peu opportuns, qu'on avait entamés avec M. de Bismark à propos des compensations territoriales demandées pour la France, notre diplomatie dut faire quelques réserves au sujet du Luxembourg. Il n'est point non plus défendu de croire que M. de Bismark, pour mieux assurer sa résistance sur le terrain purement germanique, se montra plus pliant sur l'affaire luxembourgeoise. Il dut en parler comme d'une chose qui intéressait médiocrement la Prusse et l'Allemagne, et qu'on arrangerait sans doute à l'amiable quand on serait de loisir. Les inquiétudes du roi de Hollande, ses avances du côté de la France ou du moins la négociation boiteuse qui s'engagea pour la cession du grand-duché, ne durent point échapper à l'attention du premier ministre prussien. On le croyait assez averti pour ne point s'attendre de sa part à une opposition acrimonieuse. D'après ce qu'on entendait rapporter du langage de M. de Bismark, il semblait que le Luxembourg ne fût pour lui qu'une importunité et un ennui. Dans ses boutades nerveuses, harassé des fatigues qu'il trouve dans les sérieux et compliqués labeurs de son œuvre allemande, le fougueux Prussien eût volontiers donné le grand-duché au diable. Qu'avait-il à faire pour l'Allemagne protestante et progressive du nord de ce coin de terre habité par une petite population arriérée et cléricale? M. de Bismark trouve qu'il a déjà assez de catholiques comme cela. Il donnerait beaucoup, avait-il l'air de dire, pour que pas un de ces honnêtes Luxembourgeois ne jargonnât et ne comprît un seul mot d'allemand. Une mesquine tracasserie avec laquelle il eût bien voulu en finir, voilà ce que le grand-duché était pour M. de Bismark, et il affectait de maugréer et de pester contre ceux qui lui mettaient cet embarras sur la route. Le tort du président du conseil prussien, s'il nous est permis de critiquer la façon dont un homme d'état étranger comprend les intérêts de son pays et les nécessités de sa conduite, c'est de n'avoir point voulu saisir ce qu'il y a de simple et d'essentiel dans la question du Luxembourg, et de n'avoir point pris le parti d'en finir par une résolution nette et rapide avec cette difficulté agaçante. Ce qu'il y avait de simple et d'essentiel, c'était la fin de l'occupation de la forteresse par la Prusse. M. de Bismark eût dû préparer l'esprit du roi et l'opinion de l'Allemagne à ce dénoûment naturel et inévitable; il eût pu se faire un mérite envers la France de la bonne grâce de sa concession. Telle n'a point été sa conduite; il paraît que pour le roi de Prusse la lettre du roi de Hollande communiquant le dessein de la cession du Luxembourg à la France a été une surprise; l'émotion du roi a été sur-le-champ aggravée par les susceptibilités du parti militaire, par

les ombrages du parti libéral. M. de Bismark s'est trouvé tout à coup en plein orage, aux prises avec la fierté du roi, l'orgueil de l'armée, la fièvre d'un esprit de nationalité ivre d'ambition.

Le gouvernement français s'est trompé, lui aussi, l'événement l'a prouvé, en entamant l'affaire par cette négociation détournée avec le roi de Hollande, négociation dont le gouvernement néerlandais soutient qu'il n'a point pris lui-même l'initiative, et qui, suivant le témoignage de M. de Zuylen, aurait été conduite par des agens *non accrédités*. Au nom de la France, il fallait aussi aller droit au fait simple et essentiel, l'évacuation de la forteresse de Luxembourg, et il y avait à parler à la Prusse avec une droiture amicale et patiente. Les tâtonnemens et l'ambiguïté de la transaction qu'on a essayée ont donné à la politique de la France une couleur de vues intéressées qui n'étaient point en proportion avec l'objet poursuivi, et qui tendaient à diminuer la valeur de notre cause aux yeux de l'Europe. Acquérir une province moyennant une faible compensation pécuniaire, c'était une petite chose; demander la cessation d'une occupation établie en défiance de la France par des traités frappés aujourd'hui de déchéance par les révolutions intérieures de l'Allemagne, c'était au contraire une chose digne et grande. Il y a eu maladresse à mêler des intérêts de partis si différens, à éclipser la grande chose par la petite. En agissant ainsi, on est arrivé à un résultat fâcheux; on a placé à la fois la France et la Prusse dans des positions fausses. Mise au jour par la lettre du roi de Hollande au roi de Prusse, la question éclatait, se développait, s'envenimait dans l'opinion publique , dans les polémiques de la presse, dans la fermentation des parlemens. Quant aux diplomaties régulières de la France et de la Prusse, elles n'avaient plus rien à se dire; elles gardaient un silence menaçant et qui n'était point pourtant sans un reste de prudence, car le jour où elles fussent sorties de cette réserve, elles n'eussent pu s'adresser l'une à l'autre que ces paroles sommaires et décisives où se heurtent l'orgueil et l'honneur des grandes nations, et qui ne sont que le prélude et le signal du choc des armées. Toute l'Europe a eu pendant quelques jours la sensation froide et frissonnante de ce silence morne; on suivait, on calculait l'entraînement muet qui nous menait à la guerre. C'est l'horreur grandiose de cette sensation, nous ne craignons point de le dire, qui a produit la réaction subite de raison, de probité et de sentimens humains à laquelle nous sommes redevables des efforts pacifiques dont il nous est enfin permis d'espérer le succès.

Ni la France ni la Prusse n'avaient le pouvoir ou la volonté de faire l'une vers l'autre le premier pas. Un doute s'élevait. Il y avait autrefois en Europe une sorte d'arbitrage mobile constitué par l'accord des diverses puissances, et dont l'application et l'influence prévenaient les conflits internationaux. Cette intervention tutélaire ferait-elle défaut dans les circonstances présentes? L'expérience des dernières années n'encourageait

point à cet égard les espérances. Les habitudes du concert s'étaient tristement usées. La politique française, c'est le témoignage de la conscience universelle, avait bien des moyens l'année dernière d'empêcher le conflit au centre de l'Europe. Elle s'abstint systématiquement d'en faire usage. Elle fit consister son impartialité et son respect de l'indépendance des états à laisser, dans une attitude amicale pour chacun d'eux, les trois belligérans se provoquer et se combattre. N'étions-nous point exposés, si nous étions nous-mêmes en jeu, à ne rencontrer parmi les gouvernemens spectateurs bienveillans de la lutte que la neutralité attentive dont nous avions nous-mêmes donné un exemple si récent, et, il est vrai, si peu encourageant? Cette crainte affectait un grand nombre d'esprits; elle est maintenant évanouie. Les puissances neutres ont accompli leur devoir avec un zèle plein de sincérité. Elles devaient rencontrer en France et en Prusse des dispositions favorables. La France a, Dieu merci, simplifié et facilité l'œuvre conciliatrice en renonçant aux vues intéressées, en abandonnant toute prétention à l'acquisition du Luxembourg, qu'on n'eût pu contester solidement en droit strict, mais qui l'exposait à être soupçonnée de tendances envahissantes. Dès qu'elle a eu fait connaître ses résolutions désintéressées, la France a trouvé des concours actifs et puissans. La cour de Vienne a pris dans cette circonstance une initiative prompte et habile. De concert avec la Russie, elle a proposé une conférence qui aurait pour mission de régler la situation du Luxembourg sur le double principe de la neutralisation du grand-duché et de l'évacuation de la forteresse. M. de Beust, accompagné du prince Gortchakof, est allé plus loin encore dans ses propositions. Il offrait d'adjoindre le grand-duché à la Belgique et de ménager une compensation territoriale pour la France en lui faisant céder le duché de Bouillon et une portion de territoire comprenant Marienbourg et Philippeville. Le gouvernement français décline, croyons-nous, et avec grande raison, ces offres de remaniement de frontières entre la Belgique et notre pays : il dédaigne les minuties, et l'évacuation de la forteresse de Luxembourg lui suffit. L'action prépondérante qui a donné aux honnêtes efforts de M. de Beust de rapides résultats a été celle de l'Angleterre. De sérieuses et franches ouvertures ont eu lieu entre la cour des Tuileries et le cabinet de Saint-James. Lord Stanley a montré à cette occasion la netteté d'idées, la correction de vues, la droiture et la fermeté de conduite que nous attendions de lui quand nous souhaitions pour ce jeune politique, avant son entrée au pouvoir, le portefeuille des affaires étrangères. Certes les sympathies du gouvernement et du peuple anglais pour l'œuvre accomplie par la Prusse ne sauraient être mises en doute. Cependant un esprit aussi sérieux que lord Stanley ne peut point admettre cette politique trop naïve, trop sommaire, trop imprévoyante, de l'école de Manchester, qui conseille à l'Angleterre l'abstention et l'indifférence en matière d'affaires continentales. Il ne faut point avoir réfléchi un instant à l'étroite association qui unit les

intérêts économiques des sociétés modernes pour ne point comprendre que les Anglais, comme peuple producteur et commerçant, ont plus de motifs que tout autre de redouter et, si cela leur est possible, de prévenir les perturbations financières et industrielles que produisent les guerres continentales. Nul peuple, à notre époque, n'est désintéressé des pertes que subissent les nations ravagées par la guerre. L'Europe tout entière a pu s'en convaincre par le contre-coup de la guerre civile des États-Unis; la France en a fait l'épreuve l'année dernière lorsqu'elle a subi, en dépit de sa neutralité attentive, la violente dépréciation de ses valeurs. Une contagion instantanée, dont aucune frontière de terre ou de mer n'arrête l'impétuosité invincible, fait sentir les maux des grandes guerres même aux peuples demeurés en paix par le trouble que ces guerres apportent dans la production et la consommation, par la destruction de capital qu'elles entraînent, par la baisse des fonds publics qu'elles provoquent, par les défiances et la réserve qui paralysent l'esprit d'entreprise. A ce point de vue, l'Angleterre du libre échange et des traités de commerce ne saurait être invulnérable à une lutte à outrance des deux plus grandes nations du continent. L'Angleterre politique ne pourrait point assister sans souci à une pareille prise d'armes. La guerre mûrit certaines questions avec une rapidité effrayante; elle improvise des combinaisons politiques qui, même lorsqu'elles n'ont point les conditions intrinsèques de la durée, imposent à ceux qu'elles viennent surprendre des résistances douloureuses et coûteuses. Un homme d'état anglais à notre époque ne pourrait point rester longtemps témoin impartial et indifférent à un choc de l'Allemagne et de la France. Qui peut prévoir les ambitions et les emportemens que les vicissitudes de la guerre inspireraient à des belligérans de cette force? Qui pourrait dire où les pousserait l'énorme roulis des batailles? Ne pourrait-il point arriver qu'après les hasards et à la fin de cette lutte la France se trouvât maîtresse de la Belgique, et l'Allemagne maîtresse de la Hollande? Quand une conflagration européenne ouvre issue à de telles possibilités, un homme d'état chargé des destinées extérieures de l'Angleterre peut-il s'endormir dans une flegmatique oisiveté? Nous ne sommes point surpris que des hommes du rang intellectuel de lord Derby, de M. Disraeli et de lord Stanley n'aient point voulu abaisser leur pays à cette inertie. Ils ont pris à cœur l'intérêt de la paix, et ils ont donné une preuve remarquable chez des ministres anglais de la sincérité et de la vigueur de leur zèle. On sait combien les cabinets et les partis en Angleterre, malgré le cérémonial respectueux, pittoresque et tendre dont ils entourent la royauté, répugnent et résistent à l'intervention personnelle du souverain dans les actes de la politique. Cette fois la gravité des circonstances a fait fléchir ces ombrages. Lord Stanley et ses collègues ont invoqué le concours de la reine et s'en sont couverts. La reine Victoria s'est faite auprès du roi de Prusse l'invocatrice de la paix dans une lettre où les idées élevées s'associent aux témoi-

gnages de l'affection la plus sincère. Le roi de Prusse, quelques critiques qu'on puisse adresser à sa politique, a, on doit le reconnaître, l'âme facilement ouverte aux nobles sentimens. On dit qu'il a été touché des exhortations amicales de la reine. Cet épisode d'initiative monarchique et de sollicitude féminine aura une influence très grande pour le maintien de la paix européenne. Quoi qu'il arrive, elle aura du moins adouci en passant les traits d'une situation triste. Une femme, une reine sortant de son deuil respecté pour apporter la paix là où les phaétons couronnés du continent avaient déchaîné la guerre, voilà une façon de gouvernement personnel devant laquelle s'inclineront les puristes constitutionnels les plus rigoureux.

En somme donc, on est en droit d'attendre d'excellens résultats de la prochaine conférence. La Prusse et la France se trouvaient toutes deux dans un mauvais pas. Pour en sortir, elles avaient chacune à faire une concession; mais la difficulté était que ni l'une ni l'autre ne croyait pouvoir céder directement à sa voisine. La Prusse a bien compris, le langage de M. de Bismark l'avait laissé voir plus d'une fois, que les choses dans le Luxembourg ne sauraient rester sur l'ancien pied; mais elle ne veut point laisser passer la citadelle dans la classe des ruines vénérables et des monumens historiques en ayant l'air de céder à une injonction française. La France ne voulait plus parler à la Prusse de l'acquisition du Luxembourg, et elle ne veut point, par un esprit de ménagement pacifique vraiment digne d'éloges, lui adresser une invitation à laquelle il ne serait point donné une réponse satisfaisante. Pour se tirer de cet embarras, il fallait trouver des tiers ou des confidens à la cantonade à qui les deux gouvernemens boudeurs et irascibles pussent porter leurs déclarations correctes et leurs résolutions pacifiques. Ces excellens confidens se sont heureusement rencontrés : ils formuleront, sous l'invocation de l'intérêt européen, le principe de la neutralisation du Luxembourg accordé par la France et le principe de l'évacuation de la forteresse accordé par la Prusse, et tout sera fini. Sérieusement, cette renaissance du concert des grandes puissances peut rendre à la paix de l'Europe, après une si chaude alerte, des gages de sécurité qu'elle ne possédait plus depuis plusieurs années. Des démarches actives et efficaces du cabinet britannique en faveur de la paix, accomplies avec l'assentiment reconnaissant du gouvernement français, sont le commencement plein de promesse d'une restauration de l'alliance occidentale. La France connaît aujourd'hui par une triste expérience combien l'existence ou l'évanouissement de cette alliance rend la paix forte ou précaire. Le *Times* disait récemment que l'Europe éprouvait depuis plusieurs années le besoin du *policeman*. Il n'y a plus de police en Europe quand l'Angleterre et la France ont le mauvais esprit de se diviser. Une leçon, peut-être plus importante parce qu'elle ne regarde que nous, est visible aussi à la sortie de cette confusion que l'affaire du Luxem-

bourg a produite. Le danger des créations et des inventions arbitraires et artificielles dans la politique étrangère a-t-il jamais apparu avec un caractère plus saisissant? Le péril d'un gouvernement personnel se plaçant et agissant systématiquement dans les affaires extérieures hors de l'atteinte et du contrôle de l'opinion publique peut-il être impunément affronté dans notre siècle et avec les intérêts qui composent notre civilisation? Tout cela ne nous ramène-t-il point à faire un retour sur nous-mêmes? N'est-ce point avant tout à nos progrès intérieurs que doivent s'appliquer nos efforts? Pour rendre la France vraiment grande, confiante en elle-même et digne de la confiance sympathique des autres peuples, n'est-il point proclamé par les plus décisifs enseignemens du patriotisme qu'il faut que nous prenions enfin la résolution de recouvrer l'ensemble de nos libertés et de secouer ces pratiques routinières de système absolutiste qui nous rapetissent et nous débilitent?

Si on n'avait à juger de l'Italie que sa politique étrangère, il faudrait avouer qu'elle a été en ces derniers temps irréprochable. La diplomatie italienne s'est donné beaucoup de mal pour seconder le travail favorable à la conservation de la paix. Elle a adressé de pressantes représentations à Berlin. Si la guerre eût éclaté, le gouvernement italien eût voulu être en mesure de faire pour nous mieux que des vœux; malheureusement l'Italie, dans son gouvernement intérieur, est assaillie de difficultés dont il n'est point possible de voir la fin. Parmi ces difficultés, il en est deux principales, les finances et la question même du gouvernement. Un ministre des finances doit être en Italie un révélateur, un prophète. On attend avec impatience la révélation de M. Ferrara. On est curieux de savoir comment ce financier infortuné, condamné à faire des miracles, pourra dresser un budget vraisemblable, opérer des économies sans réduire trop radicalement les dépenses de la marine et de l'armée, accroître les revenus sans augmenter les impôts, tirer en argent comptant des propriétés ecclésiastiques de quoi combler durant plusieurs années les déficits certains des budgets. On ne peut que promettre un accueil indulgent à un ministre qui s'est chargé d'une besogne si extraordinaire. L'impression produite par le plan de M. Ferrara aura une influence très prompte sur le sort du ministère. Le défaut du cabinet Rattazzi est, si l'on excepte son président et le ministre des finances, de ne représenter qu'un personnel fort terne. M. Rattazzi a pour lui de travailler beaucoup, d'être décidé à présenter des réformes administratives très hardies, et d'être très habile dans le maniement du personnel des chambres. Le ministère en ce moment ne serait pas vu de trop mauvais œil par l'opinion publique; mais, si le plan financier n'obtient point la faveur de la chambre, les jours du cabinet seront bientôt comptés. On dit que M. Rattazzi, ébranlé, se tournerait vers la gauche, et pourrait tirer un accroissement de force d'un rajeunissement radical : effet bien douteux d'une évolution de parti qui, nous le crai-

gnons, demeurerait impuissante à changer le tempérament des hommes politiques d'Italie. La guerre, si elle eût éclaté au centre de l'Europe, eût peut-être aggravé les difficultés italiennes; peut-être eût-elle été l'occasion d'une manifestation décidée du parti d'action contre les derniers débris du pouvoir temporel. On avait fort redouté que la présence de Garibaldi en terre ferme et sa participation promise aux travaux parlementaires ne fissent éclater quelque bruyant épisode de la question romaine. Ce péril paraît momentanément détourné. L'Italie a un air de lassitude, et le héros de Caprera ne rencontre point dans les esprits une exaltation capable de répondre à son éternel enthousiasme.

Les vacances de Pâques sont terminées dans tous les pays à parlemens. Les chambres prussiennes viennent d'être ouvertes par un discours du roi Guillaume d'un intérêt exclusivement germanique, et qui ne s'adresse à l'attention des étrangers que par une phrase sur la paix sincèrement accentuée. La fonction du parlement prussien sera de ratifier la constitution fédérale votée par le *Reichstag* du nord. Ce travail de révision ne semble devoir donner lieu à aucun incident remarquable. En Angleterre, la rentrée du parlement est plus intéressante. On va achever le vote du bill de réforme; on va voir à quels résultats aboutiront les scissions qui se sont produites dans les rangs du parti libéral. Ces mouvemens intérieurs des partis peuvent donner lieu à des incidens intéressans, si l'on en juge par la conduite du chef du parti libéral, de M. Gladstone lui-même. M. Gladstone a gardé une dent à son parti à propos de l'échec du premier amendement qu'il avait présenté au bill de M. Disraeli. On sait qu'à cette occasion une cinquantaine de libéraux s'étaient séparés de M. Gladstone, et avaient donné leurs voix au projet ministériel. A la suite de ce revirement de parti, compensé très insuffisamment par la défection de quelques tories mécontens qui votèrent pour l'amendement de M. Gladstone, le cabinet eut une majorité de 21 voix. On dirait que cet échec a laissé une blessure au cœur de M. Gladstone. L'éloquent orateur a informé le public, par une lettre adressée à un représentant de la Cité et insérée immédiatement dans les journaux, qu'instruit par son échec, il ne persévérerait point dans les amendemens dont il avait présenté la série; devant la défiance que lui avait témoignée une portion de son parti, M. Gladstone regardait de nouveaux efforts comme stériles. L'idée qui cette année s'est emparée de l'opinion politique anglaise dans la chambre et hors de la chambre, c'est qu'il ne faut point faire du bill de réforme une question de parti et de cabinet, qu'il faut prendre le projet ministériel comme un thème que le parlement devra remanier au besoin pour le compléter ou le restreindre. Voté dans ces conditions, le bill de réforme serait l'œuvre du parlement et une sorte de compromis amiable entre les partis. M. Disraeli s'est prêté avec un grand tact à cette disposition et à ce vœu de l'opinion publique. Il a reconnu que son projet de réforme, fondé sur des principes dont le cabinet

ne ferait point le sacrifice, était cependant susceptible d'améliorations dans le détail, et il a donné à entendre qu'il serait accommodant, dans cette œuvre de transaction, avec les sentimens qui lui sembleraient être ceux de la majorité de la chambre. M. Disraeli, avec un grand tact aussi et une rare habileté de conduite, est en train de former autour de lui une majorité expérimentale. Ce manége, dont l'adresse efficace ne lui a point échappé, semble avoir rebuté M. Gladstone. L'éloquent libéral fait mine de vouloir abandonner la direction de son parti, qui était une espèce de servitude pour ce génie indépendant, prompt à s'abandonner aux tentations du talent, facile à l'émotion, naturellement rebelle à une discipline par laquelle les chefs sont bien plus durement liés que leurs partisans ordinaires. M. Gladstone persistera-t-il dans une abdication qui est pour lui un affranchissement? Son coup de tête n'est point conforme aux allures habituelles du tempérament britannique; la vertu la plus prisée d'un *leader* en Angleterre est la patience et la persévérance infatigable. Il faut que le *leader* fasse passer dans l'esprit de ses partisans la conviction qu'il ne leur fera jamais défaut, que toujours ils pourront compter sur lui. Le modèle de cette patience invincible est bien le rival de M. Gladstone, M. Disraeli, qui a surmonté tous les désagrémens que son parti ne lui a point ménagés dans une association qui dure depuis vingt années.

La presse libérale s'acquittera d'un agréable devoir envers un sincère et courageux écrivain, et rendra un service à ses lecteurs en signalant à l'opinion publique l'intéressante et forte étude entreprise par M. Lanfrey dans son *Histoire de Napoléon Ier*. Le premier volume de cet important ouvrage vient de paraître; il conduit Bonaparte jusqu'au 18 brumaire. M. Lanfrey nous donne là la première œuvre vraiment critique qui ait été encore tentée en France sur Napoléon. L'écrivain a déjà fait ses preuves de sagacité historique; les amateurs d'histoire politique comprirent le mérite qui s'annonçait en lui lorsqu'ils lurent son premier ouvrage, où il suivit avec tant de pénétration durant le XVIIIe siècle ce qu'on pourrait appeler les mouvemens du pouvoir temporel du clergé catholique en France. On ne comprend rien à la révolution française quand on n'a pas eu, comme M. Lanfrey, l'idée et la patience d'étudier cette immixtion incessante, toujours active, toujours ardente à la flatterie du pouvoir et inexorablement persécutrice contre toutes les tentatives d'indépendance spirituelle. Ce joug, qui nous paraît aujourd'hui invraisemblable jusqu'au ridicule, pesait alors sur la liberté de penser et de croire avec la plus odieuse réalité et s'aggravait de la complicité du pouvoir despotique. Le génie despotique, dans des circonstances bien différentes et par une sorte d'incarnation personnelle, devait rencontrer bientôt après dans Napoléon un représentant extraordinaire. C'est à cette figure et à l'analyse de cette idiosyncrasie exceptionnelle que M. Lanfrey s'attache aujourd'hui. D'une plume sobre, familière, hardie, il fouille cette grande et terrible figure, et nous en donne

la représentation vraie. M. Lanfrey a pris possession de son sujet en maître : pour faire juger Napoléon, il n'avait qu'à ouvrir sa correspondance, à recueillir sur les actes importans de sa vie des témoignages sincères et irrécusables que les autres historiens négligent par une manie d'adulation incompatible avec la vérité politique. Les effrayantes disparates du génie de Napoléon n'ont point été les conséquences tardives des enivremens d'une fortune inouie. Napoléon les portait en lui dès sa jeunesse, et M. Lanfrey nous les montre dans le héros légendaire des campagnes d'Italie et de l'expédition d'Égypte, comme dans l'homme du 18 brumaire. Dès le début de la carrière de Napoléon, la vérité morale commande à l'historien de signaler les faux plis d'esprit et les défauts de caractère qui déjà se montraient dans ses actions les plus surprenantes et les plus efficaces pour sa grandeur, et qui devaient entraîner fatalement sa chute. Les esprits indépendans sauront gré à M. Lanfrey d'avoir ainsi démêlé dès l'origine l'homme dans le grand homme, et de n'avoir point sacrifié la vérité morale à une superstition gigantesque.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES MÉMOIRES DU COMTE BEUGNOT (1).

A quiconque entreprend de raconter sa vie, on peut appliquer avec une parfaite vérité le mot de Buffon : le style, c'est l'homme. Les mémoires du comte Beugnot le représentent tel qu'il fut, spirituel, instruit, assidu au travail, porté au bien plutôt qu'au mal, mais sans fortes convictions, sans initiative personnelle, sans profondeur de vues, sans esprit de dévouement et de sacrifice. Le portrait de l'homme se dessine facilement, et dès les premières pages nous connaissons ses qualités et ses défauts. Type de cette bourgeoisie riche et intelligente qui unit à des idées de prudence une certaine dose d'égoïsme et de scepticisme, M. Beugnot n'a ni grands vices, ni grandes vertus. Il modifie avec les événemens sa conduite comme ses opinions. Tour à tour plus impérialiste que l'empereur et plus royaliste que le roi, il change d'attitude aussi vite qu'un acteur change de rôle. S'il montre à la surface des enthousiasmes passionnés, soyez sûr que son cœur reste toujours indifférent; chez lui, l'admiration est passagère, la malice permanente. Il assiste aux révolutions comme à une comédie, et, même s'il est sur le théâtre, il se moque des acteurs et de la pièce. M. Beugnot ne se ménage pas plus que son prochain, et à certains momens, c'est lui qui prend soin de nous le dire, il se fait pitié à lui-même, tant il trouve sa va-

(1) *Mémoires du comte Beugnot, ancien ministre*, publiés par le comte Albert Beugnot.

nité mesquine et son ambition puérile. Au lieu d'attendre les reproches d'autrui, il commence par se critiquer, et fait de ses propres actes le sujet d'un persiflage à froid. C'est une confession générale, sans contrition, sans remords. Loin de chercher à pallier ses fautes, il les met en saillie, et insiste avec affectation sur ses revirements, sur ses inconséquences; ne se croyant ni meilleur, ni pire que son époque, il ne lui vient pas à l'idée qu'on pourrait incriminer quelque peu sa conduite. Sans hypocrisie, sans jactance, il se peint tel qu'il est. La connaissance qu'il a du cœur humain lui fait trouver toutes naturelles les petites misères morales qu'il partage avec ses semblables. Il a parfaitement la conscience de ses défauts et de ses travers, mais il se les pardonne, et bien qu'on ne soit pas dupe de sa bonhomie malicieuse, on lui sait gré de ne pas chercher à nous tromper. L'auteur a du moins ce mérite de ne pas se donner pour un grand philosophe, de ne point se draper dans une dignité de commande; les grands de la terre l'éblouissent et l'attirent comme autant de soleils dont il est le satellite obéissant. Rudoyé par Napoléon, il est au comble du bonheur parce qu'après une scène de reproches et de sévérité le souverain lui tire l'oreille. « Tout est oublié, s'écrie-t-il, tout est réparé, embelli par ce geste de familiarité impériale. Je suis sensible jusqu'à la faiblesse. Me voilà revenu tout à coup à l'affection et à la reconnaissance. » Sous les Bourbons, il s'exalte outre mesure à la suite d'une conversation avec le comte d'Artois. « Ce tête-à-tête, dit-il dans un élan de joie naïve, ce tête-à-tête qu'autrefois je n'aurais pas osé rêver, cette présence si douce et si aimable, m'attendrirent jusqu'aux larmes. Je n'avais rien éprouvé de pareil avec Napoléon. Il n'était pas le fils de saint Louis. » Un jour qu'il reçoit de Louis XVIII une faveur, il tombe dans « l'extase où était Mme de Sévigné devant Louis XIV, qu'elle regardait comme le plus grand des rois au sortir du bal où il lui avait fait l'insigne honneur de danser avec elle. »

Pourquoi M. Beugnot est-il ainsi en adoration devant les souverains? C'est que les souverains donnent les places, et M. Beugnot est ambitieux. Il appartient à cette classe si nombreuse d'hommes politiques qui croient que la chose publique prospère lorsque leurs propres affaires vont bien, mais augurent mal de tout gouvernement qui se passe de leurs services. Tout le charme dans le pouvoir, les titres, les honneurs, la déférence des subalternes, le plaisir d'avoir un portefeuille sous le bras, de rédiger, de corriger, de signer un document. Bien loin de ressembler au duc de Choiseul, qui trouvait qu'il y a toujours assez d'encre dans l'écritoire d'un ministre quand il y en a ce qu'il faut pour signer son nom, M. Beugnot aime à écrire. Il apporte dans le style administratif la prétention d'un bel esprit et la vanité d'un auteur. Le maniement des affaires l'intéresse et l'amuse; il est enchanté d'être en évidence. Ministre du grand-duché de Berg, il se réjouit de voir les princes allemands, ses voisins, comme il les appelle, lui rendre en prévenances tout ce que Napoléon leur donnait en frayeur. Au

moment des désastres du pays, il est encore tout entier aux questions de préséance et d'étiquette. L'empereur impatienté lui dit : « Comment pouvez-vous m'occuper de pareilles fadaises, quand la tête me bout du matin au soir? Je vous mets l'une des clés de la France dans la poche, et vous venez me parler de titres! On s'occupe de tout cela quand on n'a rien de mieux à faire. Tout le monde me dit que vous êtes homme d'esprit. Vous ne me le prouvez pas. » Sous la restauration, M. Beugnot est fier de se trouver mêlé à l'ancienne noblesse, et tous ses vœux sont exaucés quand il a le portefeuille de l'intérieur ou celui de la marine; mais sa faveur n'est qu'éphémère. Par sa verve caustique, il excite des inimitiés, des rancunes, et il passe le reste de sa vie à regretter les positions élevées qu'il a perdues.

Ses mémoires sont le reflet fidèle de son esprit. On y trouve des qualités toutes françaises, de la gaîté, du mouvement, de la liberté d'allure, d'ingénieux aperçus, des anecdotes piquantes, des mots qui emportent la pièce; mais on y chercherait en vain la suite, l'unité, les hautes pensées, les vues d'ensemble. On y rencontre les mêmes lacunes que dans le caractère de l'auteur. Ce sont plutôt des fragmens de mémoires que des mémoires proprement dits. Ils nous font penser à ces drames où le décor change constamment, sans que les scènes se lient les unes aux autres. Ces tons disparates, cette absence de plan, cette série de rapides métamorphoses, ont leur côté curieux à étudier. Ce n'est pas seulement le fond des idées, c'est la forme, c'est le style même qui se modifie à chaque instant. Sous l'ancienne monarchie, M. Beugnot a des expressions de talon rouge; sous la révolution, il imite la sensibilité déclamatoire de Jean-Jacques Rousseau; sous le règne de Napoléon, il a des phrases impérialistes dignes de M. de Fontanes; sous la restauration, il est le rédacteur officiel ou officieux des tirades les mieux réussies en l'honneur du trône et de l'autel. Le comte Beugnot suit le courant; il ne le dirige jamais. Dans ce qu'il dit, dans ce qu'il pense, on trouve presque toujours quelque chose de superficiel, de léger. Le spectacle des malheurs publics aiguise son ironie plus qu'il n'excite sa tristesse. Alors même que le narrateur retrace les plus grandes catastrophes, on le voit s'égayer aux dépens des autres ou de lui-même. Il n'écrit ses mémoires ni pour soutenir des thèses, ni pour assouvir des rancunes, ni pour tenter l'apologie de sa personne ou de ses idées. On s'aperçoit qu'en prenant la plume il songe surtout à se distraire. Il ne fait point de portraits académiques, les esquisses, les silhouettes lui suffisent; il glisse, il n'appuie pas. On trouve dans sa galerie, à défaut de grandes toiles et de fresques, une extrême variété de tableaux de genre devant lesquels on s'arrête volontiers; ses mémoires obtiennent le succès auquel pouvait prétendre la nature du talent de l'auteur : ils amusent.

Le premier chapitre est déjà une peinture complète du caractère de l'homme. M. Beugnot commence par annoncer que sa liaison avec Mme de Lamotte, si tristement célèbre dans l'affaire du collier, lui a causé les in-

quiétudes les plus poignantes et certainement le plus grand chagrin de sa vie; mais son récit ne se ressent guère de cette émotion si profonde. Mlle de Saint-Remy de Valois (la future Mme de Lamotte) étant issue d'un fils naturel reconnu du roi Henri II, il n'en fallait pas davantage pour flatter un caractère vaniteux. Elle cherchait fortune à Bar-sur-Aube, quand M. Beugnot, qui s'ennuyait dans sa province, se laissa séduire à tel point que son père, homme vertueux et sage, eut un instant la crainte de voir entrer dans sa famille la dernière des Valois. La bonne étoile de l'amoureux le préserva de ce triste honneur. Mlle de Saint-Remy épousa un gendarme, et un mois après le mariage accoucha de deux jumeaux.

M. Beugnot retrouve à Paris la nouvelle mariée, dont il devient le cavalier servant. Il la mène deux fois par semaine dîner au restaurant du Cadran-Bleu, et lui prête ses domestiques et sa voiture pour l'audience du cardinal de Rohan, dont les mœurs galantes ne laissent pas cependant d'exciter en son cœur une certaine jalousie; mais comment résister à un Rohan, grand-aumônier de France, évêque de Strasbourg, prince souverain d'Hildesheim? M. Beugnot se prête sans effort à la situation nouvelle. « Je me confirmai, dit-il, dans la pensée que l'opulence de Mme de Lamotte tenait à sa liaison intime avec M. le cardinal de Rohan, et je réglai ma conduite avec elle sur cette donnée. Je me présentais à sa porte avec discrétion. J'attendais, pour y aller manger, qu'elle me fît l'honneur de m'inviter. Je la mettais à son aise et sur son terrain en affectant le respect avec elle. » Ainsi M. Beugnot se façonne au métier de courtisan. Mme de Lamotte, qui lui sait gré de sa réserve, le place à table immédiatement après les gens titrés, et le jeune magistrat (c'est le nom qu'elle lui donne) est tout gonflé de tant d'honneur. Ce n'est pas qu'il croie à la durée de cette opulence; c'est que fidèle aux principes qu'il appliquera plus tard dans sa vie politique, il attend le dernier mot de la fortune.

Il faut pourtant lui rendre cette justice, M. Beugnot, malgré ses faiblesses, demeurait trop honnête pour être admis à toutes les confidences de Mme de Lamotte; mais il rencontrait chez elle assez mauvaise compagnie, notamment ses complices dans l'affaire du collier : Mlle d'Oliva, qui, dans la scène nocturne du bosquet de Versailles, joua le rôle de la reine Marie-Antoinette, et Cagliostro, « moulé exprès pour le rôle du signor Tulipano de la comédie italienne. » Il vit de très près le denoûment de cette odieuse comédie. Le jour de la Saint-Bernard, il dînait à l'abbaye de Clairvaux avec Mme de Lamotte, qu'on y traitait comme une princesse de l'église à cause de ses rapports avec le cardinal. L'abbé Maury, qui devait faire le sermon d'usage, se fit attendre, et n'arriva de Paris qu'au moment où l'on venait de se mettre à table. On lui demanda des nouvelles. « Comment, des nouvelles! s'écrie-t-il, mais où vivez-vous donc? Il y en a une qui étonne, qui confond tout Paris. M. le cardinal de Rohan, grand-aumônier de France, a été arrêté mardi dernier, jour de l'Assomption, en habits pontificaux et en sortant du

cabinet du roi. » Pâle, interdite, Mme de Lamotte laisse tomber sa serviette et sort de table; M. Beugnot la suit, et le premier conseil qu'il lui donne est de s'enfuir en Angleterre; puis il s'enferme avec elle et passe la nuit à brûler les papiers qui pouvaient la compromettre. Quelques heures plus tard, au grand effroi de M. Beugnot, elle était arrêtée, et, dans la conviction qu'il ne tarderait pas, lui aussi, à être mis sous les verrous, il préparait déjà ce qu'il appelle son nécessaire de la Bastille. Deux ans auparavant, il avait offert avec chaleur à Mme de Lamotte le secours de ses lumières et de son éloquence pour le cas où « elle aurait quelque bon procès. » Pourtant, lorsque celle-ci du fond de sa prison le choisit comme avocat, quoique le lieutenant de police l'assurât que la défense de l'accusée ne saurait être en aucun cas une mission périlleuse, M. Beugnot ne voulut même pas voir son ancienne amie compromise. Il n'était pas né pour les grandes épreuves, et les événemens de la révolution le troublèrent aussi profondément.

En 1793, il est enfermé comme suspect à la Conciergerie, et ce n'est pas en stoïcien qu'il assiste à ces tristes scènes. Le voilà sur l'escalier entouré d'une foule ignoble de spectateurs exprimant par des battemens de mains, des trépignemens de pieds, des rires convulsifs, le plaisir de voir arriver une proie nouvelle. Dans son cachot, voisin du tribunal, il est chaque jour réveillé avant cinq heures du matin par le bruit des curieux qui se disputent les premières places dans les tribunes publiques. Il a les yeux secs, le sang brûlé; il erre à pas précipités, attendant et redoutant également la lumière du jour. Cependant malgré son désespoir il est toujours l'observateur sagace et spirituel à qui nul ridicule n'échappe, et dont l'ironie fine prend un faux air de naïveté. A côté des plus lugubres tableaux, que de scènes où le caractère français reparaît devant lui tout entier! que de sourires entre deux larmes! que de joies prises à la volée! que d'âmes ayant encore, malgré les murs de la prison, « les ailes de l'espérance! » La vieille société française n'abdique pas : elle conserve en face du bourreau ses grâces, sa politesse, son courage; elle rit de bon cœur de la divinité de Marat, du sacerdoce de Robespierre, de la magistrature de Fouquier, et semble dire à toute cette valetaille ensanglantée : « Vous nous tuerez quand il vous plaira, mais vous ne nous empêcherez pas d'être aimable! » Quel spectacle que la cour des femmes à la Conciergerie! Les prisonnières qui vont mourir trouvent même sous cette impression le temps de songer à leur toilette. Il y a là une fontaine autour de laquelle on les voit, grandes dames ou femmes du peuple, laver, blanchir, sécher leurs robes avec une émulation turbulente. M. Beugnot remarque à ce propos que « la France est probablement le seul pays et les Françaises les seules femmes du monde capables d'offrir des contrastes aussi bizarres. » Et dans la prison que de types curieux! Voici un élégant habillé, frisé, chaussé comme s'il allait à l'Opéra. Tout occupé des charmes de sa personne, il marche sur les pieds de ses voisins, se confond en excuses, et recommence en fredonnant un air ita-

lien. Voilà un légiste angevin qui, jusqu'à sa dernière heure, poursuit M. Beugnot de la lecture d'un *dialogue entre Henri IV et la nation*. Nous voyons dans le même cachot plus d'une victime célèbre : l'évêque Lamourette, le général Houchard, Bailly, Mme Roland. N'oublions pas la pauvre Églé, cette fille des rues, qui est là comme le bon larron de la passion. Un grand seigneur se lamente. « Fi donc! s'écrie-t-elle, vous pleurez! Sachez, monsieur le duc, que ceux qui n'ont pas de nom en acquièrent un ici, et que ceux qui en ont un doivent savoir le porter. » Chaumette avait proposé de la conduire au supplice dans le même tombereau que Marie-Antoinette. « Ma chère Églé, lui disait M. Beugnot, si on t'eût menée à l'échafaud avec ta reine, il n'y eût pas eu de différence entre elle et toi, et tu aurais paru son égale. — Oui, lui répondit-elle, mais j'aurais bien attrapé mes coquins. — Et comment cela? — Au beau milieu de la route, je me serais jetée à ses pieds, et ni le bourreau, ni le diable ne m'en auraient fait relever. » D'anciens amis d'Églé siégeant au tribunal voulurent pour la sauver mettre sur le compte de l'ivresse les propos royalistes dont on l'accusait. Elle s'indigna d'un tel subterfuge et se fit condamner à mort. Ses derniers momens furent d'une martyre, et on la vit, à l'heure du départ, sauter sur la charrette avec la légèreté de l'oiseau.

Moins héroïque, mais beaucoup plus prudent que la pauvre Églé, M. Beugnot eut le talent de se faire transférer à la Force, où l'on avait quelque chance d'être oublié. Après le 9 thermidor, il vécut dans la retraite jusqu'au 18 brumaire. Nommé alors préfet de Rouen, puis conseiller d'état, il révéla dans ces emplois sa vocation de fonctionnaire. On l'envoya tour à tour à Cassel comme ministre des finances du royaume de Westphalie, et à Dusseldorf pour organiser le grand-duché de Berg.

« J'étais en Allemagne, nous dit-il, ce qu'avaient été autrefois les proconsuls de Rome. Même respect, même obéissance de la part des peuples, même obséquiosité de la part des nobles, même désir de me plaire et de capter ma faveur. » Pour comble de bonheur, il fut nommé comte de l'empire. « Mon zèle, s'écrie le nouveau comte, ne pouvait s'accroître; je ne sais même pas si quelque chose pouvait ajouter à mon dévouement et à mon admiration... Du soir au matin, je travaillais avec une ardeur singulière; j'en étonnais les naturels du pays, qui ne savaient pas que l'empereur exerçait sur ses serviteurs, si éloignés qu'ils fussent de lui, le miracle de la présence réelle. Je croyais le voir lorsque je travaillais enfermé dans mon cabinet, et cette préoccupation assidue, qui m'a quelquefois inspiré des idées au-dessus de ma sphère, m'a plus souvent préservé des fautes qui naissent de la négligence et de la légèreté. »

Le récit du voyage que l'empereur fit en 1811 à Dusseldorf avec l'impératrice Marie-Louise donne une idée exacte de la fascination que le maître exerçait alors sur son serviteur. Napoléon présida le conseil des ministres du grand-duché, et entrant, suivant son habitude, dans les plus

minutieux détails, il chicana le comte Beugnot sur un certain nombre d'affaires. Celui-ci en pleura. Il se regardait comme disgracié. Un de ses collègues allemands, M. Fuschius, ministre de la justice, ne pouvait au contraire assez s'extasier sur la science administrative du conquérant. « J'ai lu bien des choses sur l'empereur, disait-il, j'en avais entendu dire davantage, mais je ne le connaissais pas encore; c'est plus qu'un homme. — Je le crois comme vous, répliqua le comte Beugnot; c'est un diable. » Le mot fut rapporté, et pour le coup M. Beugnot se crut perdu. Il se rendit chez le souverain, pâle comme une victime qui va au sacrifice. « Eh bien! grand imbécile, lui dit l'empereur avec sa brusquerie familière, avez-vous retrouvé votre tête? » M. Beugnot était sauvé.

On comprend qu'un homme qui acceptait comme une faveur des complimens de ce genre ne devait pas être un conseiller bien intrépide dans les momens d'épreuve. Il s'imaginait que les fonctionnaires sont condamnés comme les soldats à l'obéissance passive, et quand il était admis à l'insigne honneur d'un entretien privé, il laissait comme de raison le souverain se complaire dans les illusions les plus chimériques et les affirmations les plus notoirement inexactes. Au milieu des circonstances les plus graves, à l'heure où la franchise s'imposait comme un devoir patriotique, l'empereur mettait-il en avant des chiffres de fantaisie, des effectifs de troupes qui n'existaient que sur le papier, le comte Beugnot, en courtisan docile, n'avait garde de le contredire. Mandé à Mayence après la campagne de Saxe, il y vit le vieux conventionnel Jean-Bon Saint-André, autrefois membre du comité de salut public, maintenant préfet du Mont-Tonnerre, qui, par la simplicité de son costume et la hardiesse de son langage, faisait tache au milieu des courtisans de l'empereur. Il l'entendit, non sans effroi, faire l'apologie de ces « jacobins forcenés, coiffés de bonnets rouges, habillés de laine, réduits pour toute nourriture à du pain grossier et de mauvaise bière, et se jetant sur des matelas étalés par terre dans le lieu de leur séance quand ils succombaient à l'excès de la fatigue et des veilles. » Voilà quels hommes ont sauvé la France! s'écriait avec enthousiasme le jacobin impérialiste. « Attendons quelque temps, ajoutait-il. La fortune est capricieuse de sa nature. Elle a élevé la France bien haut, elle peut la faire descendre, qui sait? aussi bas qu'en 1793. Alors on verra si on la sauvera par des moyens anodins, et ce qu'y feront des plaques, des broderies et surtout des bas de soie blancs! » Dans une promenade sur le Rhin, où les deux fonctionnaires, d'origine et d'humeur si diverses, escortaient l'empereur et le duc de Nassau : « Quelle étrange position! dit tout bas l'ancien conventionnel assis au bout de la barque; le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus ou de moins. » M. Beugnot frémit à cette idée. « Soyez tranquille, lui dit Jean-Bon, les gens de résolution sont rares. » L'empereur débarque, et en montant le grand escalier du palais M. Beugnot dit au préfet : « Savez-vous que vous m'avez furieusement effrayé? — Parbleu, je le sais. Ce qui m'é-

tonne, c'est que vous ayez retrouvé vos jambes pour marcher; mais tenez-vous pour dit que nous pleurerons des larmes de sang que sa promenade de ce jour n'ait pas été la dernière. — Vous êtes un insensé. — Et vous un imbécile, sauf le respect que je dois à votre excellence. »

Après la campagne de 1813, le comte Beugnot fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans le département du Nord. Ce n'est pas là, il faut l'avouer, le plus beau chapitre de sa vie; cependant il débute bien. En arrivant à Lille, le commissaire de l'empereur se fit inscrire dans la garde nationale, endossa l'uniforme de grenadier, qui allait très bien à sa grande taille, et il se montra sur les remparts quand le canon se mit à tonner. « J'étais soutenu, dit-il, par la pensée d'un devoir à remplir, et je trouvais une satisfaction mêlée d'orgueil à redoubler de dévouement à l'empereur malheureux... J'ai été pour Napoléon l'un des ouvriers de la première heure, il me trouvera, s'il le faut, à la dernière, et, quelle que soit la destinée qui l'attend, il y a toujours quelque gloire à tomber adossé à un colosse de cette dimension. » C'est trop souvent le propre des hommes intelligens de voir le bien et de faire le mal. La conscience vous donne les meilleurs conseils, on ne l'écoute pas, on cherche à l'endormir ou à la tromper par des sophismes; mais chez M. Beugnot on ne trouve pas même la trace d'une pareille lutte. Il apprend par *le Moniteur* du 30 mars 1814 la déchéance prononcée par le sénat, la formation d'un gouvernement provisoire et sa nomination à la place de commissaire pour le département de l'intérieur. Aussitôt sa première pensée est d'abandonner le poste d'honneur qui avait été confié à son patriotisme, et que tout à l'heure encore il jurait de défendre jusqu'à l'extrémité. Il s'affuble d'un uniforme de cantonnier, et la nuit, comme un déserteur, part sous ce déguisement.

Le fugitif de Lille, devenu ministre de sa majesté très chrétienne, ne prend même pas la peine d'expliquer sa transformation. Le retour aux opinions de sa jeunesse opère dans sa personne une sorte de rajeunissement. Sa vanité bourgeoise est flattée outre mesure d'un mot tombé de la bouche des princes. Il devient sentimental. A l'entrée du comte d'Artois à Notre-Dame, et au moment où le prince se prosterne au pied de l'autel, il admire un rayon de très vive lumière qui vient frapper la figure du frère de Louis XVI, et lui imprime « je ne sais quoi de céleste. » Il est pris d'un tel accès d'optimisme que la présence des souverains étrangers à Paris lui semble la chose la plus brillante et la plus honorable pour la France. « Jamais, dit-il avec emphase, jamais à aucune époque de ses fastes, ni même durant le règne de Napoléon, cette capitale célèbre n'avait rien offert de comparable à l'auguste et magnifique spectacle de tous ces souverains désarmés, amis, et qui venaient unir franchement leurs vœux à la voix du roi de France pour le bonheur et la liberté de cette nation, qu'on n'avait cessé de craindre que pour recommencer à l'admirer. »

Sans doute il est des temps où il ne faut pas condamner avec trop de

sévérité les changemens d'opinions. A Sainte-Hélène, Napoléon expliquait presqu'en moraliste les défections dont il avait été l'objet. « Ils ne m'ont point trahi, disait-il, ils m'ont abandonné, et c'est bien différent. Les traîtres sont plus rares que vous ne le croyez. Les grands vices, les grandes vertus sont des exceptions. La masse des hommes est faible, mobile, cherche fortune où elle peut, fait son bien sans vouloir le mal d'autrui, et mérite plus de compassion que de haine. Prenez les guerres de religion en France, en Angleterre, en Allemagne; vous y trouverez de ces changemens intéressés en aussi grand nombre et pour d'aussi petits motifs. Henri IV en a vu autant que moi et que Louis XVIII. » Que l'homme varie, c'est la nature, on ne doit pas s'en indigner; mais au moins faudrait-il dans ces variations sinon toujours le désintéressement, au moins un peu de pudeur et de dignité. Ces abandons précipités des pouvoirs qui tombent, ces génuflexions idolâtres devant les pouvoirs qui s'élèvent, ces larmes affectées, ces raffinemens de zèle, ces extases, le spectacle de ces hommes qui, dans leurs mutations rapides, ne savent pas rester maîtres d'eux-mêmes, et montrent un empressement fébrile à changer de servitude, tout cela, il faut l'avouer, inspire des réflexions pénibles. On voudrait dans les catastrophes nationales plus de calme, plus de décence, surtout plus de tristesse.

M. Beugnot joua un rôle très actif sous la première restauration; mais il garda peu de temps le ministère de l'intérieur. Le faubourg Saint-Germain le trouvait trop bourgeois. « C'était bon du temps de Bonaparte, disait la marquise de Simiane; aujourd'hui il faut mettre dans les ministères des gens de qualité ayant à leurs ordres de bons travailleurs qui font les affaires. » M. Beugnot ne tarda pas à être évincé du ministère par l'abbé de Montesquiou. Tout affligé qu'il en était, il eut besoin de consoler son entourage. « Les femmes des ministres, nous dit-il, sont d'un peu plus de moitié dans la joie de leur arrivée, et prennent une part plus grande encore dans le chagrin de leur chute. » Mme Beugnot conjura son mari d'accepter, à titre de compensation, la direction générale de la police. Il se laissa aisément persuader. C'est en qualité de ministre de la marine qu'il suivit le roi à Gand. « Il semblait alors, nous dit-il, qu'on fût à la fin d'un bal masqué; chacun jetait son masque et reprenait ses habits de la veille. » A Paris, le comte de Ségur, armé de son bâton de grand-maître des cérémonies, rétablissait l'étiquette du palais impérial. A Gand, les mœurs de la première émigration avaient reparu dans toute leur naïveté. M. Beugnot, qui habitait dans la même maison que M. Louis, fit réunir les deux ménages en un seul. Un domestique commun faisait les lits des deux ministres, frottait leurs appartemens, battait leurs habits, nettoyait leurs bottes. Le dimanche, la messe solennelle du roi avait lieu à midi. Le monarque très chrétien et son frère donnaient l'exemple du recueillement. Les Gantois, attachés à la religion catholique, en étaient fort touchés, et disaient hautement que rien n'eût été si heureux pour la Belgique que sa réunion

à la France sous des princes aussi pieux que ceux-là. Louis XVIII tenait son conseil des ministres à jour fixe; mais il n'y avait point d'affaires, surtout pas de décisions à prendre. M. Beugnot, chargé du portefeuille de la marine, remplissait à lui seul les triples fonctions de ministre, de directeur et d'expéditionnaire. Les ministres dînaient à table d'hôte, à trois francs par tête. Le repas ne brillait point par la somptuosité, mais il était assaisonné par l'esprit des convives. Les émigrés se permettaient des parties de campagne. Ils mangeaient des matelotes, buvaient de la bière de Louvain. « Ces dîners rustiques n'étaient pas plus dispendieux que ceux de la ville, et ils étaient encore plus agréables. On y laissait la politique de côté pour ne mettre sur le tapis que des sujets de littérature ou de beaux-arts. L'aller et le retour à travers des plaines chargées de verdure et d'espérance étaient aussi des jouissances, et ces petits déplacemens avaient le mérite de rompre l'uniformité de notre vie. » Le comte Beugnot ajoute, il est vrai, après cette bucolique un peu intempestive : « Il semble que sur la terre étrangère l'amour de la patrie se ravive pour être séparé de son objet; nous pleurions sur les maux que l'invasion attirerait sur la France. » Non, ces pleurs ne sont pas touchans, ils vont mal avec la matelote, la bière de Louvain, les parties de campagne et la littérature légère.

Mieux inspiré, M. de Chateaubriand, malgré son égoïsme, eut au moins le bon sens de comprendre que dans ces jours néfastes tout Français devait courber la tête et souffrir. Il n'entendit pas sans une émotion douloureuse l'écho du canon de Waterloo. Le 18 juin 1815, il se promenait dans la campagne, lorsqu'il crut entendre un roulement sourd. Le vent du sud, s'étant levé, apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. « J'aurais été moins ému, dit-il, si je m'étais trouvé dans la mêlée; mais seul, sous un arbre, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids de mes réflexions m'accablait. Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait en ce moment dans mon cœur. Mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère. » On voudrait chez M. Beugnot quelques accens de cette nature.

Sous la seconde restauration, le rôle du comte Beugnot fut moins important que sous la première. Au moment du retour de Gand, il était cependant encore en pleine faveur. Ce fut lui qui présenta au roi l'ordonnance nommant Fouché ministre de la police. Il raconte que la plume échappa des mains de Louis XVIII : le sang lui monta au visage; puis il ramassa la plume, et, se rappelant la mort de Louis XVI : « Ah ! mon malheureux frère, s'écria-t-il douloureusement, si vous m'avez vu, vous m'avez pardonné ! » Il se décida enfin à signer, mais de grosses larmes lui tombèrent des yeux et mouillèrent le papier. M. Beugnot voulut donner au prince de Talleyrand quelques détails sur les circonstances qui avaient accompagné cette signature. « Je vous en dispense, lui dit le sceptique homme d'état, et je vous

abandonne volontiers tout ce qui tient au sentiment, puisque c'est la partie où vous excellez. » Qui se serait attendu à ce brevet de sensibilité conféré au spirituel, au malicieux, au caustique M. Beugnot? Il était avec M. de Chateaubriand quand M. de Talleyrand amena Fouché au roi. « Ce que nous voyons, dit-il à l'auteur du *Génie du christianisme,* est digne du pinceau de Tacite; mais heureusement vous êtes là. » M. de Chateaubriand a dit dans les *Mémoires d'outre-tombe :* « Le vice appuyé sur le bras du crime! M. de Talleyrand soutenu par Fouché! La vision infernale passa lentement devant moi. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi-martyr; l'évêque apostat fut caution du serment. »

L'indignation de M. Beugnot était d'autant plus sincère qu'il perdait à ce moment même son portefeuille de la marine. Comme dédommagement, il reçut la direction générale des postes avec le rang et le titre de ministre d'état. « Vous voilà, lui dit Louis XVIII, à l'abri des vicissitudes ministérielles, et cependant à portée de me rendre des services. Vous resterez là aussi longtemps que vous conserverez ma confiance particulière, c'est-à-dire longtemps ou plutôt toujours. » M. le comte Beugnot, saisi d'enthousiasme, trouve que Louis XVIII, qu'il s'accuse d'avoir jugé trop légèrement, est le plus sensible, le plus reconnaissant des hommes. Par malheur, le roi disait en même temps à M. de Vitrolles : « Prenez un peu de patience; vous aurez les postes quand je les ôterai à Beugnot, et cela ne sera pas long. » M. Beugnot perdit les postes, et M. de Vitrolles ne les eut pas. « Ces petites ruses, dit le directeur-général évincé, sont peu dignes d'un prince, surtout lorsqu'elles s'exercent envers des sujets qui ne savent pas s'en défendre parce qu'ils n'osent même pas les soupçonner. »

C'est sur cette déception du comte Beugnot que se terminent ses mémoires. Depuis lors, il ne remplit plus de fonctions importantes. Élu député de la Haute-Marne en 1818, il brilla plus dans les commissions et dans les couloirs qu'à la tribune. Causeur spirituel entre tous, il n'avait pas le don de la grande éloquence; mais sa réputation d'esprit en faisait l'un des hommes les plus recherchés par la haute société parisienne. A la chambre et dans les salons, on ne cessait de citer ses plaisanteries et ses bons mots. Un jour on avait proposé de placer un crucifix au-dessus de la tribune. Il trouva l'idée excellente, à la condition, dit-il, que sous le crucifix on écrirait cette phrase : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent. »

La dernière ambition du comte Beugnot était d'obtenir la pairie. Il eut dans la sollicitation de cet honneur une série de mécomptes et de déboires qui lui furent très sensibles. En 1819, il avait été désigné au choix de Louis XVIII par le duc de Richelieu, et sa nomination était déjà signée quand le ministère vint à tomber; l'ordonnance ne parut pas au *Moniteur,* et M. Beugnot se trouva en dehors de la haute assemblée au moment où

il croyait en avoir franchi le seuil. Ce fut seulement sous le ministère du prince de Polignac, le 27 janvier 1830, que M. Beugnot obtint après quinze ans d'attente ce siége héréditaire qui était l'objet de tous ses vœux. Il ne devait pas s'y asseoir longtemps. La révolution de juillet l'en fit descendre. Ses dernières années furent calmes et honorées. Il réunissait dans sa maison de campagne de Bonneuil, près de Sceaux, des amis distingués et lettrés. Entouré des soins respectueux de sa famille, il rappelait par le charme de sa conversation les causeries des salons célèbres du dernier siècle. Il mourut à Paris le 24 juin 1835, emportant la réputation d'un fonctionnaire capable et d'un homme d'esprit.

En fermant les mémoires de M. Beugnot, qui rappellent tant d'orages et de vicissitudes, on ne peut se défendre d'un certain sentiment de tristesse. Après une bien longue expérience, l'auteur était arrivé à cette conclusion décourageante : « Entre les nations, dit-il, la raison et la justice ne sont que des mots, le droit public n'est qu'un jeu. Tout l'étalage des déclarations, tout le secret des intrigues, ne peuvent jeter que quelque temps le voile sur cette effrayante vérité, que les nations restent toujours entre elles dans cet état de nature où la force brutale est la suprême loi. » Il n'est pas étonnant que des hommes qui avaient servi plusieurs régimes et assisté à de si étranges métamorphoses aient senti, au déclin de leurs jours, des atteintes de lassitude et de défaillance. Un des plus éminens esprits de cette génération, le comte Daru, qui avait subi les mêmes épreuves que M. Beugnot, ne contemplait pas non plus sans inquiétude les perspectives de l'avenir. « Si vous voulez être libres, écrivait-il, cessez d'être corrompus, légers, imprévoyans dans vos desseins, inconstans dans vos affections, adorateurs de l'argent ou des vanités. Sachez, au lieu d'obtenir un rang dans la société, y prendre votre place de plein droit et honorer ceux qui sont honorables, quoiqu'ils ne possèdent ni titres ni richesses. Mais dans un pays où la première ambition n'est pas celle d'être libre, où l'on veut d'abord être courtisan, riche, décoré de vains honneurs, et puis indépendant, les vanités sont un besoin, la liberté n'est qu'une fantaisie, et il est naturel qu'on éprouve l'incompatibilité de tant d'ambitions contradictoires. » On peut ajouter que ce qui a trop souvent manqué à ces fonctionnaires si intelligens, si instruits, si durs à la fatigue, si assidus au travail, à ces hommes trempés dès leur jeunesse dans les eaux fortifiantes de la révolution et familiarisés avec les plus redoutables épreuves, ce n'est ni le talent, ni la science, ni le courage : c'est la force de caractère et la constance des convictions.

IMBERT DE SAINT-AMAND.

L. BULOZ.